REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XL. — 1er JUILLET 1862.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUARANTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1862

11.514

O54
R3274
1862 N.4

TROIS MINISTRES

DE L'EMPIRE ROMAIN

SOUS LES FILS DE THÉODOSE.

RUFIN, EUTROPE, STILICON

III.

STILICON.

La lutte qui depuis la mort de Théodose divisait les deux moitiés du monde romain avait été favorable à l'Occident en assurant sa tranquillité intérieure et la régence de Stilicon. L'ennemi de Rufin et d'Eutrope était devenu pour l'Italie un homme nécessaire et presque sacré. Les partis se taisaient devant lui, les intrigues de cour devant Sérène, sa femme, et Honorius semblait accepter une tutelle dont la fin d'ailleurs était proche. Pour tout dire en un mot, Stilicon régnait dans l'empire, Sérène dans le palais.

I.

Nous avons esquissé en passant quelques traits de cette femme, dont le rôle doit grandir, avec les événemens, dans le cours de nos récits (1) : l'instant est venu de la faire connaître plus complétement.

Sérène, ainsi que nous l'avons dit, était fille d'un frère aîné de Théodose, appelé Honorius, comme le futur empereur d'Occident.

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1860, l'étude sur *Rufin;* voyez aussi, sur *Eutrope,* la *Revue* du 1er mars et du 1er août 1861.

Cette famille espagnole, originaire d'Italica, établie en Galice, s'était illustrée par des gloires militaires récentes et prétendait à de plus anciennes, car elle revendiquait Trajan parmi ses ancêtres. Sœur puînée d'une autre fille nommée Thermantia, Sérène fut dès le berceau l'objet de prédilections qui s'adressent plus ordinairement aux aînés; c'était à qui la caresserait et l'aimerait davantage. Théodose, qui n'était point encore marié, se plaisait à jouer avec elle, et souvent il l'emportait furtivement dans ses bras, comme s'il eût voulu la dérober à son frère. Ces petites scènes d'affection domestique donnèrent lieu à un incident étrange que nous rapporterons ici comme un exemple des mœurs superstitieuses du temps, même chez les chrétiens les plus éclairés et les plus honnêtes.

Sept ou huit ans après la naissance de Sérène, c'est-à-dire vers 374, Valens, qui gouvernait l'Orient, eut vent d'une consultation magique faite dans la pensée de connaître le nom de son successeur. Ces dangereuses curiosités n'étaient pas rares dans ce siècle de croyance au merveilleux et sous un gouvernement électif. Un ambitieux payait un magicien ou un philosophe (métiers qui se confondaient en beaucoup de points) pour avoir le secret de l'enfer sur la vie et la mort du césar régnant; l'enfer répondait ce que souhaitait le consultant, si celui-ci était riche et libéral, et il se trouvait aussitôt assez d'hommes crédules ou intéressés pour organiser un complot. Quelquefois c'était un parti politique ou religieux qui interrogeait le sort par les mêmes moyens, afin de compromettre dans sa cause un personnage influent, mais sans ambition, et l'obliger à conspirer du moins pour sauver sa vie. Ce dernier cas était celui qui se présentait alors. Un des grands officiers du palais, nommé Théodore, citoyen d'une des provinces gauloises, homme opulent, instruit, populaire, fut l'objet d'une consultation magique faite à son insu par les philosophes les plus accrédités du parti païen. Païen lui-même et païen convaincu, mais fidèle à Valens, Théodore avait refusé de prendre couleur dans les complots que ses coreligionnaires méditaient sans cesse pour faire passer l'empire à quelque nouveau Julien; toutefois il se trouva pris malgré lui. Une incantation accomplie dans la forme la plus solennelle, au moyen de l'anneau magique, par Maxime, ami de Libanius, et en présence d'un grand nombre d'adeptes, donna le résultat suivant : l'anneau, suspendu à un fil au-dessus d'un alphabet grec, placé lui-même sur un trépied de bois de laurier, se mit en mouvement sur l'ordre du prêtre, et dans ses bonds irréguliers s'arrêta sur les quatre lettres Θ, ε, ο, δ, correspondantes aux caractères latins *Theod*. C'était la première syllabe du nom de Théodore; le démon s'arrêta là, mais il en avait dit assez. Porté de conciliabule en conciliabule par les polythéistes, le bruit

de la consultation arriva aux oreilles des chrétiens et bientôt à celles de l'empereur. Théodore eut beau protester de son innocence, il fut condamné à mort comme coupable du crime de lèse-majesté. On fit main basse aussi sur les auteurs du maléfice; on saisit les livres de magie pour les jeter au feu, on poursuivit tous ceux qui usaient d'enchantemens ou de recettes surnaturelles contre les maladies; on alla plus loin, et comme les chrétiens n'étaient guère moins crédules que les païens en fait d'opérations magiques, Valens, persuadé que le démon avait véritablement parlé et désigné son successeur, fit rechercher tous les hommes de quelque importance dont le nom commençait par les fatales lettres. Malheur à qui dans l'empire d'Orient s'appelait Théodat, Théodule ou Théodoret : il était soumis à l'inquisition la plus redoutable; sa tranquillité, sa fortune, ses jours, étaient en danger. Cette persécution remplit de ses calamités toute l'année 374, et se prolongea même durant les années suivantes.

Théodose, Occidental, au service de Valentinien II et de Gratien dans les armées rhénanes ou danubiennes, échappait à la juridiction de l'empereur d'Orient; cependant la haute position de son père, généralissime en Afrique, et sa gloire naissante lui ayant suscité beaucoup d'envieux, il put craindre qu'on abusât de son nom pour le perdre. Aussi, lorsqu'en 376 le père, victime des haines de cour, eut été décapité à Carthage, le fils reçut l'avis prudent de se retirer en Espagne, où il alla vivre dans un exil volontaire. C'est pendant ce temps que se passa le fait dont j'ai à parler maintenant. Rentré dans sa patrie près de son frère, Théodose avait repris, avec son affection paternelle pour Sérène, l'habitude de ses anciens jeux. Un jour qu'il la soulevait dans ses bras et voulait l'emporter comme à l'ordinaire, l'enfant, déjà grande et d'humeur rétive, cette fois refusa de partir. Tout en se débattant contre l'étreinte de son oncle, elle s'écria avec une sorte d'exaltation : « Celui-là doit donc toujours commander! » Et l'enfant se servit de l'expression *imperare*, consacrée pour désigner le gouvernement des césars. Ces mots et le ton dont ils étaient prononcés durent produire sur les assistans l'effet de la foudre, car on se les rappelait encore au bout de vingt ans. On apaisa l'enfant, on se tut, on attendit, et lorsque Théodose, rappelé par Gratien après la mort de Valens, reçut du jeune empereur, en 379, la couronne de l'empire d'Orient, on crut voir l'accomplissement d'une prophétie domestique. Sérène put passer dès lors dans l'intérieur de la famille pour une enfant extraordinaire, une fille fatidique, en confidence de secrets avec le ciel.

Quand son père mourut, Théodose la fit venir à Constantinople, où son éducation s'acheva sous les professeurs les plus fameux. Les

lettres grecques et latines lui devinrent assez familières pour qu'elle fût plus tard la meilleure institutrice de ses filles. L'âge développa chez elle une beauté mâle, des traits réguliers, une taille majestueuse; elle était blonde, quoique Espagnole : à cet extérieur, qui dénotait la force, se joignaient un esprit ferme et résolu et des goûts sérieux jusqu'à l'austérité. Les lectures graves lui plaisaient pardessus tout : ce qu'elle admirait enfant et se proposait d'imiter plus tard, c'étaient les héroïnes de l'histoire romaine, ces grandes matrones, qui dominent à ses commencemens l'épopée des sept collines, Lucrèce, Camille, Virginie; les héroïnes de la poésie l'attiraient moins : elle dédaignait Hélène, et, loin de pleurer comme Augustin sur les tendres malheurs de Didon, elle n'excusait d'elle que sa mort. Voilà comment nous la représentent les contemporains. Théodose trouva dans cette âme si bien trempée les soins d'une conseillère discrète, en même temps que la sollicitude d'une fille dévouée. Ce prince si éminent dans le bien, et toujours si près du mal quand la colère le dominait, avait besoin d'une main amie qui le retînt près de l'abîme où il a laissé une partie de sa gloire. Sa femme Flaccille accourait la première, et là où elle avait échoué, Sérène pouvait encore être écoutée. « Elle savait, nous dit le poète qui connut tous leurs secrets, elle savait par de douces paroles guérir son esprit malade, et détourner par des entretiens pleins de charme et de sens des transports furieux près d'éclater. » Plus d'une fois ainsi elle rendit Théodose à lui-même en dépit des ministres pervers qui l'égaraient en lui montrant ses offenses personnelles toujours mêlées à la cause de Dieu. Ce ministère de paix et de raison fut pendant de longues années celui de Sérène près de son père adoptif. Après le second mariage de Théodose, elle servit de mère aux enfans du premier lit; on raconte même que dans l'hiver de 395 elle traversa les Alpes, par un froid rigoureux, réchauffant sur son sein le jeune Honorius, que Théodose appelait à Milan pour le couronner empereur d'Occident. Son affection n'était pas moindre pour Arcadius; l'histoire lui rend ce témoignage, qu'à toutes les époques elle s'employa activement pour calmer entre les deux frères les rancunes et les haines que tant d'autres s'employaient à exciter.

Sérène pouvait choisir un mari dans toute la jeunesse patricienne : elle accepta, des mains de son oncle, Stilicon, chez qui perçaient les indices de la plus haute fortune, et en épousant ce Vandale elle crut se donner au plus distingué des Romains. Elle l'aima d'un amour enthousiaste que rien n'altéra jamais; mais ce fut entre eux surtout un échange de bons services et de gloire. Si par son intervention habile elle assurait à son mari la constante faveur du prince et rendait sa fortune inébranlable, elle recevait de lui en retour

l'éclat, dont elle était avide, la puissance, qu'elle ne convoitait pas moins. Stilicon, entraîné dans quelque expédition lointaine, était-il attaqué à la cour, elle veillait sur lui du fond du palais, dévoilait les impostures, confondait les calomniateurs, et le faisait redouter même absent. Dans les jours de péril ou d'inquiétude pour ce mari si cher, on la trouvait au pied des autels, priant avec larmes, le front contre terre, et balayant de ses longs cheveux le pavé du temple. Si grand honneur que fissent rejaillir sur elle et la régence d'Occident léguée à Stilicon et les fiançailles de sa fille Marie avec le jeune maître de l'empire, son ambition n'était pourtant satisfaite qu'à demi; elle méditait un second mariage entre son fils Euchérius et la jeune Galla Placidia, issue du second lit de Théodose, afin que la couronne impériale restât dans sa famille à tout événement. Euchérius, né en 389, avait tout au plus neuf ans à l'époque où commence ce récit, et Placidie n'en comptait guère davantage. Tout ce qu'il y avait à Rome de professeurs illustres, de philosophes en renom, se pressait autour de ce jeune homme pour le rendre digne de son père et de son aïeul, et Claudien peut-être lui donna les premières leçons de poésie. Jamais prince né sous la pourpre ne fut l'objet de tant d'adulations et d'espérances. Le peuple s'intéressait à lui comme à un maître futur de ses destinées : on aimait à le voir, au champ de mars, maîtriser de sa faible main un coursier fougueux ou forcer un cerf dans la plaine; mais toutes ces admirations n'allaient point au cœur de Placidie. L'altière jeune fille, qui pour longtemps ne devait connaître d'autres passions que l'orgueil et la haine, s'irritait à ces empressemens comme à une insulte pour son propre sang, et confondait dans une même colère et le père et la mère et ses sœurs futures, et l'enfant compagnon de ses jeux.

Trois ans s'étaient écoulés depuis les fiançailles d'Honorius et de Marie, célébrées au lit de mort de Théodose; les deux jeunes gens avaient grandi l'un près de l'autre, et Honorius touchait à sa quatorzième année, époque de la majorité des césars. Plus tourmenté par son imagination que par ses sens (la suite ne le prouva que trop), il réclamait avec ardeur la conclusion d'un hymen dont l'engagement remontait déjà si loin; Sérène n'était pas moins impatiente de joindre à tous ses titres celui de mère de l'impératrice, et quant à Stilicon, il sentait le besoin de relier à la chaîne du gendre celle du pupille, qui allait bientôt se briser. Tout le monde fut donc d'accord pour hâter le mariage avant que les quatorze ans d'Honorius fussent accomplis. Les circonstances politiques conseillaient d'ailleurs ce parti : l'expédition d'Afrique contre Gildon venait de commencer avec des chances incertaines; Alaric affichait une attitude

de plus en plus hostile en Illyrie, et le régent pouvait être amené par les événemens à se porter de sa personne vers un point ou vers l'autre; or l'Italie voyait dans la consolidation de son pouvoir par la plus haute des alliances un gage de force au dehors et de sécurité pour elle-même. Par ces motifs, on fixa à la fin de janvier ou au commencement de février 398 les noces d'Honorius, qui eurent lieu à Milan, où le prince venait d'ouvrir son quatrième consulat, et d'où sont datées toutes les lois de cette année. Claudien fut chargé de l'épithalame.

Ce serait une bonne fortune pour nous assurément que d'avoir le programme d'une noce impériale célébrée au IVe siècle sous la direction de Sérène. Un poète vulgaire, Corippus par exemple, nous l'aurait donné dans ses moindres détails; mais Claudien faisait de trop beaux vers, sa muse était trop nourrie des grandes idées mythologiques pour s'abaisser à des inventaires de mobilier ou à de puériles descriptions de jeux et de fêtes. Cependant, malgré sa riche imagination, et quelque soin, j'allais dire quelque malicieuse coquetterie, qu'il mette à entourer les jeunes époux chrétiens des plus gracieux emblèmes du paganisme, il n'a pu échapper au sentiment de la réalité, et quand on le lit attentivement, on découvre sous le voile des symboles et dans les vagues formules du langage convenu les traits dominans d'un tableau que l'historien peut compléter sans crainte d'erreur.

Nous voici transportés d'abord au milieu des apprêts, la veille ou l'avant-veille du jour qui verra s'accomplir l'auguste hyménée. Le poète nous montre le palais envahi par une troupe d'amours et de nymphes que Vénus prépose à l'arrangement des appartemens impériaux. Laissons de côté la fiction, et voyons tout simplement dans ces messagers mythologiques des intendans, des serviteurs et des esclaves obéissant aux ordres de Sérène. Ils se mettent à l'œuvre, et le palais est bouleversé. Les uns tendent des courtines de pourpre au-dessus des cours, d'autres attachent des guirlandes de feuilles et de fleurs aux murs et aux portes, d'autres enfin s'occupent de l'atrium; on court, on se heurte, on se dépêche. « De toutes parts, dit le poète, des lustres sont suspendus aux chaînes qui les attendent, afin qu'une si belle nuit soit plus éclatante que le jour. » Des servans jonchent le seuil de branches de myrte, d'autres répandent à larges flots les eaux de senteur sur les tapis et les marbres; on brûle par monceaux les parfums d'Arabie; la pourpre de Sidon, la soie, les tissus précieux jonchent le sol; enfin les plus habiles ouvriers épuisent leur art à disposer le lit conjugal. Le poète aussi s'arrête complaisamment à le décrire. Sur des colonnes émaillées de fraîches couleurs repose le dais, assemblage éblouissant de pierreries. Le lit

est chargé des plus fines et des plus rares étoffes; tout alentour, sur l'ivoire, sur le bois, sur les parois de la chambre, sont merveilleusement groupées en faisceaux les riches dépouilles rapportées par Théodose et Stilicon de leurs guerres dans le monde entier. Chaque peuple vaincu y figure pour sa part : ici le Maure, là l'Éthiopien; plus loin les présens envoyés des bords du Tigre, quand la Perse suppliante acheta la paix des Romains. « La couche nuptiale, dit le poète, s'élève comme un dépôt des trésors de la victoire : on y lit les triomphes de l'empire. »

Un autre spectacle nous appelle dans le camp des légions sur les pas du poète. L'austère appareil des armes a fait place à celui des fêtes : on pare les drapeaux de fleurs, on cache les lances sous le feuillage. Plus de hiérarchie ni de discipline, les rangs sont confondus, les sentinelles elles-mêmes désertent leur poste pour prendre part à la joie commune, des amphores distribuées dans les tentes enivrent déjà les guerriers des seuls parfums du vin. Cependant la flûte remplace le clairon, le chant fait taire la trompette; les légions, vêtues d'une tunique blanche par-dessus leurs cuirasses, s'avancent sans armes à la rencontre de l'empereur. Voici Stilicon, voici son gendre; des acclamations enthousiastes les accueillent; il n'est pas un chef, pas un soldat qui ne fasse pleuvoir les fleurs à brassées sur leurs têtes : un nuage de pourpre les enveloppe.

Mais quel sanctuaire mystérieux s'ouvre devant nous? C'est la chambre de Sérène; elle est là donnant une leçon à sa fille : les auteurs grecs et latins sont entassés pêle-mêle autour d'elles. Tout à coup les livres sont repoussés, la leçon est interrompue : on vient. C'est Honorius qui envoie du palais impérial à sa fiancée les joyaux sacrés des impératrices. L'écrin séculaire se déploie sous les yeux de Sérène et de sa fille : cette parure est celle que portait Livie, voilà celle d'Agrippine et les diadèmes des épouses superbes des césars. Marie les parcourt d'un œil étonné; mais leur éclat pâlit devant celui de ses regards. On choisit pour la nouvelle Augusta tout ce qui, en flattant son goût, peut le mieux accompagner sa beauté et relever en elle la splendeur du rang suprême.

Le moment est venu où la *pronuba* doit paraître; on appelait ainsi la femme qui présidait aux noces du côté de l'épousée : c'était d'ordinaire une grave matrone, mariée ou veuve, mais qui n'avait eu qu'un mari, afin de ne point attrister le nouvel hymen par un augure sinistre. Sa fonction est de veiller à l'accomplissement des rites religieux ou civils; elle dispose, elle commande en souveraine; c'est elle qui pare la mariée, qui la conduit à la maison du mari, qui la place de ses mains dans le lit conjugal. Au temps de Claudien, la mère de la fiancée remplissait le plus souvent près de sa fille cet

office de douce et chaste protection : le poète en charge ici la déesse Vénus, qui accourt exprès de Cythère avec son cortége habituel d'amours. Singulière *pronuba* pour une chrétienne et pour une bru de Théodose! Mais la poésie païenne, dans ses formules, avait des licences que tout Romain devait accepter sous peine de rusticité ou d'ignorance. Il avait bien fallu que l'empereur catholique, qui punissait les blasphémateurs, se laissât traiter lui-même de dieu, et apprît en vers et en prose quelle place il occuperait un jour dans l'Olympe. La déesse, de ses doigts divins, fixe donc l'aiguille dans les cheveux de Marie; elle serre ses vêtemens autour de sa taille, et entoure son front virginal du voile couleur de pourpre. Sérène se tient près de sa fille; presque aussi belle, elle attire presque autant les regards, et ceux de la déesse ne savent plus à laquelle s'arrêter. Tantôt la blonde chevelure et la blancheur de la mère l'appellent et la captivent, tantôt elle contemple avec admiration Marie, « dont les lèvres, nous dit le poète, ont la fraîcheur de la rose, les cheveux le velouté de la violette, les prunelles l'éclat de la flamme... Telles, ajoute-t-il comme dernier trait à son gracieux tableau, telles règnent dans les champs de Pœstum deux roses, filles de la même tige : l'une, mûrie par les feux du jour et abreuvée des rosées printanières, s'épanouit librement; l'autre se cache dans le bouton, et n'ose pas livrer au soleil sa corolle naissante. »

Cependant le jour s'avance; les grands se réunissent aux portes du palais, la foule dans les rues qui l'entourent. On n'entend au loin que le bourdonnement d'une grande multitude, cris de joie, fanfares d'instrumens, harmonies des voix et de la lyre. Le char qui doit amener l'auguste fiancée sous le toit du césar est attelé, les chevaux hennissent, Honorius impatient se récrie : il veut partir, il accuse ceux qui le retiennent, et dans ses murmures il gourmande le soleil, trop lent à se coucher.

Les vers fescennins formaient ce qu'on pourrait appeler la partie populaire des épithalames. C'était une espèce de chanson composée pour les convives, et que souvent le peuple répétait au dehors, en l'accompagnant d'une pluie de noix lancée sur les époux. La licence antique se donnait carrière dans la composition de ces chants, dont l'usage était venu de Fescennium, ville d'Étrurie, et qui de bonne heure avaient pris dans la langue latine l'acception de chansons ou de vers obscènes. Ceux de Claudien n'ont point ce caractère. Malgré l'entraînement de la coutume et aussi celui du sujet, la muse païenne se rappela qu'elle chantait pour un auditoire chrétien, et que l'austère nièce de Théodose était présente. On trouve même à côté des descriptions voluptueuses, inséparables d'un tel poème, des strophes d'une sérieuse mélancolie, qui nous offrent comme un

avant-goût de la poésie moderne : j'en transcrirai quelques-unes en terminant.

« Heureuse celle qui bientôt te donnera le nom d'époux et échangera avec toi les prémices de son amour!

« Que la nature entière partage leur bonheur! Le printemps est l'âge nuptial du monde : terre, couronne-toi de toutes ses fleurs, c'est l'hymen de ton maître qu'il faut célébrer. Les forêts et les fleuves mêleront leurs voix au bruissement profond de l'océan.

« Plaines de la Ligurie, monts des Vénètes, applaudissez! Que les sommets des Alpes se parent des roses de la vallée, et qu'une teinte de pourpre colore la blancheur de leurs neiges!

« Que l'Adige retentisse du bruit des chants et des danses, que le sinueux Mincio murmure doucement dans ses roseaux, que l'Éridan réponde par les frémissemens de ses aulnes aux larmes d'ambre!

« Qu'au sortir des festins, le descendant de Quirinus ébranle par ses cris joyeux les échos du Tibre, et qu'enivrée du bonheur de son maître, Rome, la ville d'or, couronne ses sept collines!

« L'Ibérie surtout entendra nos chants, l'Ibérie, berceau de nos princes. C'est là que naquit le père de l'époux, là que naquit la mère de l'épouse, et comme deux branches du même fleuve, après s'être séparées, confondent de nouveau leur cours, deux rameaux du tronc des césars se relient à la souche commune... Que l'Orient et l'Occident, rangés sous le sceptre de deux frères, n'isolent plus leur bonheur, et que les cités romaines s'unissent en paix dans un même applaudissement, soit que le soleil les salue à son lever, soit qu'il leur adresse à son coucher un dernier regard! »

Et, peut-être par un secret retour aux discordes fatales qui troublaient les deux empires et remplissaient les esprits de sombres présages, le poète s'écrie brusquement, comme s'il eût voulu conjurer les dangers qui menaçaient l'Italie à l'est, comme au nord, comme au midi :

« Silence, orageux aquilons; silence, impétueux Corus, et toi, bruyant Auster, silence! Zéphire seul a droit de régner sur une année de bonheur. »

Ces vers, où Claudien avait mis ses plus nobles inspirations et, on peut le dire, toute son âme, reçurent une récompense digne du poète et du sujet. Il avait laissé dans Alexandrie d'Égypte, sa patrie, une jeune fille dont il souhaitait ardemment la main; mais il était pauvre, quoique déjà couvert de gloire, et les parens de l'Égyptienne, peu soucieux de pareils trésors, repoussaient obstinément sa poursuite. Sérène, sa confidente, se chargea de lever les obstacles : elle écrivit aux parens une lettre devant laquelle toute résistance devait céder, et Claudien, parti pour l'Égypte avec la pré-

cieuse missive, put annoncer bientôt à sa protectrice son arrivée et son mariage. Il le fit dans des vers simples et touchans qui nous sont restés.

« O reine, lui écrivait-il, quand j'arrivai ici dans l'attirail ordinaire des prétendans, demandant la main d'une épouse, je n'avais à promettre ni pâturages couverts de troupeaux, ni collines ombragées de vignobles, ni forêts d'oliviers balançant leur chevelure verdâtre, ni moissons tombant sous des milliers de faucilles, ni faîtes de palais superbes reposant sur des poutres dorées : je ne dis rien de tout cela; mais une déesse ordonnait. Votre lettre, ô Sérène, m'a tenu lieu de palais, de moissons, de troupeaux; elle a fléchi l'orgueil des parens et couvert de la majesté de votre nom la pauvreté du poète. Qui vous résisterait? Vous possédez l'empire des cœurs en même temps que celui de la terre. »

II.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que le fondateur de l'unité catholique était mort à Milan, laissant son œuvre inachevée. Ses derniers conseils, ses derniers ordres, son testament enfin, signalaient un retour à des sentimens moins exclusifs que ceux qui avaient guidé sa vie. Un décret d'amnistie, qui ne reçut son exécution que plus tard et par catégories, parut ouvrir une ère nouvelle dans le gouvernement religieux et politique de l'Occident. Armé de ce décret et des confidences de l'empereur mourant, Stilicon se porta aux yeux du monde pour le dépositaire d'une pensée de Théodose, rendue sienne par l'exécution. Les débuts de sa régence durent en effet surprendre les esprits au lendemain d'une guerre faite pour briser l'opposition païenne du sénat, abaisser une aristocratie factieuse, et faire prévaloir en Occident, comme principe politique autant que religieux, l'unité catholique, déjà maîtresse en Orient. Deux partis en présence, deux armées prêtes à renouveler la lutte, car celle d'Eugène, vaincue à la Rivière-Froide, voulait et pouvait prendre sa revanche; la dévastation promenée sur l'Italie, dans Rome peut-être; les confiscations déjà commencées; les exils, les fuites volontaires, les dégradations et les sévices suspendus sur les plus hautes têtes, voilà ce qui affligeait ou menaçait l'Italie, quand Stilicon parla d'oubli. Il y eut un moment d'émotion générale et d'étonnement plutôt que de reconnaissance. Le débat sur l'Illyrie orientale, l'antagonisme passionné de Rufin, le passage d'Alaric en Grèce, détournèrent ensuite l'attention : les armées se réconcilièrent sous le drapeau, et les partis civils restèrent seuls.

Le premier, qui avait sans cesse à la bouche sa victoire et sa force, et traitait presque l'Italie en pays conquis, était le parti de l'unité

catholique. Plus puissant que nombreux en Occident, il se composait d'anciens ministres de Théodose, de grands officiers attachés à sa cour, la plupart orientaux, de chefs militaires, soit barbares, soit romains, dévoués, ceux-ci à ses idées, ceux-là à sa personne; à ce noyau se rattachaient le clergé et la population catholique, assez clair-semée en Italie. Il avait pour centre le palais impérial et les évêques, qui, après avoir provoqué l'intervention et secondé le succès des armes catholiques, désiraient ardemment une victoire plus complète. Ce parti, dont l'empereur défunt était le chef militant, avait passé de lui à son fils et à sa fille Placidie : on pouvait l'appeler le parti de la maison de Théodose.

L'autre était celui de la liberté religieuse, qu'il avait prise pour mot de ralliement. Il se composait des païens opiniâtres, des chrétiens dissidens, des juifs, des manichéens, en un mot de tous les sectaires dont l'unité catholique tendait à étouffer ou à dominer les croyances : autour d'eux se groupaient les débris des dernières factions politiques, les fonctionnaires d'Eugène et de Maxime, leurs familles, leurs partisans, tous ceux qui avaient reçu ou espéraient quelque chose de ce gouvernement de passage; enfin cette masse de mécontens et de jaloux que trouve toujours en face de lui un ordre nouveau. On pouvait l'appeler le parti ennemi de la maison de Théodose, car il faisait rejaillir sur les enfans la haine dont il avait poursuivi le père. Son siége était à Rome, son point d'appui dans le sénat, conservateur des antiques traditions, où la religion et la politique se confondaient. L'aristocratie latine tenait la tête de cette milice, qui se réunissait autour du pontife Symmaque, le plus éloquent, le plus vénéré, le plus honnête peut-être des patriciens romains. Chose bizarre en apparence, simple et naturelle pour qui pénètre au fond des choses, ces hommes de foi si diverse, polythéistes, monothéistes juifs ou chrétiens, gens du monde indifférens, philosophes railleurs, thaumaturges, devins, se croyaient frères sous le drapeau de la liberté religieuse qu'avait levé le sénat de Rome, ancien proscripteur des religions étrangères et bourreau de qui les confessait! Il avait fallu les victoires de Constantin pour que cette assemblée comprît le droit des chrétiens à servir leur Dieu, et ratifiât l'édit de tolérance. C'était elle maintenant qui réclamait la liberté contre le christianisme, devenu religion de l'état, dans celle de ses communions qui admettait le moins de discussion, et dont le symbole était le plus absolu. Réuni dans une unité factice que les chrétiens appelaient l'unité de l'erreur, ce parti n'était compacte que pour la lutte; les opinions se divisaient ensuite et se combattaient. Le sénat lui-même n'était pas un dans sa croyance : une minorité chrétienne cherchait à le dissoudre, et le scepticisme rongeait au cœur ces familles, païennes

de naissance plutôt que de conviction, qui rangeaient les dieux du Capitole parmi leurs titres de noblesse.

C'est entre ces deux partis que le régent dut asseoir son gouvernement. Il commença par arrêter le parti vainqueur sur la pente des violences, dont il n'avait donné que trop de preuves lors de la défaite de Maxime, quand les dieux de Rome avaient été mis pour ainsi dire au pillage, et que Sérène s'était parée du collier de Vesta. Toujours couvert par les ordres vrais ou prétendus de Théodose, Stilicon rendit les biens confisqués, suspendit ou révoqua les décrets d'exil: les complices d'Eugène les moins compromis reprirent d'abord leurs dignités ou leurs charges; ce fut bientôt le tour des autres. On voit dans l'histoire le progrès des concessions, suivant l'apaisement des esprits. Le fils de Symmaque reçoit la préture en 397; Florentinus est préfet de Rome dans la même année, et Atticus consul; l'année précédente, Valerius Messala avait tenu la préfecture du prétoire d'Italie : tous ces personnages étaient dévoués au paganisme. Malgré tant d'exemples, on dut être étonné quand on vit, en 399, le fils de Nicomachus Flavianus, fauteur principal de la dernière guerre et adversaire passionné des chrétiens, appelé à la préfecture de Rome, dignité qui lui avait été promise par Eugène. Des lois importantes venaient assurer l'effet de ces mesures personnelles. Les évêques avaient arraché pièce à pièce à la piété des empereurs précédens une grande concession, celle d'une juridiction spéciale ecclésiastique, bornée d'abord aux clercs, puis étendue des clercs aux fidèles. C'était la création d'un for ecclésiastique, la division de l'empire en deux sociétés, l'une chrétienne, l'autre païenne, ayant chacune ses lois et ses tribunaux. Stilicon abolit ce privilége, ou du moins le réduisit aux termes justes et raisonnables d'une protection du clergé. Par compensation, et pour apaiser les plaintes du catholicisme, il cassa diverses mesures relatives aux clercs et aux évêques, prises sous le gouvernement d'Eugène, dans une pensée de rancune et de persécution, par les magistrats des villes, presque tous païens : impositions extraordinaires, rappel des exemptions pour une certaine catégorie de charges dites *sordides*, qui ne s'appliquait point aux classes élevées de la société; vexations de tout genre qui allaient frapper jusqu'à l'évêque de Rome. Ces désordres cessèrent. Une autre satisfaction fut donnée aux catholiques par les rudes pénalités que la loi prononça contre certaines hérésies dangereuses par leur immoralité comme celle des manichéens, ou par leur turbulence comme celle des donatistes; toutefois on put remarquer que Stilicon ménageait la communion arienne, qui comptait de nombreux prosélytes dans le nord de l'Italie et aussi parmi les auxiliaires barbares.

Vis-à-vis du sénat, l'attitude du régent fut respectueuse et digne.

Il recourut à ses délibérations dans les affaires graves, telles que la paix et la guerre, les levées d'hommes et d'argent, les relations avec l'empire oriental, tandis qu'auparavant le conseil du prince suffisait pour les grands intérêts, et que le sénat s'était vu réduit de proche en proche au rôle d'une assemblée municipale. Stilicon voulut aussi qu'il conservât la liberté de certaines cérémonies religieuses inhérentes à ses attributions civiles, sans toutefois lever les restrictions apportées par Théodose à l'exercice de l'ancien culte, ni lui rendre les subventions que ce culte recevait jadis de l'état. Une des choses qui concilièrent le plus au régent la faveur des habitans de Rome, ce fut le dessein qu'il laissa percer d'y ramener un jour l'empereur et le siége de l'empire, afin de rajeunir l'autorité des césars en la retrempant pour ainsi dire dans les souvenirs de la ville éternelle. L'aristocratie applaudissait à ses généreuses pensées et venait grossir sa cour : Symmaque l'encourageait, Claudien le chantait, le sénat lui votait des statues, et Flavius Stilicon s'enivrait de cet encens; mais dans le fond il restait toujours aux yeux de Rome un Romain de hasard, et moins que cela, un demi-barbare, un Vandale.

Cette hautaine aristocratie latine qu'il avait restaurée dans ses honneurs, dans ses richesses, dans une puissance qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps, reprit bientôt, avec la sécurité, son arrogance vis-à-vis des princes chrétiens et sa haine contre le christianisme; elle se remit à le harceler sourdement par une guerre de moqueries, de menaces, de calomnies, de prophéties prétendues, colportées dans les campagnes, et auxquelles hérétiques, juifs et philosophes mêlaient des clameurs d'une autre sorte. Si l'on ne criait plus, comme au temps de Tertullien : « Il pleut! — les chrétiens au lion! » on disait tout haut : « C'est la faute de ces gens-là et de leur Dieu! » On fit circuler un oracle duquel il résultait que saint Pierre s'était servi de sortiléges pour faire adorer le Christ pendant trois cent soixante-cinq ans, mais qu'après ce laps de temps le christianisme périrait. Or, en plaçant la mort de Jésus-Christ à l'année 33 de notre ère, la chute de la nouvelle religion devait arriver en 398. Il n'en fallut pas davantage pour exalter l'audace des païens, qui se préparèrent de toutes parts à tomber sur les chrétiens. Stilicon, pour établir un contre-poids, fit rendre par son pupille une loi qui interdisait en Occident tous les sacrifices. La scène alors changea : ce furent les chrétiens qui s'armèrent pour consommer la ruine du paganisme; ils assaillirent les temples, brisèrent les statues, s'emparèrent des propriétés affectées au service des dieux; les magistrats des provinces toléraient ou dirigaient eux-mêmes ce pillage, que le gouvernement dut enfin prohiber.

Telles furent les péripéties de la politique intérieure pendant les cinq années qui suivirent la mort de Théodose; on voit que les élémens de guerre religieuse et civile n'avaient point été étouffés par l'amnistie, mais l'explosion retardée seulement par la crainte ou les embarras de la guerre étrangère. La paix reconquise au dehors ne fit que laisser une carrière plus libre aux troubles du dedans.

L'année 400 s'ouvrit par le consulat de Stilicon; ce fut presque un fait politique considérable. Pour la première fois, le régent revêtait la trabée consulaire : moins soucieux des apparences que de la réalité du pouvoir, il avait laissé jusqu'alors à son pupille l'éclat de sa propre gloire, les pompes triomphales, les consulats; il crut son tour venu aux premiers momens de paix dont jouissait l'Italie. Un consulat de Stilicon venait d'ailleurs fort à propos immédiatement après celui d'Eutrope, commencé et fini dans les premiers mois de l'année 399; c'était un contraste honorable pour l'Occident et presque un triomphe de Rome sur Constantinople. Par une coïncidence singulière, due plutôt au hasard qu'à une pensée de concorde entre les deux princes, le consul d'Orient pour cette année fut un autre ennemi d'Eutrope, le préfet du prétoire Aurelianus, juge et exécuteur de l'eunuque. Stilicon prit la trabée à Milan dans une fête d'une magnificence extraordinaire, au milieu des personnages les plus illustres du monde occidental : Symmaque y assistait avec la fleur de la noblesse patricienne; puis la solennité alla se continuer dans Rome, où le sénat et le peuple réclamaient à grands cris la présence du consul. C'était une nouveauté à laquelle l'empereur voulut bien consentir; mais il ne quitta point Milan. Rome avait donc recouvré à demi le droit d'inaugurer l'entrée en charge du consul. Si faible que pût sembler la conquête, elle n'en était pas moins un grand événement par ses conséquences possibles, et les magistrats appelèrent Claudien pour la célébrer. Le poète et son protecteur ne s'étaient pas rencontrés dans les murs de la ville éternelle depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis les jours d'abaissement et d'effroi qui avaient suivi pour les vieux Romains la défaite de la Rivière-Froide; ils s'y retrouvaient dans un moment de joie et d'espérance. Claudien avait à chanter à la fois les deux idoles de sa muse, Stilicon et Rome, et jamais sa lyre patriotique, animée par l'admiration, ne fit entendre de plus nobles et plus fiers accens.

Nous avons son panégyrique développé et refondu dans le poème des *Louanges de Stilicon*. Claudien s'y place lui-même avec le juste orgueil du poète et du soldat; le rôle qu'il se donne est celui d'Ennius, soldat et poète sous un autre héros. « Lorsque Scipion, dit-il, parcourait le monde de victoires en victoires, Ennius se tenait à ses côtés. Errant sur les champs de bataille, au milieu des clairons, il

ressaisissait sa lyre après le combat : le fantassin, pour l'entendre, déposait ses armes et le cavalier tout sanglant l'applaudissait. Plus tard, quand le vainqueur des deux Carthages rentra dans les murs de Rome sur le char des triomphateurs, Ennius était encore là. La victoire ramenait les muses avec elle, et la couronne du poète était aussi le laurier du soldat. » On s'attend à trouver dans ce poème, récité au Capitole ou au Forum, les évocations de dieux et de héros, matière obligée des vers composés à Rome et sur Rome : elles y sont en effet, nombreuses et magnifiques; mais on n'y trouve point le contraste qui, pour nous modernes, serait la poésie même de la scène. Claudien n'y fait aucune allusion à l'origine de Stilicon; il n'y dit point que ce Scipion était Vandale. Sans doute un Romain d'Égypte, le plus grand poète latin peut-être après Virgile, ne trouvait rien d'étrange à ce qu'un Germain né dans l'empire, élevé sur les bords du Tibre, qui avait combattu vingt ans pour Rome et égalé ses vieux généraux, fût un héros romain : tout le monde dans la ville éternelle ne pensait pas ainsi.

Cette réflexion nous ramène naturellement à un beau morceau de ce poème, le plus beau, suivant nous, où Claudien nous fait apparaître l'image d'une Rome que n'auraient certes reconnue ni les Cincinnatus, ni les Scipions, ni même les contemporains d'Auguste, l'image de Rome civilisatrice, qui n'a conquis le monde que pour en faire une seule famille. « Combien tu te rapproches des dieux, dit-il à Stilicon, toi qui veilles, comme consul, sur cette cité, que rien n'égale sous le ciel, dont l'œil ne peut embrasser l'étendue, l'esprit concevoir la puissance, la parole raconter la gloire! Regarde : ses sept collines ne nous représentent-elles pas les sept zones de l'Olympe, tandis que les faîtes dorés de ses monumens luttent d'éclat avec les astres qu'ils touchent? Reine par les lois autant que par les armes, si elle a étendu son empire sur tous les hommes, son enceinte a été pour tous le berceau du droit. C'est elle qui la première, bien moins maîtresse que mère, a ouvert son sein aux vaincus, réchauffant le genre humain par la communication de son âme divine, faisant citoyens ceux qu'elle avait domptés, et se rattachant par un lien pieux les contrées les plus lointaines. Tous, qui que nous soyons, nous devons à sa domination pacifique de trouver partout la patrie. Sans quitter son pays, le Romain peut visiter Thulé, cette borne de la terre; il peut boire à son gré dans les fleuves romains ou l'eau de l'Oronte ou celle du Rhône : habitans de l'univers, nous lui devons de ne faire tous qu'une même nation. »

Au retour du nouveau consul, Honorius fit avec lui une visite du nord de l'Italie. On le trouve le 27 mars à Altino, et pendant les mois d'août, septembre et octobre, à Brixia, à Aquilée, à Ravenne

surtout, où son séjour se prolongea. Ravenne commença dès lors à disputer à Milan le siége du gouvernement impérial. Cette prédilection pour une ville maritime, inaccessible par terre, tandis que Milan se trouvait sur le chemin de toutes les invasions barbares, sembla répondre à une secrète préoccupation du jeune prince et de son ministre. On vit bientôt des levées extraordinaires s'exécuter en pleine paix avec une rigueur excessive, et toutes les exemptions du service militaire suspendues, même celles des clercs, même celle de la corporation chargée de l'ensevelissement des morts; on put alors se demander quelle guerre était imminente, et l'on tourna les yeux du côté d'Alaric, le seul ennemi qui restât à l'Italie. C'était lui en effet qu'avaient pour but ces mesures de prévoyance et d'autres encore prises par Stilicon pendant le cours de cette année.

Les révolutions qui s'étaient opérées depuis un an dans le monde romain oriental, l'apaisement des troubles d'Afrique, la chute d'Eutrope, la révolte des Goths de Tribigilde en Galatie, la guerre que ceux de Gaïnas poursuivaient en Thrace et jusqu'aux portes de Constantinople, tout cela avait changé la situation d'Alaric dans son gouvernement de l'Illyrie. Arcadius paraissant trop chargé d'embarras pour pouvoir en susciter à autrui, le roi des Goths ne savait plus que faire de son peuple et redevenait chef barbare pour son propre compte. L'étrange magistrat romain avait d'ailleurs épuisé sa province; occupans et occupés mouraient de faim, et suivant toute apparence aucun subside ne lui arrivait plus de Byzance; force lui était de chercher un autre cantonnement dans un pays riche qui n'eût point souffert de pillages ennemis : or l'Italie présentait ces deux conditions. Alaric était donc là, rôdant autour de la frontière où le gouvernement d'Orient l'avait jeté, avançant, puis reculant, comme une bête fauve qui prépare l'attaque d'une bergerie. Ces différens mouvemens et l'apparition de quelques pillards de son armée avaient motivé les inquiétudes de Stilicon, qui mettait en état de défense les villes de la Vénétie. Enfin dans l'automne de l'année 400, Alaric, excité par une bande d'aventuriers huns venus sans obstacle à travers les Alpes, se hasarda jusqu'à la hauteur d'Aquilée, pilla un peu, et, voyant le pays assez bien gardé, rentra dans son cantonnement.

Il en avait assez vu pour ne point se risquer davantage; mais en même temps il rapporta de sa courte expédition un désir impérieux de quitter la Grèce. Jeune, ardent, rêvant des aventures éclatantes, comme ses grossiers compagnons rêvaient le pillage, fier de la force brutale qu'il tenait sous sa main, mais non moins jaloux d'honneurs, de richesses, de considération, de tout ce que donne la vie civilisée et que la vie barbare ignore, Alaric hésitait entre deux idées ex-

trêmes, dominer Rome comme Romain, ou la briser comme conquérant et maître. Ce fut là son histoire et le mystère de ses perpétuelles incertitudes pendant les dix années qu'il passa en Occident. On eût dit qu'Eutrope, en le plaçant si près de l'Italie, connaissait toutes les passions qui pouvaient agiter cette âme inflammable. La fortune de Stilicon l'irritait; il ne voyait plus Rome que dans la personne de ce Vandale, et eût voulu parfois la punir de s'être donnée à un Barbare qui n'était pas Alaric. Une autre pensée aussi se faisait jour en lui dans ses retours aux instincts de sa race, pensée sauvage, mais brûlante, et qui ne lui laissait pas de repos : c'était d'attacher son nom à une profanation qui étonnerait le monde, de violer la ville inviolable, d'arracher le diadème à la reine des nations. A force d'y penser, il se croyait prédestiné à cette mission formidable; c'était comme une obsession qui venait le saisir par intervalles et à laquelle il finit par succomber. Pour le moment, il ne songeait qu'à s'introduire en Italie avec le moins de risques possibles. Se trouvant à peu près libre de ses engagemens envers l'empereur d'Orient, il cherchait à faire une alliance quelconque avec celui d'Occident, pour mettre un pied dans ses domaines et y profiter des circonstances. Tantôt il demandait quelques terres incultes en Italie, tantôt il priait qu'on le laissât traverser la Ligurie jusqu'en Gaule, offrant de garder cette grande préfecture contre toute agression du dehors, sans doute avec son titre de maître des milices, qui lui serait confirmé. Il eût ainsi passé du service d'Arcadius à celui d'Honorius avec un accroissement de dignité. Stilicon, justement alarmé, semblait consentir, puis refusait sous divers prétextes, ne cherchant qu'à gagner du temps. On lui en sut plus tard mauvais gré, et il y eut des Romains qui l'accusèrent de perfidie vis-à-vis des Goths, dont il avait trompé, osait-on dire, la simplicité et la bonne foi.

Alaric, de son côté, préparait la guerre, tout en négociant. On apprit qu'il faisait d'immenses approvisionnemens d'armes et de vivres en Épire et en Thessalie, et qu'il achevait de ruiner le pays : c'étaient ses adieux. Il descendit alors en Pannonie par les Alpes dardaniennes, soit pour s'entendre avec le partisan Gaïnas s'il tenait encore, soit pour renforcer son armée de tous les bras barbares sans emploi dans la vallée du Danube. Il était trop tard quant à Gaïnas lui-même, dont la tête fut apportée à Constantinople le 3 janvier de l'année 401; mais la dispersion de ses bandes laissait disponible un nombre immense d'aventuriers qui accoururent près d'Alaric. Le séjour du roi goth en Pannonie lui servit encore à exciter les Barbares du Haut-Danube, qui se jetèrent en armes dans les plaines du Norique et de la Vindélicie, poussant devant eux les montagnards des

Alpes rhétiennes, et bientôt les garnisons romaines, assaillies de toutes parts, restèrent prisonnières dans leurs châteaux. L'idée d'Alaric était de créer du côté des Alpes occidentales une diversion à sa marche par les Alpes orientales, d'envelopper Milan dans le réseau d'une double irruption, et de diviser les forces romaines. En effet, la guerre qui éclata subitement en Rhétie au printemps de l'année 401, prenant l'Italie au dépourvu, Stilicon y fit passer d'urgence une partie des légions cantonnées autour de lui. Il envoya de même aux gouverneurs militaires de la Gaule l'ordre d'expédier sans délai ce qu'il restait de troupes valides soit dans les camps du Rhin, soit en Bretagne, afin d'attaquer le Norique à revers et d'étouffer rapidement l'insurrection. En attendant, il prescrivit la réparation des murailles de Rome, à peine entretenues depuis des siècles; il en agrandit même l'enceinte, ou du moins il y ajouta de nouveaux ouvrages sur les points le plus faibles. Le temps nous a conservé l'inscription qui constate ces grands travaux, lesquels, y est-il dit, « furent exécutés par les conseils de Stilicon. » A l'exemple de la ville éternelle, les autres cités de l'Italie se mirent à réparer leurs brèches, à mettre en état leurs remparts, et Ravenne probablement reçut alors des fortifications capables d'en faire, si la nécessité le voulait, un refuge pour l'administration impériale et l'empereur.

III.

Cette guerre soudaine presque en Italie et les mesures extrêmes prises par le régent produisirent une épouvante générale. Fortifier Rome! Rome était donc en danger; elle allait être prise, détruite : c'en était fait de l'empire, c'en était fait du genre humain! On récapitulait alors tous les présages qui depuis un an révélaient aux plus aveugles la fatale catastrophe : pluies de pierres et de sang, forêts embrasées spontanément, éclats de foudre, éclipses de soleil et de lune, rien n'avait manqué aux avertissemens du ciel. Un essaim d'abeilles s'était abattu sur l'étendard d'une légion pour y bâtir ses alvéoles, signe évident de la défaite des armées romaines et du morcellement de l'empire, en proie à la multitude des nations. Tout récemment enfin n'avait-on pas vu une comète, partie de la constellation de Céphée, aux limites de l'orient, aller s'éteindre au nord, entre la grande-ourse et le bouvier, au-dessus de la contrée des Goths, traçant ainsi comme un flambeau funèbre la route que devait suivre Alaric? Un dernier fait, étrange assurément et assez peu croyable, quoique personne n'en doutât alors, se passa près de Milan, sous les yeux mêmes d'Honorius, et mit le comble aux terreurs superstitieuses. Le jeune prince, accompagné d'une escorte, exerçait

ses chevaux à quelque distance de la ville, quand deux loups furieux débouchèrent d'un bois et se précipitèrent sur les chevaux. On les cerna, on les tua à coups d'épieux et de lances, mais de leurs flancs entr'ouverts sortirent, dit-on, deux mains d'homme fraîchement tranchées et encore palpitantes. « Présage funeste! s'écrièrent les uns : la louve, nourrice de Romulus, expire aux pieds de l'empereur! — Non, non, répondaient les autres : ces loups représentent les Barbares repus de sang romain; ils viennent tomber sous nos coups : que le présage soit exaucé! » Ainsi les conjectures se combattaient, et la crédulité se tourmentait de ses propres rêves. On ne manqua pas de rappeler à ce propos l'auspice de Rome naissante, les douze vautours observés par Romulus sur le mont Palatin, et l'explication donnée par l'aruspice toscan que ces douze vautours présageaient à la ville douze siècles de durée. Or le XIIe siècle n'était encore qu'à son milieu. Là-dessus les opinions se divisaient; on calculait, on supputait les années de la ville éternelle, chacun suivant sa chronologie, et pour donner raison à la peur, nous dit le contemporain de qui nous tenons ces détails, « on abrégeait le vol d'un vautour. » Les hommes d'élite parmi les chrétiens (car le vulgaire est le même partout) souriaient dédaigneusement à cette agitation de la société païenne. « Laissez là vos fables, répétaient-ils; Rome périra si Dieu le veut, et, s'il ne le veut pas, elle restera debout. Quand Dieu décrétera sa ruine, c'est qu'elle aura comblé la mesure des crimes. » Ils ne ménageaient pas plus les efforts du patriotisme que les frayeurs de la superstition. Ils disaient aux citoyens qui réparaient leurs murailles : « Dieu seul est un rempart et une garde; priez-le, invoquez les saints, cela vaudra mieux que vos citadelles. Les murs de Jéricho étaient neufs et solides : ils ont croulé au premier son d'une trompette. » Telle était l'attitude mutuelle des deux sociétés : d'un côté la peur, mais un reste d'énergie, de l'autre le mépris des choses du monde et une résignation désolante aux humiliations et aux souffrances.

La haute société romaine surtout présenta, dans ces jours de découragement, un spectacle douloureux : à Rome comme ailleurs, elle ne songeait qu'à la fuite. On ne vit bientôt plus qu'apprêts de départ, voitures de bagages sillonnant les routes, navires frétés dans les ports; chacun laissait sa maison, ses biens, pour se réfugier en Sardaigne, en Corse, en Sicile, sur un écueil même; on bravait la mer et les vents, pourvu qu'on fût loin de l'Italie. Cette désertion des riches mécontenta le peuple, et il y eut une émeute dans Rome. Honorius n'avait pas été le dernier à se ranger à ce lâche projet. D'indignes conseillers lui proposaient d'emmener une partie de l'armée en Gaule, et d'y installer le gouvernement, soit à Lyon, soit

à Arles. Le plan fut arrêté secrètement, et l'exécution se préparait, lorsque Stilicon se jeta en travers avec le mépris d'un soldat et l'indignation d'un vrai Romain. Claudien, qui nous peint cette scène sans rien dissimuler, nous rapporte au moins le sens des paroles échappées au régent dans sa généreuse colère. On avait fait sonner bien haut le danger des femmes et des enfans exposés aux outrages de l'ennemi : « Mais moi, s'écria-t-il, suis-je donc un homme dénaturé? N'ai-je pas aussi une femme, des enfans, qui me sont plus chers que tout au monde, ou plutôt qui sont ma vie elle-même? Eh bien! ils resteront près de moi, je les confie à Rome, quoi qu'il arrive : vainqueurs ou vaincus, nous ne nous quitterons point. » Ce projet de départ ne lui semblait pas seulement une lâcheté, mais une trahison. « Quoi! disait-il, on oserait priver la patrie des bras qui la protégent! L'empereur commanderait la désertion de nos légions! Il abandonnerait la terre sacrée du Latium pour aller quêter un asile aux bords de la Saône! On verrait (quel spectacle!) le siége de l'empire romain près du Rhône, et Rome aux mains des Barbares! Et cet empire sans tête, vous croyez qu'il pourrait subsister! Non, non, les lâches sanglots et les vœux superflus ne calment point la tempête; les gémissemens des matelots ne sauvent point le vaisseau qui va périr... Mais reprenez courage, que tous les bras agissent ensemble, que l'équipage se réunisse au pilote dans un commun effort, et nous sommes sauvés : aux voiles! aux cordages! aux mâts! Point de désertion ni de discorde! Osons combattre, nous serons vainqueurs. Ce n'est pas la première fois que les Cimbres et les Teutons auront engraissé les champs de la Ligurie. » L'attitude de Stilicon effraya sans doute, autant que ses paroles, le pupille et les conseillers du pupille; les instigateurs de fuite se turent, et, suivant l'expression du poète historien de la scène, « l'empereur resta comme un otage des destinées de l'Italie. »

Cependant Alaric, ayant renouvelé son armée, s'était mis en marche par la vallée de la Save, afin d'atteindre l'Italie avant l'arrivée des grands froids, car on était alors à la fin de l'automne. Le chemin qu'il suivait était la route d'étapes des légions de Sirmium à Aquilée, ligne principale de communication entre Constantinople et Rome : elle passait par les villes d'Émone et de Nauport, aujourd'hui Laybach et Ober-Laybach, pour aboutir au pied méridional des Alpes dans les prairies de l'Isonzo. Avec la guerre de Rhétie, qui se prolongeait, Stilicon ne pouvait se porter au-devant d'Alaric, et l'attendre sur le grand champ de bataille des Alpes juliennes, aux bords de la Rivière-Froide : une partie de son armée était absente, et il ne voulait pas laisser derrière lui Milan exposé à un coup de main. Par une de ces décisions rapides qui s'allaient dans son

génie aux calculs de la prudence et de la méthode, il résolut d'aller en personne finir cette malencontreuse guerre de Rhétie et ramener ses troupes, se flattant d'avoir tout achevé avant que les Goths eussent atteint la Vénétie, ou du moins qu'ils en fussent sortis. Il donna des ordres pour que Milan, où l'empereur était renfermé, fût mis en bon état de défense et reçût une forte garnison; puis il gagna précipitamment le lac de Côme, qu'il traversa sur une barque avec quelques compagnons. Au pied de la montagne, il prit un sentier plus raide et plus difficile que la route ordinaire, mais qui conduisait plus promptement au but de son voyage. Un froid précoce couvrait de neige cette partie des Alpes, et la route n'était pas sans danger : Stilicon pourtant s'y aventure à cheval, presque seul, sans provisions, mangeant ce qu'il trouve, et s'abritant la nuit tantôt dans une caverne, tantôt sous le chaume d'un pasteur. Son apparition miraculeuse exalte le courage des légions; mais ce n'est pas tout : il veut voir lui-même les bandes ennemies, se présenter à elles, les gagner à sa cause. Des Barbares qui les composaient, les uns avaient fait la guerre sous lui comme fédérés; il avait combattu les autres comme général : tous le connaissaient. Pour ceux-là, il était le Romain Stilicon; pour ceux-ci, Stilicon le Vandale, le premier, le plus grand des Barbares. A son approche en effet ils déposent les armes. Stilicon les leur rend. « Venez avec moi, leur dit-il, et soyez soldats de l'empire. » L'argent distribué à propos aide à la séduction de ses paroles. Il choisit dans ses ennemis de la veille les plus braves et les mieux disposés, et les incorpore à ses troupes. Les légions de la Gaule étaient arrivées depuis peu. Il compose de tous ces élémens une bonne et forte armée, à laquelle il ordonne de le suivre; puis, prenant les devans avec un gros de cavaliers, il redescend la montagne par la route qui longeait le côté oriental du lac de Côme et la rive gauche de l'Adda.

Cette expédition, si accélérée qu'elle eût été, avait duré quelques semaines, et pendant ce temps-là Alaric était arrivé. Informé de tout ce qui se passait par de nombreux espions italiens ou barbares qu'il payait très grassement, il avait su le départ de Stilicon ainsi que le motif de son absence, et il avait immédiatement formé le projet d'enlever l'empereur. « Frappé de terreur, éloigné de tout secours, Honorius, se disait-il, acceptera toutes les conditions qu'il me plaira de lui imposer. » Sans s'arrêter donc à faire le siége des villes de la Vénétie ou de l'Émilie, il se dirigea sur Milan à marche forcée. Il occupait le pont de l'Adda et les deux rives du fleuve, quand Stilicon, vers la tombée de la nuit, donna dans ses avant-postes. Cette rencontre et la multitude de feux qui scintillaient dans la campagne comme des étoiles apprirent au régent ce qui s'était

passé. Retournant en arrière vers un gué qu'il connaissait, il y pousse son cheval, ses cavaliers en font autant, et malgré la rapidité du fleuve ils parviennent à gagner la rive opposée. Les Barbares, accourus au bruit, font pleuvoir sur eux, des deux bords, une grêle de dards et de flèches qui, grâce à l'obscurité, ne blessent personne. Le jour commençait à poindre, quand la petite troupe se trouva en vue de Milan. Les sentinelles, averties par les tourbillons de poussière que soulevait le galop des chevaux, donnèrent aussitôt l'alarme. On accourut de tous côtés sur le rempart. « Étaient-ce des amis ou des ennemis? se demandait-on, » lorsqu'on aperçut l'aigrette qui ombrageait le casque du régent. Pour se mieux faire reconnaître, lui-même, s'avançant au pied de la muraille, se découvrit et montra sa tête d'une blancheur éclatante, car, dans la maturité de l'âge, Stilicon avait déjà les cheveux d'un vieillard. Un cri de joie parti du rempart se propage aussitôt dans toutes les rues, les magistrats accourent aux portes, et Stilicon, entouré d'une foule enthousiaste, gagne le palais impérial : la ville se croyait sauvée.

Elle l'était en effet, et avec Stilicon la confiance entrait dans l'armée romaine, le découragement dans celle des Goths. Alaric, voyant son plan déjoué et craignant d'être enfermé lui-même entre les légions qui descendaient les Alpes et la garnison de la ville, fit retraite prudemment, et établit son quartier dans la Vénétie, où il se mit à tout ravager. Stilicon profita de ce temps de répit, et de l'arrivée des légions qui le suivaient, pour prendre une mesure qu'il jugeait indispensable, vu le caractère d'Honorius. Milan était un poste trop menacé pour y laisser un jeune prince et des eunuques qui se mouraient de peur; Ravenne convenait mieux, et le fils du grand Théodose pouvait s'y rassurer à l'abri de marais impénétrables. Stilicon l'y conduisit et disposa une partie de ses troupes dans la Cispadane, couvrant les abords de Ravenne et surtout ceux de Rome, si les Goths, ce qu'on pouvait craindre, tentaient une percée sur l'Apennin par la route de Bologne. L'ensemble des mesures prises par le régent consista d'un côté à défendre l'empereur, de l'autre la cité, tête et cœur de l'empire, et d'observer les mouvemens d'Alaric, en laissant cette armée désordonnée se consumer d'elle-même. Pour cela, il fallait abandonner les villes de la Vénétie et de la Ligurie à leur propre défense : Stilicon n'hésita pas à le faire, et la suite prouva qu'il avait raison. Bloqué en quelque sorte dans la Transpadane orientale, la pillant, la saccageant tout à son aise, Alaric n'en avait pas moins renoué ses négociations avec Honorius. Les propositions du Balthe étaient toujours les mêmes, avec plus d'impudence que par le passé : « il venait se mettre au service de l'empereur d'Occident, et il demandait, suivant son habitude, soit

qu'on lui octroyât un cantonnement en Italie, soit qu'on le fît passer en Gaule, afin de garder les provinces occidentales contre les entreprises des Barbares, ennemis de l'empire. »

La situation des Goths, tout maîtres qu'ils fussent du pays, n'était pourtant ni sans fatigue ni sans danger : à chaque pas des rivières profondes, des villes closes, des plaines inondées, à l'aide desquelles parfois les habitans savaient se défendre. Quand les chariots furent remplis de butin et que les chaleurs du printemps commencèrent à se faire sentir, une partie de l'armée se dégoûta et voulut retourner en Illyrie. Alaric s'y refusa obstinément, et, comme plus d'un chef influent approuvait le départ, il se tint sous la tente du roi un conseil dont les délibérations orageuses, divulguées au dehors, ont donné matière à un des plus curieux tableaux de Claudien. Le poète nous peint sous un aspect assez imposant ce sénat de Barbares courbés par l'âge, à la chevelure fauve et pendante, au visage couturé de cicatrices, aux manteaux de peau : élite de ces hommes qui avaient épouvanté l'Orient pendant un demi-siècle, tué un empereur et dépouillé la Grèce du trésor des arts. Chacun d'eux tenait dans sa main une haute lance à poignée d'ivoire, tout à la fois son bâton, son arme et l'insigne de son rang.

L'orateur du conseil, qui comptait parmi les plus considérables et les plus âgés des Goths, avait été, au dire du poète, le père nourricier d'Alaric, son tuteur dans l'enfance, son soldat dévoué plus tard; c'était lui dont la main avait attaché le premier carquois aux épaules du jeune homme aujourd'hui son roi. Par tous ces titres, il se croyait le privilége de lui parler librement, et il voulut plaider cette fois pour le salut commun. « Alaric, lui dit-il, il y a trente hivers déjà que notre peuple a franchi le Danube, et depuis ce temps il a traversé bien des épreuves; mais sa fortune n'aura jamais été en plus grand danger que maintenant, si tu t'obstines à rester ici. L'ardeur de la jeunesse bouillonne dans tes veines et t'emporte : écoute les conseils de l'expérience. Au lieu de t'aventurer au loin comme tu le veux, hâte-toi de partir avant que l'ennemi nous presse; par l'appât d'un nouveau butin, n'expose pas celui que tu as conquis; ne fais pas comme le loup qui s'enfermerait lui-même dans la bergerie, pour expier d'un seul coup tous ses larcins passés. Cette Étrurie si riche en vignobles, ce fleuve du Tibre, cette Rome, dont les noms sont toujours dans ta bouche, que sont-ils? Je l'ignore; mais si j'en crois les récits de nos ancêtres, jamais l'insensé qui porta la guerre contre cette ville n'eut à se réjouir de son audace. Les dieux l'habitent, et des feux surnaturels protégent, dit-on, ses remparts; une puissance inconnue lance la foudre sur l'ennemi qui ose l'approcher : est-ce Rome elle-même, est-ce le ciel? Ne cherchons point à le sa-

voir. Songeons plutôt que Stilicon nous guette avec une armée redoutable, et souvenons-nous de nos échecs d'Arcadie. » Ces derniers mots portèrent peut-être au cœur d'Alaric une blessure plus profonde que tout le reste. Se levant brusquement, l'œil en feu, la colère à la bouche, il insulta ce vieillard, qu'il appelait autrefois son père : « Si le grand âge, qui a glacé tes sens, ne t'avait pas enlevé la raison, s'écria-t-il, je ne laisserais pas tes lâches paroles sans châtiment. Quoi! tu m'oses conseiller la fuite! Quand l'empereur d'Orient m'a cédé ses droits sur l'Illyrie, quand cette nation m'a reconnu pour son chef, quand je suis maître et possesseur de vingt cités romaines, tu veux que j'aille demander refuge à mes esclaves, que j'étale à leurs yeux l'ignominie d'une fuite! Non, par les dieux de nos pères! je ne reverrai jamais en fugitif des lieux que j'ai parcourus triomphant. Je ne quitterai plus le sol de l'Italie que je tiens : vainqueur, j'y régnerai; vaincu, j'y serai encore par mes os. Que me parles-tu de dieux qui défendent Rome! les dieux m'ordonnent à moi de la prendre. Ce n'est pas une fable que ceci, ce n'est pas un rêve; beaucoup ont entendu comme moi une voix me crier du fond d'un bois sacré : « Marche, Alaric, marche au-delà des Alpes; cette année même tu parviendras à *la Ville;* là doit s'arrêter ta course! » Je marcherai encore, j'obéirai aux dieux : telle est ma résolution inébranlable! » A ces mots, le conseil se sépara en tumulte.

Tel est le récit de Claudien, composé lorsqu'Alaric quittait à peine l'Italie. Il n'a rien qui puisse le faire rejeter comme une pure fiction; c'est le récit public sous une forme plus colorée, c'est le fait historique poétisé à la manière des historiens anciens. Qu'on ne s'étonne pas trop qu'Alaric, quoique chrétien, y parle des dieux, il comptait beaucoup de païens dans son armée, et d'ailleurs le christianisme des Goths, si grossier et si récent, devait se trouver singulièrement entaché de formules et de souvenirs païens. En tout cas, on est étonné malgré soi quand on lit, dans un écrit publié huit ans avant qu'Alaric ne prît Rome, cette prétendue prédiction faite au roi barbare, qu'il pénétrerait jusqu'à la ville éternelle, et que là serait la fin de sa course ou de sa vie. Un fatal enchaînement de circonstances amena en 410 l'accomplissement de cet étrange oracle, mais on ne peut nier qu'il ne se soit accompli.

Le roi des Goths n'avait plus qu'un parti à prendre, marcher en avant, puisqu'il ne voulait pas reculer; il le prit résolûment. Il traversa la Ligurie, en évitant toutefois Milan, franchit le Pô, et se rapprocha en même temps des Alpes et de l'Apennin. Stilicon le suivait à courte distance. Après quelques hésitations, Alaric vint se poster dans la Ligurie subalpine, à Pollentia, où il sembla attendre la

bataille qu'il avait évitée jusqu'alors. Maître des défilés de l'Apennin occidental et de ceux des Alpes cottiennes, il dominait dans cette position la route de Rome par l'Étrurie maritime, et celle de la Gaule par les Allobroges. Vainqueur, il pouvait prendre la première; vaincu, il faisait retraite par la seconde, et dans sa défaite encore il se trouverait possesseur d'une grande moitié de l'Occident : c'était là son calcul, auquel Stilicon ne se trompa point, et bientôt l'armée romaine vint se déployer en face des Goths dans les champs de Pollentia. Elle se composait des légions, l'élite des forces de l'empire, d'un corps de Goths auxiliaires commandés par le païen Saül, Goth lui-même, et l'un des généraux de Théodose à la bataille de la Rivière-Froide, enfin d'une aile nombreuse de cavaliers alains dirigés par un chef de leur nation. Alaric, habitué à vivre avec des Barbares dont le métier était de se vendre au plus offrant, avait toujours l'argent à la main : j'ai dit qu'il avait gagné beaucoup d'espions parmi les Italiens; il sondait en toute circonstance la fidélité des auxiliaires, et osa même s'adresser au soldat romain. On peut supposer que, durant les jours où les armées furent presque en contact, il multiplia ses tentatives de corruption; du moins Stilicon, vaguement informé, conçut de l'ombrage contre ses auxiliaires. Ses soupçons ne pouvant atteindre Saül, personnage éprouvé, qui d'ailleurs se croyait au moins l'égal d'Alaric, il les porta sur le chef alain dont il surveilla attentivement les démarches : l'événement vengea le brave auxiliaire d'une injure qu'il ne méritait point. Les deux armées se trouvèrent en présence le samedi saint, qui tombait, en l'année 402, au cinquième jour d'avril : Alaric avait déjà établi son camp, Stilicon traça le sien, et de part et d'autre l'on se tint en repos jusqu'au lendemain.

Située non loin du Tanaro, au-dessus du confluent de ce fleuve et de la Stura, Pollentia, municipe considérable au temps du haut-empire, restait encore au ve siècle une ville importante. Elle était adossée, du côté de l'est, à une vaste forêt qui longeait le Tanaro dans la direction d'Asti, et que traversait un petit cours d'eau assez bizarrement appelé Urbis ou Urbs, c'est-à-dire *la Ville*. Cette étrange appellation servit plus tard à expliquer l'oracle d'Alaric, car, aux yeux des païens, il ne fallait pas qu'un oracle, même barbare, pût avoir tort : le Balthe avait pénétré jusqu'à *la Ville;* irait-il plus loin? On peut inférer des divers mouvemens de la bataille qu'Alaric avait établi son campement en face de Pollentia, sa droite appuyée sur les premiers massifs de la forêt, et sa gauche couverte par la rivière. Au centre probablement, et dans une enceinte de palissades et de chariots, suivant l'usage des Goths, se trouvait le camp proprement dit, qui contenait la femme et les fils du roi, avec son trésor, ainsi que

les familles et le butin de l'armée. Stilicon avait dressé le sien à l'opposite, interceptant à son ennemi l'accès des Alpes, et le resserrant entre la forêt et le fleuve. Le soleil levant les trouva dans cette position. Ce jour, ainsi que nous l'avons dit, était celui de la fête de Pâques, la première des solennités chrétiennes, et comme si, par un accord tacite des deux chefs, il eût été convenu qu'on ne profanerait point la sainteté du jour par une effusion de sang humain, aucun mouvement ne s'apercevait ni dans un camp ni dans l'autre Les Romains purent même en toute assurance vaquer à des devoirs religieux, et, suivant l'expression d'un contemporain, « adorer les autels de Dieu; » mais cette quiétude fut interrompue tout à coup par des cris accompagnés d'un grand tumulte : c'était le corps de l'infanterie gothique auxiliaire qui engageait le combat. Avait-elle été provoquée? provoquait-elle elle-même? L'inimitié des Goths d'Alaric contre les Goths de Saül avait-elle amené d'abord des menaces, puis des attaques aux avant-postes des deux armées, ou le défenseur païen de la cause catholique se riait-il des scrupules chrétiens, quand s'offrait à lui une bonne occasion de combattre? On ne le sut jamais. L'histoire témoigne seulement que le général romain fut étranger à cette prise d'armes.

Le combat une fois engagé, Stilicon dut le soutenir, et fit sonner le clairon d'appel. Les légions se rangèrent en bataille, précédées du labarum, que portait le draconnaire de la première cohorte, et chaque chrétien traça le signe de la croix sur son front, comme une sauvegarde et un acte de foi. Stilicon parcourait à cheval les rangs, infanterie et cavalerie, animant de sa voix les officiers et les soldats, et donnant ses instructions aux chefs auxiliaires. Quand il arriva au commandant des Alains, au lieu d'éloges et d'encouragemens, il n'eut pour lui que paroles de défiance et duretés. C'était un homme petit et faible de corps, en qui la nature avait mis un grand cœur et une énergie indomptable. Sous les soupçons du général, il comprima son indignation, mais ses yeux lançaient de sombres éclairs. Au moment de charger, ramassant toute sa force, il fait signe à ses escadrons de le suivre, et se jette tête baissée sur les Goths, là où il voit les bataillons les plus serrés. Il les enfonce, les culbute, et fait face lui-même à vingt ennemis à la fois; mais son corps n'est bientôt plus qu'une vaste plaie. Stilicon, effrayé de son audace, lui envoie l'ordre de revenir : l'enfant du Caucase obéit, revient, montre ses blessures, et tombe aux pieds de son chef, mort et justifié.

Cet incident faillit tout perdre, car la cavalerie alaine, privée de son guide et ne sachant que devenir, tourne bride et se débande. L'armée entière eût été entraînée, si Stilicon, prenant une légion avec lui, n'eût arrêté les Goths, qui se croyaient déjà vainqueurs, et laissé

aux escadrons auxiliaires le temps de se reformer. Le combat se rétablit; mais la journée fut rude et sanglante. Stilicon se portait sur tous les points qui semblaient menacés, remplissant le double rôle de général et de soldat. Une manœuvre heureuse amena les légions jusqu'au camp d'Alaric, qui fut attaqué et pris : le roi goth perdit alors courage et donna le signal de la retraite. Tout le butin des Barbares resta au pouvoir du vainqueur : c'étaient des chariots pleins d'or et d'argent, des vêtemens somptueux, des vases, des statues, fruits des dévastations de la Grèce. Les Goths fugitifs semaient ces trésors devant les pas des Romains pour arrêter leur poursuite; mais le légionnaire songeait plus à tuer qu'à piller. Le butin le plus précieux aux yeux de Stilicon fut la femme d'Alaric prise avec ses enfans dans sa maison roulante. On trouva aussi dans le camp une foule de captifs italiens ou grecs, dont cette victoire brisait les fers. Rendus à la liberté après de longues souffrances et ne sachant comment exprimer leur joie, ces malheureux embrassaient les genoux de leurs libérateurs et couvraient de baisers des mains dégouttantes de sang.

Alaric, pendant ce temps-là, faisait retraite le long du Tanaro, abrité par la forêt, et se réfugia dans les murs d'Asti. Stilicon vint l'en débusquer, et il y eut encore sur les bords de la petite rivière appelée *la Ville* un combat où les Romains eurent l'avantage. Passant alors le Tanaro, Alaric se retrancha dans une position formidable sur un des mamelons de l'Apennin. Il eût été difficile de l'y forcer, et une bataille perdue ou bien une marche désespérée du Balthe pouvait mettre la Toscane, Rome même en danger : Stilicon préféra ouvrir l'oreille à des propositions. Pour témoigner d'un sincère désir de conciliation, il renvoya au Barbare sa femme prisonnière, ne gardant près de lui que ses fils. Ce fut Stilicon qui posa lui-même les conditions de la paix, et il ne les dicta pas trop dures. Il fut convenu qu'Alaric sortirait de l'Italie par le même chemin qu'il y était entré, sans commettre ni vexations ni dégâts : ses enfans devaient servir de gages à la fidélité de ses promesses.

Il repassa donc le Pô dans l'attitude d'un vaincu, et traversa de nouveau la Ligurie sans s'arrêter. L'armée romaine le suivait en bon ordre avec toute la confiance de la victoire et le ferme propos d'exterminer les Goths, s'ils faisaient mine de violer le traité. Cependant toutes les humiliations pleuvaient sur cet homme, jadis si fier; la désertion se mit dans son armée; les soldats lui redemandaient leur butin et leurs familles, et il avait à subir chaque jour les reproches de ceux dont il avait repoussé les avis. L'idée de reparaître en fugitif dans son gouvernement d'Illyrie, toujours présente à son esprit, le déchirait surtout comme une insupportable torture. Il n'y

tint plus, lorsque, parvenu dans sa retraite entre le Mincio et l'Adige, il vit dans la forte place de Vérone un moyen de renouveler la lutte et de rappeler peut-être la fortune : il s'y jette donc, s'y renferme et défie Stilicon. La guerre recommence alors aux bords de l'Adige, acharnée des deux parts et presque sans quartier. Le siége durait : la famine et la peste se mirent dans cette malheureuse ville; les Goths surtout souffraient, et leur mécontentement contre le chef qui les sacrifiait ainsi à son orgueil alla jusqu'à la sédition. Alaric, désespéré, quitte la ville à l'improviste, et se réfugie dans la vallée de l'Adige, pour gagner de là la Rhétie, ou, s'il le peut, les Gaules; mais Stilicon le bloque de toutes parts. En vain retranché comme un lion dans une citadelle de rochers, il brave les menaces des soldats romains qui amènent devant lui ses fils enchaînés, comme pour les égorger à ses yeux; en vain il déjoue toutes les ruses et repousse tous les efforts, la faim le chasse encore de ce repaire, car son cheval en est réduit à manger l'écorce des arbres. Recueillant tout ce qui lui restait de forces, il fait une trouée dans les lignes romaines, et parvient à s'échapper sans que Stilicon puisse ou ose l'arrêter. Telle fut la fin de la campagne de Pollentia.

Rome était délivrée du plus grand danger qu'elle eût couru depuis bien des siècles; tous les cœurs romains le sentirent, toutes les voix proclamèrent Stilicon le sauveur de la patrie. Les païens comme les chrétiens, le poète Claudien comme le poète Prudence se firent les interprètes de la reconnaissance générale, celui-là au nom des anciens dieux, celui-ci au nom du Christ : au fond, le sentiment était le même; les deux cultes se donnaient la main dans une étreinte fraternelle au sortir d'un péril commun. Rome chrétienne disait « notre Stilicon » comme Rome païenne « mon Scipion, mon Marius. » Les partis se taisaient, laissant parler l'Italie. On ne se doutait pas encore que ce n'était point Alaric, mais Stilicon qui avait été défait à Pollentia; qu'Alaric, quoique arien, était un chrétien fidèle et pieux qui ne voulait point combattre le jour de Pâques, tandis que l'impie Stilicon violait de gaîté de cœur la sainteté de cette fête, ou plutôt l'avait fait violer traîtreusement en livrant la conduite de la guerre à un général païen; qu'Alaric enfin avait été appelé en Italie par Stilicon lui-même, dans la pensée d'opprimer l'empereur, et que dix fois, pendant la campagne, le Barbare aurait pu être détruit, mais que Stilicon le laissait toujours échapper, le réservant au saccagement de Rome. Ces choses se dirent, s'écrivirent, se publièrent plus tard : on ne les avait pas encore imaginées; le temps de l'injustice et de l'ingratitude n'était pas venu pour cet homme, dont les services étaient trop récens. La gloire qui l'environnait alors était donc sans mélange. Il voulut la reverser en partie

sur son gendre en l'amenant dans Rome à la demande du sénat, comme pour rétablir la paix entre les empereurs chrétiens et la ville des dieux. Honorius y vint de Ravenne, escorté par l'armée victorieuse, et son entrée se fit dans un char triomphal, Stilicon debout à son côté. C'était la quatrième fois seulement depuis Constantin qu'un césar adorateur du Christ visitait la cité de Jules César et d'Auguste. Mû par un sentiment respectueux dont Rome lui sut gré, Honorius ne souffrit point que les sénateurs marchassent à pied devant son char, quoique ce fût le cérémonial consacré; mais il y fit marcher l'un près de l'autre sa sœur Placidie et le jeune Euchérius, son beau-frère. Le sauveur de l'Italie était tout-puissant; rien pour le moment n'osait résister à ses désirs, et il voulut engager irrévocablement le mariage qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, en montrant à la face du monde son fils et la fille de Théodose réunis côte à côte comme deux fiancés. Avoir brisé le caractère de l'orgueilleuse jeune fille ne fut peut-être pas la moindre victoire de Stilicon; mais ce fut son dernier triomphe.

IV.

Rome en effet sembla s'être réconciliée avec les empereurs chrétiens : Honorius y prit son sixième consulat au 1er janvier 404, et la date de ses lois témoigne qu'il y demeura une grande partie de l'année : c'était une exception notable et rare que des lois romaines fussent datées de Rome. Le sénat eût souhaité l'y retenir toujours, et le poète, interprète du sentiment public, osa dire au prince, en faisant parler la ville éternelle : « Cent ans se sont écoulés depuis que les Césars ont déserté mes murs; pendant ces vingt lustres je ne les ai revus que trois fois, et chaque fois ils venaient m'offrir en spectacle les roues de leur char rougies de sang romain, comme si une pieuse mère pouvait se réjouir dans le deuil de ses enfans! Ceux qui avaient succombé étaient des tyrans, soit; mais leur perte n'en était pas moins une blessure à mon sein. Entre enfans de la même patrie, frères naguère sous le même drapeau, la victoire est sans honneur, et la défaite digne de pitié. César tirait vanité des combats livrés en Gaule; Pharsale, il n'en parlait pas!... Vos trophées, à vous, prince, sont purs de toute souillure civile; conquis sur un Barbare furieux, ils absoudront les coupables triomphes qui ont affligé mes murailles! » Ces belles et mélancoliques paroles durent pénétrer au fond de toutes les âmes. Il y avait plus qu'un noble courage à les prononcer devant un fils de Théodose : avouées par lui, dictées peut-être par Stilicon, elles prenaient l'importance d'une déclaration politique et d'un engagement de liberté pour l'avenir.

Rome voulait recouvrer un ancien droit; Milan en revendiqua un nouveau. Devenue, dans l'organisation tétrarchique de Dioclétien, la résidence de l'Auguste d'Italie, cette ville se regardait depuis plus d'un siècle comme la métropole de l'Occident. Elle avait donc envoyé dès la fin de la guerre une députation à Ravenne pour combattre la députation de Rome, dans ses prétentions sur l'empereur et le siége de l'empire : le droit de Milan se fondait sur une possession centenaire, ainsi que l'exposait un mémoire dressé par la municipalité elle-même, et que devait soutenir l'ex-consul Mallius Théodorus, chef de la députation. Le plaidoyer de Milan ne prévalut pas contre celui de Rome, mais les deux villes continuèrent la lutte avec une vivacité qu'expliquaient assez l'orgueil et l'intérêt municipal. Honorius les mit d'accord en choisissant Ravenne, séjour qui convenait à son caractère timide et à ses occupations puériles, bien mieux que Milan, où l'on courait risque d'être surpris par un coup de main, et que Rome, où, après tout, la postérité de Théodose se trouvait mal à l'aise en face d'une aristocratie hautaine, exclusive, polythéiste par situation ou par devoir.

L'année suivante, car les périls s'accumulaient sur Stilicon comme pour éprouver son génie, un danger nouveau et plus grand, parti non plus de l'est, mais du nord de l'empire, fit oublier dans Rome Alaric et les frayeurs de Pollentia. Les Huns, maîtres des steppes du Dniéper d'où ils avaient balayé les Visigoths, s'avançaient vers la frontière romaine par un progrès irrésistible. Chaque année, le camp de chariots où siégeait leur roi faisait un pas de plus le long du Danube. Ils occupaient maintenant le grand amphithéâtre des Carpathes et fondaient au milieu des marécages de la Théiss cette domination qui fut si longtemps le fléau de l'Europe. Tout cédait ou fuyait devant ces hordes hideuses où l'imagination des Germains, croyait voir une armée de démons, issus du commerce impur des sorcières avec les esprits infernaux. Des peuples de toute race, refoulés, déplacés, encombraient la vallée du Danube, se croisant, se choquant, se culbutant les uns les autres. Comme un lac soulevé qui se creuse un passage, cette masse de nations, pressée à l'est et au nord, déborda vers l'ouest et le midi. Deux grands courans d'émigration se formèrent : l'un qui menaçait l'Italie par les Alpes, à travers la Pannonie, l'autre qui, remontant le Danube sur ses deux rives, marchait dans la direction de la Gaule.

Le premier courant déboucha sur la Ligurie par les Alpes tridentines, à l'improviste, et avant qu'aucune mesure eût été prise pour fermer les passages. C'était une multitude confuse d'hommes, de femmes, d'enfans, appartenant à toutes les races, parlant tous les idiomes barbares. On y comptait, les uns disent deux cent mille, les

autres quatre cent mille hommes armés; douze cents chefs les commandaient et obéissaient à leur tour à un roi de guerre, qui se nommait Rodogaïse ou Radagaise. Radagaise était Goth de naissance, mais son nom rappelait celui d'une divinité vendo-slave, Radegast, dieu de la guerre et des conquêtes, auquel peut-être ce chef d'aventuriers s'était lui-même consacré, car il était prêtre et roi. On le voyait chaque jour consulter avec dévotion ses sombres divinités, et leur sacrifier victime sur victime. Il se vantait de leur préparer une hécatombe « qui apaiserait pour longtemps, disait-il, leur soif de sang humain : » cette hécatombe, c'était la population de Rome qu'il avait vouée tout entière à la destruction. Comme s'il eût eu hâte en effet d'accomplir son vœu, il ne séjourna point dans la Haute-Italie, il ne perdit point de temps à piller, mais se dirigea à grandes journées vers la route qui conduisait de Bologne à Rome, à travers les Apennins et l'Étrurie. Son armée, pour la facilité de la marche, se divisa en trois corps dont il commandait le premier et le plus nombreux. Tout dans cette invasion avait été inattendu, rapide, irrésistible.

Stilicon, surpris cette fois, n'eut que le temps de se renfermer dans Pavie où il se tint en observation, tâchant de rallier autour de lui les forces disséminées dans la Haute-Italie. Il réunit ainsi trente légions qui ne représentaient guère à cette époque qu'un effectif de trente mille hommes de troupes nationales, auxquelles s'adjoignirent une division de fantassins goths sous les ordres de Sâr ou Sarus, espèce de géant barbare dont l'audace égalait la force prodigieuse, un corps de cavalerie hunnique commandé par Uldin, un des rois de cette nation, et quelques escadrons alains. Sitôt qu'il eut aperçu le mouvement de l'ennemi vers Bologne et l'Apennin, il partit lui-même précipitamment pour gagner, le long de la mer, les plaines de la Toscane et saisir Radagaise, s'il était possible, à la descente des montagnes; mais, quelque diligence qu'il fît, il arriva trop tard : Radagaise était déjà devant Florence, dont il faisait lui-même le siége, tandis que les deux autres divisions de son armée se répandaient au loin pour réunir du butin et des vivres. Déjà Florence aux abois parlait de se rendre, lorsqu'un citoyen de haut rang vint trouver les magistrats et leur dit que la nuit précédente l'évêque Ambroise lui était apparu, et ordonnait de tenir bon jusqu'au lendemain, qui serait le jour de la délivrance. Cet homme avait reçu autrefois sous son toit l'évêque de Milan, mort depuis quelques années, et les Florentins aimaient à voir un protecteur de leurs foyers dans ce saint qui avait été leur hôte. Soit que les magistrats crussent à la vérité de l'apparition, soit qu'ils cédassent à un sentiment patriotique en essayant un dernier effort, la défense du rempart fut

reprise, et on attendit. Le lendemain, Stilicon paraissait en vue de la ville. Radagaise, surpris à son tour, tenta à peine de combattre. Chassé de ses lignes par l'armée romaine et repoussé l'épée dans les reins vers l'Arno supérieur, il gagna en désordre la ville de Fésules, aujourd'hui Fiesole, à trois milles de Florence. Là, sans se donner le temps de rallier ses bandes éparses, il se retrancha sur une montagne qui formait une des dernières élévations de l'Apennin. Stilicon ne chercha point à l'y forcer; il se contenta de l'entourer d'une ligne de blocus, comme il avait fait d'Alaric en Arcadie, sur la montagne de Pholoë.

Le combat de Florence avait été vivement et heureusement conduit; la bravoure des légions s'était montrée sans reproche; toutefois l'honneur de la journée appartint à l'infanterie gothe de Sarus et à la légère cavalerie hunnique, qui, battant le pays, massacra tous les Barbares qu'elle put atteindre, et dispersa le reste. Bloquée au sommet d'une montagne aride et escarpée, sans eau ni vivres, l'armée de Radagaise ne tarda pas à souffrir de la faim et de la soif. C'était le calcul de Stilicon, qui voulait laisser l'ennemi se consumer lui-même, et contenait l'ardeur du soldat romain dans ses retranchemens, où les vivres et le vin étaient à profusion. Aussi n'éprouva-t-il que de faibles pertes, tandis que les masses barbares, comme dans un spectacle funèbre joué sous ses yeux, passaient de la famine à la peste et de la peste à la frénésie du désespoir. Les malheureux ne cherchaient même pas à se battre, la contagion et la peur suffisaient à les moissonner chaque jour par milliers. Radagaise lui-même, saisi d'une folle épouvante, comme s'il eût senti la main d'un Dieu vengeur, ne songea plus qu'à fuir, et, abandonnant ses soldats qui mouraient, il parvint à franchir les lignes romaines sous un déguisement. Pris et reconnu, il fut ramené au pied de la montagne, où on lui trancha la tête à la vue de son peuple. Tout fut alors terminé, les Barbares se rendirent à merci; mais cent mille des leurs jonchaient la plaine de Florence ou les vallées de Fésules; le reste, exténué et malade, alla mourir dans les marchés à esclaves, où on les entassait la chaîne au cou. Cette marchandise humaine, selon le rapport des historiens, tomba pour lors à si bas prix que les prisonniers se vendaient en bloc, comme des troupes d'animaux, à un écu par tête.

Rome, deux fois sauvée, salua de nouveaux cris d'admiration son libérateur et son père. On arrêtait les soldats sur les routes pour les couronner de rameaux et de fleurs, et le sénat érigeait un arc triomphal en mémoire de la victoire de Fésules. Stilicon avait atteint le point culminant de sa fortune; mais son poète favori l'avait dit :

Tolluntur in altum,
Ut lapsu graviore ruant (1).

La prédiction allait s'accomplir.

L'invasion de Radagaise avait traversé l'Italie comme une de ces trombes qui laissent après elles plus d'épouvante que de ruines; mais, en passant, elle avait touché la corde mystérieuse qui réveillait toutes les passions de ce siècle. L'étrange et sinistre figure de ce païen, missionnaire des dieux du nord, arrivé on ne savait d'où, comme pour venger les dieux du midi, de ce pontife de Radegast ou de Thor, qui promettait pour consolation à Jupiter abandonné une hécatombe de ses adorateurs, ces sacrifices perpétuels adressés à des puissances inconnues suivant des rites inconnus, cette barbarie du ciel conjurée avec celle de la terre, tout cela avait ébranlé fortement des imaginations superstitieuses. Rome s'était crue perdue. On ne voyait plus dans ses rues, pendant tout le temps qu'avait duré cette guerre, que des troupes d'hommes et de femmes courant comme des forcenés qu'agitent les furies, ou agenouillés, les bras tendus vers des statues mutilées. On n'entendait plus que gémissemens sous les voûtes moisies des temples. « Comment résisterions-nous à un ennemi qui sacrifie, nous qu'on empêche de sacrifier? » s'écriaient les païens avec rage, et alors éclataient les imprécations, les blasphèmes, les menaces contre la religion du Christ et contre les lois des successeurs de Constantin. Les chrétiens, de leur côté, n'étaient pas moins troublés : les faibles et les douteux attendaient avec angoisse que la guerre prononçât entre les deux religions, et les plus fermes esprits n'envisageaient pas sans effroi l'effet moral qu'une défaite produirait pour la foi du monde.

Mais quand cette grande menace se fut dissipée comme un rêve, les chrétiens revendiquèrent l'honneur d'une victoire dont le profit était à eux; plus elle avait été rapide, complète, inespérée, plus elle semblait leur appartenir, plus d'ailleurs elle répondait aux perturbations secrètes qui avaient rempli toutes les âmes. Voir dans les événemens de Florence et de Fésules autre chose que le bras de Dieu exterminant des païens barbares pour confondre les païens romains, ce fut, aux yeux de leurs théoriciens, une erreur favorable au paganisme et, mieux encore, une impiété. Dans ce système, la gloire et les services de Stilicon devenaient un embarras : on les atténua, on les effaça, on les nia. Des versions combinées dans cette intention, et que nous pouvons lire encore, présentèrent ce général et l'armée romaine comme de simples spectateurs de la victoire,

(1) Plus haut on monte, plus rude est la chute.

qui n'avaient pas tiré l'épée, pas eu un seul mort, pas un blessé; mais qui buvaient, mangeaient et se divertissaient (tels sont les termes du récit d'Orose) pendant que le ciel se chargeait de tout faire. Malheur à qui fût venu réclamer sa part de gloire contre Dieu! Stilicon se tut. La secousse une fois donnée aux passions religieuses, on vit la polémique, qui avait semblé s'assoupir, se réveiller avec une âpreté nouvelle : les disciples de Symmaque d'un côté, les disciples d'Ambroise de l'autre, recommencèrent la lutte. Augustin lui-même prit la plume, et on agita de nouveau, sous toutes ses faces, en vers comme en prose, la question vitale de l'ancien monde, à savoir si le christianisme était venu le perdre ou le sauver.

V.

Les partis se reconstituèrent donc sous les traits ardens de la controverse. L'exécution de la loi prohibitive des sacrifices ne marchait d'ailleurs qu'à travers des embarras et des luttes dues souvent à la violence des exécuteurs. Un grand nombre d'édifices païens étaient tombés sous le marteau, en Gaule et en Afrique, et le fameux sanctuaire de Vénus Céleste, antique orgueil de Carthage, pris en quelque sorte d'assaut par l'évêque de la ville, venait d'être transformé en église. Cet exemple animait les fidèles et le clergé d'Italie qui accusaient de tiédeur et presque de trahison les conseillers catholiques d'Honorius. Les nouvelles arrivées d'Orient semblaient donner raison aux plus exagérés. Là Jean Chrysostome, mettant de côté le gouvernement et les lois, avait fait directement appel à la milice du désert, pour la destruction de l'idolâtrie. A sa voix, une armée de moines, étrangers au monde et presque sauvages, était sortie des solitudes cénobitiques, la masse ou le levier en main, et parcourait les campagnes de la Palestine, ne laissant après elle que des ruines de dieux ou de temples. « Voilà, disait-on à Ravenne et à Milan, comment il faut servir la foi! » Et les lauriers des moines d'Orient empêchaient plus d'un Occidental de dormir. Pour mettre à l'abri les objets de leur culte, les païens de leur côté construisaient des cachettes dans leurs maisons ou au fond de leurs jardins; tantôt les simulacres étaient transportés dans des cavernes écartées dont on dissimulait l'entrée avec des ronces, mais que les paysans connaissaient; tantôt, dans des spectacles profanes qui se donnaient surtout la nuit, on faisait apparaître tout à coup des images de dieux, et l'on représentait les sacrifices prohibés. En plusieurs lieux, les populations païennes, poussées à bout, prirent les armes et égorgèrent les chrétiens : la persécution appelait la vengeance et le fanatisme répondait au fanatisme.

On comprend qu'avec une pareille exaltation des esprits, le gouvernement de Stilicon et ses timides tempéramens ne contentèrent bientôt plus personne : païens et chrétiens l'attaquèrent à la fois. Les souvenirs des guerres civiles furent invoqués contre lui, et il redevint, dans les conciliabules du polythéisme, le spoliateur du Capitole, le destructeur des livres sibyllins, un sacrilége, un parricide « voué au Tartare à côté de Néron, et plus criminel que Néron, car le fils d'Agrippine n'avait tué que sa mère, et Stilicon tuait Rome, la mère du genre humain. » Ainsi s'exprimait, dans des vers que nous avons encore, le poète gaulois Rutilius, préfet de Rome quelques années après et païen convaincu. Les conciliabules chrétiens le ménageaient encore moins, et ils mettaient dans leurs attaques un concert, une autorité morale qui manquaient aux autres. Toutefois, n'osant pas accuser de paganisme un homme si odieux aux vrais païens, on en accusa son fils Euchérius.

Ce jeune homme, qui venait d'atteindre sa dix-septième année, avait reçu l'éducation romaine la plus libérale, la plus complète qu'on pût recevoir en ce siècle; mais plus elle était complète, plus les professeurs que le rang et la gloire du père attiraient près du fils avaient de renommée dans les sciences profanes, plus dans l'opinion des chrétiens l'éducation d'Euchérius se trouvait entachée de paganisme. Un maître de rhétorique, de philosophie, de poésie, interprète de systèmes ou d'ouvrages littéraires fondés sur le polythéisme, était assez naturellement soupçonné d'être lui-même païen, pour peu qu'il admirât ses modèles : or du maître à l'élève il n'y avait qu'un pas, et la présence assidue de Claudien dans la famille de Sérène donnait assez naturellement couleur aux suppositions. Sans s'arrêter à rien éclaircir, les partis décidèrent qu'Euchérius était païen. On alla jusqu'à citer de lui des propos menaçans contre le christianisme. Nouveau Julien, disait-on, il avait promis aux hiérophantes et aux sophistes, ses maîtres, d'inaugurer son principat par le rétablissement des temples et le renversement des églises; ceux-ci s'étaient engagés en retour à lui livrer bientôt le trône de Théodose. Tout était reproché à ce jeune homme, jusqu'à la popularité de son père, jusqu'aux efforts sincères de ce dernier pour établir la tolérance religieuse. On n'y voulait voir qu'un moyen de séductions et de complots habilement employé près des polythéistes pour perdre l'empereur et porter Euchérius à l'empire. Par cette double accusation, on espérait envelopper dans le même lacs le père et le fils.

Une autre arme tomba bientôt aux mains des partis, qui s'en servirent avec une habileté perfide. Il y avait sept ans déjà que Marie portait le double titre d'épouse et d'impératrice, et depuis ce temps elle n'avait jamais donné aucun signe, aucune espérance de gros-

sesse. Que la stérilité de cette union vînt d'elle, qu'elle vînt au contraire du dédain ou de l'impuissance d'Honorius, peu importait à la méchanceté publique : on en fit un crime à Stilicon. On prétendit que Sérène, pour faciliter à son fils l'accès de ce trône qu'elle convoitait tant, avait administré à son gendre un breuvage vénéneux qui avait éteint en lui les sources de la virilité. A une époque où la croyance aux sortiléges et aux philtres était générale, où la loi même, en prononçant contre les opérations magiques et les enchantemens des peines d'une extrême rigueur, semblait en attester la réalité, un pareil bruit, accueilli par les indifférens comme possible, devint assuré pour les ennemis. D'autres, sans nier le fait, essayèrent d'en donner une explication qui écartait faiblement l'idée d'un crime.

Maintenant qu'on ne croit plus aux philtres, quand on pèse impartialement toutes les hypothèses possibles, et qu'on fouille les replis les plus cachés du cœur humain, on se demande si Stilicon et Sérène n'avaient pas donné par leur attitude quelque matière à la calomnie; si, voyant la race directe de Théodose frappée de caducité dans ce jeune homme débile ils ne s'étaient pas dit qu'il fallait se préparer à l'événement et le faire tourner au profit de leur fils. Entre un tel calcul, s'il exista, et une conspiration politique ou un attentat odieux sur le prince, la différence est trop grande pour que l'histoire soit obligée d'y insister. Les historiens polythéistes, si contraires qu'ils soient au régent, et il y en a certes de bien opposés, n'admettent ni l'imputation de complot, ni celle d'attentat prémédité à la personne d'Honorius. Il faut y voir surtout l'œuvre du parti chrétien.

Placidie sans doute suivait d'un œil satisfait les déchiremens domestiques qui justifiaient son refus d'épouser Euchérius, ou le fortifiaient du moins. Plus Sérène s'obstinait à lui imposer ce mariage, plus la sœur d'Honorius mettait son devoir à le repousser. On avait eu beau annoncer le futur hymen par toutes les voix de la renommée, la traîner en personne devant le char de son frère, comme une victime condamnée aux fiançailles, la montrer enfin, dans les poétiques tableaux de Claudien, parée du flammeum et livrant son front pudique aux baisers d'Euchérius : elle restait inébranlable, et appelait à l'aide de ses répugnances personnelles l'exaltation de ses sentimens catholiques. Cet état d'opposition dans la famille de son tuteur put mettre en évidence la mâle énergie de son caractère, tandis que l'âge développait en elle une beauté qui devait un jour mettre à ses pieds le monde barbare comme le monde romain. Catholique enthousiaste à l'égal de son père, fière du nom de Théodose et ambitieuse de régner par elle-même, elle sentait que le sceptre tiendrait mal dans les mains du faible Honorius, et s'apprêtait peut-être à le ramasser bientôt. Elle n'avait pas encore dix-

neuf ans, et déjà le parti de l'unité catholique plaçait en elle sa plus ferme espérance. Les intrigues s'agitaient autour d'Honorius, la politique allait chercher Placidie.

De ces deux accusations liées l'une à l'autre, et au moyen desquelles on espérait perdre Stilicon, la principale, celle du crime de conspiration, ne pouvant aucunement se soutenir, la seconde tombe d'elle-même. Faire d'Euchérius un païen, sans un complot suivi d'une révolution religieuse, c'eût été pour Stilicon, d'après l'esprit du temps, un acte insensé, et, en admettant un instant le complot, l'acte n'eût guère été plus sage. Stilicon se serait aliéné, par cette apostasie indirecte, la masse entière des chrétiens, sans gagner la minorité faible et dédaigneuse dont mieux que personne il connaissait les rancunes; mais, si improbables qu'elles fussent, les deux accusations cheminèrent ensemble, alarmant d'un côté les amis de la maison de Théodose, de l'autre les partisans de l'unité catholique. Elles circulèrent d'un bout à l'autre de l'empire sous le patronage de noms vénérés, de grands évêques et de grands docteurs, que l'ardeur même de leur foi et le désir d'en écarter les périls portaient à croire beaucoup sur le compte de leurs adversaires. Les évêques qui, à l'exemple d'Ambroise, s'étaient d'abord rapprochés de Stilicon, s'en éloignèrent. Il se forma à la cour de Ravenne un gouvernement occulte tout prêt à saisir le jeune prince dès qu'il oserait secouer les derniers liens de sa tutelle. Stilicon semblait indifférent à ces attaques : soldat avant tout, il puisait sa force dans sa confiance. Quand ses amis essayaient de lui ouvrir les yeux, il les repoussait avec une incrédulité impatiente. Il avait besoin de croire toujours à la reconnaissance de Rome et à l'attachement de son pupille; surtout il ne voulait pas s'avouer à lui-même que son étoile avait pâli.

L'année suivante, 406, amena la perte de la Gaule, triste contrepartie de la victoire qui avait sauvé l'Italie. Ce second courant d'émigration barbare que nous avons fait voir remontant la vallée du Danube pour descendre dans celle du Rhin et se jeter sur la Gaule traversa la frontière romaine, près de Cologne, sans trouver presque de résistance, tant les camps permanens du Rhin étaient alors dépeuplés et presque déserts. Les Alains le conduisaient, et s'étaient grossis en route des Suèves et des Vandales-Astinges, qui avaient à leur tour traîné les Vandales-Silinges, fédérés de l'empire et compatriotes de Stilicon. Une fois entrées, leurs bandes, traversant la Gaule dans toute sa longueur, allèrent se cantonner entre les Pyrénées et la Loire, comme pour tenir à leur discrétion les deux riches provinces d'Espagne et de Gaule. Pour comble de désordre, les légions de Bretagne se révoltèrent, nommèrent empereur un simple soldat dont le nom leur parut de bon augure (il s'appelait Constantin), et vinrent

l'imposer à la Gaule, qui l'accepta ainsi que l'Espagne : la vaste préfecture transalpine se trouva par là séparée de l'Italie. Cette catastrophe lamentable arracha un cri de douleur au monde romain. Les Barbares avaient franchi aisément la frontière gauloise, parce qu'elle était dégarnie de troupes; mais ces troupes étaient en Italie, chargées de la défense du centre de l'empire : c'étaient elles qui avaient vaincu Alaric et détruit Radagaise. En les tirant de leurs cantonnemens du Rhin, Stilicon n'avait fait qu'obéir à la nécessité, puisque la Pannonie, occupée par les Barbares, et l'Illyrie, réunie à l'empire oriental, ne fournissaient plus de soldats à l'Occident. Cependant, on l'accusa non pas seulement d'imprévoyance, c'était trop peu pour les partis, on l'accusa de trahison. Le sauveur de Rome fut dénoncé au monde comme un perfide qui ouvrait les frontières de l'empire aux Barbares, qui les excitait à s'y jeter, afin d'usurper plus aisément le trône impérial à la faveur du désordre : c'était toujours la même imputation, destinée évidemment à frapper l'esprit du timide empereur. Et si difficile qu'il fût de croire qu'un général victorieux, qui n'avait qu'à vouloir pour renverser un enfant, eût préféré attendre et s'amuser à perdre l'état pour avoir l'honneur de le sauver toujours, cette croyance se propagea, et volontairement ou involontairement beaucoup d'esprits l'acceptèrent. Augustin l'admit; Jérôme, écho lointain des bruits de l'Italie, écrivait, du fond de son ermitage de Bethléem : « C'est le demi-Barbare qui tourne contre l'empire les trésors et les forces de l'empire. » — « Il nous pille afin de soudoyer les barbares, disait Orose. Que lui importerait de verser tout ce qu'il y a de sang humain sur la terre, pourvu qu'il pût voir un moment la pourpre sur les épaules de son fils unique? » Quand on lit ces lignes, quand on parcourt les écrits contemporains, on est effrayé malgré soi de l'aveuglement des préventions humaines, et l'on suit avec un sentiment douloureux les progrès de cet orage qui va s'amoncelant sur la tête du dernier homme capable de soutenir encore le nom romain.

Les attaques directes à la personne de Stilicon, et ces invasions répétées de Barbares, les uns victorieux, les autres vaincus, ramenèrent les esprits sur une question qui allait de pair, pour l'importance, avec la question religieuse, celle des étrangers, de leurs droits, de leur place dans cette société à laquelle ils donnaient leur sang : question aussi vieille que Rome, toujours disputée, presque toujours tranchée par la force, et qui éclatait par intervalle avec une violence terrible. Au IVe siècle, les étrangers, c'étaient les Barbares dans leurs différentes conditions, auxiliaires, colons, hôtes, fédérés, et plus ils s'assimilaient, plus ils devenaient Romains, plus aussi ils devenaient exigeans sur leurs priviléges; mais le vieil esprit quiritaire, exclusif et jaloux, était toujours là, marchandant, dispu-

tant le terrain aux nouveau-venus. Tantôt le sénat réclamait contre l'avilissement prétendu des dignités romaines; tantôt la jalousie gagnait les légions, qui voyaient de mauvais œil les récompenses accordées à leurs camarades auxiliaires; alors les camps se soulevaient aux cris de *mort aux Barbares!* et une soldatesque égarée massacrait ses généraux ou son empereur. Ainsi tout récemment avait péri Gratien. Ces préjugés irritables, on les excita contre Stilicon; on prétendit que l'ami de Théodose ne se fiait qu'aux auxiliaires, n'avait de faveurs que pour eux, et ménageait jusqu'aux barbares ennemis de Rome, témoin Alaric, qu'il avait laissé échapper quand il pouvait le détruire. Cette qualification injurieuse de *demi-barbare*, que ses ennemis employaient contre lui, circula comme un mot d'ordre parmi les légions, et le soldat romain, travaillé en tous sens, se détacha peu à peu du chef qui avait longtemps fait son orgueil. Par un retour naturel des choses, le soldat barbare s'attacha à Stilicon, et les ennemis de ce grand homme firent précisément pour lui ce qu'ils l'accusaient d'avoir fait. Il se forma un parti qui soutint l'égalité des Barbares contre les exclusions du parti national.

Ce parti de l'égalité des Barbares fédérés vis-à-vis des Romains, du moins quant aux dignités de l'état, se liait plus qu'on ne le supposerait au premier coup d'œil aux partis religieux. Les Goths, devenus les plus importans de tous les Barbares au service de l'empire, étaient chrétiens, mais chrétiens ariens, en vertu des conditions mêmes de leur admission en Mésie. Les autres appartenaient aux croyances païennes : aucun n'était catholique. Ils se trouvaient donc frappés par les lois religieuses de Théodose, mais ils avaient gagné assez de puissance et de fierté depuis trente ans pour ne plus changer de religion au gré d'un empereur romain. Les lois de Théodose contre les païens et les hérétiques ne leur avaient jamais été appliquées, contre le vœu du parti national, qui demandait à grands cris qu'on les y soumît. On voit comment purent se rencontrer par la communauté du but le parti national et le parti de l'unité catholique; comment, d'autre part, les religions dissidentes furent amenées à s'entendre avec les Barbares; et l'on comprendra que Stilicon, lorsque les passions qui couvaient secrètement éclatèrent au jour, se trouvât le chef naturel des deux partis, de l'égalité des Barbares et de l'égalité des religions, tandis que les deux autres se rapprochaient et se confondaient dans la même ligue. Son plus dangereux antagoniste et l'infatigable agent de la propagande militaire dirigée contre lui était un certain Olympius, officier supérieur dans la milice palatine, hypocrite ambitieux dont Stilicon avait fait la fortune, et qui déguisait, sous les dehors d'une extrême simplicité et d'un complet détachement du monde, une soif inextinguible de pouvoir. Une de ses pratiques habituelles, pour se glisser dans la confiance

des troupes, était de visiter dans leurs chambrées les soldats malades, au moyen de quoi il étudiait la disposition des esprits, semait à propos ses confidences et disposait les fils de ses intrigues. Sa feinte piété l'avait fait bien venir des évêques et de l'empereur, qui se recommandait à ses prières; il correspondait avec Augustin, et malgré l'incapacité dont il ne donna que trop de preuves après qu'il eut ramassé la dépouille de Stilicon, il devint, dans le parti contraire au ministre, un personnage important et la cheville ouvrière d'un grand complot.

Loin de fléchir et de se laisser abattre, le génie de Stilicon prit un élan nouveau sous le poids des embarras et des attaques. Par une combinaison étrange en apparence, il alla chercher le salut de l'empire où était précisément son danger, et quand les nations barbares semblaient conjurées à la perte de Rome, il rêva de lui donner pour sauvegarde le plus terrible représentant de la barbarie. Alaric, inépuisable en ressources, s'était bientôt relevé de son échec à Pollentia; les Barbares oublient vite, et la pointe hardie de Radagaise jusqu'à Florence, à une si petite distance de Rome, animait plutôt la convoitise des aventuriers du Danube que deux défaites ne la décourageaient. Une fois rétabli dans sa situation première, et tout aussi redoutable qu'en 402, le Balthe avait repris ses anciennes négociations, avec un calme imperturbable : son thème était toujours le même, il se mettait lui et son peuple à la disposition de l'empire d'Occident pour porter la guerre, soit en Grèce contre Arcadius, soit dans la Gaule contre le tyran qui l'occupait et les Barbares qui la dévastaient. Un brevet de maître des milices et de l'argent pour ses armemens, c'était tout ce qu'il demandait. Plus les affaires de Rome s'assombrissaient; et plus le roi des Goths devenait pressant, plus il sentait que Stilicon était au moment de céder. Il lui envoya enfin à Ravenne, au commencement de l'année 408, une ambassade officielle avec les bases d'un traité d'alliance qui, cette fois, fut discuté sérieusement de part et d'autre. La hardiesse, la ténacité, l'habileté militaire déployées par le roi goth dans sa campagne de Pollentia lui avaient valu l'estime de son vainqueur : Stilicon se sentait même un secret penchant pour cet autre Barbare de génie. Avoir sous sa main un tel homme, un tel peuple, se servir d'eux comme d'instrumens pour restituer à l'Occident ses territoires perdus, et replacer Rome à la tête du monde, c'était à ses yeux, en de telles conjonctures, le chef-d'œuvre de la politique romaine.

Des deux hypothèses admises dans le projet d'alliance : envoyer les Goths au-delà des Alpes ou se servir d'eux pour faire rentrer les provinces grecques sous les lois de l'Occident, la seconde était évidemment la plus facile à résoudre, puisque, Alaric étant rentré dans son cantonnement, il suffisait de changer le titre d'occupation pour

faire passer la province entière, presque sans coup férir, d'un gouvernement à l'autre. Comme l'Italie avait toujours à cœur la perte d'une contrée si magnifique, pour laquelle elle avait récemment tenté deux guerres contre Rufin et contre Eutrope, Stilicon fut d'avis qu'on commençât par là. On s'occuperait plus tard du sort des Gaules, se disait-il; il y avait même possibilité de s'entendre avec le tyran qui tenait cette province. On traita donc pour l'Illyrie, et quoique l'empereur, tout en approuvant la convention, ne l'eût pas encore signée, le brevet de maître des milices fut délivré au roi goth à qui des subsides de guerre furent assurés. Sur de tels engagemens, Alaric se mit en route pour l'Épire où Stilicon le devait rejoindre afin de prendre au nom de l'Occident possession solennelle du pays. Le régent allait partir lorsqu'il reçut une lettre d'Honorius qui lui défendait de quitter l'Italie. L'ordre était si absolu, rédigé en termes si impérieux, qu'il n'osa l'enfreindre. On lui remit en même temps un billet de Sérène qui le suppliait de ne point allumer les brandons de la guerre civile, de ne point armer le frère contre le frère : il baissa la tête et sentit que tout était perdu.

On pouvait deviner sans beaucoup de peine ce que ferait Alaric dès qu'il se croirait joué. Déjà passé en Épire, il retourna sur ses pas et vint camper à quelques milles en-deçà de la frontière italienne, menaçant et arrogant. Il demanda à l'empereur 4,000 livres pesant d'or, comme indemnité de ses frais d'armement et de marche. Stilicon, tout en reconnaissant la demande légitime, voulut la porter devant le sénat pour sa propre justification. La discussion y fut vive, et révéla dans cette assemblée, qui devait sa résurrection au régent, une sourde irritation et des jalousies inexplicables. Stilicon s'entendit gourmander, au nom de la majesté romaine, de ce qu'il n'avait point tout d'abord préféré la guerre, comme si la guerre eût été possible. Un sénateur s'écria, du ton d'un Gracchus ou d'un Caton : « Ce que tu conseilles, ô Stilicon, n'est pas une paix, mais un pacte de servitude! » puis il se réfugia dans une église, craignant ou feignant de craindre pour sa vie. Le ministre, avec un grand calme, expliqua son plan, ses engagemens vis-à-vis d'Alaric, et l'opposition de l'empereur, dont il produisit la dépêche, et finit par rejeter la faute sur Sérène, qui, dans une intention respectable, avait voulu conserver la paix entre les deux princes. « J'étais certain du succès, ajouta-t-il, et l'Illyrie orientale nous appartiendrait aujourd'hui. » Le sénat se déclara convaincu; mais son attitude n'était point faite pour rassurer Stilicon.

Un événement domestique sembla rétablir dans la famille impériale la concorde si profondément troublée. L'impératrice Marie, cette fille aînée de Stilicon, à qui la poésie avait prophétisé des jours si dorés et une longue lignée de césars, était morte assez obscuré-

ment en 407, pendant un second séjour de l'empereur à Rome. Elle était descendue dans les caveaux du Vatican parée de la pourpre des augustes, mais n'emportant avec elle que le vain nom d'épouse. Honorius, subitement épris de Thermantia, la sœur puînée de Marie, voulut l'épouser l'année suivante. Il l'arracha, non sans peine, aux répugnances de Stilicon, et ce fut pour la repousser bientôt loin de lui, et l'envoyer mourir, comme l'autre, vierge et répudiée. En politique, ce jeune homme présentait le même assemblage de caprices effrénés et d'impuissance. On le voyait tout à coup, et comme honteux de lui-même, renoncer aux amusemens d'une enfance prolongée pour tâcher de devenir homme. Désertant la volière où, de sa main impériale, il nourrissait Rome, sa poule favorite, il projetait de se rendre dans les camps, de montrer aux soldats le fils de Théodose, d'enlever l'armée à l'ascendant de Stilicon; puis, quand il fallait agir, la conscience de son néant le ressaisissait, il s'affaissait sur lui-même, et il ne lui restait de ces soubresauts douloureux qu'une haine plus implacable contre la main dont il ne pouvait pas se dégager. Aussi écoutait-il avidement toutes les calomnies répandues contre son ministre. Sérène, douce et tendre comme une mère, travaillait incessamment à calmer cette âme ombrageuse : c'était dans la maison de Théodose le génie de la paix; Placidie était celui de la guerre.

Sur ces entrefaites, Arcadius mourut, laissant pour héritier de l'empire d'Orient Théodose II, son fils, à peine âgé de huit ans. Jamais plus belle occasion ne pouvait s'offrir à l'Occident de ramener l'union entre les deux empires, et d'obtenir peut-être de la cour de Byzance, par de bons offices et une sage protection, la restitution volontaire de ces provinces grecques, objet de tant de regrets. Honorius, qui parut le comprendre, proposa d'aller lui-même à Constantinople présider à l'installation de son neveu; mais avant de partir il voulait passer une revue générale de ses troupes, visiter les auxiliaires dans leurs cantonnemens de Ravenne et de Bologne, et les légions au camp de Pavie. Le régent combattit ce projet, et pour des motifs de prudence, car le départ du prince enhardirait les ennemis de l'Italie à se jeter sur elle, et pour des motifs d'économie, car le trésor se trouvait à sec. C'était à lui de partir, disait-il, et comme le voisinage d'Alaric le préoccupait constamment, il conseilla à l'empereur d'envoyer pendant ce temps-là le roi goth, avec une adjonction de troupes romaines et sous la surveillance de généraux romains, faire une campagne en Gaule pour reconquérir cette grande préfecture. Honorius feignit d'entrer dans ses vues, lui remit deux lettres, l'une pour Alaric, l'autre pour Théodose, et n'en continua pas moins ses préparatifs de tournée. Stilicon en resta tout interdit. « Empêche ce voyage à tout prix, lui dit un de ses asses-

seurs, nommé Justinianus, avocat habile et homme de bon conseil, empêche-le, ou tu es perdu. » Et comme le régent repoussait cette supposition par orgueil ou par faiblesse : « Eh bien donc! s'écria l'autre, adieu, car je ne veux pas me perdre avec toi! »

La tournée se fit malgré Stilicon, et Olympius, maître de l'oreille du prince, y versa tout à loisir le poison de son âme. Le front d'attaque avait changé : ce n'était plus le trône d'Occident que le régent convoitait pour son fils, c'était celui d'Orient; s'il voulait aller à Constantinople, c'était pour égorger Théodose par les mains des soldats de son oncle. Encore s'il se contentait de l'Orient! Mais voilà qu'il prenait déjà position en Gaule dans la personne d'Alaric, son allié secret et son lieutenant. Ces discours, répétés à chaque moment, ébranlaient l'esprit pusillanime de l'empereur. Cependant l'armée, pour qui ces dissentimens n'étaient plus un mystère, y prenait une part plus vive de jour en jour; en général les auxiliaires soutenaient Stilicon, dont la cause se confondait avec la leur; les légions, par la raison contraire, penchaient pour Olympius. A Ravenne, l'attitude des auxiliaires goths fut telle que l'empereur refusa de s'y arrêter; sur la route de Bologne, son escorte se mutina, et il fut obligé de mander Stilicon pour la réduire. A Pavie, il resta trois jours sans oser se montrer aux troupes romaines, et Olympius (l'histoire nous a conservé ce détail) mit le temps à profit pour parcourir les chambrées, et monter le coup qui devait éclater. Le quatrième jour, l'empereur passa la revue devant le palais, et harangua les légions : il leur recommandait de se tenir prêtes à partir pour la Gaule, de compagnie avec les Visigoths d'Alaric. Ce fut alors que le tumulte commença : les soldats se jetèrent d'abord sur les fonctionnaires de la préfecture des Gaules qui avaient déserté leur poste et s'étaient réfugiés près de l'empereur; ils passèrent de là aux fonctionnaires italiens, aux grands personnages de la cour qu'on tenait pour amis du régent : tous furent massacrés. Honorius effrayé se sauva du palais sous le vêtement d'un esclave. Bientôt la fureur des assassins dégénérant en frénésie, ils firent main basse sur les magistrats de la ville, sur les habitans, sur les maisons : tout fut pillé, et les rues regorgèrent de sang et de cadavres. Olympius profita de la terreur du prince, à demi mort dans sa cachette, pour lui présenter l'ordre de tuer Stilicon, comme le seul remède à la révolte : Honorius signa sans hésiter.

Cependant le ministre, mandé à Bologne, avait vu accourir autour de lui les chefs des divisions auxiliaires : ils y tinrent conseil sur les événemens encore incertains de Pavie, et décidèrent qu'ils feraient marcher leurs troupes contre les légions pour les attaquer, s'il était vrai qu'elles eussent attenté à la vie du prince, autrement pour exiger d'elles le châtiment des coupables et de leurs instiga-

teurs. Mais quand on apprit qu'Honorius vivait et que l'ordre commençait à se rétablir, Stilicon changea d'avis : il ne pouvait se persuader qu'Honorius voulût sa mort; « et d'ailleurs, ajoute l'historien de ces événemens, commettre le soldat barbare contre le soldat romain lui semblait une chose dangereuse et impie. » Ce changement déplut aux auxiliaires, qui le lui reprochèrent vivement : il les laissa dire, et se retira dans son quartier, gardé par les Huns, sa fidèle escorte; mais au milieu de la nuit Sarus, prenant avec lui une petite troupe de Goths, attaqua les Huns dans l'obscurité, les dispersa, pilla les bagages de Stilicon, et pénétra, sans lui faire de mal, jusqu'à la tente où celui-ci veillait encore, abîmé dans ses pensées, et voyant peut-être, comme Brutus, son génie qui l'abandonnait. Le cœur serré et supportant mal cette insulte, le régent partit pour Ravenne au point du jour; le long du chemin, il recommanda aux magistrats des villes où les otages des Barbares étaient déposés de fermer les portes et de se défendre, si les auxiliaires se présentaient devant leurs murs.

Il se trouvait à Ravenne depuis un jour ou deux, lorsque arriva, vers le soir, un messager de la cour impériale, escorté de soldats et porteur, disait-on, d'un rescrit du prince. Stilicon jugea prudent de se mettre d'abord à l'abri, et se réfugia dans la basilique, qui, de même que toutes les églises chrétiennes, jouissait alors du droit d'asile. L'évêque l'y vint trouver, et ils y restèrent jusqu'au jour. Aux premières lueurs de l'aube, des soldats entrèrent et assurèrent au régent que l'ordre apporté par l'officier, et dont ils étaient les exécuteurs, enjoignait seulement de le prendre et de le tenir sous bonne garde; ils répétèrent la même déclaration à l'évêque, et la confirmèrent par serment. Sur cette assurance, Stilicon sortit; mais à peine la porte fut-elle refermée sur lui, que l'envoyé tira de son manteau une seconde lettre qu'il avait cachée jusqu'alors, et dont il donna lecture à haute voix : elle ordonnait que le patrice Stilicon, brigand public et ennemi de l'empereur et de l'empire, serait mis à mort sur-le-champ. A cette indigne trahison, tout ce qu'il y avait là de Barbares auxiliaires, d'amis, de cliens, d'esclaves du ministre, et ils étaient en grand nombre, attirés par la curiosité ou l'affection, se formèrent spontanément en bataille pour fondre sur l'escorte et le délivrer; mais il les arrêta du regard et de la voix, il saisit même la garde de son épée avec un geste menaçant. On le vit ensuite se remettre entre les mains d'un officier romain, qui le fit agenouiller et lui coupa lui-même la tête. L'officier se nommait Héraclianus. Ce bel exploit fit sa fortune et lui valut, quelques années après, le commandement de l'Afrique. Le chef frappé, la famille fut dispersée. Sérène s'enfuit à Rome, où elle se cacha; Thermantia, chassée du palais impérial, alla pleurer près de sa mère;

Euchérius aussi gagna les murs de la ville éternelle, refuge de tout ce qui tenait à Stilicon; mais Placidie n'était pas loin.

Telle fut la fin de celui qu'on pourrait surnommer plus justement que tout autre le dernier des Romains. Ce dernier des Romains était Vandale. Il se crut Romain, il s'obstina à vouloir l'être en dépit de Rome; ce fut son ambition, ce fut sa généreuse folie. Il lui rendit la paix intérieure, il restaura son sénat, il lui donna la gloire des armes, il lui donna la gloire des lettres, fit fleurir à sa couronne poétique un dernier laurier, et Rome le repoussa tout en l'adulant. Il la sauva deux fois, comme pour la fléchir, et elle le repoussa toujours. Elle avait accueilli jadis avec empressement de moins grands services et de bien moindres renommées, mais elle devenait plus exclusive à mesure qu'elle vieillissait, semblable à ces nobles maisons qui s'ouvrent au mérite roturier dans la vigueur de leur puissance et se referment arrogamment quand elles ne sont plus rien, et qu'elles passent de la réalité de la vie à la prétention des souvenirs. Au contraire, les Barbares que Stilicon avait reniés s'obstinèrent à voir en lui un frère; ils voulurent le sauver malgré lui; ils l'aimèrent, ils le pleurèrent.

La politique qu'il essaya de fonder pouvait seule opérer sans secousse le passage de la société romaine à sa dernière et plus féconde transformation, celle qui devait donner naissance aux nations modernes. Après lui, il ne se trouva plus de Barbare qui voulût abdiquer son origine et la force qu'il tirait d'elle au profit de cette société ingrate. Rome rencontra encore parmi les fils des Germains des admirateurs involontaires ou des protecteurs intéressés; mais cette ambition d'être à elle, cet amour filial, cette abnégation passionnée de la barbarie, elle ne méritait plus de les revoir.

Au reste, ce représentant de la conciliation entre deux mondes si impolitiquement sacrifié eut des funérailles dignes de sa cause. Les soldats romains, dans l'ivresse de leur triomphe, se jetèrent sur toutes les villes où l'on gardait en otage les femmes et les enfans des Barbares, et égorgèrent ces malheureux jusqu'au dernier. Un cri de vengeance parti de toutes les troupes auxiliaires répondit à cette provocation abominable. En un seul jour, trente mille braves qui avaient honoré et défendu le drapeau romain le brisèrent, et allèrent rejoindre Alaric dans les défilés de l'Illyrie : trois mois après, Alaric était aux portes de Rome.

AMÉDÉE THIERRY.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XVI.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

L'idée d'une exposition universelle, — les Anglais eux-mêmes le reconnaissent, — est une idée française : elle se rattache aux principes de la révolution de 89; elle fut présentée au gouvernement du roi Louis-Philippe, qui ne crut pas que le moment fût venu de l'appliquer, et c'est à Londres qu'elle devait être mise en pratique pour la première fois, le 1er mai 1851. Quiconque connaît le caractère vraiment cosmopolite de la grande métropole britannique ne s'étonnera point qu'il en ait été ainsi; quoique frappée d'une empreinte tout anglo-saxonne, la ville de Londres peut être regardée comme un terrain d'assimilation et un vaste atelier de travail dans lequel toutes les races de la terre se donnent rendez-vous. Il y a dans cette ville unique un quartier français, et l'on évalue de trente à quarante mille le nombre de nos compatriotes qui se sont établis dans la capitale de l'Angleterre (1). Dans les environs des fabriques,

(1) Cette population, je le dis à regret, ne fait point honneur à la France; elle se compose en général d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, de commerçans malheureux, de toute sorte de gens qui n'ont point quitté le pays pour leurs vertus. Il est d'ailleurs dans la nature du Français à Londres d'exagérer les manières et les prétentions de sa contrée natale à tel point qu'encadré dans le milieu de la société anglaise il devient souvent ridicule, même pour un autre Français.

entre Wapping et White-Chapel, il existe aussi toute une colonie d'ouvriers allemands qui ont plus ou moins conservé leurs usages, tout en les pliant et les accommodant aux mœurs britanniques. Les Italiens, en assez grand nombre, sont venus s'acclimater sous le pâle soleil de la Tamise, et ils ont à Londres le monopole de quelques menues industries. Les Polonais, les Hongrois, les Grecs, bien d'autres encore forment de même une sorte d'immigration permanente qui se perd du reste dans le mouvement bien anglais de cette cité européenne.

Ce n'est pas seulement l'Europe qui se trouve représentée à Londres par des quartiers et des industries distinctes; on y rencontre des hommes de toutes les couleurs, des Asiatiques, des Africains, des Indiens de l'Océanie. On évalue à cinq ou six mille la population plus ou moins flottante des nègres et des Malais qui visitent annuellement les docks de la métropole anglaise. Beaucoup de ceux qui viennent ne s'en retournent plus dans leur pays: quelques-uns d'entre eux ont été attirés par des aventures qui pourraient fournir carrière à l'imagination d'un romancier; mais la plupart ont été amenés à Londres en vertu d'un arrangement tout commercial. Beaucoup de vaisseaux au service de la marine marchande perdent de leurs hommes sur les côtes les plus éloignées; ils engagent alors des *lascars* (marins de l'Asie), même des naturels de toutes les parties du monde, pour remplir les vides laissés dans l'équipage par la mort, la maladie ou la désertion. Une fois ces mêmes navires ramenés en Angleterre, plusieurs des lascars ne trouvent plus l'occasion de retourner chez eux; d'autres se laissent séduire par les pompes extérieures et les vices de la civilisation, ou bien encore ils restent enchaînés par cet esprit d'indolence et de fatalisme qui est le caractère des races barbares. Cette population excentrique a paru assez nombreuse et assez intéressante à un Anglais, le lieutenant-colonel Hughes, pour qu'il ait eu l'idée de fonder, vers 1855, en faveur de ces étrangers, une société de secours à laquelle il donna le nom de *Stranger's home* (asile pour les étrangers.)

On pourrait étudier toutes les races humaines sans sortir de Londres, et c'est un plaisir que je me suis donné plusieurs fois quand je vivais dans le voisinage des docks. La plus belle statue de marbre noir que j'aie vue de ma vie était un jeune Éthiopien aux formes athlétiques, qui, demi-nu, était occupé à laver des voiles et des cordages à bord d'un vaisseau chargé de bois de senteur. Une autre fois j'entendis vers neuf heures du soir, dans une ruelle étroite et obscure de Ratcliffe-Highway, une étrange musique sortant d'une pauvre maison, et produite par un instrument qui n'avait guère plus de trois ou quatre notes. Il y avait dans la rue, devant la porte

de cette maison, un rassemblement de femmes qui m'apprirent le motif de ce concert domestique. Un Chinois avait épousé dans la matinée une Irlandaise, et le fiancé célébrait lui-même la veillée des noces en jouant un air de son pays sur une informe mandoline. Ces Chinois ne restent point, comme on pense bien, confinés aux extrémités de la ville; ils se répandent au contraire dans le West-End, où les uns vendent des poudres odorantes, tandis que les autres, tremblant de froid sous les âpres brises du nord, cherchent à exciter l'intérêt des passans. Joignez à ces figures étranges le personnel des consulats et des ambassades de toutes les nations, la population des banques et des maisons de commerce, qui traitent avec tous les pays, les sociétés bibliques où les saints livres se trouvent traduits dans toutes les langues connues, les confréries de missionnaires brûlés par le soleil des deux mondes, et vous comprendrez que la première exposition universelle ait trouvé à Londres son théâtre en quelque sorte désigné d'avance.

La grande *exhibition* de 1851, tout le monde en convient, a exercé une certaine influence sur les mœurs anglaises, et particulièrement sur les rapports de nos voisins avec les étrangers; elle a aussi affaibli quelques vieux préjugés injurieux. Si des Anglais riches ont quitté Londres cette année et se sont réfugiés sur le continent pour échapper au déluge des visiteurs, il n'en est plus qui aient pris la fuite, comme en 1851, sous une impression de crainte puérile devant une nuée d'étrangers regardés comme des barbares. On peut s'attendre à ce que l'exposition de 1862 exerce une heureuse influence sur la vie et le caractère britanniques. Aussi un événement pareil, qui remue toute l'Angleterre, qui bouleverse la ville de Londres, et qui a déjà produit des changemens à vue dont s'étonnent les Anglais eux-mêmes, nous a-t-il semblé rentrer naturellement dans le cercle de nos études (1). Comment l'exposition universelle de 1862 s'est-elle organisée? Quel théâtre de faits et d'idées présente-t-elle au visiteur? Deux questions auxquelles il nous faudra répondre en suivant le palais de l'industrie depuis l'origine jusqu'à son état présent de grandeur et d'enseignement moral.

I.

Le gouvernement anglais, s'étant assuré, vers la fin de 1860, que la Grande-Bretagne, la France et le monde entier seraient prêts

(1) Voyez, pour l'ensemble de ces études sur la *vie anglaise*, les livraisons du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril, 15 septembre, 15 octobre, 1er décembre 1860, 1er mai, 15 juin, 1er septembre, 15 novembre 1861, 1er mars 1862.

pour une exposition universelle de l'industrie et des arts en 1862, nomma un comité qu'il revêtit de tous les pouvoirs nécessaires pour l'accomplissement de cette œuvre. Ici s'arrête, dès le commencement, l'intervention de l'état. L'histoire financière de la présente *exhibition* nous offre un spectacle qui étonnerait partout ailleurs qu'en Angleterre, celui d'une entreprise gigantesque tirée du néant en quelques mois par le seul *fiat lux* d'une charte royale octroyée à cinq commissaires. Il est vrai de dire que ce comité se composait d'hommes dont le nom alors inspirait la confiance. C'était le comte de Granville, le marquis de Buckingham et de Chandos, M. Thomas Baring, sir Wentworth Dilke et M. Thomas Fairbairn. Ce que les Anglais appellent *guarantee fund*, garantie pécuniaire, fut créé par plus de cent individus riches, appartenant plus ou moins à l'aristocratie ou au grand commerce, qui, dans un temps très court, donnèrent leurs noms pour la somme de 450,000 livres sterling. Sur la foi de telles signatures, la Banque d'Angleterre, d'ordinaire très soupçonneuse, prêta son argent à 4 pour 100, au fur et à mesure des besoins. C'est ainsi que, sans aucun appel direct au public, on pourrait presque dire sans bourse délier, le comité eut presque aussitôt sous la main les fonds nécessaires pour faire honneur à toutes les richesses du monde qui viendraient réclamer l'hospitalité dans le palais de l'exposition anglaise. Est-il besoin d'ajouter que les souscripteurs acceptaient à leurs risques et périls la responsabilité des pertes dans le cas où l'entreprise ne ferait point ses frais, comme aussi, en cas de succès, ils se réservaient d'en recueillir les bénéfices? Au point de vue financier, cette organisation était excellente : d'un côté, elle mettait les fonds de l'état, c'est-à-dire la bourse de tous, à l'abri d'éventualités fâcheuses, et de l'autre elle empêchait que, dans aucune occurrence, les déficit pussent tomber sur le petit commerce, deux inconvéniens qui n'ont point été évités en France lors de l'exposition de 1855.

La première idée du comité constitué sur de telles bases, le premier devoir que lui prescrivait la charte royale, étaient de bâtir un édifice en rapport avec la grandeur et la magnificence de l'exposition universelle. Ici encore les arrangemens conclus avec les entrepreneurs du bâtiment se distinguèrent par un caractère de nouveauté : MM. Kelk et Lucas consentirent à accepter dans l'affaire leur part de responsabilité, et la somme qu'ils recevront pour l'exécution des travaux dépendra du succès matériel de l'*exhibition*. Quand se fermeront, en octobre prochain, les portes du palais élevé à l'industrie, le comité sera libre ou d'acheter l'édifice ou de payer pour les frais de loyer et d'usure, *use and waste*. Dans tous les cas, une somme de 200,000 livres sterling est garantie aux entrepre-

neurs de cette vaste construction; mais si l'ensemble des recettes dépasse 400,000 livres sterling, MM. Kelk et Lucas recevront en outre 100,000 livres de la même monnaie. Ces 300,000 livres sterling ne représentent guère encore que le loyer de l'édifice pendant six mois. Cependant les entrepreneurs seraient alors obligés d'abandonner à la Société des Arts (*Society of Arts*) une partie des galeries de peinture. Tout le reste leur appartiendrait; ils seraient libres d'abattre l'édifice et d'en vendre les matériaux, à moins que les commissaires ne veuillent s'en saisir. Ces derniers se sont en effet réservé le droit d'acheter le monument et de désintéresser les entrepreneurs en leur payant une dernière somme de 130,000 livres sterling, — en tout 430,000. J'appuie sur ces détails, afin de montrer la puissance du crédit anglais : d'un souffle, il remue les pierres, élève un palais à une idée, et abrite sous un toit de verre tous les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine.

A peine ce contrat fut-il passé entre les commissaires et les entrepreneurs, que les projets affluèrent pour la construction du monument. La proposition de prendre pour modèle le palais de 1851 fut écartée à cause du caractère de permanence qu'on voulait imprimer au bâtiment de l'exhibition pour 1862. Le verre et le fer peuvent bien suffire à élever pour six mois un de ces palais de fée qui paraissent et disparaissent dans l'histoire d'une nation; mais, pour construire un édifice durable, ne convenait-il point d'appuyer la toiture de cristal sur des murs de pierre, ou tout au moins de brique? Plusieurs artistes regrettent pourtant qu'on se soit arrêté à ce dernier. Les maisons de verre, comme le palais de Sydenham, n'appartiennent point à un style d'architecture bien décidé : on pourrait même soutenir, à un certain point de vue, que c'est l'absence de toute architecture; mais du moins elles répondent bien aux tendances de notre siècle, et sous la main des Anglais ces légers édifices revêtent un caractère de grandeur, de hardiesse et de fantaisie qui défie tous les autres systèmes de construction. Quoi qu'il en soit, le choix du comité s'arrêta sur les plans du capitaine Fowke. Cet architecte avait d'abord proposé le dessin d'un édifice dont le devis s'élevait à 590,000 liv. sterl., et qui fut repoussé pour des raisons d'économie. Dès qu'on fut tombé d'accord sur le projet du bâtiment tel qu'il existe aujourd'hui, les travaux commencèrent et se poursuivirent avec une activité toute britannique. Il n'y a guère plus d'une année que le terrain sur lequel s'élève le nouveau palais était encore un immense tapis de gazon ombragé de quelques arbres. L'un de ces grands arbres avait même été respecté par la hache, et l'on eut l'idée de l'envelopper tout vivant dans les proportions colossales de l'édifice. Il n'a été abattu que peu de temps avant l'ouverture, et parce que son

voisinage menaçait de rouiller les instrumens de fer ou d'acier exposés dans une des galeries. De semaine en semaine, les Anglais, qui prennent à tout ce qui est national un intérêt extrême, lisaient avec ravissement dans les journaux combien de millions de briques, de tonnes de fonte et de mortier avait déja dévorés le Léviathan en train de grandir. Une armée de trois mille à trois mille cinq cents ouvriers travaillait sans relâche. La plus grande difficulté fut de réunir les parties destinées à composer les dômes. Il fallut toute la science des architectes et des ingénieurs, associée à la puissance cyclopéenne des machines, pour agrafer entre elles ces monstrueuses pièces de fer destinées à soutenir et à encadrer les masses de verre. Avec tout cela, malgré les efforts surhumains et les sommes considérables que les Anglais ont dépensés dans cette énorme construction, l'édifice est très loin de présenter, surtout à l'extérieur, un modèle de beauté. Ces tristes murailles de brique jaune, ces fenêtres monotones, ces froides entrées sans ornemens, ces immenses cloches de verre posées sans motif sur un lourd entassement de formes incohérentes, en un mot tout le bâtiment donne plutôt l'idée d'un grand peuple que d'un peuple artiste.

Au moment où se construisait le palais de l'exposition, s'ouvrait tout à côté, le 6 juin 1861, un autre établissement qui était destiné à en être l'annexe et le corollaire; je parle des nouveaux jardins de la Société d'Horticulture, *Horticultural Society's New-Gardens*. Les Anglais, — et en cela du moins j'admire leur goût, — aiment à rapprocher la nature de toutes leurs œuvres d'art et de leurs grands travaux d'industrie. La Société d'Horticulture, fondée en 1804, avait eu des commencemens obscurs; ce n'est guère qu'à partir de 1816, au moment où les loisirs de la paix reportaient les esprits vers les arts utiles, qu'elle fit des progrès considérables. Son but était celui-ci : substituer la science à la routine dans la pratique du jardinage. Des amateurs, membres de la Société d'Horticulture, voyagèrent aux États-Unis, au Canada, dans l'Inde, sur les bords du Zambèze, et jusque dans les régions les plus extrêmes de la baie d'Hudson, pour recueillir des graines de plantes exotiques. Une circonstance s'opposait néanmoins au développement de cette institution, c'était le terrain même qu'elle occupait à Chiswich, et qui se trouvait trop éloigné de Londres pour attirer la foule. Depuis quelque temps, les *fellows* (membres agrégés de la société) cherchaient donc au centre de Londres un emplacement favorable sur lequel ils pourraient établir de nouveaux jardins, se proposant de conserver les anciens à Chiswich pour servir de pépinière. Les commissaires de l'exposition de 1851 venaient précisément d'acheter avec le surplus des fonds produits par cette entreprise un grand terrain connu sous le nom de Kensington

Gore. Cette fois la situation était magnifique, et la Société d'Horticulture, s'étant mise en rapport avec l'ancien comité, consentit à louer le terrain pour soixante-trois années. En quelques mois, cet espace vide fut transformé, des arcades d'un style plus ou moins mauresque, un palais de verre destiné à loger les filles de l'air, ainsi qu'un poète anglais appelle les plantes, s'élevèrent comme par enchantement au milieu des parterres et des massifs d'arbustes en fleur. Des pélargoniums, des géraniums, des familles d'orchidées, des azaléas, des fougères d'Australie, de Java, de la Chine, du Japon et de la Nouvelle-Zélande, des cactus et des vignes chargées de grappes au mois de juin, représentèrent tous les climats, étonnés de se trouver réunis sous le pâle soleil de Londres. Un autre avantage du nouveau terrain choisi par la Société d'Horticulture était la proximité du palais de l'industrie pour l'exposition de 1862, et dont, au moment où s'ouvraient les jardins, on voyait s'élever à l'horizon la masse confuse et chaque jour croissante. Aujourd'hui ces deux établissemens n'en font en quelque sorte plus qu'un pour le visiteur; sans sortir visiblement de la même enceinte, il peut reposer sur la verdure, les touffes de fleurs et l'eau murmurante d'une cascade ses regards fatigués par toutes les formes du travail humain. Les Anglais comparent les nouveaux jardins de South Kensington aux créations champêtres de Watteau; sans aller si loin dans l'admiration, on peut bien reconnaître que cette promenade est ravissante. Un goût si prononcé pour les fleurs et les jardins a lieu d'étonner chez un peuple positif qui a poursuivi avec tant d'ardeur les recherches et les conquêtes utiles de la civilisation. Les Anglais, tout en bâtissant des cités qui absorbent et transforment toutes les richesses du monde, semblent partager encore l'avis d'un de leurs vieux poètes, Abraham Cowley; selon lui, « Dieu a fait le premier jardin, et la première ville a fait Caïn. »

Au milieu de ces circonstances favorables, le comité de l'exposition universelle rencontra pourtant de graves obstacles, tels que des grèves d'ouvriers, des accidens survenus dans la construction de l'édifice qui entraînèrent la perte d'un assez grand nombre de travailleurs, mais surtout la mort du prince Albert. Cet événement se trouve si intimement lié à l'exposition de 1862, qu'on m'en voudrait de le passer sous silence. Il y a une dizaine d'années, le prince Albert était regardé avec une extrême défiance par les Anglais, si justement jaloux de leurs libertés. Je me souviens moi-même d'avoir assisté dans Londres à un concert où des allusions injurieuses pour sa personne furent applaudies avec enthousiasme. Le prince, sans en appeler à la force ni aux mesures répressives, eut le bon esprit de désarmer les soupçons par sa conduite. Heureux d'exercer ses pré-

rogatives dans les limites de la loi, il s'attacha surtout à protéger les arts, les lettres et l'industrie. Ses rares qualités apparurent surtout à travers le coup de foudre qui vint l'enlever dans la force de l'âge. Le deuil volontaire de tout un peuple fut alors un hommage rendu aussi bien à la grandeur de la constitution anglaise qu'à la sagesse de l'homme qui avait eu le noble courage de la respecter. C'est à lui qu'était due l'idée de l'exposition de 1851. Quelqu'un étant venu alors lui proposer le plan d'une *exhibition* nationale : « Pourquoi pas, s'écria-t-il, une *exhibition* universelle? » C'est aussi sur son concours, sur son influence, sur ses lumières que l'on comptait pour donner de l'éclat à l'œuvre de 1862. Cet ensemble de circonstances explique assez comment son nom a été mêlé par les Anglais à toutes les phases de l'histoire de l'exposition, et comment le jour de l'ouverture il était, ainsi qu'on l'a dit, plus présent que jamais par son absence.

L'édifice était à peine construit que commença une des tâches les plus difficiles du comité : c'était celle d'assigner une place aux différentes nations et de classer les objets qui arrivaient de tous les coins du monde. L'Angleterre, étant chez elle, se fit la part du lion; elle décida qu'une moitié de l'édifice appartiendrait à l'exposition de ses produits, et que l'autre moitié serait distribuée, selon l'ordre d'importance, entre les divers états du globe terrestre. Si le comité eût d'ailleurs cédé à la pression des demandes qui affluaient de tous les points du royaume, le monument tout entier, eût-il été trois fois plus grand qu'il n'est, n'aurait point suffi à contenir tous les envois de l'industrie britannique. Ce *combat des places*, c'est le nom que lui ont infligé les Anglais, donna lieu, ainsi qu'il était facile de le prévoir, à bien des jalousies, à d'ardentes rivalités, et quelques-uns des candidats exposans se retirèrent plutôt que d'accepter le défi sur un terrain qu'ils considéraient comme trop étroit. Un spectacle intéressant était de voir au mois de mars 1862, à l'intérieur du grand édifice vide et à peine terminé, le corps des sapeurs et des mineurs anglais occupé à tracer sur le plancher, avec de la couleur rouge, la limite des empires. Ce réseau de lignes destinées à marquer la place des nations, des provinces, des villes ou des simples fabriques, ressemblait un peu au tissu de Pénélope, car le passage continuel des ouvriers effaçait la peinture et obligeait de recommencer. C'est pourtant sur ces raies et ces diagrammes que devaient s'élever les compartimens et s'étendre les espaces destinés à représenter en quelque sorte les frontières dans la configuration géographique de notre planète. La classification des produits offrait une autre source d'embarras. En 1851, on avait jugé à propos de ranger les substances transformées par l'industrie selon les trois règnes de la nature; mais

cet ordre si logique en apparence n'avait abouti qu'à une extrême confusion. Un fabricant de tabatières par exemple avait vu ses boîtes dispersées dans trois départemens de l'exposition, selon qu'elles étaient de corne, de bois ou de métal. Les commissaires de 1862 crurent mieux faire en adoptant en principe la division des trois règnes, mais en la modifiant par des sous-classes, comme disent les naturalistes, fondées sur la différence des divers corps de métier. Ici encore se présenta une difficulté que les commissaires n'avaient point prévue : ils furent assaillis par des listes d'états et de professions dont le nom leur était complétement étranger. En face de l'immense division du travail, le meilleur plan était peut-être de n'en adopter aucun; c'est un peu ce que fit en désespoir de cause le comité.

Le 31 mars 1862 était le terme fixé pour recevoir les objets destinés à figurer dans l'exposition universelle. Ces objets arrivaient dans des caisses dont quelques-unes avaient traversé toute l'immensité des mers. Celles qui venaient de plus loin n'étaient point pour cela plus en retard; c'est ainsi que le premier envoi reçu fut une rude caisse de bois huileux qui portait écrit en lettres noires ce nom : « Liberia. » Il fallait maintenant déballer ces produits, les arranger, les étaler avec goût sur l'étroit espace assigné à chacun; ce ne fut point une des scènes les moins intéressantes de l'exposition universelle. J'ai visité plusieurs fois le palais à cette période de formation, et je n'oublierai jamais le spectacle que présentait alors sous son toit de cristal cette colossale ruche ouvrière. Le tumulte du travail, les coups de marteau mêlés à la confusion des langues, les uniformes rouges des soldats tranchant sur les groupes d'artisans aux bras nus, une partie de l'exposition déjà s'offrant glorieuse aux regards, comme le papillon sorti de sa larve, tandis que l'autre dormait encore au fond des caisses, les visiteurs heurtant les exposans, les exposans coudoyés à leur tour par les ouvriers qui terminaient l'édifice, tout cela était d'un effet extraordinaire. Le caractère des différentes nations se dessinait au milieu de cette agitation immense : l'Anglais, personnel, affairé, tout à son ouvrage, travaillait comme s'il eût été chez lui, sans se soucier du monde entier qui bourdonnait à ses oreilles; l'Allemand, grave, méthodique, doué d'une activité plus latente, n'en pressait pas moins avec un esprit de suite et de volonté la grande tâche qu'il devait accomplir; les Français, plus bruyans, plus vifs, plus légers, faisaient mille choses à la fois, tout en trouvant le temps de lancer çà et là des plaisanteries. Les machines travaillaient aussi bien que les hommes, et des échafaudages intelligens, — qu'on me permette de leur donner ce nom, — élevaient les marchandises à la hauteur des galeries en vertu d'un mécanisme dont la force n'avait

d'égale que la précision. Cette réunion de figures étrangères, ce chaos du travail, cette confusion des idiomes, tout cela rappelait la tour de Babel. Il y avait pourtant une grande différence : c'est du haut des ouvrages inachevés de Babel que, selon la Bible, les races humaines se sont dispersées sur toute la terre; c'est au contraire dans le palais de l'exposition universelle qu'elles devaient se rencontrer et se réunir en 1862.

En même temps que cette activité se déployait dans l'intérieur du bâtiment, la ville de Londres ne restait point oisive. L'exposition universelle avait été depuis plus d'un an le point de mire pour l'esprit de spéculation, si répandu en Angleterre. Nos voisins, qui aiment à baser leurs calculs sur la statistique, avaient consulté les rapports du *Board of trade* (conseil du commerce) relatifs au nombre des voyageurs. Que disent ces rapports? Le nombre des voyages par chemin de fer à travers tout le royaume-uni augmente de semaine en semaine, de mois en mois; il a plus que doublé depuis 1851 (1). Cette année-là, le nombre total des visiteurs qui affluèrent dans la ville de Londres fut de 6,039,195; mais il n'y avait alors que 6,700 milles de chemins de fer ouverts dans la Grande-Bretagne; il y en a aujourd'hui 11,000. Il est facile de prévoir les conclusions que tirent les Anglais d'un pareil état de choses : ils s'attendent depuis un an à voir Londres inondé par un déluge de provinciaux et d'étrangers. Ces espérances, qui, je l'espère, ne seront point démenties, ont donné lieu à toute sorte d'entreprises. Dès que l'intention d'ouvrir en 1862 une *exhibition* universelle fut connue, un hôtel immense, véritable palais consacré aux étrangers, s'éleva tout près du débarcadère de London-Bridge, et cet exemple fut suivi dans d'autres quartiers de la ville. Les terrains vides qui avoisinaient le siége de l'exposition se couvrirent de maisons poussées en une nuit à l'ombre du palais de l'industrie, ainsi que des champignons au pied d'un chêne. A peine terminées, et encore toutes fraîches, ces habitations, dont les fenêtres n'étaient point même posées, se voyaient déjà l'objet de demandes et de spéculations audacieuses. Un autre point sur lequel se porta la sollicitude des Anglais fut la circulation des omnibus. On en fit venir de Manchester; on inaugura même un nouveau système de grandes voitures communes, connu sous le nom de *Lancashire principle*. Ce n'était pas tout que d'augmenter les moyens de transport; il fallait des rues ou plutôt

(1) Cet accroissement atteint par année la moyenne énorme de 10 millions. Un autre fait donnera une idée des progrès accomplis dans ce système de locomotion. En 1851, les chemins de fer de Londres ne pouvaient amener et remmener en un jour que 42,000 personnes; maintenant 140,000 voyageurs peuvent venir le matin dans la métropole et s'en retourner le soir.

des routes assez larges pour faire manœuvrer de front tous ces véhicules. Une voie nouvelle s'ouvrit à travers Hyde-Park en l'honneur de l'exposition; les autres rues adjacentes élargirent la chaussée, se pavèrent à neuf ou se macadamisèrent. Ouvrir des lignes qui n'existaient point, remanier les trottoirs, bâtir de nouveaux quartiers à la vapeur, tout cela n'étonnerait pas beaucoup les Parisiens, qui vivent depuis une dizaine d'années dans une crise perpétuelle de démolition et de reconstruction; mais jamais rien de pareil ne s'était vu à Londres, qui s'accroît démesurément d'année en année, sans pour cela bouleverser l'intérieur de la ville (1). D'un autre côté, les marchands de Londres attendaient l'exposition de 1862 comme un messie qui devait redonner une vie nouvelle au commerce, guérir les malades et ressusciter les morts. Un négociant de la Cité, qui se trouvait mal dans ses affaires, assembla ses créanciers et leur demanda un répit fondé sur l'espérance qu'il avait de rétablir sa maison au moment de la grande foire industrielle : ce répit fut immédiatement accordé. Tout le monde se proposait de battre monnaie à sa manière sur les *visiteurs*. Je connais un Anglais qui, ayant loué et meublé un appartement pour lui dans le voisinage de Kensington, eut un jour l'idée de le louer pendant le temps de l'exposition universelle; peu à peu le goût de la spéculation le gagna, il en est aujourd'hui à son septième logement, et je ne voudrais point jurer qu'il ne disposera pas de celui-ci, comme il a fait des autres, *en faveur* des étrangers. Les interprètes, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient écorcher quelques phrases dans une langue quelconque, se mirent également sur pied pour trouver de l'ouvrage (2); mais l'industriel qui m'a le plus diverti est un joueur d'orgue, un Italien avec lequel j'échange quelques mots quand je le rencontre. Il a fait ajouter à son instrument deux ou trois airs, entre autres *la Marseillaise*, espérant ainsi réjouir le cœur et les oreilles séditieuses des Français qui viendront à Londres.

L'autorité anglaise, quoique généralement étrangère à tout ce mouvement, — car l'exposition de 1862 s'est faite, ainsi que la plupart des choses en Angleterre, par la nation et pour la nation, — crut devoir pourtant prêter main-forte à la ville de Londres, menacée par l'invasion des voleurs étrangers. Des rapports alarmans venus d'au-delà du détroit annonçaient que tous les coupe-bourse des quatre coins de l'horizon se proposaient de fondre en 1862 sur la métropole britannique. Qu'y a-t-il là d'étonnant? « Où gît un ca-

(1) Depuis 1849, le nombre des maisons s'est accru de soixante mille, et la longueur des rues de près de neuf cents milles.

(2) Un des fruits de l'exposition universelle est un journal polyglotte imprimé en trois langues et sur papier rose : c'est là d'ailleurs son seul mérite.

davre, dit l'Évangile, là se rassemblent les aigles; » où brille une grande accumulation de richesses, là aussi accourent les voleurs. L'administration métropolitaine fut obligée d'ajouter toute une nouvelle division de police aux dix-huit qui existaient déjà. En même temps se fondaient par la main des particuliers quelques autres institutions d'un caractère plus rassurant et plus honorable pour l'humanité. M. Blanchard Jerrold, fils du spirituel écrivain Douglas Jerrold, fit un appel généreux à ses concitoyens, et se mit bravement à la tête d'une société de protection pour les étrangers. Le bruit ayant été répandu par les journaux que des excursions d'ouvriers français, allemands et italiens devaient avoir lieu à Londres sur une grande échelle, cette société se proposa de leur être utile en les mettant à l'abri de l'exploitation qui s'exerce partout sur les étrangers, de leur procurer des logemens, des guides et des interprètes. Malgré cette noble pensée et l'œuvre à laquelle elle a donné naissance, je ne voudrais pas répondre qu'au milieu de la confusion inévitable produite par une telle affluence d'étrangers, les ouvriers du continent n'auront point à se plaindre çà et là de l'hospitalité anglaise. Je crois pouvoir affirmer que nos voisins ont la ferme intention de leur souhaiter, comme ils disent, la bienvenue par tous les moyens raisonnables; mais ils ne faut pas que les étrangers confondent l'hôtel avec le *home*. Le *home* (l'intérieur anglais) est hospitalier et charitable — pour les amis; — l'hôtel est à Londres ce qu'il est partout, un terrain de spéculation où l'on est plus ou moins bien reçu selon son argent.

A mesure qu'approchait le moment de l'ouverture de l'exposition, la ville de Londres prenait une physionomie plus singulière et plus affairée. Les maisons du West-End se repeignaient à neuf, les boutiques faisaient leur toilette, les théâtres grattaient leurs fresques ou les chargeaient de couleurs à l'huile. « Ne sentez-vous pas dans l'air quelque chose d'inusité? me disait un Anglais à la veille du grand jour; voyez, les cochers semblent avoir perdu la tête, les chevaux eux-mêmes ont dans l'œil et dans le mouvement de la queue une inquiétude qui me rappelle la fièvre du Derby. » Ce grand jour était le 1er mai; le comité avait décidé que ceux-là seuls seraient admis à l'ouverture de l'*exhibition* qui auraient acheté des billets pour toute la saison (*season tickets*). Ces billets, y compris le droit d'entrée dans les jardins de la Société horticulturale, coûtaient 5 guinées. Il s'en vendit dans tout Londres un nombre prodigieux. Cependant le comité n'avait réussi qu'à mécontenter presque tout le monde. Les plus aigris dans ce concert de plaintes étaient les exposans qui revendiquaient à grands cris le droit d'entrer dans le palais de l'exposition le jour de l'ouverture. En principe, leurs réclamations étaient justes; mais il faut savoir que le nombre des

exposans anglais s'élevait à environ cinq mille cinq cents, celui des exposans pour les colonies à dix-sept cents, celui des exposans étrangers à dix-sept ou dix-huit mille, en tout vingt-cinq mille personnes qui auraient envahi l'édifice (1). Un autre acte du comité provoqua non l'indignation, mais la risée universelle : ce fut l'édit annonçant que les visiteurs seraient classés selon l'ordre de leur toilette. A côté de cela, on faisait dans l'intérieur du palais de l'industrie des efforts inouis, et pour ceux qui comme moi ont vu deux jours auparavant le désordre de la mise en scène, c'est encore un problème de savoir comment l'exposition a pu sortir en si peu de temps de ses langes, non, il est vrai, dans un état d'achèvement, mais du moins avec toutes les pompes et toute la gloire d'un grand spectacle.

Le 1er mai, dès le matin, les abords du palais de l'exhibition étaient assiégés par une foule de curieux. La forme de l'édifice soulevait généralement la critique : comme l'indique la racine même du mot (*monere*), tout monument devrait être l'indication d'une idée; or celui de South Kensington pourrait être pris indifféremment pour une gare de chemin de fer, une caserne, ou une prison-modèle. Vers dix heures, un fleuve de voitures commença à couler de tous les coins de la ville dans la direction de Hyde-Park. Des drapeaux aux couleurs de toutes les nations pavoisaient les rues. A dix heures et demie, les portes s'ouvrirent; l'intérieur de l'édifice se montra très préférable, comme beauté d'architecture, à l'extérieur. Je ne veux point dire qu'il soit irréprochable; mais les nefs qui s'étendent d'un dôme à l'autre, soutenues qu'elles sont par de minces colonnes de fer, ont certainement un caractère de grandeur, de force et de hardiesse titanique, bien en rapport avec le génie national des Anglais et avec l'événement qu'on allait célébrer. Il était, je crois, difficile de ne point être saisi, en entrant, par une impression profonde et solennelle. Une pensée vraiment religieuse avait présidé à l'érection du colossal édifice; cette pensée était écrite en toutes lettres sur la rotonde qui supporte les dômes de verre : « O Dieu! toutes les richesses et tous les honneurs viennent de toi; tu règnes sur tout, dans ta main sont la puissance et la force, et dans ta main aussi réside le pouvoir de faire l'homme grand! » Elle éclatait surtout, cette pensée, dans la réunion de tous les produits et de tous les trésors du globe terrestre. Le grand congrès industriel qui allait s'ouvrir était une école mutuelle où les nations étaient appelées à s'instruire les unes les autres, une fusion et un rapprochement des climats depuis les pôles jusqu'aux tropiques, une fête du travail à

(1) Le comité fut néanmoins forcé de faire quelques concessions tardives, et un certain nombre d'exposans étrangers obtinrent des billets pour toute la saison.

laquelle manquaient, je regrette de le dire, les travailleurs, un concours des races humaines qui allait apprendre au monde que la paix a aussi ses victoires.

A une heure et quart, la procession royale, annoncée par un bruit de trompettes, entra dans la salle, qui présentait alors un spectacle merveilleux. L'éclat des uniformes militaires ou civils au milieu desquels se remarquaient des uniformes et des costumes étrangers, les drapeaux de toutes les nations, qui ne s'étaient guère rencontrés jusque-là que sur les champs de bataille, et qui confondaient leurs couleurs, ombrageant de leurs plis pour la seconde fois le champ pacifique de l'industrie, les ministres, les généraux et les hommes d'état de la vieille Angleterre réunis au milieu des trophées d'instrumens de travail aussi beaux que les faisceaux d'armes, et non moins glorieux aux yeux de l'économiste, tout cela, éclairé par le soleil de mai, qui rayonnait pompeusement dans le ciel bleu à travers la voûte transparente de l'édifice, proclamait une de ces fêtes ou, comme disent les Anglais, un de ces jubilés industriels qui marquent dans l'histoire d'une nation et de l'humanité. En face du cortége, une estrade immense se confondait, par les degrés supérieurs, avec la grande rosace de vitraux peints qui orne l'extrémité de la nef centrale, sous l'un des dômes. Cette estrade, occupée par une autre rosace de têtes éclairées de toutes les couleurs du kaléidoscope, produisait à distance l'effet le plus fantastique. C'était l'orchestre : parmi les choristes se détachait une nuée de femmes aux riches chevelures relevées par les fleurs, aux fraîches toilettes, et dont les mains gantées agitaient à la fois des milliers d'éventails. On eût dit, selon la comparaison d'un Anglais debout à mes côtés, une gigantesque queue de paon qui faisait la roue, tant les vives couleurs, les plumes, l'or et les perles vraies ou fausses éclataient dans cet hémicycle. L'absence de la reine, qui, par un motif respectable, n'avait pas voulu marier un deuil récent à la splendeur d'une fête, était généralement regrettée. C'était le duc de Cambridge qui, en sa qualité de prince du sang, présidait à la cérémonie. Après une adresse du comité et une réponse du duc, une grande composition de Meyerbeer, qui était présent dans la salle, une ouverture d'Auber, une cantate de Tennyson, le poète lauréat de l'Angleterre, une prière de l'évêque de Londres au Dieu « qui a fait du même sang toutes les nations de la terre, » et l'antienne nationale *God save the queen*, le duc de Cambridge déclara que « l'exposition de 1862 était ouverte. » Ce fut un moment électrique : la voix des trompettes et des clairons, à laquelle répondaient en dehors de l'édifice l'écho des bouches à feu sur les bords de la Serpentine et un immense hourra lancé par vingt mille poitrines, tout répétait à la ville et à l'univers la grande nouvelle.

Chacun alors se précipita pour voir l'exposition. De grandes allées, nefs ou transepts, qui forment les artères de la circulation et qui se montrent plus ou moins encombrées de statues, de trophées industriels, conduisent aux différens quartiers dans lesquels se massent les produits de toutes les nations. Un des plus beaux ornemens est une fontaine en majolique de MM. Minton, laquelle jette de l'eau et rafraîchit agréablement l'intérieur de l'édifice. Du pied de cette fontaine, la vue s'étend et se perd sur un labyrinthe de richesses, fruits éclos, suivant Tennyson, sous chaque étoile du firmament, instrumens de travail et objets de luxe, arts de la paix mêlés aux arts de la guerre, comme le bien et le mal dans la vie humaine : ici les sombres mystères des mines, là les apparitions dorées du paradis de Mahomet. Où trouver un fil conducteur qui nous permette de nous diriger dans ce dédale et de saisir les principaux groupes de faits sans nous perdre dans les détails? Ce fil conducteur, je le chercherai dans la pensée même qui a présidé aux travaux du comité, mais qui ne se dégage point assez dans l'économie un peu confuse de cette foire du monde (*world's fair*). Plus encore que l'exposition de 1851, qui laissait entrevoir beaucoup de lacunes (1), celle de 1862 est un cours de géographie pittoresque où les nations se représentent tour à tour par les produits de la nature et par les ouvrages fabriqués de main d'homme.

II.

Le premier mouvement du visiteur à son entrée dans le palais de South Kensington est de s'égarer tout de suite au milieu des merveilles étalées avec pompe par l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie. Qu'on ait pourtant le courage de résister à cette attraction bien naturelle, et, comme on l'a dit, à cette concupiscence des yeux. Est-ce pour rien que toutes les saisons, toutes les contrées ont été rassemblées dans le palais de l'exposition universelle? Les nations civilisées ont profité et profitent encore tous les jours des ressources que leur offrent les pays les plus éloignés, ainsi que du travail séculaire des nations barbares. N'est-il point alors intéressant de prendre l'industrie à son point de départ, de la suivre d'étape en étape dans le développement des races, et de voir ainsi apparaître les degrés successifs de la puissance humaine à travers les groupes de produits envoyés de tous les coins de la terre? Nous commencerons donc notre voyage dans ce cosmos industriel par la partie de l'Afrique sur laquelle règne la race noire, et qui en est encore à l'enfance des arts utiles.

(1) Voyez, sur l'exposition de 1851, l'intéressante étude de M. Alexis de Valon, *Revue* du 15 juillet 1851.

Près de l'entrée qui conduit aux jardins de la Société d'Horticulture, sous un escalier, est une place étroite et un peu sombre réservée à l'exhibition de certains produits grossiers. « Où suis-je ici? demandai-je la veille de l'ouverture à un homme d'une figure intelligente qui était en train d'arranger son étalage. — Vous êtes sous l'équateur, » me répondit-il. J'avais en effet devant les yeux des spécimens de l'industrie telle que la pratiquent les nègres dans l'Afrique centrale et occidentale : c'étaient quelques étoffes tissées avec des feuilles de palmier ou d'autres plantes exotiques, des habillemens d'homme ou de femme aux formes très simples, des calebasses, des huiles faites avec la semence du melon sauvage, des fruits de l'arbre à beurre, des feuilles sèches du palmier à vin pour recouvrir les cabanes, et, — ce qui annonçait comme le premier pas vers le comfort domestique, — des nattes teintes de différentes couleurs et tressées avec les feuilles du *phœnix spinosa*. Tout dans ces rudimens de l'industrie proclame des peuples ou des tribus stationnaires, toujours au même âge, dont l'activité s'arrête dès que les premiers besoins de la vie se trouvent plus ou moins satisfaits, et qui se plongent alors avec une indolence fatale dans les jouissances bornées de l'état barbare. Ils appartiennent à la terre, la terre ne leur appartient pas; aussi tout ce qu'ils ont à nous montrer consiste en produits du sol très peu modifiés par la main de l'homme. L'éternelle enfance de ces races endormies dans la nature contraste d'une manière pénible avec le travail des civilisations qui élèvent dans la nef centrale les trophées de leur industrie et le témoignage de leurs conquêtes. Et pourtant un grand intérêt politique et commercial s'attache aux régions mal connues d'où nous viennent ces objets de peu de valeur. L'Angleterre, depuis surtout une année, a tourné ses regards vers le monde noir; c'est de là qu'elle attend en grande partie le moyen de relever l'activité de ses fabriques, interrompue par la guerre civile des États-Unis, de donner du travail et du pain à une population ouvrière de deux ou trois millions, et d'alimenter son commerce maritime. Ne voyez-vous pas dans une des cases les feuilles et les semences de l'arbre à coton? N'apercevez-vous pas le coton lui-même à ses divers états de formation? Là est peut-être le salut pour les manufactures de la Grande-Bretagne. Selon les renseignemens que nous devons à l'exhibiteur de ces produits africains, le coton croît en abondance dans la contrée d'Yoruba, surtout à l'est et au nord. Pour obtenir une provision considérable de cette substance, à laquelle se lie si étroitement le sort des populations blanches, il ne faut qu'ouvrir des moyens de communication et apporter de l'argent sur le marché.

La guerre civile d'Amérique et les inquiétudes qu'elle excite dans

tous les grands états industriels nous auront du moins appris un fait dont on n'était point assez frappé jusqu'ici, l'importance économique de la race noire. Cet être mystérieux resté dans le centre de l'Afrique à peu près tel qu'il est sorti des mains de la nature, courbé ailleurs par le poids de l'esclavage vers la terre, dont il a gardé la couleur, sujet de division entre les Américains du nord et du sud, qui se battent pour ou contre lui sans l'aimer et sans être encore bien sûrs que ce soit un homme, — le nègre n'en tient pas moins une place à part, que nul autre ne peut remplir, dans l'armée des travailleurs. Son activité s'exerce dans des conditions où les forces de l'homme blanc l'abandonnent et sous des climats qui repoussent la race caucasique. Il se rattache dans les deux hémisphères à la culture du sucre, du café et du coton; plus d'une moitié de l'Europe vit en grande partie de son industrie, et la richesse du monde manufacturier se trouve partout intéressée au développement d'une race dont on connaît à peine la ténébreuse histoire. Deux phases curieuses de cette histoire nous apparaissent au sein de l'exposition universelle. Dans le département qui représente l'Australie, nous découvrons les dernières traces des tribus faibles et abaissées qui s'éteignent devant la civilisation, — des lances, des boucliers de bois, d'impuissantes massues, des gourdes, des *boomerangs*, sorte de sabres recourbés destinés à voler dans l'air et à frapper le dos de l'ennemi : on dirait de faibles armes ou des jouets qu'une troupe d'enfans a laissés sur le sable. La race australienne elle-même apparaît dans une suite de photographies avec l'âge des individus et dans des chants notés et recueillis par les Anglais, — tristes chants qui sont comme le dernier adieu des indigènes à une terre qu'ils n'ont point su posséder (1). Au contraire Libéria, cette île de refuge où se rendent les nègres échappés aux flétrissures de l'esclavage et formés en même temps à la rude discipline du travail, se montre peut-être dans ses produits comme le berceau de la régénération des noirs. Ces produits sont encore grossiers, je l'avoue, — des bois, des ananas, du café, des plantes fibreuses, des chapeaux tressés avec des feuilles de palmier, des hamacs, des défenses d'éléphans, des couvertures chargées de dessins et de couleurs éclatantes, des gourdes converties en instrumens de musique; — mais n'y a-t-il point là des germes qui,

(1) Je dois à l'exhibiteur des produits de *Queensland* des détails très curieux sur cette race étrange, avec laquelle il a eu des rapports durant vingt années. Qui s'attendrait à trouver chez ces sauvages l'institution de la franc-maçonnerie? Il est néanmoins certain qu'elle existe. Les initiés se reconnaissent, comme chez nous, à certains signes et au toucher de la main. Une sorte de cantique écrit en anglais par une jeune naturelle de l'Australie du sud, nommée Bessy Flower, prouve encore que cette race n'est point aussi incapable d'éducation qu'on le croit généralement.

fécondés par le travail libre, pourront donner plus tard un démenti à ceux qui nient le progrès chez cette race utile et malheureuse?

Un autre état plus ou moins africain, quoique de races très mêlées, a tenu à figurer dans l'exposition universelle : c'est Madagascar. Cette île est depuis un demi-siècle le théâtre d'une lutte des plus intéressantes entre la barbarie et la civilisation. Parmi les objets qu'elle a envoyés, j'ai remarqué une chaise de fer, grande merveille pour un peuple qui débute dans l'art de la métallurgie, des instrumens de corne, des étoffes, des armes, mais surtout des bêches et une lampe, — symboles de l'agriculture et de la vie de famille. Une île des Indes occidentales, où les nègres ont été transportés et où ils forment maintenant, quoique assez mêlés, le caractère de la population, Haïti, me rappelle, avec ses serrures de bois, l'enfance de la propriété; elle étale pourtant des richesses très réelles, son coton, ses bois d'acajou, et surtout une plante marine (*sea weed*) que l'art a convertie en une sorte de substance minérale, et dont il tire les objets les plus élégans. Il est extrêmement curieux de trouver ainsi à chaque pas, en face des produits de la nature, les industries auxquelles ils ont donné naissance, et qui ont servi à établir un lien commercial entre les diverses nations du globe.

Ici encore se présentent deux ordres de faits : tantôt la race éthiopique se montre indépendante et abandonnée à elle-même; tantôt au contraire, comme dans les colonies britanniques, elle apparaît dominée par la race blanche, qui exerce alors sur le travail des nègres l'action de l'intelligence et de la volonté. Port-Natal, cette île de l'Afrique, dont on ne soupçonnait guère jusqu'à présent les richesses, dont la topographie était même très mal connue, se trouve en quelque sorte transportée à l'exposition de Londres avec tous ses produits, tous les accidens du climat, une excellente carte géographique, des portraits d'indigènes, parmi lesquels se distingue celui d'Umpanda, le roi noir d'Amlezala, des peaux de lion, des objets de toilette, en un mot toute une histoire de la vie sauvage industrielle et domestique. D'autres colonies anglaises, le groupe des Indes occidentales, où la race noire, introduite par les marchands d'esclaves et maintenant émancipée, forme encore la base de la population travailleuse, les Bahamas, la Jamaïque, l'île Saint-Vincent et l'île de la Trinité, nous montrent à côté des richesses brutes de la nature les procédés des manufactures qui les transforment. Le travail du nègre, associé à celui de l'homme blanc, s'étend sur presque tout le sud du continent américain; il apparaît surtout dans les splendeurs du Brésil. Qui a cultivé ces lourdes grappes de coton? qui a extrait les minéraux précieux et lavé dans les sables les diamans bruts? Ces mêmes mains noires sur lesquelles nous regrettons de voir peser les

fers de l'esclavage. Croire que l'homme caucasique suffit à répandre la richesse et la fécondité sur le globe, c'est une erreur dont on revient bien vite en parcourant l'exposition universelle.

Au sortir du monde noir, nos regards devraient naturellement se porter sur la race qui lui succède dans l'ordre physiologique, — sur les peaux-rouges; mais cette race, où la retrouver? Il faut aujourd'hui fouiller les ruines et les tombeaux pour découvrir quelques vestiges de son ancienne splendeur. Dans le département, par exemple, qui a été assigné au Pérou, vous pouvez voir de la vaisselle d'argent retrouvée au milieu des ruines d'une ancienne cité indienne (Grand-Chimu), un marteau du même métal, des cachets, des médailles, une figure en bois tirée du temple du Soleil à Pachacamac, et des couvertures de coton remontant à une grande antiquité. La race rouge s'est-elle aussi complétement évanouie qu'on veut bien le dire de la face du continent américain? Je ne le crois pas; d'abord on la rencontre encore à l'état pur dans quelques possessions anglaises situées tout au nord du Nouveau-Monde. A l'endroit de l'exposition où New-Brunswick et les îles Vancouver développent leurs étoffes de poil de chien et leurs richesses minérales, les indigènes ne sont représentés que par des masques moulés sur nature, des marteaux de pierre, des costumes et des canots, dont l'un a été construit avec une seule main par un Indien estropié nommé Peter Snake (Serpent). Ces faibles tribus, dispersées tout à l'extrémité de l'Amérique, ne nous donnent pas, j'en conviens, une grande idée de l'industrie de leur race; mais il faut se souvenir que la civilisation rouge, s'il est permis de lui donner ce nom, ne s'était établie avant la conquête que vers le centre du Nouveau-Monde. Là, les naturels avaient bâti des villes, des palais, des temples qui étonnèrent les conquérans, et dont les ruines se retrouvent aujourd'hui couvertes par des forêts. Cette race, fière, belliqueuse et intelligente, avait très certainement frayé la voie aux conquêtes industrielles que les Européens développèrent sur leur propre sol. Ces animaux domestiques, dont les états du sud de l'Amérique tirent aujourd'hui de si grands profits, le lama, l'alpaca, la vigogne, ne sont-ce pas eux qui les ont élevés et cultivés durant des générations? Ce n'est pas tout : cette même race, qui a presque disparu dans le nord au souffle et au contact de la civilisation anglo-saxonne, s'est mêlée dans une forte proportion aux Espagnols et aux Portugais du sud de l'Amérique. Il y a du sang indien dans le travail de ces états qui figurent avec honneur à l'exposition de 1862, Costa-Rica, le Pérou, l'Uruguay, Venezuela. L'orgueil des Incas associé à la pompe castillane éclate dans ces dentelles, ces échantillons de bijouterie péruvienne, ces ouvrages de filigrane, surtout ces selles de Montevideo si délicatement

gauffrées et auxquelles sont suspendus des étriers d'argent. Le luxe appliqué à la monture et à l'exercice du cheval n'est-il point comme le reflet d'une ancienne race guerrière?

Les départemens consacrés aux colonies anglaises du nord de l'Amérique sont autant de musées. Il me semble que j'ai vu l'île de Terre-Neuve (*Newfoundland*), ou du moins tout ce que j'ai besoin d'en connaître, avec ses métaux, ses fourrures, ses hermines, ses élans, ses renards, ses coqs de bruyère, revêtus de leur plumage d'hiver, qui se confond avec la couleur des neiges. De Nova-Scotia je puis me faire une idée par les morues, les maquereaux, les mollusques, les crustacés énormes pêchés autour des côtes, par les canards sauvages et par les croquis offrant les principales vues du pays. Le Canada se raconte en quelque sorte par ses lourds épis de blé, ses montagnes de fer et de cuivre, ses bois, et surtout des peintures à l'huile où l'on voit tomber les cascades, se dresser au clair de lune, avec des airs de fantôme, les rochers couverts de sapins, et s'étendre ces interminables prairies où paissent des troupeaux à demi sauvages. Soixante-dix espèces d'arbres, dont cinq ou six seulement sont exportées jusqu'ici, proclament la richesse des forêts canadiennes. Ces arbres, dont le bois est pourtant estimé, se trouvent aujourd'hui regardés par les colons plutôt comme des ennemis que comme des alliés. Ne voyez-vous pas suspendues au mur, en manière de trophée, ces haches courtes et au fer tranchant? C'est avec elles que l'homme blanc a vaincu, forcé et éclairci le désert. On s'accorde à reconnaître que le colon américain est de tous les peuples de la terre celui qui tire le mieux parti de cette arme. Il fait avec sa hache ce que d'autres ne pourraient faire qu'avec le secours d'outils très compliqués. Est-il étonnant, après tout, qu'il ait gardé pour cette *épée de la civilisation*, comme l'appelle un poète du Nouveau-Monde, l'espèce de culte qui s'attache chez tous les peuples à l'instrument de la conquête?

L'idée de faire entrer dans une exposition de l'industrie les minéraux, les fossiles, divers échantillons du sol et du sous-sol, les arbres, les plantes, les coquillages, les insectes, les oiseaux, les mammifères, les portraits des races humaines, est une idée nouvelle. Jusqu'ici ces divers objets étaient relégués dans les musées et les cabinets d'histoire naturelle. Ou je me trompe fort, ou cette innovation indique un vrai progrès dans les méthodes, un grand pas vers l'application de la science aux besoins de l'économie politique. Considérer les animaux domestiques à la fois comme des œuvres de la nature et comme des produits de l'industrie humaine, c'est entrer dans une voie où le génie pratique de l'Angleterre rencontre toutes nos sympathies. N'est-il point curieux par exemple de voir les Indes occidentales céder une partie de leurs richesses animées à l'Aus-

tralie, primitivement si pauvre en mammifères? Quiconque rencontre dans les cases de la Nouvelle-Galles du sud (*New South Wales*) des exemplaires d'alpacas *nés à Sidney*, dit l'inscription, pourrait croire que de tels animaux utiles sont originaires de cette partie du monde. Qui ne sait pourtant qu'ils y ont été transportés pour les besoins de l'agriculture et du commerce? C'est l'homme qui, après les avoir conquis sur l'état sauvage, leur a donné une seconde patrie. Le lien des faits entre l'histoire naturelle et l'histoire du travail arrête à chaque pas les regards du penseur dans cette miniature du globe qu'on appelle l'exposition universelle. Pour nous en tenir à l'Amérique, n'est-ce point la présence de l'huître à perles dans les mers du sud, — et dont on peut voir des exemplaires dans le département de Costa-Rica, — qui a créé sur les côtes une race de hardis plongeurs? Des coquillages fins, nacrés et transparens ont servi de modèles, dans les îles Bahamas, pour ces ornemens de tête et ces corbeilles, véritables ouvrages d'art, qui occupent beaucoup de mains et font vivre beaucoup de monde. Les éclatans insectes du Brésil ont été convertis par les habitans en fleurs artificielles dont les pétales sont des ailes ou des organes. Est-ce en vain que la Guyane anglaise étale sa merveilleuse collection d'oiseaux (1), que la Jamaïque nous montre ses tortues, que l'île de la Trinité se glorifie de ses bois? Non, le plumage éclatant de ces riches oiseaux fournit des ornemens à la toilette des femmes, ces tortues recouvrent les meubles et fournissent une précieuse matière aux ouvrages d'écaille, ces bois se transforment en tables qui, grâce à des incrustations de diverses couleurs, ressemblent à d'anciennes mosaïques. Je m'en voudrais d'oublier le ver à soie, dont les cocons pendent comme des fruits d'or à des rameaux secs, et qui a si puissamment contribué au luxe de la toilette dans les possessions du Nouveau-Monde.

N'est-ce point encore une substance minérale cachée par la nature dans le sein de la terre qui a peuplé l'Australie? C'est autour des mines d'or comme autour d'un centre qu'a rayonné le mouvement de la colonisation (2). Ce métal précieux nous apparaît sous toutes ses formes primitives, en lingots, associé aux roches de quartz, émietté et en quelque sorte confondu avec la terre. Les procédés d'extraction et de lavage, la manière de moudre les roches et

(1) La Guyane britannique réclame peut-être une mention particulière pour le soin avec lequel elle se trouve représentée dans ses tribus ornithologiques, ses singes, ses serpens, ses colliers de dents de caïman, ses armoires de *bois de tigre*, et surtout une hutte en miniature qui contient les massues de guerre, les idoles, les hamacs, et tout le rude ameublement d'une famille indienne.

(2) Un obélisque doré ou trophée australien, pour me servir de l'expression consacrée par les Anglais, reluit depuis peu de temps au soleil, fier de représenter huit cents tonnes d'or, c'est-à-dire une valeur de plus de cent millions de livres sterling, qui a été extraite du sol de la colonie depuis ces dernières années.

d'en séparer les richesses, en un mot tout le travail des chercheurs d'or se dessine pour ainsi dire sous nos yeux dans les instrumens et dans les machines qui ont dérobé au sol le plus convoité des métaux. Si pauvre que soit le règne animal dans cette partie du monde, on le voit pourtant assez bien représenté par les cuirs de kanguroo tannés que préparent les colons. L'Australie et la Nouvelle-Zélande occupent dans l'exposition universelle une place considérable, bien conforme d'ailleurs à l'importance de ces possessions anglaises. L'étendue, la variété, la qualité excellente des produits agricoles nous indiquent assez une terre fertile, un climat qui embrasse toutes les températures, tandis que les trésors géologiques fournissent à toutes les industries le fer, le cuivre, le plomb, le charbon, la malachite et les autres matières brutes qui, transformées par l'Anglo-Saxon, fondent la prospérité des états (1). Au milieu de ces gerbes d'abondance, je regrette de ne point voir figurer davantage la race malaise, qui s'étend sur les îles de l'Océanie. A peine si je découvre même çà et là quelques traces des naturels de la Nouvelle-Zélande, cette famille d'hommes si curieuse que les ethnographes n'ont point encore réussi à classer. Tout annonce pourtant dans leur industrie, — des ustensiles domestiques, des vêtemens, des instrumens de pêche, — une race merveilleusement préparée pour recevoir la civilisation.

Arrivons maintenant à l'Asie, cette ruche des peuples d'où seraient sortis, à en croire quelques savans anglais, les premiers aventuriers qui ont peuplé l'ancienne Amérique et les îles de l'Océanie. Avec la race jaune ou mongolienne s'annonce dans l'histoire de l'industrie un grand progrès. A voir, dans la partie de l'exposition consacrée à l'Afrique et à l'Océanie, certaines contrées du globe presque uniquement représentées par l'inventaire de leurs richesses naturelles, on était porté à se demander s'il y a là des hommes. Il n'en est plus ainsi de la Chine, du Japon et du royaume de Siam. Les trois règnes de la nature, les richesses de la terre et du climat, se montrent ici modifiés par l'art et adaptés aux besoins de la vie sociale. Pour la première fois se dégage dans la recherche de l'utile un idéal quelconque. Cet idéal n'est point complet, je l'avoue : il nous reporte, avec moins de grandeur, vers les rêves étranges de l'ancienne Égypte ; il s'attache plutôt au fantastique et au grotesque qu'à la contemplation de la nature ; il abuse de la faculté de créer des monstres ; tel qu'il est néanmoins, il commande le respect des curieux et des artistes. La Chine trône à l'exposition au milieu de ses laques, de ses bronzes chargés de figures bizarres, de ses ini-

(1) Les mines de Burra-Burra ont fourni à l'exposition un bloc de minerai de cuivre qui pèse près de sept tonnes ; il s'est fait attendre quelque temps dans le palais de Kensington, tant il a été difficile de le décharger du navire et de l'amener sain et sauf à la place qui lui était réservée.

mitables porcelaines, de ses peintures, de ses éventails, de ses baignoires de porphyre, de ses pagodes d'or et de porcelaine, de ses ivoires fouillés et évidés avec tout l'art du sculpteur, de ses dentelles brodées qui réclament une patience chinoise, et de ses vases ventrus comme des mandarins lettrés. La dernière guerre, qui a porté les armes de la France et de la Grande-Bretagne jusque dans la capitale du Céleste-Empire, a aussi doté l'exposition de quelques riches dépouilles : un écran sculpté qui se dressait derrière le trône de l'empereur, des bassins et des vases énormes pris au Palais d'Été. Un objet dans cette riche collection a surtout piqué ma curiosité, c'est un crâne humain monté en or, et qu'on dit être celui de Confucius. Soyez donc le plus ancien des philosophes, le soleil du plus grand empire de la terre, presque un dieu, pour vous trouver un jour exposé à Londres comme un objet d'industrie! La race japonaise présente avec la race chinoise des traits de famille qui se retrouvent dans les produits des deux nations. C'est toujours, à côté de détails empreints d'une grande habileté, une sorte d'enfantillage dans la vieillesse, un art de convention qui tourne éternellement dans le même cercle de pratiques, une sorte de fidélité superstitieuse envers les usages et les moules dans lesquels se trouve fixée toute cette industrie, d'ailleurs fort remarquable. Le Japon semble néanmoins surpasser la Chine dans le développement des manufactures et des procédés de la science. Parmi les objets qui peuvent donner une idée de cette contrée si peu connue, je citerai une encyclopédie écrite dans la langue nationale, différens spécimens d'ouvrages illustrés sur l'histoire naturelle et la chimie, un cadran solaire, un thermomètre, un télescope, une grande variété de papiers dont quelques-uns sont des imitations de cuir, des étoffes de soie, des cocons recueillis dans toutes les provinces, des ouvrages de tapisserie, un câble fait avec des cheveux d'homme, des blocs de lave qui viennent du volcan de Fusijama, des spécimens de charbon de terre et d'autres métaux, des collections de papillons, enfin des exemplaires de cette légère porcelaine connue sous le nom de coquille d'œuf (*egg-shell*), et qui a jusqu'ici défié toute rivalité dans le monde entier (1). Le royaume de Siam a envoyé ses nids d'hirondelles, si chers à la gastronomie mongolienne, son riz, ses teintures et les jupons de soie portés par les élégantes de Lao. Dans l'industrie de ces trois peuples, on lit les caractères d'une vraie civilisation sans doute, mais d'une civilisation arrêtée, qui ne se régénérera,

(1) L'industrie de la race jaune ne se relie pas moins que celle de la race noire au bien-être des états européens. En 1861, les Anglais ont exporté du Japon une masse de marchandises consistant surtout en matières premières, et qui s'élèvent à la somme de 538,687 liv. sterl. — 96,577,382 livres de thé ont été enlevées la même année par les vaisseaux anglais aux ports de la Chine et du Japon.

si elle se régénère jamais, que par des emprunts faits à l'Europe.

Un intérêt particulier s'attache à l'Inde, cette *alma parens*, si, comme le prétendent certains érudits, nos langues modernes, nos institutions et le germe de nos industries dérivent de cette terre féconde, d'où elles se sont répandues par des migrations sur toute l'Europe. Il s'en faut pourtant de beaucoup que la force de la race caucasique apparaisse ici dans tout son développement. La civilisation hindoue se montre à l'exposition ce qu'elle est en réalité, une civilisation immobile, peut-être même une civilisation épuisée. Enveloppée comme Hercule enfant dans les plis et les replis du serpent, la race hindoue aurait peut-être l'intelligence de rompre ses liens, mais la fatalité de ses dogmes l'arrête et l'enchaîne à la nature. D'un autre côté, le régime des castes frappe l'industrie indienne d'un cachet profond d'inégalité en même temps que de routine. C'est la terre des surprises et des contrastes. Si vous regardez aux merveilleux ouvrages de bijouterie, aux draps d'or et d'argent, aux somptueux châles de cachemire, aux voiles et aux moustiquaires qui ressemblent à de l'air tissé, aux palanquins, aux armes relevées de pierres précieuses, vous seriez tenté de croire que vous avez affaire au peuple le plus riche et le plus industrieux de la terre; mais si vous tournez les yeux vers les costumes et les ustensiles des classes inférieures, il vous semblera rétrograder parmi les sauvages. C'est une erreur commise par beaucoup d'historiens que de juger uniquement d'un peuple par les objets de luxe et par le sentiment de l'art; ces conditions de goût, de beauté relative, de splendeur traditionnelle, peuvent se rencontrer chez des nations en définitive très peu avancées. Ce sont les fleurs d'un arbre sur lequel on cherche vainement des fruits. Le vrai caractère des races civilisées est dans la diffusion du bien-être, dans la puissance des machines qui créent et répandent la richesse, dans la lutte contre la nature, qu'on force de travailler au profit de tous. Le département de l'Inde, si l'on y joint surtout le musée de Whitehall-Yard, *India Museum*, d'où a été extraite une partie des objets exposés, est d'ailleurs une histoire complète d'une contrée qui n'a plus de mystères pour la société anglaise. Cette histoire de la vie morale et domestique de l'Inde est racontée par les masques moulés sur les principaux types de la race, les costumes, l'industrie des castes, les jouets d'enfans, les ustensiles de ménage chargés de figures bizarres ou monstrueuses, reflets de dogmes gigantesques et pétrifians qui nous donnent l'idée d'un peuple anéanti devant la contemplation des forces de l'univers. Après avoir parcouru, à travers une antiquité fabuleuse, tous les rêves du panthéisme, la race hindoue semble être arrivée au repos fatal, à ce terrible septième jour des peuples identifiés désormais avec l'immobilité de la nature. Son industrie vit comme tout le reste sur les grandeurs du passé, sur un

ordre religieux et civil qu'elle n'a point la force de modifier, sur la conquête étrangère, à laquelle, tout en résistant, elle n'oppose que des fureurs passagères ou une soumission passive.

En quittant l'Inde, on entre dans un monde nouveau. On vient de voir l'enfance de la race caucasique, mais c'est en Europe qu'il faut en étudier la maturité.

III.

La Turquie forme naturellement la transition entre l'Asie et l'Europe. Par le goût du luxe, de la pompe, des ornemens personnels, comme aussi, je dois le dire, par l'oubli du bien-être appliqué à la classe la plus nombreuse, elle se rattache évidemment au groupe des civilisations orientales. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus riche que ses étoffes de soie glacées ou brodées d'or; toute la voluptueuse splendeur des harems brille à travers ces cases de verre où les tissus de velours rehaussés de pierres précieuses, les molles écharpes et les mille raffinemens de la toilette des femmes ondoient comme la ceinture de Vénus, en promettant d'ajouter des charmes à la beauté. Les habillemens des hommes ne sont pas moins somptueux; les riches narguilés, les flacons d'eau de rose, les soyeuses ottomanes, les magnifiques tapis annoncent une population sensuelle et assoupie dans les jouissances du matérialisme. D'un autre côté, quelques branches de l'industrie turque semblent indiquer de louables efforts pour se rapprocher des mœurs européennes: on sent que le progrès est devenu pour l'empire ottoman une question de vie ou de mort; mais une indolence naturelle de caractère, une religion fataliste, le mépris et l'asservissement de la femme, dont on dissimule mal l'esclavage sous les chaînes et les bracelets d'or, semblent frapper d'impuissance des essais d'où dépendent pourtant le sort et l'avenir de la nation ottomane. La Grèce, malgré la différence de religion et un esprit de liberté qui lui présage de meilleures destinées qu'à la Turquie, obéit dans ses goûts et dans la recherche du luxe aux lois du même climat. Elle triomphe dans ses velours, dans ses dentelles d'or et d'argent, dans ses couvertures de table, d'une richesse merveilleuse, mais surtout dans ses marbres, d'une blancheur incomparable, et dans ses statues, qui prouvent que l'amour des arts ne s'est point éteint sur la terre où vécut Phidias. Des traces de renaissance se montrent dans son agriculture, dont elle étale avec orgueil les produits, des grains, du coton, de la cochenille, de la cire et du miel. A la Grèce se lie naturellement le groupe des Iles-Ioniennes, où, malgré le mélange des races et la protection de l'Angleterre, domine le caractère hellénique. Ce cachet se retrouve fortement empreint sur toute leur industrie et sur les

richesses de la nature. Quel paradis terrestre nous révèlent ces figues, ces amandes, ces raisins de Corinthe, ces olives et ces vins délicats! On a dit que l'archipel ionien avait envoyé aux Anglais son soleil en bouteilles. Les produits fabriqués dans ces îles heureuses ne sont pas moins remarquables et se ressentent aussi de l'influence de la lumière : ce sont des broderies d'or, des costumes fastueux, des sachets, une mitre de l'archimandrite septinsulaire, et des peintures byzantines exécutées l'année dernière, mais qui sont exactement dans le même style que celles du temps des Comnènes.

Une autre puissance européenne, quoique placée à l'extrême nord, a gardé avec les races orientales des liens qui s'étendent plus ou moins à son industrie. On a dit d'elle que c'était un rameau de l'arbre asiatique tombé dans la glace. N'ai-je point nommé la Russie? La race slave se détache vaillamment du groupe des civilisations immobiles par l'ensemble de ses caractères et surtout par cette puissance de travail qui sait conquérir et féconder un sol ingrat; mais cette force aveugle, cette tyrannie des faits que la Russie a vaincues dans la nature pèsent encore sur ses institutions, et malgré d'incroyables progrès limitent son essor dans l'ordre moral et économique. Quoi qu'il en soit, la Russie semble avoir voulu se venger de sa défaite de Crimée en déployant aux yeux de l'Europe les ressources de son dur climat et de sa courageuse industrie. A la bonne heure, c'est là une vengeance que nous aimons. Je la loue aussi d'avoir été plus sobre cette fois dans l'étalage de ses richesses matérielles, telles que les portes de malachite, les coffrets de jaspe, les branches de diamans, les étoffes d'or, qui rappelaient un peu trop en 1851 la magnificence barbare des despotismes asiatiques. C'est sur un autre terrain qu'elle transporte aujourd'hui la lutte; elle s'attache à l'utile, au bon marché, et l'on ne saurait trop l'encourager dans cette voie, dont il est facile d'apercevoir les conséquences sociales. Elle réclame notre intérêt pour ses produits chimiques, ses peaux de chamois, de daim et de renne, ses cuirs, dont elle étale une immense variété, ses grains, ses couvertures de lit, surtout ses mouchoirs de poche, qui se vendent au marché de Moscou, sous les murs même du Kremlin, pour la modique somme de 40 kopecks. Qu'on n'aille pas croire pour cela qu'elle ait renoncé à nous entretenir de ses traditions et de ses richesses nationales. Sous une des cases de verre rayonne une Bible qu'on évalue à 100,000 francs, imprimée dans la vieille langue slavone, dont le patriarche Philarète lui-même renonce à lire les caractères, et toute garnie de turquoises, de diamans, d'améthystes, montés sur une reliure de métaux précieux. Au fond de la *cour* russe (cour est le nom que les Anglais donnent à certains départemens de l'exposition) figure un grand tableau qui était d'abord passé presque inaperçu jusqu'au mo-

ment où les employés du palais déclarèrent qu'il pesait 700 tonnes, et aussitôt l'indifférence se changea en une fièvre de curiosité. Je me soucie naturellement assez peu du poids; mais l'ouvrage a d'autres titres à notre attention : c'est un spécimen de ces peintures religieuses avec des incrustations d'or dont les artistes russes se montrent si curieux. La figure de saint Nicolas, patron de la Russie, exprime bien cet idéal de mysticisme qui répond aux croyances de l'église moscovite. Dans ses arts comme dans son industrie, l'empire du tsar reflète les traits d'une race jeune et envahissante, d'une civilisation tour à tour rude et raffinée; ce qui lui manque, surtout quand elle touche aux produits manufacturés, c'est un caractère original. On dirait qu'elle a été plutôt faite jusqu'ici pour s'assimiler avec puissance les conquêtes de l'Europe que pour leur ajouter un type. Il n'y a point lieu de s'en inquiéter, la plupart des races adolescentes commencent par l'imitation. Un autre caractère me préoccupe : dans cette nation où tout se fait par oukases, on croirait volontiers que les produits industriels ont été aussi fabriqués par ordre du gouvernement, tant ils se montrent frappés d'un cachet d'uniformité.

Le groupe des nations scandinaves, la Norvége, la Suède, le Danemark, nous montre l'activité de la race finnoise aux prises avec les sauvages obstacles d'un ciel glacé, de longues nuits et d'un territoire avare, du moins si l'on regarde à la variété des produits. La Norvége, cette mère des minéraux, apporte à l'exposition ses humbles richesses, les échantillons des roches qui hérissent ses côtes austères, des minerais de cuivre, des fers plus ou moins travaillés, son huile de foie de morue, son duvet d'édredon, ses fourrures d'animaux sauvages, ses traîneaux, ses harnais pour la toilette du renne, ses bateaux et ses filets destinés à la pêche du hareng. Elle a aussi son luxe : regardez dans une armoire de verre ce paysan avec sa fiancée, chargés l'un et l'autre d'ornemens en or. Durant ses nuits étoilées, nuits de cristal, dit un voyageur, et dont la morne sérénité le dispute à l'intensité d'un froid limpide et sec, la science norvégienne n'a rien de mieux à faire que de contempler la mécanique céleste : de là des horloges astronomiques d'un travail ingénieux (1).

La Suède nous donne une idée de ses mœurs domestiques dans ses poêles de faïence vernie qui sont des monumens, dans ses modèles de fenêtres et de portes bien closes, dans ses paravens et dans

(1) Quoique le climat soit sévère, grâce à de tièdes courans sous-marins qui réchauffent les côtes de la Norvége, grâce aussi aux soins des habitans, il a fourni à l'exposition d'excellentes céréales et presque tous les fruits de nos contrées. On remarque aussi d'admirables sculptures sur bois, œuvres d'artistes norvégiens qui ont débuté dans la vie comme garçons de charrue, et l'un d'eux, M. Glosimodt, reçoit aujourd'hui à Rome une pension de son gouvernement.

ses appareils pour chauffer l'eau. Il est à observer que plus on s'approche du nord et plus le besoin du comfort intérieur augmente, tandis que le goût de la toilette diminue, au moins pour ce qui regarde les étoffes de luxe et de somptuosité. De tous les objets exposés par la Suède, nul n'a excité autant de surprise que le groupe de bronze et de zinc du sculpteur Molin, de Stockholm. Le sujet est une légende scandinave dont le triste souvenir est, dit-on, également familier aux Suédois, aux Norvégiens et aux Danois. Deux hommes armés de couteaux et liés ensemble par une ceinture, selon la coutume runique, luttent pied à pied, corps à corps, en cherchant à se saisir par la taille et à se renverser l'un l'autre. L'histoire de ce duel au couteau est racontée dans les quatre bas-reliefs qui entourent la base du groupe. D'abord les deux jeunes gens sont assis et en train de boire paisiblement; une querelle s'élève par suite des familiarités que prend l'un d'entre eux avec la femme de son ami; celle-ci intervient pour prévenir une funeste rencontre; enfin nous la retrouvons au dernier bas-relief abîmée dans la douleur et prosternée devant une pierre runique, laquelle ne laisse aucun doute sur les conséquences fatales de la lutte. Cet ouvrage est d'un grand style, d'une férocité d'action inimaginable, et, sans viser particulièrement à la couleur locale, a bien le caractère de sombre poésie qu'on retrouve dans les chants des bardes scandinaves.

Le Danemark, plus positif, nous ramène à l'industrie et aux arts utiles par ses huiles de poisson, ses laines d'Islande, ses chanvres, ses étoffes de crin et sa pulpe de papier faite avec du bois. Les instincts aventureux de cette race maritime se retrouvent dans les peaux d'ours et divers spécimens de l'industrie groënlandaise qui ont été envoyés par les comptoirs du gouvernement établis dans les mers de glace. Le Danemark ne néglige pourtant point la recherche du beau en même temps que de l'utile, si j'en juge par ses ornemens d'architecture domestique, ses figures en biscuit, ses porcelaines et surtout ses bijouteries. On avait d'abord cru que les bracelets et les broches exposés dans le palais de l'industrie avaient été dessinés d'après des modèles étrusques. C'est au contraire une reproduction des anciens arts du Nord. Les types originaux de ces articles de toilette, exécutés en bronze grossier, ont été portés pendant des siècles par les chevaliers scandinaves aux longs cheveux blonds et aux membres vigoureux. Nous trouvons une autre spécialité du luxe danois dans ces cornes à boire dont quelques-unes présentent un intérêt historique. Ces dernières, relevées d'or ou d'argent et chargées de dessins en ivoire, racontent de vieilles légendes, telles que les aventures de Sigurth, le tueur de dragons, et de la belle Brünhild. Les porcelaines ont aussi un caractère national; au lieu de s'attacher à l'imitation des sujets chinois, elles illustrent les tradi-

tions et les poésies de la contrée. La plupart des sujets et des dessins sur porcelaine ont été fournis par Thorwaldsen, un sculpteur danois, dont on admire aussi trois statues. Thorwaldsen était depuis quelques années à Rome, où, malgré son ardeur au travail et un véritable talent, il luttait obscur contre les dures nécessités de la vie. En proie à l'un de ces accès de découragement qui saisissent parfois les plus heureuses natures, il avait résolu de quitter Rome et de renoncer aux arts, quand à ce sombre moment de doute et de désespoir il fit la rencontre d'un Anglais, M. Hope, qui lui acheta une statue. Cette statue de *Jason*, qui figure au premier plan de la *cour* danoise, fut payée un prix beaucoup plus élevé que celui demandé par la modestie de l'artiste. A dater de ce jour, Thorwaldsen reprit courage. Quoiqu'il eût déjà fait signer ses passeports, il resta à Rome, où sa carrière ne fut plus jusqu'à sa mort qu'une suite de triomphes. Outre la statue de Jason, le département danois contient quelques autres ouvrages de Thorwaldsen, un Mercure et son portrait par lui-même. Il y a aussi une statue de Bissen, dont le nom est connu en Europe par d'autres titres à l'estime publique, comme étant le premier savant qui ait indiqué l'application de l'électricité à l'usage des télégraphes. Ne voilà-t-il pas un ensemble de témoignages bien fait pour nous donner une idée favorable de l'activité d'une race reléguée par la nature sur un des coins obscurs du globe?

L'Allemagne se trouve divisée à l'exposition comme elle l'est en réalité par les barrières et les accidens géographiques; son unité est dans la race saxonne. La Prusse, l'Autriche, la Bavière, le Hanovre, le grand-duché de Hesse, la Saxe, le Wurtemberg, le duché de Mecklenbourg-Schwerin, les villes hanséatiques, sont représentés dans des départemens particuliers, dont quelques-uns occupent une place considérable. Là tout se trouve exposé, depuis les plus riches ouvrages de bijouterie jusqu'aux boîtes d'allumettes. Pourquoi non? L'art de faire le feu est, selon Joseph de Maistre, la limite qui sépare l'homme du singe; il est donc naturel de croire que cet art se développe avec des nuances curieuses et infinies dans le mouvement successif des sociétés. On comprendra pourtant que je ne m'attache qu'aux caractères généraux de l'industrie saxonne. Dans cette lutte héroïque contre les lois du temps, de la pesanteur et des distances, qui constitue le véritable cachet des découvertes modernes, la Prusse se distingue par des qualités fortes et éminentes, un esprit philosophique, les ressources de la science mises au service du travail manuel, ce courage de la patience qui conquiert les choses, et une sorte d'ambition nationale qui ne recule devant aucun sacrifice. Ses fabriques sont représentées avec honneur par des tissus de soie, de lin, de laine et de coton. Ce n'est pourtant point dans ces grandes industries centralisées, servies par les machines et

gouvernées par un petit nombre de capitalistes, qu'il faut chercher le vrai type germanique; c'est dans les ouvrages façonnés à la main par les artisans, et sur lesquels se reflète le goût particulier de la nation. Les ouvriers allemands possèdent à fond les principes de leur état : ils ont une habileté de facture qu'on ne saurait méconnaître, et ne se montrent certes point étrangers à la recherche du beau; mais leurs œuvres manquent un peu d'éclat, d'élégance et de souplesse. En fait d'ameublement, je me souviens surtout de tables, de fauteuils et d'autres articles d'ébénisterie qui étonnent par la pureté du dessin, par la sévérité des lignes, et, comme diraient les Anglais, par la chasteté de la forme, mais qui, taillés dans un bois pâle, mat et sans vernis, ressemblent à ces peintures allemandes d'un beau style, auxquelles on désirerait seulement plus de ton et de couleur. Un goût d'ameublement qui semble particulier à la Prusse me rappelle les chasses et les mœurs baroniales des bords du Rhin : je parle de ces chaises, de ces dressoirs, de ces étagères, de ces lustres, construits avec des branches de cerf et des dépouilles d'animaux sauvages; qu'on se figure un salon où hurlent des têtes de renard, où des hiboux effarés déploient leurs ailes au milieu des lumières, et où les fauteuils ont des pieds qui ne sont plus des métaphores, car ce sont les jambes mêmes des grands daims qui couraient dans l'épaisseur des forêts! Des glaces d'une grandeur formidable, des vases en porcelaine de la manufacture royale de Berlin, des joyaux précieux, arrêtent à chaque pas le visiteur; mais ces ornemens de la civilisation ne doivent point effacer par leur éclat le côté sérieux du génie de l'Allemagne du nord, qui se montre surtout dans quelques instrumens scientifiques, dans ces horloges par exemple, chefs-d'œuvre de patience et de sagacité, où le mécanicien a fixé les pulsations du temps avec le mouvement des astres et des saisons.

L'Autriche, qui fait vis-à-vis à la Prusse dans le palais de Kensington, se distingue surtout par des objets de luxe d'un travail accompli; mais, dans l'ordre des travaux qui peuvent assurer le bien-être de la classe la plus nombreuse, l'industrie autrichienne occupe très certainement un rang inférieur. Que cette infériorité tienne aux institutions politiques, au manque de culture morale chez les ouvriers ou aux lois sur les corporations qui enchaînent l'activité nationale, c'est un point que je ne discuterai point ici; toujours est-il qu'on reconnaît à première vue dans les produits de cet empire une société aristocratique, absolue dans ses vieilles traditions, et chez laquelle le travail, d'ailleurs très ingénieux ou très habile, ne s'exerce guère qu'au profit d'une classe privilégiée. Cette remarque ne peut s'appliquer toutefois à la collection de verreries et de porcelaines venues de la manufacture de Herend, en Hongrie. Cette collection

ne se recommande pas moins par l'éclat des couleurs et par la fidélité avec laquelle se trouve reproduit le vieux type chinois que par le bon marché; c'est là, aux yeux de quelques personnes, son seul défaut, c'est là le seul obstacle à l'introduction de ses produits dans certaines familles riches. Autrement les verreries de cette fabrique ne seraient guère éclipsées que par la Bohême, qui soutient cette fois une antique célébrité, si même elle ne l'accroît point encore, par la clarté et la légèreté de ses verres, qui ressemblent à de l'air solidifié, ainsi que par l'originalité des modèles. On admire généralement les coffres ciselés et émaillés de M. Girardet, un fabricant de Vienne. La science joue aussi un grand rôle dans le département de l'Autriche, non qu'elle cherche, comme en Prusse, à répandre et à vulgariser l'instruction : c'est à surprendre les secrets de la nature par une forte direction d'études qu'elle s'attache surtout. Une journée passée à voir et à se promener dans l'exposition ne suffirait point à épuiser la curiosité du visiteur en ce qui regarde les provinces germaniques : je ne saurais pourtant quitter l'Allemagne sans signaler ses instrumens de musique et ses fameuses porcelaines de Saxe d'un goût si délicat, ses miroirs, ses lustres, ses figurines, véritables fleurs de l'art, qui ont je ne sais quel parfum local de grâce et d'élégance.

Trois petits états plus ou moins enclavés entre l'Allemagne et la France, — la Belgique, la Hollande et la Suisse, — occupent dans le palais de l'industrie une place déterminée plutôt par le caractère laborieux des habitans que par l'étendue de leur territoire. La Suisse envoie naturellement ses montres et les modèles des outils qui servent à les travailler, ses chapeaux de paille portés par les femmes de Fribourg et ses boîtes à musique (1). La Hollande se reproduit en quelque sorte dans les traits de son industrie patiente, solide et honnête, dans ses toiles, ses papiers, ses harengs et ses autres comestibles, ses poteries, la coiffure de ses femmes chargée d'ornemens en or, surtout dans ses fléaux et ses balances, images de l'équité de la race néerlandaise. A ces produits, à ces témoignages du travail, il manque nécessairement le plus beau et le plus hardi monument de l'activité des Pays-Bas : je parle de leur lutte contre la mer. La Belgique, qui suit et qui imite généralement la France, mais qui la devance quelquefois dans certaines branches d'industrie, ainsi

(1) Ces boîtes à musique avaient d'abord excité une grande curiosité en faveur de l'Helvétie, lorsque la foule se porta sur un autre mécanisme inventé par des Anglais, MM. Auber et Linton. C'est une petite boîte qu'on peut mettre aisément dans la poche de son gilet, et d'où, quand le couvercle est soulevé, s'élance un joli bouvreuil, qui chante un air en agitant ses ailes de la manière la plus naturelle. Le plumage, les mouvemens et les notes propres à cet oiseau se trouvent imités avec une exactitude vraiment singulière.

que dans l'exécution de ses chemins de fer, réclame une attention particulière pour ses fabriques d'armes à feu, surtout à une époque où l'art de s'entre-tuer fait de si rapides progrès, par ses dentelles, ses draps d'une qualité inférieure, mais d'un bon marché qui étonne, ses instrumens d'agriculture, et ses sculptures sur marbre ou sur bois. Un des plus charmans objets d'art dans toute l'exposition universelle est une chaire construite par MM. Coyers frères, de Louvain, et qui rappelle avec bonheur ces admirables ouvrages sur bois qu'on rencontre si souvent dans les églises de la Belgique.

Le groupe des races latines, l'Espagne, l'Italie et la France, présente, avec des variétés bien tranchées et des degrés de développement à coup sûr très sensibles, certains airs de famille dans la nature et le style de leur industrie. La plus reculée des trois est sans contredit l'Espagne; à Dieu ne plaise que je refuse l'énergie du travail à une nation qui a fait et qui peut encore faire de grandes choses; mais, si peu de sang arabe qu'elle ait dans les veines, la race ibérique, par son insouciance du bien-être matériel, par sa fière et superbe indolence au milieu des richesses d'un climat béni du soleil, surtout par une sorte d'immobilité dans l'ordre religieux qui entraîne toujours l'engourdissement de la vie civile, nous rappelle beaucoup trop les civilisations de l'Orient. Montesquieu, consulté dans les derniers temps de sa vie sur la nature de sa maladie, la définissait ainsi : « une grande impuissance d'être. » Une certaine impuissance d'agir et d'innover, qui n'est point, je l'espère, pour l'Espagne une maladie mortelle, et qui tient plutôt à ses croyances qu'à un défaut de race, se traduit dans son industrie par des faits évidens. Si l'on regarde à son agriculture, dont elle étale pourtant avec amour les produits variés, on y découvre plutôt la force expansive d'un climat heureux que l'effort de l'homme et des machines pour conquérir la terre. Me dira-t-on que l'Espagnol est riche, en ce sens qu'il a peu de besoins? J'admets, si l'on veut, qu'il en soit ainsi, et je le regrette, car c'est sur les besoins de l'homme toujours croissans que l'industrie greffe ses conquêtes. Le seul instinct vif par lequel la race espagnole se rattache à la famille des nations productives est le goût du luxe et le sentiment de la coquetterie. On retrouve en quelque sorte la poésie du *Romancero* dans ses éventails, ses armes, ses filigranes, ses arabesques, ses bijoux, ses étoffes d'or et de soie, ses mantilles, ses peaux de chagrin, ses blondes et ses dentelles chargées de riches broderies; mais les arts mécaniques, auxquels seuls appartient le don de multiplier les fruits du travail, se montrent encore dans un état peu avancé. Le mot de Talleyrand : « pour être puissant, il faut être riche, » est surtout vrai des nations. Si forte et si intelligente que puisse nous sembler une race à d'au-

tres points de vue, elle ne prend aujourd'hui dans le monde une place considérable que par son industrie, source de toute véritable opulence et de toute influence politique. Le Portugal, quoique avec un territoire beaucoup plus limité, développe à côté des produits du sol, de ses vins et de ses eaux de fleur d'oranger, quelques appareils et quelques produits artificiels qui témoignent du désir généreux de reconquérir par le travail ce qu'il avait perdu en d'autres temps au milieu des tremblemens de terre et des aventures maritimes, mais surtout par l'action énervante d'un ancien régime despotique.

Un intérêt particulier s'attache à l'Italie, qui apparaît pour la première fois à l'exposition de 1862 dans son unité. Cette unité n'est point encore complète, je l'avoue; mais du moins Milan, qui figurait en 1851 sous la bannière de l'Autriche, et le royaume des Deux-Siciles, qui occupait une place à part, se trouvent aujourd'hui fondus, comme ils doivent l'être, dans une seule et même nation. Ce que l'industrie italienne perdait au morcellement, ce qu'elle gagnera à l'assimilation des forces d'une grande famille sous la main d'un gouvernement constitutionnel, c'est le secret de l'avenir. Dès ce jour, elle s'annonce comme en voie de progrès. Le lien qui existe entre les institutions politiques et les conquêtes du travail se montre avec éclat dans la cour italienne du palais de Kensington. L'Italie commande l'attention par une immense variété de produits naturels ou que l'art a transformés : de l'ambre, du corail, des cristaux, des cocons, le ver à soie lui-même, dont une curieuse collection *illustre* toutes les maladies, les développemens et les métamorphoses; des étoffes de luxe ou d'utilité journalière, des gants de *byssus*, des mosaïques, des statues, des miroirs, des lits splendides, qui prouvent que le goût de la magnificence ne s'est point perdu dans la patrie des Médicis. Au milieu de toutes ces pompes, qui n'excluent point le développement de quelques autres branches d'industrie plus obscures, quoique non moins importantes, je ne m'arrêterai qu'aux poteries et aux instrumens scientifiques. Le groupe de porcelaines, imitations d'anciennes faïences, et les articles en majolique provenant de la fameuse fabrique de Doccia, près de Florence, sont l'objet d'une admiration bien légitime (1). L'origine de cette fabrique remonte aussi loin que 1735, l'année où elle fut fondée par un patricien, Carlo Ginori; elle passa ensuite entre les mains de son fils Lorenzo et d'un autre descendant de la famille, Carlo Leopoldo, qui attacha des écoles de dessin à son établissement pour répandre le sentiment de l'art parmi les enfans de la classe ouvrière. Aujourd'hui cette même fabrique ap-

(1) La Toscane a l'honneur d'être une des premières contrées qui aient cultivé depuis les temps modernes une branche de travail dont elle retrouva plus ou moins les prototypes dans les vases étrusques. Deux sculpteurs florentins, Lucca della Robbia et Benvenuto Cellini, inventèrent l'art de travailler l'argile et de la brunir avec de l'or.

partient au marquis Lorenzo Ginori, fils aîné du précédent. Appelant la pratique des voyages au secours d'une noble ambition et des goûts qu'il avait hérités de ses ancêtres, il visita l'Allemagne, la France et l'Angleterre, pour s'initier à tous les mystères et à tous les progrès de la céramique. Il trouva un auxiliaire puissant dans un chimiste nommé Giusti, mort en 1858, et qui doit sa réputation à l'habileté avec laquelle il fit revivre les ouvrages en majolique du XIVe et du XVe siècle. Parmi les nombreux et curieux produits de la manufacture de Doccia, je signalerai seulement un vase splendide dont le sujet est le triomphe de Neptune, un autre vase représentant Galatée, un grand tableau en relief des quatre saisons, un coffre décoré avec des figures de nymphes et d'autres motifs mythologiques. La terre de Galilée, de Torricelli, de Spallanzani et de tant d'autres savans, se vante aussi, et avec raison, de ses microscopes et de ses instrumens d'optique. Elle expose cette année des thermomètres et des baromètres d'une extrême délicatesse sensitive, un anémomètre qui marque sur une feuille de papier, à chaque instant, la force, la direction et la vélocité du vent, enfin de très habiles préparations anatomiques. Envisagée dans son ensemble, l'industrie italienne présente un caractère très certain de régénération. En dirai-je autant de Rome, qui, par l'effet du hasard ou en vertu d'une épigramme anglaise, se trouve placée à l'exposition sous l'aile de la France? L'exposition romaine attire un grand nombre de curieux par des objets à coup sûr fort remarquables, des statues de marbre blanc, des tables en mosaïque (1), des photographies d'anciens monumens, des lampes d'après l'antique, un bréviaire offert par le pape au cardinal Wiseman; mais au milieu de tous ces trésors d'un art sacerdotal on se demande s'il y a un peuple à Rome, ou du moins si l'on s'occupe de pourvoir à son bien-être économique, tant l'industrie romaine semble avoir pris à la lettre le précepte évangélique de vivre comme le lis des champs et de ne point songer au lendemain!

La France brille par l'étendue, l'éclat et la beauté de ses produits. Je me contenterai d'indiquer les traits généraux qui distinguent à première vue son industrie si riche et si variée. Ces traits sont assurément le goût, la délicatesse, l'élégance. Un industriel anglais, à qui j'exprimais ma surprise de rencontrer à Londres tant de magasins qui cherchent à se recommander aux acheteurs par cette devise magique : *articles de Paris*, me répondait un jour avec une certaine morgue britannique : « Ah! oui, de petites choses! » Ces *petites choses*, si l'on veut, n'en ajoutent pas moins à la vie le parfum des arts; elles font le bonheur des femmes, l'ornement des salons, quelque-

(1) La plus remarquable est celle offerte par le pape à la reine d'Angleterre, ornée sur les bords par des vues de Rome, et regardée par les connaisseurs comme un chef-d'œuvre d'habileté.

fois même la seule consolation du pauvre, car on est riche ou pauvre à différens degrés, et la distinction de la forme donne souvent une valeur à des objets qui n'en ont guère par eux-mêmes. Cet instinct du goût qu'il est si difficile de définir se découvre, pour ce qui regarde les étoffes françaises, dans l'harmonie et l'heureuse distribution des couleurs, pour l'ameublement dans la pureté des lignes et la fraîcheur des décorations habilement motivées, enfin, jusque pour les ustensiles domestiques, dans certaines grâces *sui generis* auxquelles les objets de l'usage le plus commun ne se montrent point étrangers. Les soieries de Lyon attirent l'admiration universelle, surtout celle des femmes et des connaisseurs, par la richesse du tissu, la magnificence et la variété des tons, le fini et le charme des dessins. Deux robes de satin blanc ont principalement emporté tous les suffrages des Anglaises, l'une décorée avec des fleurs d'orchidées, l'autre représentant toute une volière, avec le plumage, les formes et pour ainsi dire les *mœurs* des oiseaux, car on les voit voler, se battre entre eux et poursuivre les insectes dont ils font leur proie. La jeune fille assez riche pour porter une telle robe pourrait, tout en se livrant aux plaisirs de la coquetterie, étudier sur cette *peinture* l'histoire naturelle. Les tapisseries des Gobelins soutiennent fièrement leur ancienne réputation; des paris s'engagent tous les jours entre quelques Anglais de la province, qui de loin les prennent pour de magnifiques tableaux à l'huile jusqu'au moment où, vus de très près, ces trompe-l'œil, comme ils les appellent, montrent le point de la laine. Nos porcelaines de Sèvres semblent avoir un peu pâli cette année sous le ciel de Londres; l'opinion de nos voisins est que cette célèbre fabrique a perdu du terrain sur certains points importans; elle laisse, selon eux, à désirer pour l'originalité des sujets, l'éclat et la hardiesse des couleurs. Cette teinte rose connue sous le nom de rose du Barry et ce bleu de turquoise qui sert de fond à la plupart des ornemens sont à coup sûr d'une délicatesse exquise; mais dans un pays où la lumière elle-même manque de vigueur on aimerait quelque chose de plus chaud et de moins uniforme (1). Les verreries obtiennent au contraire le plus grand succès, autant pour la pureté du cristal que pour la suavité des formes; on remarque surtout des ouvrages de verre colorés, des coupes et des vases, véritables caméléons qui changent de teinte à chaque instant sous les diverses influences de la lumière. L'histoire raconte que Néron paya six mille sesterces une coupe de verre taillée : qu'aurait-il donc donné pour de telles merveilles! L'orfévrerie et la bijouterie françaises se distinguent aussi par un caractère particulier; chez elles du moins, la valeur des métaux et des pierres précieuses ne fait point oublier la

(1) Voyez sur *l'art décoratif à Sèvres* la *Revue* du 15 juin dernier.

main de l'homme. Un des plus grands ouvrages d'orfévrerie est le vaste plateau supportant un navire, symbole de la ville de Paris. Le principal mérite de cette composition est le mélange harmonieux des tons; l'œil passe de la couleur de l'or foncé à la blancheur de l'argent par une série de nuances insensibles et habilement ménagées. Les argenteries oxydées, les études d'après l'antique parsemées de scarabées et revêtues d'escarboucles, un ostensoir *sans rayons*, de M. Caillat, de Lyon, les coffres précieux de M. Rudolphi, les ouvrages d'émail de M. Payen, des broches d'un prix fou, des fils de perles, des diadèmes de diamans et bien d'autres ouvrages éblouissent moins encore par la richesse de la matière que par la pensée de l'artiste et par l'habileté du travail. Je pourrais citer beaucoup d'autres branches de l'industrie française qui se trouvent représentées avec éclat; mais ce dénombrement ne vous apprendrait rien de nouveau sur les tendances d'une race artiste, qui règne surtout par le charme, la sobriété et le choix des ornemens. Ajoutons seulement que les divisions de l'édifice destinées à représenter nos colonies font une triste figure, comparées à celles de l'Angleterre. On dirait que la France, toute préoccupée de semer les fleurs de la civilisation, laisse à d'autres le soin d'ouvrir la source des richesses positives et croissantes qui font la grandeur du commerce, qui alimentent les fabriques et développent l'activité d'un peuple.

C'est une opinion généralement reçue que la France est une nation démocratique, tandis que l'Angleterre est une nation aristocratique : je veux bien qu'il en soit ainsi; mais si je regarde à l'industrie des deux peuples, j'y vois exprimé un tout autre ordre de faits. A peine ai-je mis le pied dans cette partie de l'exposition où est représentée la Grande-Bretagne, que mes regards se trouvent aussitôt frappés par ces inventions destinées à alléger et à multiplier le travail, par ces colosses d'acier qui ajoutent aux bras des faibles les forces d'Antée, par ces mille procédés de la science qui se proposent d'introduire des perfectionnemens pratiques dans la nourriture, l'habillement, l'intérieur des habitations, et dont la conséquence inévitable est d'étendre les élémens du bien-être à toutes les classes. Est-ce à dire pour cela que l'Angleterre ne cultive point aussi les industries de luxe? Non sans doute : quatre ou cinq orfévres et joailliers de Londres ont envoyé à l'*exhibition* de 1862 une masse d'or, d'argent et de pierreries dont la valeur matérielle, indépendante du travail, s'élève à plus de 25 millions de francs et dépasse au moins de moitié les richesses du même genre exposées par les joailliers de toutes les autres contrées réunies (1). Les grandes

(1) Les caisses vitrées où reposent ces trésors sont un grand sujet d'attraction pour la foule. M. Garrard expose le collier, la plaque et l'étoile des différens ordres de la Jarretière, du Bain, du Chardon, de Saint-Patrick, de l'Étoile de l'Inde, une collection

manufactures de Minton, de Copeland, de Worcester et de Rose annoncent hautement l'intention de rivaliser à tout prix avec nos porcelaines de Sèvres. D'autres branches du luxe britannique, — les cristaux, les ameublemens somptueux, les tapis, les glaces, les brocarts, les dentelles et les blondes, — sont aussi représentées avec profusion; mais si là est l'orgueil de l'Angleterre, ce n'est pas là qu'est sa force. Pour remonter à la racine de son industrie, à la source de ses éblouissantes richesses, qu'on veuille bien jeter un regard sur cette collection de charbons de terre dont elle étale les nombreux spécimens et qui donnent une idée de l'opulence de ses mines. Ce diamant noir, comme l'appellent nos voisins, joue un bien plus grand rôle dans la prospérité du royaume-uni que le fameux *Koh-i-noor* et les autres dimans de la plus belle eau, lesquels ne sont après tout que des paresseux. La houille travaille, elle engendre la vapeur, et c'est appuyé sur les ressources de ce combustible que l'Anglais est devenu le roi du fer, le roi de l'acier, qu'il a brisé les résistances de la nature, et qu'appliquant aux métaux le pouvoir mécanique, il a ajouté des mains aux mains des ouvriers. Les chimistes et les ingénieurs de la Grande-Bretagne définissent le charbon de terre du *soleil en cave* (1). Par une sage compensation de la nature pour un ciel brumeux, le sol de l'Angleterre contient plus de ce soleil en cave que tous les autres pays de l'Europe. Comme l'industrie s'est modelée partout sur les produits de la terre et sur ses trésors géologiques, il est tout naturel que l'Anglais se soit attaché avec une ardeur particulière au fonds social que lui présentait la contrée, au charbon de terre, au fer, au cuivre, au plomb, aux autres métaux qui alimentent les arts utiles. Ici encore la distribution des industries, fondée sur la distribution naturelle des matériaux, rencontre une limite qu'il faut indiquer. Si ces matériaux sont d'un poids léger, rien ne s'oppose à ce qu'ils voyagent et à ce qu'on les retrouve fabriqués à une grande distance de leur origine : c'est ainsi que nous voyons le diamant travaillé à Amsterdam, l'endroit de la terre ou le diamant a le moins de raison d'être, à ne consulter que la nature du sol; mais si les matériaux sont pesans, les branches d'industrie qui s'y rattachent ne se développent jamais que dans les grands centres d'extraction. Le système du libre échange aura pour effet, si je ne

de tiares, de colliers, de bracelets et de broches revêtus d'une variété de pierres précieuses. Derrière les gerbes de perles, de diamans, de rubis aux différentes teintes, des améthystes, des émeraudes, rayonne le fameux *Koh-i-noor*, cette *montagne de lumière* qui appartient à la reine.

(1) Stephenson, causant un jour avec son ami Buckland, lui demandait : « Sais-tu ce qui fait mouvoir la locomotive? Eh bien! c'est le soleil. » Les physiciens ont en effet découvert que c'est la lumière dont ont été saturées à une époque très ancienne les plantes qui entrent dans la composition de la houille, et dont les propriétés se sont conservées sous les couches de terre, qui se dégage maintenant dans la combustion de ce minéral.

me trompe, de fortifier encore cet esprit de spécialité qui s'appuie sur les productions locales. Les nations industrielles abandonneront peu à peu les branches de travail qui vivent sur des importations ruineuses pour se consacer à celles qui sont indiquées par la nature, et où elles ont acquis une supériorité séculaire. L'Angleterre a donc toute sorte de raisons pour exercer avant tout son activité sur ses richesses métallurgiques. Aussi regardez autour de vous : ces trophées, ces temples d'acajou qui se développent dans toute la longueur du transsept, et où Sheffield, Manchester, Birmingham et d'autres villes de la Grande-Bretagne étalent le fer et l'acier sous toutes les formes, ne vous disent-ils point que là est la puissance de l'industrie anglaise, là est sa gloire (1)?

Une fois entrée dans cette voie, l'Angleterre a trouvé dans les membres de fer du travail, si l'on peut appeler de la sorte les mécaniques, le moyen d'augmenter mille fois par minute la production et de résoudre ainsi, pour les objets de commune nécessité, le problème du bon marché, qui est après tout une des formes pratiques de la démocratie. De là ses étoffes de coton à 8 pence le mètre, ses paires de bas à 2 pence 1/2, ses indiennes et ses mouchoirs aux riches couleurs, qui se vendent en quelque sorte pour rien. Quand il serait vrai que, malgré de grands progrès accomplis depuis 1851, le sentiment du goût manque encore dans une certaine mesure à ses ouvrages de luxe, je m'en consolerais volontiers aussi longtemps que la Grande-Bretagne se préoccupera d'étendre à la classe la plus nombreuse les humbles jouissances de la civilisation. Sa grandeur est dans l'utilité, dans les services qu'elle rend à tous, dans le soulagement des misères sociales et dans l'appropriation des moyens matériels au progrès moral de la multitude. Non contente de faire travailler l'air, la lumière, la vapeur, les métaux pour mettre les conditions du bien-être à la portée des petites bourses, l'industrie anglaise applique les ressources de l'art mécanique aux besoins de la science et du commerce. Parmi les curiosités de l'exposition figure une machine qui écrit en caractères microscopiques, et en vertu de laquelle toute la Bible pourrait être copiée vingt fois sur

(1) Il faut avoir vu l'exposition de 1862, et surtout la partie britannique, pour se faire une idée de tous les usages auxquels se prêtent les métaux. L'acier s'y présente sous mille aspects, depuis les cloches, les monstrueuses scies circulaires à dents de requin, les membres gigantesques des locomotives, jusqu'aux buissons d'aiguilles anglaises, d'une célébrité européenne. Une beauté particulière s'attache à ces ouvrages, dont la surface polie ressemble aux eaux profondes et reposées. Le fer excite également la surprise, soit qu'on l'examine travaillé par la main des ouvriers dans le grand jubé destiné à la cathédrale d'Hereford, ou qu'on l'observe fondu dans toute sorte de moules. Le cuivre, l'airain et d'autres compositions métalliques jouent un rôle tout spécial dans une branche d'ornemens que les Anglais ont empruntée au moyen âge, charnières, serrures, candélabres, et qui conviennent surtout aux châteaux et aux églises.

l'espace d'un pouce carré. L'objet de cette invention est de marquer les billets de banque d'une signature imperceptible à l'œil nu, et de déconcerter ainsi la contrefaçon. Un autre instrument résout les problèmes mathématiques et fait les calculs les plus compliqués, puis imprime lui-même ses résultats; on s'en sert déjà dans les administrations du gouvernement, à Somerset-House, où cette machine travaille jour et nuit pour dresser les tables d'annuités et les autres colonnes de chiffres. Dans un moment où la marine semble à la veille de subir une transformation importante, l'amirauté anglaise n'a pas oublié d'envoyer des modèles de navires invulnérables. N'est-il point aussi intéressant de retrouver dans l'industrie des races un reflet de leur vie domestique? Un moraliste pourrait observer qu'il y a dans chaque pays un objet auquel la main-d'œuvre donne une attention particulière : en Italie, c'est le lit; en France, surtout depuis Voltaire, c'est le fauteuil, symbole de la conversation; en Angleterre, c'est le coin du feu. Les devans de cheminée, les garde-feu, les pelles et les pincettes d'acier poli développent, à différens degrés sans doute, un luxe, un éclat, une puissance de réflexion métallique où se mire en quelque sorte tout un côté des mœurs anglaises (1).

Toutes les richesses de la civilisation figurent dans le palais de l'industrie; il nous reste à voir comment elles s'engendrent, et il nous faut entrer pour cela dans une immense salle recouverte de verre, où se trouvent groupées les grandes machines. Bon nombre de ces machines sont en mouvement; elles agitent leurs membres cyclopéens, font tourner des milliers de roues et poussent de temps en temps le soupir de la force aveugle enchaînée par la main de l'homme. Là on voit naître les étoffes, se transformer le coton sur des métiers d'une longueur prodigieuse et dont chaque organe représente un ouvrier, se soulever ou retomber des masses d'eau (2), en un mot la matière au service d'une idée se tordre et manœuvrer sous toutes les formes pour accumuler les produits. Ce spectacle est grand, il est moral, car il nous enseigne que c'est par la science et le travail que se développent les richesses. La couronne et la souveraineté du monde industriel ne s'usurpent point, elles se conquièrent à la sueur du front. Tous les pays de l'Europe sont représentés dans le vaste département des machines; mais sur ce terrain pratique de la force et de l'action la supériorité appartient sans contredit à l'Angleterre. Au milieu des mille pulsations du fer et de l'acier

(1) Il faut surtout citer un manteau de cheminée en marbre blanc, avec des bas-reliefs exécutés par feu le sculpteur John Thomas, et qui représente *le Songe d'une nuit d'été.*

(2) Parmi les merveilles de ce monde des machines figure en effet une pompe *centrifuge* en forme de temple, d'où s'épanche une cascade artificielle aussi puissante et aussi abondante que beaucoup de chutes d'eau que les touristes anglais vont visiter à grands frais dans les rochers de l'Yorkshire et du Cumberland.

animés par la vapeur, de ces bruits féconds qui annoncent la fièvre de la matière en train de créer, de ces divers mouvemens fantastiques exécutés par de gigantesques automates aux formes étranges, se dégage l'idéal de la Grande-Bretagne : faire l'homme riche en augmentant chaque jour la puissance du travail par le concours de toutes les énergies de la nature.

A côté des conquêtes de l'utile, les Anglais ont voulu placer la contemplation du beau et des œuvres d'art. C'est à cette idée que répond la galerie de tableaux annexée à l'exposition industrielle. Il suffit d'indiquer l'existence de cette collection, où se trouvent représentées toutes les écoles de l'Europe, et qui exigerait par conséquent un autre ordre d'étude. Dans toute entreprise du genre de l'exposition internationale, les Anglais ne perdent non plus jamais de vue les besoins matériels; au *Jardin zoologique*, au *Palais de cristal*, on trouve à dîner, si l'on veut, dans un restaurant attaché à l'institution. C'est en effet un principe tout britannique qu'un estomac vide prédispose mal au plaisir des yeux et à la lucidité du jugement. Le comité a en conséquence cédé à un Français et à un Anglais pour une somme considérable le privilége de vendre les rafraîchissemens, qui se trouvent distribués en trois classes. Toute une aile du bâtiment qui s'étend en face des jardins de la Société d'Horticulture a été consacrée à cet ordre de service.

L'Angleterre donne pour la seconde fois au monde un grand spectacle, celui du monde lui-même représenté par les produits de tous les climats et par l'industrie de toutes les races. Je laisserai volontiers au jury de l'exposition la tâche délicate de prononcer entre les états de l'Europe et de décerner les prix au plus digne. La vue de ces richesses du travail, réunies dans la même enceinte, me fournit une leçon de respect et d'estime pour tous les peuples de la terre bien plutôt qu'elle ne m'inspire une idée d'égoïsme national et de jalousie. Les caractères des diverses industries relatives aux différentes sociétés me montrent dans toute race comme l'incarnation d'un don particulier, ils m'enseignent que le concours des forces de chaque groupe de la famille humaine est aussi nécessaire à la prospérité de tous que l'échange des produits mutuels entre les climats du globe terrestre. Les uns s'attachent aux fleurs de la civilisation, les autres aux fruits; mais par la variété même de leurs efforts tous contribuent à l'unité du bien-être. Ainsi envisagée, cette grande foire industrielle est un terrain neutre où les peuples doivent se rapprocher et éteindre leurs divisions dans la noble rivalité de la science et du travail. Faut-il pour cela proclamer dès ce moment le règne de la paix universelle et déclarer que l'ouverture du palais de South Kensington a fermé les portes du temple de Janus? L'exposition de

1851 avait fait naître chez quelques rêveurs ces illusions, démenties plus d'une fois, comme on sait, en dix années. Je n'ai point d'ailleurs besoin de l'histoire pour me défendre contre de telles chimères; la vue de l'exposition elle-même, avec le canon Armstrong, les bombes perfectionnées à l'arsenal de Woolwich, les modèles de frégates cuirassées et bien d'autres inventions meurtrières, me dit assez que l'état présent de l'Europe est une paix armée, que l'arc-en-ciel de l'industrie pourrait bien encore rayonner sur des tempêtes.

Deux nations dont l'alliance semble surtout nécessaire au développement des arts utiles, la France et l'Angleterre, se rencontrent face à face dans les voies pacifiques de la concurrence, et pourraient contribuer plus que toutes les autres à écarter ces ombres menaçantes. Malheureusement il existe entre les deux peuples des antipathies de caractère qui ne cèdent point aisément, et les tentatives essayées pour les réunir ne servent le plus souvent qu'à les séparer davantage. Je ne me ferai point ici l'écho de la presse anglaise, ni de ses plaintes sur la manière dont quelques écrivains français parlent de l'Angleterre. Lorsqu'ils expriment leurs opinions sur un pays étranger, ces écrivains usent incontestablement d'un droit qu'achètent tous les voyageurs; mais on regrette de retrouver dans leurs jugemens précipités ces mêmes préjugés incurables, ces mêmes observations légères et superficielles, cette même ignorance des faits qui élèvent depuis des siècles une barrière à l'union de deux peuples que la nature semble avoir voulu rapprocher pour le bonheur du monde. Ce qui m'étonne surtout, c'est que des voyageurs qui, en y regardant bien, trouveraient peut-être chez eux des motifs d'humilité, passent devant les institutions, les libertés et les conquêtes politiques de l'Angleterre sans baisser la tête. Ces épigrammes sans valeur, dont les Anglais ont eu le tort de trop se préoccuper, ont plus refroidi qu'on ne le croirait les rapports entre les deux nations. Et pourtant qu'on ne s'effraie point, pour cimenter l'alliance industrielle des peuples, il faut bien moins compter sur les sentimens que sur les intérêts. Des concours du genre de celui qui vient de s'ouvrir à Londres tendent, en dépit des préjugés nationaux, à établir la fraternité des races sur l'échange mutuel des services. Espérons qu'ils contribueront en outre à répandre les élémens de la prospérité sociale, et que le jour viendra où, selon la noble parole du poète lauréat Tennyson, « chaque homme trouvera son bien dans le bien de tous, » — *till each man find his own in all men's good!*

ALPHONSE ESQUIROS.

LES MARINES

DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE

DEPUIS 1815

III.

LES BATIMENS CUIRASSÉS ET L'ARTILLERIE RAYÉE.

I. — LA CUIRASSE ET LE CANON.

Les bâtimens cuirassés sont les plus formidables navires de guerre que l'on ait encore su construire (1); mais il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient la dernière expression du génie des constructeurs, ni surtout que la valeur n'en sera pas modifiée par les découvertes qui peuvent se faire dans d'autres branches de l'art de la guerre.

Au point de vue de la navigation, ils peuvent égaler les navires qu'ils ont remplacés; l'exemple de la *Gloire* et ses deux ans de service si actif, même par les plus mauvais temps, sont là pour le prouver. Cependant les navires cuirassés ne sont pas encore parfaits. Ceux qu'on a construits jusqu'ici, même les meilleurs, ont encore des mouvemens de tangage et de roulis d'une amplitude considérable, qui fatiguent à la longue les équipages, et qui, dans un jour de combat, nuisent à l'exactitude du tir. Ils sont peu agréables à habiter; les prises d'air et de lumière, qu'on ne pourrait multiplier sans diminuer d'autant les vertus de la cuirasse, sont rares à

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

11.514

bord de ces navires, leurs entre-ponts sont comparativement obscurs, leur ventilation laisse encore à désirer. Ce sont des causes de désagrément, ce pourrait même être des causes d'insalubrité, si l'on n'y portait une attention rigoureuse. On reproche encore à ces navires non-seulement d'être très coûteux, mais aussi d'être, dans les conditions actuelles de leur construction, menacés d'une détérioration rapide. L'alliance du fer et du bois dont se composent leurs murailles n'a jamais été très durable à la mer. Le bois pompe facilement l'humidité, et partant il offre des occasions incessantes de s'oxyder aux milliers de chevilles qui fixent les plaques. Une fois oxydées, ces chevilles diminuent de diamètre, jouent dans leurs trous, et détruisent à leur tour la muraille de bois. C'est une cause d'affaiblissement réciproque et continu. On dit enfin que sur ceux de ces bâtimens dont la membrure est en bois et dont la carène est doublée de cuivre jusqu'à la hauteur de la cuirasse, il s'établit par le voisinage des deux métaux un courant galvanique qui tend à les détruire l'un par l'autre.

A bien considérer les choses cependant, ces critiques, et quelques autres qu'il est inutile de reproduire, ne portent que sur des questions de détail que l'art de l'ingénieur résoudra, si même il ne les a pas déjà résolues en partie. La ventilation de la *Gloire* n'a-t-elle pas été améliorée au point de laisser maintenant peu de chose à désirer? Et si même ces divers problèmes devaient être insolubles, ne laisseraient-ils pas toujours subsister, à l'avantage du bâtiment cuirassé, la cause de supériorité militaire qui lui appartient sur tous les navires construits avant lui? Cette cause de supériorité, c'est un degré d'invulnérabilité et d'incombustibilité qui existera toujours, comparativement avec les constructions en bois, et que rien ne peut enlever au navire cuirassé, lors même que l'on inventerait une nouvelle artillerie qui traverserait les cuirasses comme l'ancienne traversait les murailles de bois. Cela peut arriver, mais cela n'est pas, et si la chose était, elle n'empêcherait toujours pas la supériorité de force de résistance que possède le fer de persister et de s'imposer comme élément de construction pour les navires destinés à braver le feu.

Tel que nous le construisons aujourd'hui, le bâtiment cuirassé brave impunément, même aux plus courtes distances, tous les projectiles incendiaires, asphyxians, tous les boulets creux que l'on a déjà expérimentés; ils se brisent en éclats inoffensifs contre ses murailles. Cela seul suffirait pour établir sa supériorité. Quant au boulet plein, la cuirasse de 12 centimètres ou 4 pouces 1/2 anglais d'épaisseur n'a rien à redouter des projectiles de petit calibre; elle ne se laisse entamer que par les gros calibres, et encore dans un

rayon de tir assez restreint, fort inférieur dans tous les cas à celui où l'artillerie des bâtimens de mer peut faire sentir ses coups sur tout ce qui n'est pas cuirassé. Le rapport entre ces deux rayons, qui représentent l'un la zone dangereuse pour le bâtiment, et l'autre la distance à laquelle il peut nuire à l'ennemi, ce rapport s'est trouvé être à peu près comme 8 est à 1, même dans les expériences où l'artillerie a montré la plus grande puissance. Le bâtiment cuirassé peut envoyer utilement les boulets de ses canons à une distance huit fois plus grande que celle où il a quelque chose à craindre pour lui-même. Il en résulte qu'une frégate cuirassée qui posséderait une supériorité de vitesse réelle sur tous les bâtimens d'une flotte non cuirassée pourrait non-seulement éviter le combat, si cela lui convenait, mais pourrait aussi, en se maintenant à distance convenable, combattre et détruire tous les navires de cette flotte, si nombreuse qu'elle fût. Il en résulte encore, et ceci n'est pas moins grave, qu'une division de frégates cuirassées, si elle était maîtresse de la mer, pourrait, dans l'état actuel des choses, et en se tenant aux portées requises, ruiner les ouvrages de Cherbourg ou forcer l'entrée de Portsmouth sans courir elle-même de très grands risques. Les plaques de ses cuirasses lui garantiraient presque l'impunité à des distances où elle accablerait ses adversaires; elle n'aurait à redouter que les coups d'embrasures, ou peut-être encore, jusqu'à un certain point, quelques feux courbes; mais ce ne sont pas là des chances redoutables.

Ainsi la valeur militaire des bâtimens cuirassés, si nous essayons de la résumer en ses termes essentiels, s'exprimera d'un côté par le degré de résistance des plaques au canon, et de l'autre par la puissance de l'artillerie, représentée surtout par la puissance de chacune des bouches à feu qui composent l'armement. Le nombre ne vient qu'en seconde ligne. Soit que l'on cherche à développer les propriétés offensives et défensives des bâtimens cuirassés, soit que l'on étudie les moyens de les combattre, ces deux termes, force de résistance et puissance de l'artillerie, dominent la question, et ils sont si étroitement liés entre eux que le meilleur procédé pour obtenir une formule de la valeur d'un bâtiment cuirassé serait peut-être de les multiplier l'un par l'autre, comme, pour calculer l'efficacité d'une charge de cavalerie, on dit qu'il faut multiplier la masse par la vitesse. Dans ce cas, ce serait la somme des qualités défensives de la cuirasse et celle des qualités offensives de l'artillerie qui fourniraient les deux facteurs de l'opération.

Or qu'a-t-on fait, tant en France qu'en Angleterre, pour les porter toutes les deux à leur plus haut point d'expression? Il n'est pas facile de répondre à cette question. Les deux gouvernemens qui seuls

peuvent l'avoir expérimentée sur une échelle assez large pour se procurer des résultats dignes de quelque créance se sont bien gardés de communiquer au public le produit des études qu'ils ont fait faire et qu'ils poursuivent encore. Ils réservent pour eux ce qu'ils savent, et s'il a transpiré quelque chose de leurs travaux, ce n'est pas beaucoup plus qu'il n'arrive ordinairement lorsqu'un secret est nécessairement connu de plusieurs personnes. Or les diverses commissions qui ont fonctionné, tant en France qu'en Angleterre, étaient composées d'un trop grand nombre de savans ou d'officiers pour que le public, qui s'intéressait à ce problème, n'ait pas pu pénétrer quelque chose du mystère qui l'entourait. Toutefois ce quelque chose est encore bien peu.

C'est la question des plaques qui est restée la plus obscure. La voix publique attribue la supériorité de résistance aux plaques de fabrique française. On assure que dans des expériences comparatives faites au polygone de Vincennes l'excellence des produits français a été démontrée de la manière la plus concluante. Des plaques d'origine anglaise et semblables en tout point à celles du *Warrior* ou du *Black Prince*, si même elles ne provenaient pas des mêmes usines, auraient été éprouvées concurremment avec des plaques restant de la fourniture de la *Gloire*. Les épreuves auraient été aussi variées qu'on aurait pu l'imaginer, et les résultats auraient été toujours les mêmes, c'est-à-dire toujours à l'avantage des produits fournis à notre marine par les ateliers de la maison Pétin et Gaudet, les adjudicataires de la cuirasse de la *Gloire*.

Cette opinion, qui est très accréditée en France chez les hommes spéciaux, paraît être aussi généralement répandue en Angleterre. Nous pouvons en fournir une preuve assez convaincante. Le 8 septembre 1861, l'un des métallurgistes les plus distingués de l'Angleterre, M. Fairbairn, auteur lui-même d'un système particulier de plaques, membre de la commission nommée en Angleterre pour étudier la question et président pour cette année de la *British Association*, disait en propres termes à la séance de cette société : « *From what I could learn of the quality of iron used in other countries, ours is no quite so good;* d'après ce que je puis savoir de la qualité du fer employé dans d'autres pays (à la fabrication des plaques), le nôtre n'est pas aussi bon. » L'opinion de M. Fairbairn serait à elle seule d'un très grand poids; mais ce qui ajoute considérablement encore à l'autorité de ces paroles, c'est qu'à la séance où il s'exprimait ainsi assistaient sir William Armstrong, M. Scott Russell, le capitaine Blakely, M. Reed, sir J. Dalrympe Hay, c'est-à-dire les personnes qui portaient le plus grand intérêt à la question, et aucune n'a contesté l'affirmation du président.

Maintenant à quoi tiendrait cette supériorité des produits français? Les uns disent qu'elle vient de la qualité de nos fers, qui, étant naturellement plus doux, ceux surtout qui sont traités au bois dans le Berry, en Algérie, dans les Pyrénées, sont aussi moins cassans que les fers anglais, plus élastiques, moins facilement entamés par le choc du boulet. D'autres prétendent que nous devons nos avantages aux procédés de la fabrication. Est-ce le hasard, est-ce une direction plus attentive et plus éclairée, qui nous a fait du premier coup mettre la main sur le procédé de fabrication qui serait le meilleur? Quoi qu'il en soit, la cuirasse anglaise ou française de 4 pouces et demi ou de 12 centimètres d'épaisseur a mis hors d'usage toute l'ancienne artillerie, et plus encore que tout le reste les canons et les projectiles de l'ancienne artillerie qui dans leur temps passaient à bon droit pour être les plus redoutables. C'est la vérité pure et simple; mais comme elle peut sembler paradoxale, il ne sera sans doute pas inutile de l'expliquer.

Jusque vers 1820, l'artillerie des bâtimens de mer différait très peu de celle qui s'employait à terre, sauf la carronnade, arme à courte portée, à tir très inexact qui figurait seulement sur les gaillards ou dans les batteries à barbette, mais qui rendait de bons services dans les combats engagés de près, et qui surtout avait l'avantage de pouvoir être manœuvrée par un très petit nombre de canonniers. Sauf la carronnade, l'artillerie des vaisseaux ne se composait que de pièces exactement pareilles à quelques-unes de celles qui jouaient leur rôle à terre dans les siéges, sur les remparts ou sur les côtes. Depuis le calibre de 12, qui composait l'armement des batteries des petites frégates, jusqu'au 36, qui faisait l'orgueil de la batterie basse dans les vaisseaux à trois ponts, et en passant par le 18, le 24 et le 30, bouches à feu et projectiles de la marine ou de l'armée étaient les mêmes et fonctionnaient dans les mêmes conditions, c'est-à-dire à raison de charges de poudre égales au tiers du poids du boulet pour le tir dit de plein fouet dans l'armée et le combat sur les vaisseaux. Mais si les marins avaient la carronnade, par contre ils ne savaient faire usage ni des feux courbes, ni des projectiles explosibles et incendiaires, ailleurs que sur leurs bombardes, qui n'étaient pas des bâtimens propres aux batailles navales.

Telle était la situation, lorsqu'un officier de l'armée, le chef de bataillon, depuis général Paixhans, se mit à étudier la question pour le compte des marins. Il y fit une révolution complète, et qui n'est pas sans analogie avec ce qu'avait fait Vauban lorsqu'il introduisit le tir à ricochet dans la guerre de siége. Vauban prouva par l'expérience qu'en tirant les canons à charge réduite, et sous un grand angle, le projectile animé d'une vitesse comparativement très faible

et qui le faisait rebondir par-dessus les obstacles au lieu de les pénétrer en droite ligne, conservait cependant assez de puissance pour pouvoir aller mettre hors de combat derrière leurs remparts les canonniers et le matériel de défense d'un front attaqué. Par ce procédé, il arrivait à obtenir des résultats plus rapides qu'avec la charge et le tir de plein fouet, qui enterraient un nombre énorme de projectiles dans les épaulemens avant de ruiner les moyens de défense de l'adversaire. Il réservait les grosses charges et les feux directs presque exclusivement pour battre en brèche, lorsqu'il avait poussé ses travaux jusque par le travers du fossé. Relativement à ce qu'on avait fait jusqu'alors, c'était une grande économie de temps, d'argent et de matériel, et par suite une grande force donnée à l'offensive. En réduisant volontairement la puissance absolue de ses armes, Vauban en avait augmenté, dans une proportion notable, l'efficacité pratique. Le général Paixhans fit de même. N'ayant à combattre ni des épaulemens en terre, dont la résistance inerte est si considérable, ni des murailles de pierre ou de brique, qui ne peuvent être ruinées que par des projectiles doués d'une puissance assez vive de choc ou de pénétration, il renonça aux canons dont les coups étaient capables de percer de part en part les deux murailles d'un vaisseau, mais en n'y produisant que des trous qu'il était facile de boucher. Il les remplaça par des bouches à feu dont les projectiles, animés d'une force vive très inférieure, étaient par cela même d'autant plus redoutables aux murailles de bois; au lieu de les traverser, ils ne devaient y faire que leur logement, et de plus, en réduisant la longueur de l'âme des pièces, en diminuant les charges de poudre, il faisait en sorte que les projectiles pouvaient être creux, explosibles, chargés de matières incendiaires qui éclataient dans les murailles de bois comme des fourneaux de mines, ouvrant des brèches fatales et propageant l'incendie. Comparativement à celles qu'il fit adopter, les pièces d'autrefois dépassaient le but, elles franchissaient les obstacles au lieu de s'y arrêter pour les détruire; leur longueur et la force des charges sous lesquelles elles tiraient rendaient presque impraticable l'emploi des obus. Le canon Paixhans, beaucoup plus court, réduisant les charges à moins que le septième du poids du projectile, tirant sous de grands angles pour conserver sa portée, infiniment plus léger que les autres, et mettant à profit le bénéfice de cette légèreté pour arriver à des calibres dont on n'avait encore eu jusque-là aucune idée dans l'artillerie navale, le canon Paixhans a été l'arme la plus redoutable de son temps. Il en a fourni des preuves éclatantes dans les deux engagemens où il fut employé contre des navires : au combat de Sinope, où en moins d'une heure la flotte turque fut presque complétement détruite ou brûlée par

l'artillerie des Russes, et au mois de mars de cette année même, lorsqu'il sembla que les dix canons du *Merrimac* allaient avoir raison dans une après-midi de toute une flotte en bois.

Après de pareils exemples, il n'est pas étonnant que le canon Paixhans conserve encore dans le public une réputation qui pourtant ne peut plus se soutenir en présence des faits nouveaux. En Amérique, il paraît qu'on n'est pas encore tout à fait désabusé à ce sujet, car on continue à y employer sur une grande échelle les *Dohlgreen*, les *Columbiades* et autres imitations du canon Paixhans; il est à penser cependant que l'on doit commencer à revenir de cette erreur, instruit comme on a dû l'être par la rencontre du *Merrimac* et du *Monitor*, qui ont pu se combattre bord à bord pendant plusieurs heures sans se faire presque aucun mal. Si imparfaitement cuirassés qu'ils fussent tous deux, ils sont sortis du combat presque sans blessure, et cela n'a rien qui doive surprendre quand on réfléchit que la puissance du canon Paixhans était en raison même de la faiblesse de pénétration de ses projectiles, qu'il avait été calculé pour cela par son inventeur, et le général lui-même avait une conviction si bien formée sur ce point, qu'il n'a cessé pendant toute sa vie de prêcher l'emploi des cuirasses de fer comme le seul moyen de réduire à néant sa propre invention.

Le remède est souverain : les projectiles creux du canon-obusier, et il n'en peut pas tirer d'autres, se réduisent en poussière contre des cuirasses même peu résistantes, absolument comme le feraient les bocaux de cristal dans lesquels les enfans s'amusent à voir nager des petits poissons rouges. La force de choc ou de pénétration qui était suffisante pour entamer avec de si terribles effets les murailles de bois est nulle contre les plaques de fer.

Faut-il donc retourner aux anciens canons, qui, on le sait, pouvaient être accusés, dans le tir contre les murailles en bois, de dépasser souvent le but utile par excès même de puissance? C'est le parti qu'ont pris les Anglais pour l'armement du *Warrior*; mais on doit croire que c'est en attendant mieux, car des expériences concluantes ont démontré que les plus grosses pièces des anciens systèmes étaient sans effet, même à courte distance, contre les plaques de 12 centimètres. Leurs projectiles pleins et en fonte se brisent en morceaux inoffensifs, ceux de fer forgé qui ont été essayés s'écrasent sur les cuirasses et ne les pénètrent pas. Les Anglais ne sont parvenus à percer des plaques de 4 pouces 1/2 avec un canon à âme lisse et à boulet sphérique qu'en construisant tout exprès un canon gigantesque, long de 14 pieds, du poids de 12 tonnes, du calibre de 156, se tirant avec une charge de 50 livres de poudre, et qui encore n'a donné de résultat qu'à la distance de 200 yards

ou 180 mètres. Et il faut ajouter que ce canon, fabriqué avec un soin extrême sous la direction de sir William Armstrong, a donné des signes de faiblesse après le quatrième coup, et qu'il passe pour être hors de service après avoir tiré six coups seulement! En tout cas, le poids, les dimensions, les reculs si violens de ce canon, ne permettraient pas de l'employer dans l'artillerie navale.

Dans cette lutte entre l'offensive, représentée par le canon, et la défensive, par la cuirasse, la victoire serait donc probablement restée à celle-ci, si l'invention de l'artillerie rayée n'était pas venue modifier les situations en augmentant d'une façon très notable la puissance des moyens d'attaque. En effet, et outre les qualités très supérieures qui lui appartiennent comme portée, comme justesse de tir, etc., l'artillerie rayée possède un avantage très considérable dans cette question : c'est qu'à calibre égal, ses projectiles allongés, maintenus dans leur course par leur forme et par leurs ailettes, conservent beaucoup plus longtemps et portent beaucoup plus loin que les boulets sphériques la force vive qui les a mis en mouvement dans l'âme du canon par la conflagration de la poudre. Ceci revient à dire qu'ils ont dans tous les cas une puissance de pénétration beaucoup plus grande, et en regard des cuirasses c'est la qualité principale à rechercher.

Si l'on consulte les tables de tir qui ont été dressées pour l'instruction des officiers d'artillerie, voici en effet ce qu'elles enseignent :

Le canon-obusier ou canon Paixhans, de 22 centimètres de diamètre (1), tirant avec une charge de poudre de 3 kilogrammes 1/2, lance un boulet creux avec une vitesse initiale de 411 mètres par seconde, réduite à une vitesse de 380 mètres à la distance de 100 mètres, et de 158 mètres seulement à 1,200 mètres de distance. — Le canon de la marine de 50, tirant à la charge de 8 kilogrammes de poudre, lance un boulet plein avec une vitesse initiale de 485 mètres, qui se trouve successivement réduite dans le parcours du projectile à 458, 351, 265, 190 et 162 mètres aux distances de 100, 600, 1,200, 2,000 et 2,400 mètres. — Le canon de la marine de 30 long, tirant à la charge de 5 kilogrammes, lance son boulet plein du poids de 15 kilogrammes avec une vitesse initiale de 485 mètres par seconde, comme le canon de 50; mais cette vitesse se réduit aux chiffres de 452, 328, 235, 159 et 132 mètres aux distances de 100, 600, 1,200, 2,000 et 2,400 mètres.

Comparant maintenant ces vitesses à celles du canon rayé, on

(1) Dit communément de 80, parce que le volume des projectiles aurait correspondu, s'ils avaient été pleins, au calibre de 80.

trouve que le canon rayé de 30, n° 1, lance son boulet plein dit ogivo-cylindrique, et à la charge de 3 kilogrammes 1/2, avec une vitesse initiale de 324 mètres, inférieure par suite de la différence de la charge à la vitesse initiale des canons-obusiers ou des canons ordinaires, mais qui ne se trouve réduite qu'à 309 mètres à la distance de 360 mètres, à 284, à 251, à 228, à 209, à 199, à 188, à 178, à 167, à 155 enfin aux distances de 1,000, 2,000, 3,000, 4,500, 5,000, 5,500, 6,000 et 6,150 mètres. L'avantage est, comme on le voit, très considérable pour le canon rayé. Sans parler de la portée, la puissance de pénétration, représentée par la vitesse des projectiles, croît énormément plus, ou, si on l'aime mieux, décroît infiniment moins que celle des projectiles ordinaires. En d'autres termes, les boulets ogivaux de 30 kilogrammes et du calibre de 30, lancés avec des vitesses initiales de 374 mètres, ont à 300 mètres une force vive au moins égale à celle des boulets sphériques et pleins de 50 du poids de 25 kilogrammes, et tirés à la charge de 8 kilogrammes.

Des études déjà faites, il semble résulter, comme une donnée acquise à la science, que les boulets ogivaux éprouvent de la part de l'air une résistance tout au plus égale à la moitié de celle qui retarde dans sa course un boulet sphérique de même poids, de même diamètre, et animé au départ de la même vitesse initiale. Cette résistance, pour les projectiles ogivaux du canon rayé de 30, est considérée comme proportionnelle au cube de la vitesse.

La forme du projectile étant acceptée avec les conséquences qu'elle entraîne pour la bouche à feu, la question véritablement importante est donc d'augmenter les vitesses, autant que faire se peut, par l'augmentation des charges de poudre que la pièce peut supporter avec sécurité et en restant maniable. C'est ce qu'on a obtenu en France, au moins dans de certaines limites. Les pièces dites de 30, qui sont aujourd'hui en service à bord de la *Gloire*, lancent, à la charge de 7 kilogrammes 1/2, des projectiles du poids de 45 kilogrammes qui percent les plaques des cuirasses, mais à la distance d'une quarantaine de mètres seulement. Nous pourrions cependant être assez fiers de ces pièces, car elles sont encore, parmi celles qu'emploient toutes les marines du monde, les seules qui aient donné de pareils résultats; mais nous avons fait mieux encore. Des pièces qui ont été expérimentées pendant l'été de 1861 ont produit, avec des charges de 12 kilogrammes de poudre, des résultats beaucoup plus considérables : elles ont traversé les plaques de 12 centimètres à 1,000 mètres de distance, sans que l'expérience ait jamais manqué toutes les fois qu'elle a été faite dans ces conditions. C'était un fait consommé dès le mois d'août 1861; aussi avons-nous été

très surpris de voir l'autre jour que, dans une séance de la chambre des communes, le ministre de la guerre, sir G. Cornwal Lewis, ait affirmé de la manière la plus positive qu'il n'existait sur la terre aucune pièce capable de percer les plaques à 1,000 yards, c'est-à-dire à 900 mètres de distance. Non-seulement il y en a une, mais il y en a deux, car les pièces dont nous parlons sont de modèles différens, fournies qu'elles ont été l'une par l'artillerie de l'armée, l'autre par l'artillerie de la marine. Ce sont des faits de notoriété publique; malheureusement nous ne savons rien de plus au sujet de ces armes redoutables.

II. — L'ARTILLERIE RAYÉE.

Maintenant, après avoir accusé de pareils résultats, on comprendra que c'est désormais l'artillerie rayée qui doit seule nous occuper, et que, dans cette étude, c'est la part que la France et l'Angleterre peuvent s'attribuer dans les travaux d'où sont sorties les nouvelles machines de guerre qui doit surtout attirer notre attention. A cet égard, nous sommes mieux renseigné qu'au sujet des plaques. Malgré les précautions que tous les gouvernemens ont prises pour conserver le secret de leurs travaux, il n'a pas pu cependant ne pas transpirer beaucoup de choses sur les résultats auxquels on est arrivé dans les divers pays; chacun aujourd'hui veut avoir son artillerie rayée, et chacun, tout en faisant de grands efforts pour tenir secrète la découverte qu'il croit avoir faite, ne peut pas s'empêcher de vanter quelque peu sa recette lorsqu'on annonce que des voisins ont obtenu tels ou tels résultats; à ces résultats, on oppose les siens, et ce n'est pas seulement l'amour-propre qui pousse à le faire, c'est aussi le désir d'entretenir la confiance de ses soldats dans les armes qu'on leur fournit. Ces révélations ont déjà engendré bien des discussions qui ont contribué à éclairer le public. Ensuite il y a des gouvernemens, comme le gouvernement anglais par exemple, qui ont eu la main forcée jusqu'à un certain point, et qui ont été dans l'obligation de rendre quelque compte à leurs sujets de l'argent qu'on leur demandait pour renouveler le matériel des armées nationales. Enfin il y a des artilleries, comme la nôtre, qui, s'étant déjà montrées avec un grand éclat en Kabylie, à Magenta, à Solferino, en Chine, en Cochinchine et ailleurs, sont nécessairement plus ou moins connues de l'étranger, qui ne s'est pas fait faute de les discuter.

Nous croyons que l'épreuve de la discussion ne nous a pas moins profité que celle du champ de bataille, et cela ne doit pas étonner. Quoique nous n'ayons inventé ni la poudre, ni les canons, l'artille-

rie française a toujours joui d'un prestige réel aux yeux de l'étranger. Les contemporains parlent avec admiration du parc d'artillerie que Charles VIII emmena en Italie en 1492; les canons de François Ier ont été aussi célèbres dans leur temps; le matériel réuni discrètement par Henri IV dans les bâtimens de l'Arsenal produisit une grande sensation en Europe, lorsqu'à la mort du roi on vint à connaître l'importance de ses préparatifs. L'artillerie de Louis XIV, qui fit tant de siéges, était aussi très renommée. Plus près de nous encore, le matériel qui portait le nom de l'inventeur, le général Gribeauval, matériel qui a fait toutes les guerres de la république et de l'empire, a joui d'une véritable réputation. Depuis, le matériel créé sous la restauration (1), les canons du général Paixhans et celui de l'empereur Napoléon III ont dignement soutenu notre renom comme artilleurs. Devions-nous rester en arrière des autres sur la question de l'artillerie rayée?

Nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir eu les premiers l'idée de rayer les canons. Dès le premier jour où l'on reconnut la supériorité que possédaient à beaucoup d'égards les fusils rayés sur les fusils à âme lisse, on paraît avoir travaillé dans tous les pays à faire des pièces d'artillerie rayées. Il y a trois ou quatre siècles peut-être que ce projet n'a pas cessé de fermenter dans les imaginations; aussi est-il probable que la question de priorité ne sera jamais résolue avec quelque certitude. De nombreux témoignages existent au musée d'artillerie de Saint-Thomas-d'Aquin, qui prouvent que nos devanciers ont été fort occupés de ce problème. Ils ont fait des canons rayés de plusieurs systèmes, mais ils n'en ont pas fait un seul qui ait répondu aux exigences de la pratique. Aussi le véritable point à débattre par l'amour-propre des contemporains, c'est la question de savoir quelle est l'armée qui la première a produit sur les champs de bataille un matériel d'artillerie rayée. Or la réponse à cette question ne peut être discutée par personne : c'est la France qui, en 1859, a la première conduit en campagne une armée exclusivement pourvue d'artillerie rayée, laquelle artillerie, pour parler plus exactement encore, n'était que la reproduction sur une grande échelle d'un certain nombre de pièces qui, en 1856 déjà, avaient figuré avec un succès décisif dans la campagne de Kabylie. Toutefois la date de 1856 ne serait pas encore celle de l'année où s'est produit en France un système réellement pratique d'artillerie rayée; ce se-

(1) Pour être juste, il faut reconnaître que c'est aux Anglais que nous avons emprunté l'idée de l'artillerie montée. Ils ont été les premiers à s'en servir sur le champ de bataille, comme ce sont eux aussi qui ont inventé la carronade. Nos voisins se sont aussi donné beaucoup de peine pour perfectionner les fusées de guerre; mais c'est une arme qui paraît n'avoir jamais été très estimée chez nous.

rait à 1842 qu'il faudrait remonter. Au moins c'est ce que nous devons conclure d'une note qui parut dans *le Moniteur* du 5 août 1859, au lendemain de la campagne d'Italie, et dont la rédaction fut attribuée par le bruit public à la plus haute autorité. Cette note était ainsi conçue : « L'empereur, qui ne laisse jamais sans récompense un service rendu, vient de nommer colonel d'artillerie M. le lieutenant-colonel Treuille de Beaulieu, directeur de l'atelier de précision, pour la part capitale qu'il a prise à la création du nouveau système de canons rayés qui, dès l'année 1842, avait déjà été de sa part l'objet d'études suivies et d'ingénieuses théories que l'expérience a pleinement confirmées. »

Le véritable inventeur de notre canon rayé serait donc M. le colonel Treuille de Beaulieu, et si le journal officiel ne le dit pas plus expressément, c'est qu'à cette époque il y avait engagés dans la question beaucoup de talens et d'amours-propres respectables que l'on tenait à ne pas froisser tout en rendant justice à qui de droit. La vérité toute simple serait, si nous sommes bien informé, que, lorsqu'en 1855 la volonté de l'empereur eut saisi les sommités de l'arme du problème de l'artillerie rayée en exigeant presque une solution, un certain nombre d'officiers se trouvèrent aussitôt capables de produire des projets, et que, lorsqu'il fallut choisir entre ces projets, on trouva que non-seulement le système proposé par le colonel Treuille de Beaulieu était plus avantageux que les autres, mais encore que l'inventeur pouvait faire remonter jusqu'à 1842 l'époque où il avait exposé les principes qui ont servi de base à ses travaux.

Nos voisins cherchaient depuis quelque temps déjà à se pourvoir d'une artillerie rayée, lorsque le bruit du canon de Solferino leur apprit ce que nous avions trouvé. Alors l'administration anglaise, pressée par le désir d'avoir, elle aussi, son canon rayé, et choisissant entre les divers systèmes qui lui étaient présentés, se décida pour celui que proposait un métallurgiste du nord de l'Angleterre, M. Armstrong. Comme chez nous, il y avait eu en Angleterre un assez grand nombre de compétiteurs : M. Lancaster, M. Joseph Whitworth, le capitaine Blakely, M. Scott, etc.; mais ils étaient tous écartés au profit de M. Armstrong, dont l'invention était exaltée au-dessus de toutes les autres, à qui l'on faisait de très beaux avantages pécuniaires et à qui l'on accordait par-dessus le marché des titres honorifiques, car il devenait chevalier du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande sous le nom de sir William Armstrong.

Si nous rappelons ces détails, que personne d'ailleurs ne peut avoir oubliés, c'est sans intention maligne à l'égard de sir William

Armstrong. En ce qui le concerne, nous nous en rapportons pleinement au sentiment d'admiration que l'ingénieuse fertilité de ses combinaisons a excité chez tous les hommes spéciaux, et nous ne saurions rendre un trop sincère hommage à la modestie qu'il a toujours montrée lorsque le vent de la faveur populaire semblait emplir ses voiles, à la loyauté de son langage toutes les fois qu'il a eu à parler en public, au libéralisme des idées qu'il a exposées tout récemment encore lorsque dans une question personnelle il demandait la réforme des lois relatives aux brevets d'invention. Tout cela fait grand honneur à sir William Armstrong, mais a-t-il fait un canon supérieur aux autres? et s'il ne l'a pas fait, ne devons-nous pas craindre un de ces retours de mauvaise humeur qui portent les Anglais à s'en prendre à nous de leurs mécomptes, comme ils l'ont fait à propos des vaisseaux à vapeur et des frégates cuirassées?

Le canon anglais et le canon français ont figuré ensemble dans la dernière expédition contre la Chine; lequel a le mieux fait? Dès le début de la campagne, les Anglais, on doit se le rappeler, se sont empressés de proclamer la supériorité de leurs armes; mais ensuite on a pu remarquer que tous les éloges adressés d'abord au canon Armstrong allaient toujours en s'affaiblissant, et ont même fini par suspendre tout à fait leur concert. Pourquoi? C'est que la loyauté anglaise a reculé devant des affirmations dont les faits ont peu à peu démontré l'inexactitude. A la prise des forts de Ta-kou, qui fournit la première occasion aux deux artilleries de se montrer, les Anglais attaquaient la gauche de l'ennemi, et les Français la droite; nous agissions à d'assez grandes distances les uns des autres, et, comme il arrive toujours en pareil cas, on s'est attribué chacun et de bonne foi la plus grosse part dans le succès obtenu. Les journaux anglais, en rendant compte de ce fait d'armes, étaient pour la plupart remplis de chants de triomphe en l'honneur du canon Armstrong. Le *Times* se distingua entre tous dans cette occasion, et la preuve qu'il le fit avec la meilleure foi du monde, c'est que la lettre où son correspondant annonçait avec tant d'assurance l'infériorité de notre artillerie commençait par exposer avec une adorable candeur comment, dès la première marche, les *batteries de campagne* des Anglais n'avaient pas pu suivre le mouvement de l'armée alliée, et avaient dû doubler leurs attelages en renvoyant une partie de leurs caissons à Peh-tang, tandis que nos canons et nos caissons, traînés chacun par quatre petits chevaux japonais à peine dressés, suivaient partout la troupe avec une aisance qui excitait l'admiration naïve de l'écrivain anglais. Si l'infortuné M. Bowlby eût vécu, s'il avait pu accompagner les alliés dans leur marche sur Pékin, surtout s'il avait assisté à la bataille de Pali-kao le 21 septembre 1860,

il est fort probable qu'il aurait baissé de ton. Après cette affaire, où les canonniers des deux nations, agissant côte à côte, purent apprécier mutuellement la valeur de leurs armes, les militaires anglais n'ont pas caché ce qu'ils pensaient du mérite relatif des deux artilleries. Les lettres particulières de nos officiers nous l'ont conté, et ce qui confirme à nos yeux le dire de ces lettres, c'est que nous ne connaissons pas encore un seul témoignage rendu par aucun de ceux qui ont fait cette campagne en faveur du canon Armstrong. Tous les éloges qui en ont été faits sont dus à des personnages de l'ordre civil dont la compétence peut être contestée. Quant aux militaires, ils se sont tus. Le major Hay, qui avait été envoyé en Chine avec la mission spéciale d'informer son gouvernement des résultats que la nouvelle artillerie fournirait devant l'ennemi, a fait un rapport; mais le gouvernement anglais n'a jamais permis que ce rapport fût publié, quoique bien souvent on lui en ait demandé l'impression. En Angleterre, en présence du parlement, c'est un symptôme qui ne laisse pas d'avoir une grande signification.

Laissons là toutefois l'expédition de Chine et l'artillerie de campagne pour parler des canons qui peuvent être employés sur les bâtimens de mer, et qui doivent ici nous intéresser particulièrement. C'est une question délicate, car elle n'a encore reçu, que nous sachions, aucune solution définitive, ni chez nous, ni chez nos voisins; mais on va voir la différence des bases sur lesquelles on a travaillé, et des résultats auxquels on est déjà parvenu dans les deux pays.

L'arme française, qu'elle soit canon de campagne, de siége, de côte, de rempart ou de vaisseau, est une arme nouvelle, construite sur des principes de balistique tout nouveaux. C'est une arme rayée; mais, que l'on note bien ceci, ce n'est pas une arme à projectile forcé. C'est là le caractère principal qui la distingue du canon Armstrong et de toutes les armes rayées qu'on avait fabriquées jusqu'ici : carabines, fusils, pistolets, qu'ils fussent à culasse mobile ou à canon d'une seule pièce, ils se chargeaient avec une balle de plomb que l'on forçait par suite de sa ductilité à se mouler elle-même dans les rayures du fer du canon, soit qu'elle fût introduite par la culasse dans une chambre d'un calibre plus grand que celui du fusil, soit qu'on l'introduisît par la bouche en l'écrasant au fond de l'arme avec un maillet ou avec une baguette puissante qui la contraignait à entrer dans les rayures. Dans le canon français, rien de pareil. Les divers systèmes, car il y en a encore plusieurs qui sont en présence pour ce qui tient à l'armement des vaisseaux, ont tous ce point commun, que les projectiles s'y meuvent dans l'âme des pièces avec autant de facilité que dans l'intérieur des anciennes

pièces à âme lisse. Maintenu par ses ailettes et suspendu pour ainsi dire dans une position concentrique à l'axe de la bouche à feu, le projectile semble éviter autant que possible tout point de contact avec les parois intérieures du canon, et n'était la friction que subissent les ailettes pour prendre le mouvement de rotation, on serait tenté de croire que le projectile s'échappe de la pièce presque sans l'avoir touchée. Encore cette friction est-elle très légère, comme on peut s'en convaincre en visitant dans nos polygones les boulets qui ont servi au tir des écoles. A peine si les ailettes portent les traces du frottement qu'elles ont éprouvé dans les rayures. Ce sont là les conditions qui nous ont permis de conserver le bronze avec tous les avantages qu'il offre pour le service de campagne, qui ont rendu si facile et si peu coûteuse la transformation de l'ancien matériel, qui font que tous les canons français indistinctement peuvent se charger par la bouche. Pour les petites pièces, pour l'artillerie de campagne, qui combat toujours à découvert, c'est, à tous les points de vue imaginables, une propriété très précieuse. Et si l'on a cherché à faire chez nous des pièces qui pussent se charger par la culasse, c'est uniquement pour le gros calibre, qui, soit dans les siéges, soit sur les côtes, soit sur les vaisseaux, combat toujours à l'abri de remparts ou de la muraille des navires. Dans cette position et avec les longues et pesantes pièces de cette artillerie, il est important en effet, pour la rapidité et pour la commodité du tir comme pour la sécurité des servans, de pouvoir charger les canons par la culasse. Combien d'hommes, et des meilleurs, ne seraient pas épargnés dans un combat naval, si les chargeurs et les premiers servans de gauche n'étaient pas obligés de se montrer en dehors des sabords pour charger les pièces! combien d'existences précieuses eussent été sauvées à Sébastopol, si le système de construction des pièces employées à ce siége fameux n'eût pas forcé les premiers servans à se montrer dans les embrasures où ils servaient de cible aux tirailleurs de l'ennemi!

Chez nous, l'administration de la marine, lorsqu'elle fut saisie de la question de l'artillerie rayée, partit de principes à peu près semblables à ceux qui guidaient l'armée de terre; mais, dans l'application, elle suivit des erremens assez différens. Le département de la marine compte, parmi les corps dont il se compose, un régiment d'artillerie où certes les talens ne manquent pas, et qui eut l'ambition bien naturelle et bien légitime de vouloir continuer à faire ce qu'il faisait jusque-là, c'est-à-dire à fournir l'artillerie des bâtimens de mer. De son côté, l'administration supérieure du département était sans doute bien aise de conserver l'indépendance dont elle jouit vis-à-vis du ministère de la guerre, et elle était très

désireuse, pour la commodité de son service autant que par amour-propre, de ne pas se laisser mettre dans une situation où elle aurait pu être exposée à attendre son matériel d'arsenaux qui n'étaient pas sous son autorité directe. De ce concours de désirs et de volontés naquit en 1856 un matériel d'artillerie rayée qui constituait un progrès immense sur le passé. Les découvertes et les travaux qu'on a faits depuis cette époque permettent peut-être aujourd'hui de faire la critique de cette artillerie; mais, au moment où elle parut, elle était incontestablement très supérieure à tout ce que possédaient les autres marines, et même, pour être tout à fait juste, il ne faut pas oublier qu'après tout ses canons ont subi avec quelque honneur les épreuves de la pratique. En 1858, plusieurs de nos bâtimens armés de pièces fournies par l'artillerie de marine, le *Phlégéton* entre autres, prirent une part très brillante aux opérations devant Canton, et n'eurent à regretter aucun accident. En 1860 aussi, les quatre canonnières qui, sous les ordres du vaillant amiral Page, jouèrent le rôle principal dans la réduction du grand fort de Ta-kou étaient pourvues de pièces qui venaient de la même origine. A tout prendre, c'était, même avec ses défauts, une artillerie pratique, et l'on n'en saurait peut-être pas dire autant de toutes les artilleries qui ont été adoptées en d'autres pays.

Quoi qu'il en soit, l'empressement que mettait l'administration de la marine à montrer qu'elle était capable de se suffire à elle-même ne devait pas la soustraire à la nécessité d'entrer en concurrence avec l'artillerie de l'armée. Elle avait fait des preuves honorables; mais, s'il se produisait en dehors d'elle des questions à peu près identiques à celles qu'elle avait entrepris de résoudre, n'y aurait-il pas lieu de comparer ce qu'elle avait fait avec ce que feraient les autres, et si par hasard les autres faisaient mieux, ne lui faudrait-il pas se modifier elle-même en sacrifiant quelques-unes de ses œuvres? Ces questions ne tardèrent pas à se présenter. Entre canons de remparts ou canons de côtes et canons de vaisseaux la similitude est grande, les calibres sont les mêmes, les conditions du service et du tir sont à peu près pareilles; il n'y a de différence quelque peu notable que dans les affûts, ce qui assurément n'est presque rien. Aussi, lorsque l'artillerie de l'armée, après avoir pourvu à son matériel de campagne, passa à l'étude du matériel destiné à la défense des côtes et des places fortes, il dut nécessairement y avoir lieu à comparaison entre les produits des deux départemens. Il en a été de même lorsqu'on a abordé la question des pièces à chargement par la culasse, de même encore pour presque tous les détails de l'armement.

Dès 1856, les deux départemens s'étaient vus en présence au

sujet d'une question d'intérêt commun. Chacun d'eux se trouvait alors à la tête de plusieurs milliers de pièces de fonte des anciens modèles : canons de 24, de 30, de 36, de 50, obusiers de 30 et de 80, dont la construction avait coûté un bon nombre de millions, et qu'il paraissait dur de jeter au rebut pour les revendre tout simplement au poids comme vieille fonte hors de service. Était-il possible cependant d'en tirer parti? La chose paraissait difficile, car d'une part on ne pouvait songer à leur faire subir l'opération de la rayure qu'en les affaiblissant, et de l'autre on ne pouvait en faire des canons rayés qu'en leur imposant comme conséquence nécessaire la condition de supporter des efforts de poudre plus considérables que ceux pour lesquels ils avaient été calculés, de tirer des projectiles d'un poids au moins double de celui des anciens boulets sphériques. Tel était le problème. Ce fut l'artillerie de l'armée qui le résolut, grâce encore, dit-on, à l'imaginative de M. le colonel Treuille de Beaulieu. Il proposa de renforcer la partie arrière des pièces, celle qui supporte le plus grand effort au moment de la conflagration de la poudre et du départ du boulet, au moyen d'un corset composé de bandes ou de *frettes* d'acier qui, appliquées à chaud, devaient, en se contractant par le refroidissement, se marier avec les pièces et en augmenter la solidité dans des proportions suffisantes. Ce procédé simple et d'une exécution facile a complétement réussi. Les nombreux essais qui ont été faits avec des canons frettés et pourvus d'appareils à chargement par la culasse ont uniformément produit les résultats les plus satisfaisans. Les pièces dont on a voulu absolument avoir raison n'ont cédé qu'après avoir supporté des charges énormes de boulets et de poudre (ce qui est le point le plus important), qu'après avoir tiré des milliers de coups, dont un bon nombre dans les conditions du tir à outrance. Ce qui n'est pas moins remarquable encore, c'est que ce ne sont jamais les frettes ni les appareils de chargement par la culasse qui ont succombé; tous les désordres qui ont amené la rupture des pièces se sont manifestés dans l'ancienne fonte. Sans doute des canons neufs que l'on fondrait aujourd'hui tout exprès devraient être supérieurs aux canons des anciens modèles qui ont subi l'opération du frettage, mais il n'en est pas moins vrai que grâce à ce procédé ingénieux on a pu conserver à l'état un matériel d'un prix très considérable, et qui, rajeuni comme il l'est aujourd'hui, peut soutenir la comparaison avec tout ce qu'on a fait de mieux partout ailleurs.

Autant que nous pouvons le savoir, les premières expériences des pièces frettées furent faites en 1858 et 1859 à Vincennes et à Toulon, en présence et avec le concours des marins. Dès le premier moment, ils purent voir que le débat allait commencer entre l'artille-

rie de la marine et celle de l'armée. La pièce qu'on mettait sous leurs yeux n'était pas seulement frettée, elle était encore rayée à six rayures au lieu des trois adoptées par la marine, et de plus elle était pourvue d'un appareil à chargement par la culasse. La discussion se trouvait par le fait engagée entre les deux armes; depuis lors elle n'a pas cessé, et, selon toute vraisemblance, elle durera quelque temps encore. Nous n'en connaissons pas assez sûrement les détails pour essayer de les exposer au public, et les connussions-nous, il est probable que nous ne voudrions pas intervenir dans une matière aussi délicate. Mesurer leur part à des amours-propres de corps que nous devons respecter également, déclarer la supériorité du mérite de certains officiers sur celui de leurs camarades, ce serait une tâche que nous n'oserions pas entreprendre, lors même que nous pourrions croire à une compétence que nous ne possédons pas, lors même que nous aurions en main toutes les pièces qui nous manquent, et qu'il nous faudrait connaître avant d'essayer de prononcer dans un pareil procès. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est si la France a été bien et heureusement servie. Or nous croyons pouvoir affirmer qu'à cet égard nous n'avons rien à envier à aucun autre pays. Si nous ignorons les questions de détails et de personnes, si nous ne connaissons pas les procédés et les inventions qui ont été proposés et débattus, repoussés ou adoptés, il est cependant de certains résultats généraux qui ne sont plus des mystères, et que nous sommes heureux de constater. Ils peuvent se résumer ainsi : — La France possède une artillerie rayée qui est le produit de conceptions originales, de théories nouvelles qui font honneur au savoir et à l'esprit d'invention de ses officiers. — Cette artillerie, dans toutes les occasions qu'elle a eues déjà de se montrer, a donné des effets formidables contre l'ennemi, et elle a soutenu avec avantage tout essai de comparaison. — Cette artillerie peut s'employer dans tous les services de terre et de mer, de campagne ou de siége, sur les remparts ou dans les batteries des vaisseaux. — Cette artillerie, qu'elle soit de bronze ou de fer, de petit ou de gros calibre, a su se créer un matériel en transformant à son usage celui qui existait avant elle, et elle l'a fait dans des conditions si économiques que le budget ne s'en est pour ainsi dire pas ressenti, car le chapitre *Matériel de l'artillerie* n'a pas varié d'un chiffre appréciable depuis qu'il est question d'artillerie rayée, et c'est seulement l'année dernière qu'on a vu réclamer pour ce service un crédit extraordinaire de moins de 4 millions : encore n'est-il pas dit que l'artillerie rayée ait absorbé toute la somme.

Et si nous voulons nous circonscrire dans la question spéciale qui nous a conduit à ces considérations, si nous ne voulons examiner

que la puissance de destruction de l'artillerie de marine sur les bâtimens cuirassés, nous pouvons établir que notre artillerie de mer n'est pas seulement rayée, mais que le problème du chargement des pièces par la culasse a été victorieusement résolu. De très nombreuses expériences ont été faites à cet égard, et elles ont toujours donné les résultats les plus satisfaisans. Jusque dans les pièces qu'on voulait ruiner et qu'on ruinait par un tir à outrance prolongé, ce n'est jamais l'appareil de culasse qui a cédé, même après des tirs de plus de deux mille coups. Nous pouvons dire enfin que déjà nos canons pénètrent les cuirasses de 12 centimètres d'épaisseur à la distance de 1,000 mètres. Ce n'est ni une espérance ni une probabilité; c'est un fait acquis, consommé. Voilà les résultats que nous pouvons présenter à nos amis et à nos ennemis, si par hasard nous en avons, et lorsqu'on essaie de récapituler tous les progrès qui ont été successivement obtenus dans l'artillerie depuis cinq ou six ans, et comme en vertu d'une loi de développement régulier, on est en droit de conclure que nos officiers n'ont pas encore dit leur dernier mot. Il est certain qu'ils sont dans une voie de progrès continu.

En regard de ces travaux, qu'a-t-on fait en Angleterre? Le canon rayé anglais, ou canon Armstrong, n'est pas, à proprement parler, une arme nouvelle. Si l'on cherche à se rendre compte de la construction de cette arme, on arrive bien vite à reconnaître que c'est tout simplement un effort fait pour transformer en canon l'*ancienne carabine à balle forcée*. C'est seulement dans les combinaisons inventées pour opérer cette transformation que sir William Armstrong a déployé la fertilité de ressources, l'esprit ingénieux et l'infatigable industrie qui le caractérisent. Quant au principe de l'arme elle-même, il l'a reçu tout fait.

Ce principe a d'abord entraîné comme conséquence nécessaire le chargement par la culasse de toutes les pièces indistinctement. La carabine, qui est exclusivement destinée à combattre les hommes et les animaux, peut se charger par la bouche, parce que, avec un petit lingot de métal mou comme le plomb, elle suffit à rendre le service qu'on lui demande. La baguette et au besoin le maillet, en écrasant la balle au fond de l'arme, la forcent sans trop de difficulté à se mouler d'elle-même dans les rayures. Il en est autrement pour le canon, qui, destiné surtout à contre-battre les batteries de l'adversaire, à ruiner les remparts des places fortes ou à traverser les murailles des vaisseaux, ne peut admettre comme projectiles efficaces que ceux qui sont composés de matières résistantes et non ductiles. Il n'y a pas moyen de forcer de pareils projectiles dans un canon en les introduisant par la bouche, et sir William Armstrong lui-même n'est encore parvenu à le faire qu'en les chargeant par la culasse et par le procédé suivant. On construit au fond de la pièce

une chambre d'un diamètre légèrement plus grand que celui de la bouche par laquelle doit sortir le projectile. Celui-ci passerait librement par cet orifice, s'il n'avait été revêtu d'une chemise de plomb qui crée une certaine résistance; mais d'un côté cette résistance est vaincue au moment de la décharge par l'énergique impulsion des gaz, et de l'autre côté la ductilité du plomb cède devant la dureté supérieure du métal dont se compose la bouche à feu. La chemise se déchire sur les rayures de fer de la pièce en contraignant le projectile à suivre leur direction, et en laissant subsister autour de lui un certain nombre de petites barbes de plomb qui servent à le diriger dans sa course, comme les barbes de plume dirigent le vol de la flèche. Cette combinaison n'a pas été inventée par sir William Armstrong, elle lui a été imposée par son point de départ. Il paraît qu'il l'a singulièrement perfectionnée dans la pratique, surtout en ce qui regarde le traitement et la soudure des deux métaux (1).

Ces deux points une fois réglés, il restait encore à résoudre la partie la plus difficile du problème, c'est-à-dire la construction d'un appareil qui, après avoir permis d'introduire le projectile dans la chambre, permît ensuite de fermer la culasse assez hermétiquement pour que les gaz produits par la conflagration de la poudre ne détruisissent pas la pièce au bout d'un nombre de coups très restreint. C'était l'écueil où étaient venus échouer jusqu'ici tous les inventeurs de canons à chargement par la culasse. Quand on se rappelle que les accidens arrivés aux lumières par suite de l'action corrosive des gaz étaient une des causes les plus fréquentes de détérioration dans les anciennes pièces, on doit comprendre facilement combien cette cause a plus de marge pour s'exercer dans une bouche à feu dont l'arrière doit être à la fois et tout ouvert pour l'intro-

(1) Il faut ajouter cependant que, même en Angleterre, ce procédé de fabrication des projectiles a été l'objet de très nombreuses et très vives critiques. On reproche à l'alliance du fer et du plomb de manquer de solidité et de produire des projectiles d'un transport difficile. On dit encore que, malgré les soins dont peut être entourée la fabrication des projectiles, il arrive souvent qu'au moment de la décharge la chemise de plomb se déchire inégalement, d'où irrégularité et défaut de justesse dans le tir. De plus, on affirme que dans le travail du déchirement la chemise de plomb, soumise à une friction très considérable et à une température très élevée, se fond presque et laisse dans les rayures de la pièce des bavures qui contrarient la suite du tir. Enfin, et ceci serait plus grave encore, on assure que le tir de ces projectiles n'est pas sans danger pour les troupes qui appuient les pièces sur le champ de bataille. Le déchirement de la chemise produit une pluie de petits morceaux de plomb qui, en Chine par exemple, ont blessé des soldats. Le fait n'a jamais été nié d'une manière catégorique, et il y a peu de jours encore un journal, revenant à la charge, affirmait que des soldats du 44e régiment de ligne avaient reçu des blessures produites par cette cause. Il ajoutait que si l'on consultait le registre des entrées aux hôpitaux tenu par les chirurgiens de ce régiment, on y trouverait spécifiés plusieurs cas qui prouveraient l'exactitude de son affirmation. Nous n'avons pas vu que cette allégation si nette et si précise ait été contredite.

duction de la charge et assez bien fermé pour résister à une pression qui s'élève, dans les gros calibres, jusqu'à des milliers d'atmosphères. Il va de soi qu'en emprisonnant, ne fût-ce que pour un centième de seconde, de pareilles puissances dans un tube de métal, il faut éviter autant que possible d'y laisser aucun interstice, si petit qu'il soit, par où ces puissances puissent chercher à s'échapper. Elles se précipitent en effet avec fureur dans le moindre espace qui reste libre; le plus léger défaut d'adhérence rigoureuse entre les parties qui composent l'appareil de culasse est pénétré, envahi, fouillé, rongé par elles avec une force qui a bientôt mis tout le système hors de service. La difficulté n'a jamais été de faire un canon à chargement par la culasse qui pût tirer quelques coups, mais de produire, comme disent les gens du métier, une obturation assez complète pour que la pièce fût capable de résister à un tir quelque peu soutenu. Là est la difficulté qui avait arrêté jusqu'ici tous les inventeurs.

Voici comment sir William Armstrong s'y est à son tour pris pour la résoudre. Il a commencé par prolonger la culasse de sa pièce, et dans cette prolongation il a creusé intérieurement un vide destiné à un double usage : d'abord à introduire la charge, à recevoir ensuite une vis qui ferme la pièce. Néanmoins, quelque habilement faite que fût cette vis, comme il fallait qu'elle eût un certain jeu et qu'elle ne fût pas trop dure à manœuvrer, elle ne pouvait pas suffire à protéger la bouche à feu avec efficacité contre le danger des affouillemens, contre les causes de ruine que produit l'explosion des gaz. Il n'a pas pu par conséquent l'employer comme moyen de fermeture unique. Il a imaginé d'introduire entre elle et la charge de poudre un nouvel organe que les Anglais appellent indifféremment *stopper, obturator, vent-piece*. L'office essentiel et délicat de cet organe est de produire l'obturation en s'insérant entre la charge de poudre et la vis, qui ne sert plus qu'à le maintenir lui-même en place; mais, trouvant alors qu'il était impossible de le faire parvenir à son poste par le passage de la vis, parce que c'eût été long, difficile et peu sûr, et aussi parce que cet obturateur devait, pour donner quelque garantie d'efficacité, être d'un plus grand diamètre que celui de la vis elle-même, sir William Armstrong a pratiqué dans la paroi de son canon, en arrière de la chambre où se dépose la charge, une ouverture qui sert à la mise en place de cet organe. Son obturateur est, comme on voit, le véritable souffre-douleur de tout le système. Entre la poudre et la vis, il est, comme on dit familièrement, entre l'enclume et le marteau, et en même temps, pour remplir convenablement son office, il faut qu'il soit construit avec une exactitude toute mathématique, et qu'il la conserve toujours, ayant à se défendre contre l'envahissement des gaz sur tout le développe-

ment des lignes que présentent la circonférence de l'âme de la pièce et le dessin de la tranche ouverte dans la paroi pour lui donner passage à lui-même.

Malgré la tentation qui nous est offerte, nous n'entreprendrons pas la critique de cette artillerie, et, nous bornant aux faits, nous reconnaîtrons volontiers, après l'expérience faite en Chine, que sir William Armstrong a réussi à construire un canon de campagne; mais, nous en tenant aux faits aussi, nous devons dire que nous ne savons pas s'il a réellement réussi à produire une artillerie de gros calibre, capable d'un véritable service de guerre.

Au mois de mai 1861, sir William Armstrong, s'adressant dans une occasion publique à la corporation des arquebusiers de Londres, confessait, avec une loyauté qui lui fait le plus grand honneur, que son canon avait révélé dans la pratique en Chine des défauts auxquels il espérait avoir remédié, mais qu'il n'était pas encore parvenu à construire un canon de 100 (correspondant à notre calibre de 30) qui offrît toutes les garanties de solidité désirables. Il était arrêté, lui aussi, par le problème qui avait défié les efforts de ses prédécesseurs. Aucun des obturateurs qu'il avait inventés, quelque forme qu'il lui eût donnée, de quelques matériaux qu'il l'eût composé, ne répondait encore aux exigences du service de guerre. Cet aveu si franc produisit une profonde impression sur le public, et depuis lors il est bien peu de semaines où nous n'ayons vu révéler quelque fait qui donne lieu de supposer que sir William Armstrong n'est toujours pas beaucoup plus avancé. Celui-ci critique la faiblesse des charges de poudre avec lesquelles on essaie des pièces que l'on déclare bonnes pour le service; celui-là, profitant d'une indiscrétion, raconte que tel ou tel jour, c'est telle ou telle pièce, que l'on croyait meilleure ou moins imparfaite que les autres, qui a cédé après un certain nombre de coups tirés dans des conditions qui ne justifient pas une rupture. Et toujours c'est l'obturateur qui succombe en causant quelquefois des accidens; le reste se comporte bien. Sir William Armstrong, qui a bien autre chose à faire, ne répond pas toujours à ces critiques; mais cela lui arrive parfois, et alors ce qu'il y a de remarquable dans ses réponses, c'est que le plus ordinairement il ne contredit ni ne cherche à expliquer les faits qu'on lui objecte : il se contente d'opposer à des exemples peu rassurans des exemples moins décourageans, d'opposer à une pièce qui a éclaté au cinquième ou au sixième coup des pièces qui en ont supporté cinquante ou soixante sans se rompre.

Si intéressante et si instructive que soit la polémique engagée entre sir William Armstrong et ses contradicteurs, on pourrait récuser les inductions que nous sommes porté à en tirer, si l'administration publique, si la marine elle-même ne les avait pas confirmées

tout récemment par un acte qui montre son peu de confiance dans la grosse artillerie de sir William Armstrong. Elle a refusé les pièces dites de 100 pour l'armement du *Warrior*. Tandis que la *Gloire* est armée de pièces rayées et qui se chargent par la culasse, le *Warrior* ne porte dans sa batterie que des canons de 68 de l'ancien modèle à âme lisse (1). Ce fait n'est-il pas à lui seul plus éloquent que tout ce que nous pourrions dire?

Il faut ajouter cependant, pour compléter ce que l'on sait des travaux de sir William Armstrong, qu'il a construit récemment des canons rayés se chargeant par la bouche, le gros canon de 12 tonnes et du calibre de 156 dont nous avons parlé plus haut. Nous connaissons le fait de la construction de pièces rayées se chargeant par la bouche, mais nous avouons notre ignorance des résultats qu'elles ont produits et même des données sur lesquelles elles ont été construites. Devons-nous regarder l'existence de ces pièces, qu'il serait si utile pour les gros calibres de pouvoir charger par la culasse, comme l'aveu implicite qu'aucun des procédés d'obturation imaginés par sir William Armstrong n'a encore réussi au gré de l'inventeur? Et que faut-il conclure de la construction d'une pièce à âme lisse et lançant des boulets sphériques, c'est-à-dire appartenant aux systèmes que l'on croyait relégués dans le passé par suite de l'existence de l'artillerie rayée? Cela pourrait autoriser bien des suppositions peu charitables que nous ne tenons pas à faire ressortir.

Quant aux autres puissances, qui ne s'occupent sans doute pas moins que nous de l'artillerie rayée, il nous serait bien difficile de dire où elles en sont de leurs travaux. Le secret en a été si bien gardé qu'il n'en a rien transpiré jusqu'à nous. Nous savons que les Espagnols se sont dits très satisfaits des pièces rayées qu'ils ont menées au Maroc; nous avons entendu le ministre de la guerre de Belgique, M. le général baron de Chazal, affirmer en congrès que la Belgique possédait la meilleure arme du genre qui soit au monde; en dehors de cela, nous ne connaissons que des détails insignifians et qui ne suffisent pas pour nous permettre d'avoir ou d'exprimer une opinion. L'Autriche travaille, dit-on, avec beaucoup d'ardeur sur le canon qu'elle nous a pris à Magenta; mais elle n'a rien fait savoir du point où ses officiers, qui comptent parmi les plus capables, seraient parvenus. Les Prussiens, qui avaient commencé, il y a deux ans, à faire quelque bruit des expériences de Juliers, où ils

(1) Nous sera-t-il permis d'ajouter que des expériences faites avec beaucoup de soin au polygone de Vincennes, et avec ces mêmes canons de 68, ont eu pour résultat de prouver que cette artillerie était impuissante à percer, à la distance de 100 mètres, les plaques de 12 centimètres d'épaisseur que nos nouveaux canons rayés et chargés par la culasse percent à 1,000 mètres de distance?

ont expérimenté un canon imité du système suédois du comte Wahrendorf, les Prussiens se taisent maintenant, et il est très accrédité aujourd'hui qu'après s'être laissé éblouir un jour, ils ont eu ensuite un désillusionnement continu, à ce point qu'ils auraient provisoirement renoncé à la construction des pièces dont ils avaient déjà distribué quelques exemplaires dans les régimens. L'Italie est très partagée sur le mérite des canons que le général Cavalli a employés au siége de Gaëte, et quant à la Russie enfin, elle n'a encore rien permis de savoir relativement à ses études sur une question qui la préoccupe, on peut en être certain, autant qu'aucune autre puissance.

A quelque point de vue que nous nous placions, nous nous croyons donc en résumé très fondé à croire que nos frégates cuirassées, pour ne parler que de celles qui sont armées des deux parts, valent bien celles des Anglais, et que, pour s'en tenir à l'artillerie, il n'est pas trop présomptueux de réclamer en notre faveur la supériorité. Après toutes les espérances qu'on avait conçues de l'autre côté du détroit, après les vanteries que l'on s'est permises, il est cruel pour l'orgueil de nos voisins de ne pas obtenir de meilleurs résultats, et il est possible que leur mauvaise humeur cherche cette fois encore à se déverser sur nous; mais, de bonne foi, à qui devaient-ils s'en prendre? Au lieu de nous en vouloir pour avoir fait mieux qu'eux, ne serait-il pas cent fois plus équitable et plus sage de commencer par faire leur examen de conscience, et par se demander s'ils ne s'étaient pas volontairement placés dans des circonstances où il leur était impossible de faire aussi bien que nous?

L'artillerie s'appelle, en Angleterre comme ailleurs, une arme savante; mais, que les Anglais nous permettent de le dire, en employant une expression qui leur est familière, c'était, jusqu'aux réformes introduites dans l'armée après la guerre d'Orient, c'était une désignation de courtoisie. Jusqu'à ces dernières années, les officiers d'artillerie en Angleterre se recrutaient exclusivement parmi les élèves de l'académie de Woolwich, où l'admission s'obtenait, non par voie de concours, mais par la faveur du grand-maître de l'artillerie. C'étaient des adolescens de quinze à seize ans, appartenant en général à des familles de la bourgeoisie qui, n'étant pas assez riches pour acheter des grades dans l'armée, ou ne se sentant pas assez de crédit pour espérer de faire fortune dans la cavalerie ou dans l'infanterie, cherchaient à entrer de préférence dans un corps où les brevets ne s'achètent pas et où l'avancement se règle uniquement sur les droits de l'ancienneté. Pour entrer à Woolwich, on ne leur demandait comme garantie de capacité qu'un examen dont le programme était des plus modestes, et comme les examinateurs, en

proclamant l'admissibilité des candidats, ne craignaient de faire tort à personne ni de blesser aucun droit acquis, il s'ensuivait que cette épreuve était à peu près dérisoire. Il se présentait, et c'était sans doute le plus grand nombre, des jeunes gens dont les parens n'avaient pas négligé l'instruction; mais il s'en trouvait aussi que leurs familles poussaient là parce que l'on ne savait comment leur trouver une autre carrière, parce que dans ce cas il suffisait au père de pouvoir entrer dans les bonnes grâces du grand-maître de l'artillerie pour donner à son fils un état honorable et honoré. On était allé si loin dans cette voie paternelle que, s'il fallait en croire les indiscrétions de la presse et du parlement, il paraîtrait que les candidats déclarés admissibles n'étaient pas toujours très familiarisés avec les simples mystères de l'orthographe et de la grammaire anglaise. C'étaient des exceptions sans nul doute, mais des exceptions qui devaient singulièrement contribuer à retenir la force des études faites à l'académie sur un niveau peu élevé.

Les élèves passaient deux ans à Woolwich, et ensuite ils étaient attachés à quelque batterie dont le sort était de rouler indéfiniment dans les garnisons coloniales de l'Angleterre. C'étaient des pérégrinations de huit ou dix ans, coupées au bout de chaque époque décennale par un séjour de deux ou de trois ans au plus dans la mère-patrie. Sans les congés qui suivaient les promotions ou qui étaient accordés pour cause de santé ou d'affaires de famille, cette existence eût été presque intolérable. En tout cas, elle ne pouvait pas produire des officiers instruits. Dans la plupart des stations où on les envoyait, ils n'avaient ni polygone, ni ateliers, ni même quelques pièces attelées qui pussent les aider à se tenir au courant des affaires de leur métier. Entretenir l'ordre et la propreté dans les magasins qui étaient confiés à leur garde, exécuter des saluts en l'honneur des bâtimens de guerre étrangers ou des personnages que le hasard amenait dans leurs résidences, tirer des salves aux jours anniversaires de la naissance de la reine, c'était à cela que se bornaient tous leurs devoirs. Il y avait certainement des officiers qui sous ce régime passaient des années et des suites d'années sans avoir vu tirer un coup de canon chargé à boulet. Aussi ne faut-il pas s'étonner si leur savoir était inférieur à celui des officiers des autres armées européennes, si, dans le concours qui est ouvert en Angleterre pour la création d'une artillerie rayée, on ne voit figurer parmi les compétiteurs qu'un seul officier de l'arme, le capitaine Blakely; encore faut-il ajouter que le capitaine Blakely appartenait à l'artillerie à cheval, un corps composé d'une dizaine de batteries seulement, qui avait le privilége de ne quitter presque jamais les garnisons de la métropole, et qui avait à sa disposition le polygone et les ateliers de Woolwich, l'unique terrain d'expériences, le seul

lieu d'étude que jusqu'à ces dernières années l'Angleterre entretenait pour l'instruction de ses officiers.

Dans de pareilles conditions, demander aux officiers de l'artillerie anglaise ce que l'on était en droit d'attendre des nôtres, c'eût été une exigence absurde. Où étaient pour eux les moyens de soutenir, au point de vue du savoir, la rivalité avec des confrères qui, avant d'entrer dans l'arme, avaient dû en grand nombre commencer par subir les redoutables épreuves des concours d'admission et des examens de sortie de l'École polytechnique, qui de là passaient à l'école spéciale de Metz, d'où ils ne sortaient que pour appartenir à l'état-major de la spécialité chargé de la fabrication de toutes les armes et de toutes les munitions de l'armée, ou pour être versés dans des régimens dont toutes les garnisons sont des écoles d'artillerie? Il y en a onze en France, et le travail théorique ou pratique y est incessant, comme il l'est encore aux polygones de Toulon, de Gavre, de Brest, de Châlons-sur-Marne, dans les ateliers de Paris, de Metz, de La Fère, de Châtellerault, etc. Quelquefois les études et les expériences se font dans tous ces foyers de lumière sur une échelle dont les proportions dépassent tout ce qu'on fait dans les autres pays, comme par exemple lorsqu'on a démoli le fort de Sainte-Croix à Metz, fait le siége simulé du fort de la Vitriollerie à Lyon, ouvert à coups de canon les murailles de Calais ou du fort de Gravelle. On parlait, il y a deux ans, de recherches faites sur la meilleure forme à donner aux projectiles de l'artillerie, et où l'on n'aurait pas dépensé moins de soixante mille coups de canon. Quand on songe enfin que les batteries ne quittent jamais chez nous ces centres de savoir et d'étude que pour être attachées aux camps d'instruction ou pour marcher à l'ennemi, on ne doit pas être surpris si, après avoir été recrutés comme ils le sont, et en ayant pendant toute leur carrière d'aussi grands moyens de se perfectionner dans leur art, nos officiers ont établi et maintenu la réputation dont ils jouissent dans le monde. Ils nous le devaient, comme ils se le devaient à eux-mêmes. Par suite aussi, en pensant au sort qui était fait aux officiers de l'artillerie anglaise, on ne s'étonnera pas de voir qu'à une seule exception près, aucun d'eux ne figure parmi les inventeurs qui ont entrepris de donner une artillerie rayée à l'Angleterre, et que par suite encore ces inventeurs, si habiles gens qu'ils soient dans leur industrie, mais étant étrangers à l'arme de l'artillerie, paraissent n'avoir encore produit jusqu'ici que des œuvres imparfaites.

Voilà ce qui est, mais c'est un état de choses qui sera bientôt changé. L'artillerie ne pouvait pas échapper aux réformes que les Anglais, depuis la guerre de Crimée, ont senti la nécessité d'introduire dans leur état militaire. Elle ne recrute plus aujourd'hui ses

officiers parmi les favoris des autorités : c'est par voie de concours que les élèves entrent à l'académie de Woolwich depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de vingt et un, et il est sans doute inutile d'ajouter que cette condition du concours a relevé le niveau moyen du savoir parmi les candidats. Les études s'en ressentiront nécessairement aussi, et même les désordres dont l'académie vient d'être le théâtre auront probablement pour résultat de faire réviser le programme des cours et les conditions de la discipline que la puissance de la routine était parvenue à conserver à peu près tels qu'ils étaient sous l'ancien système. D'un autre côté, les camps permanens que l'on a établis à Aldershot, à Colchester, à Curragh, offriront aussi de nouveaux moyens d'instruction aux officiers. Leur bravoure, leur distinction personnelle ne seront pas plus grandes que ne l'étaient celles de leurs devanciers; mais ils seront certainement plus instruits, et, malgré le tort que leur fera toujours la nécessité des exils dans les garnisons coloniales, on doit croire que, s'il venait à se produire dans leur arme quelque révolution aussi importante que celle dont nous sommes aujourd'hui les témoins, ils y trouveraient du moins leur mot à dire et leur rôle à jouer.

Nous avons résumé dans ses traits principaux l'histoire des marines militaires de la France et de l'Angleterre depuis 1815; c'est l'histoire de presque cinquante ans, et il semble au premier abord que cette expérience d'un demi-siècle doive permettre au lecteur attentif d'en tirer des conclusions qui l'éclairent sur la puissance relative des deux nations. Ce serait une grande erreur. Ces cinquante ans qui ont vu les deux marines agir, tantôt ensemble et tantôt chacune pour son compte, sur toutes les mers du globe n'ont cependant été à proprement parler que des années de paix malgré la multitude des expéditions auxquelles elles ont donné lieu. Pour la France comme pour l'Angleterre, ce n'étaient que des expéditions de détail qui ne sauraient donner idée de ce que l'une ou l'autre pourraient faire si elles étaient engagées dans une grande guerre. Ni la crise de 1840, ni même la guerre de Crimée n'ont mis leurs forces maritimes à une épreuve sérieuse. L'amirauté en Angleterre, le département de la marine chez nous ont seuls combattu, mais les nations elles-mêmes n'ont été forcées dans aucune de ces occasions de se compromettre avec toutes leurs ressources. Or quelles sont ces ressources? quelles sont les conditions auxquelles s'obtient ou se conserve la puissance sur mer? Ce sont de graves questions, non moins importantes que celles que nous avons déjà discutées, et dont l'examen formera le complément nécessaire de cette étude.

XAVIER RAYMOND.

LE

COMTE KOSTIA

TROISIÈME PARTIE.[1]

XII.

Le lendemain du jour où Gilbert avait formé la résolution de rester au Geierfels (1), le père Alexis se leva de bonne heure, et se rendit, comme à son ordinaire, dans sa chère chapelle : il y entra d'un pas lent, le dos courbé, le front soucieux; mais quand il eut traversé la nef et qu'il fut arrivé en face de la porte royale du chœur, l'influence du saint lieu commença de dissiper sa mélancolie : ses pensées prirent un tour plus serein, et son visage s'éclaircit. La chapelle, qui faisait partie d'un petit corps de logis séparé du bâtiment central par une cour, prenait jour au levant par trois grandes baies ogivales donnant sur une galerie à colonnades. Pendant la nuit, le temps s'était remis au beau, et dans ce moment un rayon de soleil, pénétrant par une des croisées, détachait en lumière l'une des figures d'évangélistes qui décoraient l'iconostase; cette aimable faveur dont le ciel honorait l'un de ses chefs-d'œuvre chatouilla doucement l'orgueil paternel du bon pope. Aussitôt qu'il eut dit sa messe et dépouillé son aube de soie brochée, il ôta sa robe noire et endossa une méchante soutanelle toute couverte de taches de graisse et de couleur; c'était son costume d'artiste. Puis, ayant retroussé ses manches, il gravit solennellement une petite échelle qui conduisait à un échafaudage dressé contre une des murailles, et tout encombré

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

de paille hachée, de pots remplis d'huile, de vernis, de plâtre délayé et de colle de poisson.

Depuis plusieurs jours, le père Alexis était occupé à peindre un groupe de trois personnages, Abraham, Isaac et Jacob, qui portaient leur postérité sur leurs genoux. On voyait ces patriarches gravement assis sur un banc de gazon, séparés les uns des autres par de petits arbustes d'un aspect quelque peu fantastique. Leurs chefs vénérables étaient ceints d'une auréole; leur abondante chevelure, peignée avec le plus grand soin, s'abaissait majestueusement sur leurs épaules, et leur barbe touffue descendait jusqu'au milieu de leur poitrine. Drapés d'un grand manteau aux plis raides et symétriques, ils soutenaient de leurs bras écartés un linge blanc qui contenait huit têtes d'enfant rangées en ligne, symbole insuffisant peut-être de cette postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel dont la promesse flattait leur orgueil. Ces héros de l'ancienne alliance avaient des figures de moines, longues, hâves, austères; mais dans la tristesse qu'elles exprimaient il n'entrait rien de rêveur ni d'extatique. Ils avaient l'air fort occupés d'un petit calcul et semblaient se dire : Voilà bien des années que nous faisons maigre et que nous nous relevons la nuit pour chanter matines; ce sont là des avances considérables... Et ils calculaient les remboursemens qui leur seraient faits un jour, ils cherchaient à se rendre un compte exact de leur doit et de leur avoir.

Le père Alexis travaillait depuis près d'une heure, quand il entendit un bruit de pas dans le préau; il retourna vivement la tête et aperçut Gilbert, qui se dirigeait du côté de la chapelle. Le pope tressaillit de joie, comme un pêcheur qui, après de longues heures d'une mortelle attente, voit un poisson de belle taille s'engager imprudemment dans sa nasse. Apre à la proie, il jeta brusquement sa brosse, descendit son échelle avec une prestesse de jeune homme et courut s'embusquer près de la porte, où, demeurant aux aguets et le souffle suspendu, dès que Gilbert parut, il se précipita sur lui et le saisit par le bras en le regardant avec des yeux qui semblaient dire : « Vous voilà pris, je ne vous lâche plus. »

Quand le premier excès de sa joie se fut calmé : — Ah! mon enfant, s'écria-t-il, quelle heureuse inspiration vous amène ici?

— M. Leminof est indisposé aujourd'hui, lui répondit Gilbert, et je n'ai cru pouvoir faire un meilleur usage de mes loisirs qu'en venant vous rendre mes devoirs.

— Oh! la charmante idée que vous avez eue là! lui dit le pope en le regardant avec une ineffable tendresse. Venez, venez, mon enfant, je vous ferai tout voir, oui, tout!

Ce mot *tout* fut prononcé avec un accent si énergique que Gilbert en fut effrayé. Comme on peut le croire, ce n'était pas précisément

de peintures byzantines qu'il était curieux en ce moment. Toutefois il se prêta avec une infatigable complaisance au minutieux examen de toutes les images de l'iconostase et de la nef; il loua tout ce qui lui parut louable, garda le silence sur des défauts saillans qui offensaient la délicatesse de son goût, se permit seulement quelques critiques de détail, et surtout il écouta avec une attention si recueillie toutes les explications dont l'accablait le bon pope, que celui-ci, au bout de quelques minutes, avait conçu pour lui la plus vive affection, et la lui témoignait par ses regards, par ses sourires, par de petites caresses tout à fait paternelles. — Je vous ai réservé les trois patriarches pour le bouquet! lui dit-il enfin. Et il le fit monter sur l'échafaudage pour les considérer de plus près; mais Gilbert interrompit les discours du bon père en lui annonçant qu'il avait à l'entretenir d'une affaire sérieuse.

— Une affaire sérieuse! — Et le visage du pope se rembrunit. — Auriez-vous quelque chose à me confesser? Que dis-je? vous n'êtes pas orthodoxe, mon enfant, et plût à Dieu que vous le fussiez! — Puis, se frappant le front : — Moi-même, j'y pense, il y a certains éclaircissemens que je serais bien aise... Allons, quittons cette estrade de crainte de distraction; mais ne faites pas vos adieux à mes patriarches : vous n'avez pas tout vu, et par exemple...

— Descendons, dit Gilbert en mettant le pied à l'échelle. Ils descendirent et allèrent s'asseoir à l'une des extrémités d'un degré de marbre blanc qui régnait à l'entrée du chœur dans toute la largeur de la nef.

— Mon enfant, commença timidement le pope, hier au soir...

— C'est justement de cela que je désirais vous entretenir! dit Gilbert.

— Ah! vous êtes un bon et généreux enfant. Vous avez deviné mon embarras, et vous avez voulu... Je l'avoue, un léger assoupissement... La chair est faible... Ah! c'est bien à vous... La faveur ne vous fait pas tourner la tête. Parlez, parlez, je suis tout oreilles.

— Il est bien entendu, mon père, que vous me garderez le secret, car vous comprenez...

— Si je comprends!... Mais nous serions perdus, moi et vous, si l'on pouvait se douter que nous causons ensemble de certaines choses. Oh! n'ayez crainte... Si Kostia Petrovitch me reparle de cette affaire, j'aurai l'air de ne rien savoir, et je m'accuserai d'avoir enfreint la prescription du grand Salomon qui a dit : « Quand tu seras assis pour manger avec un prince, considère avec attention ce qui se fera devant toi... » Oh! parlez avec confiance, mon enfant. Il y a, sachez-le bien, dans la bouche que voici, une vieille langue qui ne dit jamais que ce qu'elle veut.

Lorsque Gilbert eut achevé son récit, le père Alexis se répandit

en exclamations accompagnées de force signes de croix. — Oh! le malheureux enfant! s'écriait-il; quelle folie est la sienne! Il a donc juré sa perdition? Vouloir mourir en péché mortel! Il faut qu'un esprit de ténèbres soit entré en lui. Il n'invoque donc plus saint George chaque soir et chaque matin? Il ne fait plus ses prières, il ne porte plus sur sa poitrine la sainte amulette que je lui ai donnée! Ah! pourquoi me suis-je endormi hier soir! Que de belles choses je lui aurais dites! J'aurais commencé par lui représenter...

— Je ne mets pas en doute votre éloquence; mais ce n'est pas de remontrances ni de bons conseils que cet enfant a besoin : un peu de bonheur serait mieux son fait.

— Du bonheur!... Eh! oui, sa vie est un peu triste. On a certaines maximes d'éducation...

— Il ne s'agit pas de maximes d'éducation, mais d'un père qui a voué à son fils une haine déclarée.

— Sainte Vierge! s'écria le prêtre avec un geste d'épouvante, il ne faut pas dire de pareilles choses, mon enfant! Ce sont là des paroles que le bon Dieu n'aime pas à entendre. Ne les répétez jamais, ce ne serait ni prudent, ni charitable...

Gilbert s'obstina; énonçant comme des certitudes les conjectures qui lui étaient venues à l'esprit, il enchérit encore sur sa pensée, dans l'espérance que le pope, en le redressant, lui fournirait les éclaircissemens qu'il désirait. Le succès de ce petit artifice dépassa son attente. — Je sais de science certaine, dit-il, que M. Leminof aimait sa femme, qu'elle lui a été infidèle, qu'il a fini par concevoir des soupçons, et qu'il s'est vengé...

— Faux! faux! s'écria le pope avec une émotion profonde. A vous entendre, on croirait que le comte Kostia a tué sa femme. On vous a fait des rapports mensongers. La vérité est que la comtesse Olga s'empoisonna, et puis, sentant la mort venir, elle prit l'épouvante, implora du secours... Tout fut inutile : on ne put lui faire rejeter le poison. Alors elle m'envoya chercher en hâte. Je n'eus que le temps d'arriver, de recevoir sa confession... Oh! l'affreuse scène, mon enfant! Pourquoi m'en faire souvenir? Et surtout quelle est la langue calomnieuse...

— On m'a dit encore, poursuivit l'inflexible Gilbert, qu'après ce déplorable événement M. Leminof, prenant en horreur les lieux témoins de son déshonneur, quitta Moscou et la Russie, et se rendit à la Martinique. Arrivé là, il perdit, après quelques mois de séjour, l'un de ses deux enfans, une fille, si je ne me trompe, et cette mort aurait été hâtée par...

— Nouvelle calomnie! interrompit le pope en regardant fixement Gilbert. Cette jeune fille est morte de la fièvre jaune. Jamais Kostia

Petrovitch n'a levé le doigt sur ses enfans. Ah! dites-moi donc quelle langue de vipère...

— Ce n'est du moins pas une calomnie de prétendre qu'il a deux bonnes raisons de ne pas aimer son fils. Il lui en veut d'abord d'être le portrait vivant de sa mère, et puis il doute peut-être que cet enfant soit réellement son fils...

— Doute impie, que j'ai combattu de toutes mes forces! Cet enfant est né neuf ans avant que sa mère commît sa première et son unique faute. Je l'ai dit, je l'ai répété; on m'objecte qu'il est né après six années d'un mariage qui semblait condamné par le ciel à une éternelle stérilité : circonstance fatale, qui paraît une preuve sans réplique à un cœur vindicatif et ulcéré. Mais, encore une fois, qui a pu vous dire...

— Un mot encore : avant de partir pour la Martinique, M. Leminof fit tout ce qu'il put pour découvrir l'amant de sa femme. Ses soupçons tombèrent sur un de ses amis intimes, nommé Morlof. Dans son aveugle fureur, il le tua, et cependant Morlof était innocent!

— Vous a-t-on dit qu'il l'ait assassiné? dit le père Alexis, qui s'agitait toujours davantage. Autre calomnie! il l'a tué dans un duel loyal. Sainte Vierge! le péché est bien assez grave; mais la police a étouffé l'affaire, et l'absolution a passé là-dessus.

— Hélas! reprit Gilbert, si l'église a pardonné, la conscience du meurtrier s'obstine à le condamner; elle maudit cette main emportée qui a versé le sang innocent, et, par une étrange aberration, elle l'exhorte à laver cette fatale méprise dans le sang du vrai coupable. Ce coupable, après six ans, on n'a pas renoncé à le découvrir; on l'ira chercher, s'il le faut, jusque dans les entrailles de la terre, et s'il est par hasard quelque cœur où son nom soit écrit, on ouvrira ce cœur à la pointe de l'épée pour y déchiffrer ces lettres de sang et de feu!

Gilbert prononça ces derniers mots d'une voix vibrante. Il avait subitement oublié où il se trouvait et à qui il parlait. Il croyait revoir la scène du corridor; il croyait entendre encore ces paroles terribles qui avaient glacé son sang dans ses veines... Le prêtre fut pris d'un tremblement convulsif; mais il s'en rendit bientôt maître. Il se leva lentement et se tint debout devant Gilbert, les bras croisés sur sa poitrine. Depuis quelques instans, sa figure s'était ennoblie en même temps que son langage. En ce moment, la transformation était complète : Gilbert n'avait plus devant lui le bonhomme craintif qu'un froncement de sourcil faisait trembler, l'épicurien en quête de sensations agréables, l'artiste vaniteux mendiant naïvement des éloges. Les yeux du pope, tout grands ouverts, brillaient

dans leurs orbites profondes comme des charbons allumés; ses lèvres, plissées par un sourire amer, semblaient prêtes à lancer les foudres de l'excommunication; une majesté vraiment sacerdotale s'était répandue comme par miracle sur son front. Gilbert n'en croyait pas ses yeux; il considérait en silence, sans le pouvoir reconnaître, ce nouveau père Alexis qui venait de se révéler à lui.

Alors, se parlant à lui-même : — Mon frère! dit le prêtre, quelle simplicité est la vôtre! Quelques caresses, quelques cajoleries, en voilà donc assez pour que votre vanité satisfaite fasse taire vos défiances et désarme votre bon sens? Ne saviez-vous pas que ce jeune homme est l'ami intime de votre maître? — Puis, se penchant vers Gilbert : — On vous a donc cru de force à me faire parler? Et vous-même vous vous êtes imaginé qu'il suffirait d'un grossier artifice et de quelques propos menaçans pour m'arracher un secret que je garde depuis bientôt sept ans! Jeune présomptueux, retourne vers celui qui t'a envoyé, et répète-lui fidèlement ce que je vais te dire : Un jour, c'était à la Martinique, dans une maison écartée, à quelque distance de l'un des faubourgs de la ville de Saint-Pierre... Laisse-moi parler, mon histoire ne sera pas longue... Figure-toi une grande salle obscure avec une table au milieu... On m'y enferma vers midi; le lendemain soir, j'y étais encore, et pendant trente heures je n'avais ni bu ni mangé. La nuit venue, on me coucha tout de mon long sur la table, on me lia, on me garrotta... Alors je vis se pencher sur moi une figure telle que tu n'en verras jamais d'aussi terrible dans tes rêves, et une bouche qui ricanait comme celle d'un damné s'approcha de mon oreille pour me dire : Père Alexis, je veux avoir ton secret, je l'aurai... Je ne soufflai mot. On serra les cordes avec un cric, et je ne parlai pas; on me posa des poids sur la poitrine, et je ne parlai pas; on me chaussa de brodequins que je te souhaite de ne jamais voir à tes pieds, et je ne parlai pas; mes os craquèrent, et je ne parlai pas; je vis mon sang jaillir, et je ne parlai pas. Enfin une angoisse suprême s'empara de moi, un nuage rouge passa sur mes yeux, je sentis mon cœur se glacer, et je crus que j'allais mourir... Alors je parlai et je dis : « Comte Leminof, tu peux me tuer, mais tu ne m'arracheras pas le secret de la confession! »

Et à ces mots le prêtre, se baissant, déchaussa son pied droit, il fit voir à Gilbert des chairs meurtries et desséchées, des os déformés par la torture; puis, s'étant rechaussé, il recula de trois pas, comme s'il se fût détourné d'un serpent, et il s'écria d'une voix tonnante en levant les bras au ciel : — Dieu maudisse les vipères qui prennent des visages de colombe! O Salomon, n'avez-vous pas écrit dans vos *Proverbes :* « Quand il parlera gracieusement, ne le crois point, car il a sept abominations dans son cœur? »

En entendant le récit du pope, Gilbert s'était ressouvenu de quelques phrases incohérentes du somnambule auxquelles il n'avait pas su découvrir de sens : *Couchez sur cette table la robe noire! Serrez les brodequins!...* — Cette robe noire, se dit-il, c'était donc le père Alexis!... — Il se leva, le contempla avec des yeux où se peignaient la surprise et l'admiration; il ne pouvait se lasser de considérer cette figure qu'il croyait voir pour la première fois, et il murmurait tout bas : — Mon Dieu! que le cœur de l'homme est compliqué! Quelle découverte je viens de faire!... — Puis il voulut s'approcher de lui; mais le prêtre reculait toujours en agitant au-dessus de sa tête un bras menaçant, et il répétait : — Maudites soient les vipères qui prennent des visages de colombe!

— Et moi je dis, s'écria Gilbert : Bénies soient à jamais les lèvres qu'a touchées le charbon sacré et qui gardent leurs secrets jusqu'à la mort!... Mon père, ajouta-t-il respectueusement, pardonnez-moi le chagrin que je viens de vous faire. Et si par hasard il vous restait quelque défiance, écoutez bien ce que je vais vous dire, car je prétends me mettre à votre merci, et en trahissant quelques confidences il ne tiendra qu'à vous de me faire expulser de cette maison au jour et à l'heure qu'il vous plaira... — Là-dessus il lui conta la scène du corridor. — Vous jugez quelles impressions produisirent sur moi les terribles paroles que j'avais entendues! Depuis quelques jours, mon esprit était en travail. Je cherchais à me représenter le détail de cette lamentable aventure; mais, craignant de m'égarer dans mes soupçons, j'ai voulu en avoir le cœur net, et je suis venu vous trouver. Je vous ai affligé, mon père; encore une fois, veuillez me pardonner ma curiosité téméraire.

Le père Alexis releva la tête. Adieu le saint! adieu le prophète! Son visage venait de reprendre son expression habituelle; la sublime tempête qui l'avait transfiguré n'y avait laissé que quelques traces presque invisibles de son passage. Il regarda Gilbert d'un air de reproche. — Ah! dit-il, c'est donc pour cela seulement que tu es venu me voir? Mon cher enfant, tu n'aimes donc pas les arts?

— Rassurez-vous, répondit Gilbert en souriant, je les aime passionnément. Tantôt j'ai admiré à bon escient vos patriarches; désormais je les admirerai davantage encore, car, en les regardant, je me souviendrai de cette petite maison de l'un des faubourgs de Saint-Pierre...

— Permets-moi de te dire, mon cher enfant, interrompit le père Alexis, que ces deux choses-là n'ont point de rapport. Si j'avais révélé le secret de la confession, j'aurais mérité l'éternelle damnation. J'ai accompli mon devoir, voilà tout, et à ma place tout prêtre honnête et orthodoxe en aurait fait autant; mais mes patriarches... Ah! vois-tu, le talent d'artiste, Dieu ne le donne qu'à un petit

nombre de ses favoris; c'est un trésor dont il est avare. On peut être caloyer, archimandrite, protopope, évêque, archevêque, et ne pas être capable de dessiner seulement le bout du nez d'un patriarche ou l'une de ces petites feuilles de grenadier que j'ai peintes là-bas sur la muraille... Le talent, mon enfant, est un don de la grâce divine, dont il faut user en toute humilité; mais, je l'avoue, mon cœur danse un peu dans ma poitrine quand je fais réflexion que, si le père Alexis n'existait pas, il ne se trouverait peut-être personne, d'Astrakan jusqu'à Paris, pour faire un portrait tant soit peu ressemblant du patriarche Abraham et de sa famille... Ce qui me fâche, continua-t-il, c'est de t'avoir conté cette histoire des brodequins; je ne l'ai jamais redite à personne, et je l'avais presque oubliée. J'ai pardonné, tout pardonné, et cela ne t'étonnerait pas, si tu avais été témoin comme moi du désespoir de cet homme. En quelques mois, il avait vieilli de vingt ans. Il ne dormait plus, il était à moitié fou. Il y a en lui du Pierre le Grand. Sa volonté est de fer, et ses passions sont de feu. Il était né pour être tsar, pour gouverner un empire et pour faire étrangler ses ennemis. Pour Dieu! ne va pas te mettre sur son chemin, il te briserait comme verre. Tu ne connais pas ses fureurs; ce sont des convulsions. L'idée d'avoir été trompé le ronge comme un ulcère; c'est une plaie qui ne se refermera jamais, et les souffrances qu'il endure à certaines heures, tu en peux juger par les soupirs que tu as entendus l'autre nuit. Il faut le plaindre. Il aimait sa femme; elle était merveilleusement belle : tu en peux juger par son fils, qui lui ressemble comme un pigeon à une colombe. Et quand je dis qu'il l'aimait, c'était comme le grand padichah aime sa sultane favorite, ou, pour mieux dire encore, elle était à ses yeux comme un bijou de grand prix, une émeraude, une topaze qu'il aimait à voir reluire au soleil... Mais surtout elle était sa propriété, et jamais il ne se vit propriétaire plus jaloux de son bien. Et à propos réponds-moi bien franchement; m'as-tu bien rapporté tout ce que tu as entendu dans le corridor? Oui, tu ne sais rien d'autre?... Tu pourrais le jurer?... Allons, bon, me voilà tranquille... Mon cher enfant, ne rôde plus la nuit; il pourrait t'arriver malheur. D'ailleurs tu perdrais tes peines; je me trompe bien, ou, aussi longtemps que durera sa crise, Kostia Petrovitch se fera enfermer dans sa chambre pendant la nuit. Il en usait ainsi l'année dernière, car il faut te dire que, depuis que nous sommes revenus en Europe, il a une de ces maudites crises chaque été. Les deux premières ont commencé le 5 juillet, anniversaire de la mort de sa femme. Celle-ci est venue plus tôt et l'a surpris. Dieu veuille qu'elle soit courte! car, tant qu'elle le tiendra, son humeur ne sera pas aimable. Tu en vois une preuve dans cette petite égratignure que je porte à la joue...

— Mon père, reprit Gilbert après un silence, souffrez que je vous adresse encore une question, une seule. Comment se fait-il qu'après l'effroyable scène que vous m'avez contée vous ayez continué de vivre avec M. Leminof?

— Voilà une question, dit-il naïvement, que je ne me suis jamais faite à moi-même... Il se tut quelques instans pour y réfléchir, puis quand il se fut recueilli : — Il y a si longtemps, mon enfant, que je n'ai eu le plaisir de converser avec âme vivante, et tu es un homme de si bon commerce, que je ne puis résister à l'envie de dévider devant toi mon petit écheveau, assuré que je suis de ton absolue discrétion... Ma femme mourut trois mois après la comtesse Olga. Dieu lui fasse paix! Grande délivrance pour moi, diras-tu! J'en conviens, mais si, en devenant veuf, il m'avait fallu, selon l'usage, m'ensevelir dans un couvent... que te dirai-je? la sainte Vierge me le pardonne! j'ai peu de goût pour la vie conventuelle. J'en étais là quand un jour le comte Kostia vint me voir. Il m'annonça sa résolution de se distraire de ses chagrins en courant le monde, me demanda si je serais d'humeur à l'accompagner, m'assura qu'il aurait pour moi les plus grands égards... Il me caressa, m'enjòla, m'ensorcela. J'étais à mille lieues de soupçonner ses intentions... Je dis oui. La nouveauté de l'aventure me charmait. Il leva toutes les difficultés. Nous partîmes... A peine arrivé à la Martinique, il se démasqua. Un jour que j'errais avec lui dans la campagne, Kostia Petrovitch me dit ce que tu m'as répété tout à l'heure, qu'il y avait un nom, un nom terrible, un nom détesté qu'il voulait connaître à tout prix, que je savais à quelle erreur fatale avaient abouti ses premières recherches, que désormais il ne se fierait plus à ses divinations, qu'il lui fallait des évidences, des certitudes, qu'il voulait savoir, qu'il saurait, que du reste il ne nourrissait plus aucun désir de vengeance... Simple affaire de curiosité! Mais cette curiosité dévorait son cœur et sa vie, lui ôtait l'appétit, le sommeil, avançait d'instant en instant le terme de ses jours... Je n'avais pas de peine à l'en croire... Il ajouta... Mon enfant, je le vois encore debout devant moi, ses deux mains posées sur mes épaules, ses yeux de flamme attachés sur les miens... Il ajouta que ce nom maudit, je devais le connaître, je le connaissais... Mes regards, mon trouble, ma pâleur, mon silence lui répondirent... Cet instant commença pour moi une longue suite de souffrances et d'angoisses. C'étaient chaque jour des prières, des supplications, des obsessions. Il tournait et retournait autour de moi le sourire aux lèvres, la menace dans les yeux... On eût dit un serpent qui cherche à fasciner sa proie. — A quel prix veux-tu vendre ton secret? me disait-il. Je ne marchanderai pas... Il me faisait promesse sur promesse, il m'offrit jusqu'à la moitié de sa fortune. Et moi, je lui montrai du doigt

le crucifix qui pendait sur ma poitrine... Alors il changea de méthode. Je fus mis au régime de la terreur. Mes nerfs sont faibles, mon enfant, et Dieu sait pourtant à quelles épreuves ils ont résisté... Une nuit, en me réveillant, je le trouvai assis au bord de mon lit; d'une main il tenait une lampe et de l'autre un pistolet qu'il braquait sur moi... Mais passons, passons. Je t'ai déjà dit que j'avais tout pardonné... Après le tourment des brodequins, je fus longtemps à me rétablir. Quand je fus sur pied, d'autres épreuves commencèrent. Les privations, la solitude, une étroite captivité, mes pinceaux jetés au feu, la défense absolue de dessiner, de toucher même un crayon, voilà les moyens auxquels il recourut pour me réduire. Pour le coup je commençai à dépérir. Il s'en aperçut à temps, s'avisa que je m'en allais mourant, et il n'avait garde de vouloir ma mort. Mes yeux caves, ma maigreur, mon teint défait l'effrayèrent: je portais déjà sur mon front la pâleur de mon dernier jour. Il me fit donner des soins, leva toutes ses interdictions, me permit de manger à mon appétit, de dessiner, de peindre. Depuis lors, ma vie est devenue tolérable. J'ai bien encore quelques méchans quarts d'heure à passer; les jours se suivent et ne se ressemblent pas; au moment où j'y pense le moins, le temps se met à l'orage, alors je courbe la tête, je me tiens coi, et j'attends une embellie. L'humeur de cet homme est très inégale. Il se passe des mois entiers pendant lesquels il s'absorbe dans l'étude. Comme dit le proverbe russe, « chaque baron a sa fantaisie. » La sienne est d'aimer à la folie les gros livres. Je lui ai entendu dire un jour que le format du bonheur, c'est le grand in-folio. Et vraiment ses bouquins lui font du bien, ils lui rendent pour quelque temps le calme et la santé; mais tout à coup ses souvenirs se réveillent, sa plaie recommence à saigner. Alors le sanglier qu'on croyait apprivoisé reprend son naturel sauvage, et gare à ses coups de boutoir! J'en reçois souvent, comme tu peux croire; mais ma peau a fini par s'endurcir. Bref, si je vis sur le qui-vive, je vis, c'est bien quelque chose... Et puis il ne faut pas calomnier ce terrible homme. Il n'est pas incapable de sentiment. Croirais-tu qu'il n'a jamais parlé à Stéphane de la faute ni de la mort tragique de sa mère? Il lui a laissé tout ignorer, et il souffre que cet enfant chérisse la mémoire de la pauvre pécheresse et la vénère dans sa pensée comme une sainte... Autre trait de magnanimité que je recommande à ton admiration : Kostia Petrovitch n'a jamais daigné accorder un regard à mes peintures qu'il appelle ineptement des peinturlurages; mais il n'a jamais trouvé qu'elles fussent trop coûteuses. Cependant je n'épargne pas la couleur. Regarde ces auréoles d'or, elles ont au moins deux pieds de diamètre. Eh bien! jamais il ne m'a dit : Père Alexis, tes nimbes dorés me reviennent trop cher! Compte un peu sur tes doigts tous les roubles qu'ils m'ont coûtés... Qu'en dis-tu, mon enfant? Ne te pa-

raît-il pas que cet homme a du bon?... Enfin, quoi que tu penses de lui, sache que jamais je n'ai songé à le quitter. Je me suis accoutumé à son visage. Kostia Petrovitch m'a tant fait souffrir autrefois que je lui suis fort obligé du mal qu'il ne me fait plus. Et qu'est-ce après tout que le bonheur, si ce n'est l'art de se consoler? Je suis devenu très habile à ce jeu-là, et il n'est pas de peine que je ne sois capable d'oublier en cultivant les petits talens que le ciel m'a départis dans sa munificence... D'ailleurs, quand je voudrais m'en aller, est-il sûr que je le pourrais? Ce que cet homme veut, il le veut bien et il entend m'avoir toujours sous sa main, car s'il a renoncé à m'extorquer mon secret par la violence, il nourrit toujours l'espoir de me le dérober un jour par une adroite surprise. Sa méthode est habile : il demeure quelque six mois sans me parler de rien, et soudain, quand il croit ma défiance endormie, il jette son hameçon dans mon âme; mais le ciel soit loué! quelque appât qu'il y mette, mon secret n'y mord jamais. Ce sont, vois-tu, les anges mêmes de Dieu qui montent jour et nuit la garde autour des secrets de la confession... Mon enfant, que te dirai-je? Je suis dans un âge où l'on n'est plus tenté de changer sa destinée, et où l'on emploie ce qu'on a conservé de forces à la subir ou à l'oublier. Regarde Ivan, cette autre barbe grise. Il y a quinze ans, il suppliait son maître de l'affranchir. Il voulait se faire marchand forain, courir les grandes routes, s'en aller de son pied léger de Moscou à Tiflis et de Tiflis à Astrakan. Aujourd'hui, si on lui donnait sa liberté et qu'on le renvoyât de céans, il serait comme un aigle aux ailes rognées qu'on précipiterait en bas de son nid, en lui disant : Va où tu veux, l'espace est à toi!...

En faisant à Gilbert ce long récit, la figure du pope s'était de nouveau ennoblie et comme illuminée; mais à peine eut-il achevé que, se passant la main sur le creux de l'estomac : — Jeune homme, dit-il, viens avec moi dans la sacristie. J'ai là, au fond d'une armoire, du caviar, des rôties au beurre et une bouteille de vin muscat dont je te veux régaler. C'est un nectar qui n'a pas son pareil, tu m'en diras des nouvelles. Nous remonterons ensuite sur notre estrade, et tu me regarderas peindre. Je veux te montrer comment je couche mes couleurs.

Impatienté de ces perpétuels changemens à vue, Gilbert se leva brusquement : — Je vous remercie, mon père, il est temps que je m'en aille. Heureusement je sortirai d'ici rassuré sur votre compte; mais Stéphane!

— Tu pars déjà! répondit-il d'un ton chagrin... Et enfonçant dans sa bouche l'index de sa main droite, et l'en retirant à grand bruit: Songe que ce muscat de Fuencarral...

— Et Stéphane! répéta Gilbert en s'acheminant vers la porte.

Le pope le reconduisait : — Eh oui! dit-il en hochant la tête et caressant sa barbe, eh oui! le méchant enfant! Avoir voulu se tuer! Il chasse de race. Le mauvais génie de sa mère est en lui. Il y a des goûts de poison dans cette famille. L'un de ses grands-oncles maternels s'expédia en bonne forme à cinquante ans avec de la mort-aux-rats.

— Stéphane ressemble-t-il à sa mère de caractère comme de visage ?

— Oh! pour cela, non! Olga Vassilievna était une douce et mignonne femme, paisible comme un agneau et faible comme une branche veule. Elle fredonnait volontiers une chanson qui commençait ainsi : « Je suis une petite rose blanche, et si le vent d'orage m'effleurait de son aile... » Pauvre Olga Vassilievna! l'orage a passé sur elle et l'a brisée... As-tu remarqué ces jolis duvets blancs qui se promènent dans les airs au printemps? Ils montent, ils descendent, se laissent tomber sur le gazon et restent posés sur la pointe d'une longue herbe folle, jusqu'à ce qu'une bouffée de vent les reprenne et les emporte à quelques pas plus loin... Voilà Olga Vassilievna... Elle était si douce que Kostia Petrowitch faisait d'elle tout ce qu'il voulait. Un faucon devenu le mari d'une colombe!... Elle avait bien ses caprices, ses petites fantaisies, mais elle s'en exprimait si gentiment!... Quand elle voltigeait dans son salon, on eût dit un joli nuage de mousseline... Et ses dentelles, je t'assure, n'étaient pas plus légères que son petit cœur... En été, elle passait de longues heures blottie dans le coin d'une bergère ou couchée dans un hamac, son éventail à la main, et caquetait comme une pie avec les voisins en visite, ou bien elle trottinait tout doucement dans son jardin et parfois tombait d'épuisement au bout d'une allée. Souvent son mari l'a remportée dans ses bras à la maison. C'est par faiblesse que cette femme a péché. Si le comte Kostia ne l'eût jamais quittée, elle serait morte pure et sans tâche. Lui présent, elle n'eût jamais pensé à mettre le fin bout de ses petits pieds hors de la route du devoir... Ah! pourquoi Kostia Petrowitch a-t-il la passion des gros livres? Pourquoi s'en est-il allé à Paris s'ensevelir dans la poussière des bibliothèques? C'était la première fois qu'il se séparait d'elle. Elle relevait alors de maladie, et il eût été dangereux de l'exposer aux fatigues d'un voyage. Et lui, il ne pouvait retarder son départ. Il publiait alors de savantes dissertations dans *le Contemporain*, et il avait des recherches à faire à Paris. Il devait y passer dix-huit mois. Tout à coup il reçut de Russie une lettre qui, à peine lue, le fit partir comme un trait; il arriva dans ses terres, comme personne ne l'attendait. Il trouva la comtesse Olga grosse de sept mois, et il y en avait dix qu'il était absent. Il resta enfermé avec elle pendant trois

heures. Au sortir de cette entrevue, elle s'empoisonna... Mais observe, mon enfant, comme les événemens de ce monde sont compliqués. Si Kostia Petrowitch n'avait jamais fait ce maudit voyage, le père Alexis serait peut-être moine aujourd'hui et languirait au fond d'une cellule de couvent. Et voilà comme s'enchaînent les causes et les effets, car enfin...

— Ainsi Stéphane, dit Gilbert, ne ressemble à sa mère que de visage.

— Et en quoi d'ailleurs lui ressemblerait-il? Il est violent, emporté. C'est un volcan qui bout. Quoique petit de taille et mince comme un roseau, il courrait les bois à cheval pendant vingt-quatre heures sans se fatiguer. Ce qui m'épouvante, c'est ce goût de poison qui semble héréditaire.

— Je ne sais pas, repartit Gilbert en s'arrêtant à l'entrée du tambour garni de velours noir qui précédait la porte de la chapelle; je ne sais pas si c'est précisément par goût que Stéphane a tenté de s'empoisonner, et je doute qu'il aime le phosphore comme vous aimez par exemple la peinture. J'ai cru m'apercevoir qu'il était malheureux, très malheureux...

— Après tout, dit le pope en souriant, on ne l'a jamais chaussé de certains brodequins à vis... Et il abaissa un triste regard sur ses pauvres pieds clopinans.

— Ah! mon père, il est des souffrances morales qui pour une âme noble et fière... Gilbert n'acheva pas. La figure de vieil enfant qu'il avait devant les yeux lui en ôta le courage. — Je lui parle hébreu, pensa-t-il.

Le père Alexis se gratta l'oreille, et d'un ton grave : — Oui, tu viens de nommer son mal, c'est sa fierté, sa funeste fierté. Cet enfant commet vingt fois par jour le péché d'orgueil. Et je croirais vraiment que son caractère empire. Autrefois il était beaucoup plus doux, plus patient. Depuis un an, il est devenu sombre, irritable; il a des accès de révolte.

— Je trouve, quant à moi, très naturel, répliqua Gilbert, qu'avec le progrès des années...

— Ah! que dis-tu là? s'écria le pope d'un ton magistral. Cet enfant a déjà seize ans. L'heure n'a-t-elle pas sonné pour lui de mettre un peu de plomb dans sa tête de linotte? Sainte Vierge! il est en âge de réfléchir, de raisonner et de méditer sérieusement les enseignemens de son père spirituel. Il est bien temps qu'il comprenne que les voies de Dieu sont mystérieuses, et que nous sommes ici-bas sur une terre d'épreuves...

Et comme Gilbert mettait la main sur le bouton de la porte : — Écoute-moi, ajouta-t-il à voix basse, je veux te confier encore

un secret... Ces peintures que tu vois autour de toi ne sont pas seulement un monument d'art dont la postérité parlera; c'est encore, si j'ose ainsi dire, une pieuse machine destinée à attirer sur nos têtes les bénédictions de la très sainte Trinité. Un jour je fis le vœu de retracer sur ces murailles toutes les gloires de la religion, et je suppliai en retour la sainte Vierge qu'aussitôt ce grand travail terminé elle accomplisse quelque éclatant miracle qui mette fin à toutes les souffrances des habitans de cette maison... Eh bien! une nuit elle m'est apparue... Mon enfant, j'ai la main preste, et je me flatte qu'avant deux mois...

Gilbert sourit, s'inclina sans répondre et sortit. — Ce prêtre est étrange! — se disait-il en traversant le préau. — Ce jeune homme est singulier! — se disait le père Alexis en s'acheminant vers la sacristie.

XIII.

Ce jour-là, Gilbert passa une grande heure à sa fenêtre. Ce qui fixait son attention, ce n'était ni le Rhin, ni le précipice, ni les montagnes, ni les nuages. L'espace étroit où se confinaient ses regards était borné au couchant par la grosse tour carrée, au midi par un pignon, au nord par une gouttière : je veux dire que l'objet de ses contemplations était un toit très irrégulier, très accidenté, ou, pour parler plus exactement, deux toits adjacens et parallèles, l'un plus élevé que l'autre de douze pieds, et s'abaissant tous deux par une pente rapide vers un redoutable précipice.

En refermant sa fenêtre, il se dit : — Après tout, c'est moins difficile que je ne le pensais : deux échelles de corde feront l'affaire. A la garde de Dieu!

M. Leminof se trouvant trop incommodé pour quitter sa chambre, Gilbert dîna seul dans sa tourelle, après quoi il alla se promener au bord du Rhin. Au moment où il débouchait du sentier sur la grande route, il vit paraître à trente pas de lui Stéphane et Ivan. En l'apercevant, le jeune homme fit un geste de colère, et, détournant son visage, il lança son cheval à bride abattue. Gilbert n'eut que le temps de sauter dans le fossé pour éviter le choc. En passant devant lui, Ivan le regarda d'un air triste, secoua la tête et porta le doigt à son front, comme pour dire : — Il faut tout lui pardonner; son pauvre esprit est bien malade!

Gilbert ne tarda pas à remonter au château, et, comme il atteignait l'entrée de la terrasse, il vit le serf, qui, appuyé contre l'un des vantaux de la porte, semblait faire sentinelle.

— Mon cher Ivan, lui dit-il en s'approchant, tu as l'air d'attendre quelqu'un.

— Je vous ai entendu venir, répondit-il, et je vous prenais pour Vladimir Paulitch. C'est le bruit de vos pas qui m'a trompé; d'habitude vous n'avez pas la démarche si mesurée.

— Tu es un fin observateur, répondit Gilbert en souriant; mais, je te prie, ce Vladimir Paulitch...

— C'est un médecin de mon pays. Il demeurera deux mois avec nous. Le *barine* lui a écrit il y a quinze jours. Il sentait venir son mal. Vladimir Paulitch est parti tout de suite, et avant-hier il a écrit de Berlin qu'il serait ici aujourd'hui dans la soirée. Ce Vladimir est un médecin qui n'a pas son pareil. Je voudrais bien le voir arriver.

— Dis-moi, mon bon Ivan, ton jeune maître est-il au jardin?

— Il est là-bas, sous le frêne pleureur.

— Eh bien! il faut que tu me permettes de m'entretenir un instant avec lui. Tu pousseras même l'obligeance jusqu'à n'en rien dire à Kostia Petrovitch. Tu sais qu'il ne peut nous voir. Il garde le lit, et, supposé qu'il vienne à se lever, ses fenêtres donnent sur une cour intérieure.

Le front d'Ivan se plissa. — Impossible, impossible! répondit-il.

— Impossible? Pourquoi? Parce que tu ne veux pas.

— Et quand je voudrais, croyez-vous que Stéphane y consente? Vous ne savez donc pas comme il vous déteste? Il suffirait du son de votre voix pour le mettre en fuite. Il a l'humeur bien triste et bien brusque aujourd'hui. Ne vous souvenez-vous pas comme il a poussé son cheval sur vous? Nous sommes partis ce matin à huit heures. D'ordinaire il se plaît à galoper, à faire caracoler Soliman; aujourd'hui il l'a tenu au pas. Il ne desserrait pas les dents. Pas un mot, pas une syllabe! La tête basse, il n'entendait rien, ne regardait rien. A midi, nous nous sommes arrêtés dans une auberge pour déjeuner. Il ne voulait pas manger, j'ai dû l'y contraindre. Ce n'est qu'après être remonté en selle qu'il est sorti de son silence; mais mieux eût valu qu'il se tût. Ah! si le père Alexis l'avait entendu! Il blasphémait contre le ciel, et il se maudissait cent fois de n'avoir pas eu le courage de se tuer. Puis, un moment après : « Tout compté, je suis bien aise de n'être pas mort; il m'est encore possible de me venger de mes ennemis. Et d'ailleurs, si je n'y réussis pas, le chagrin me tuera, Ivan. Qu'est-il besoin de poison? Avant dix mois je serai mort. »

— Ivan, mon bon Ivan, dit Gilbert, il faut absolument que je parle à ton jeune maître. Contre mon gré, j'ai été cause qu'il a subi une humiliation dont le souvenir l'exaspère. Il se méprend sur mes sentimens, il me prête les intentions les plus noires, et ce lui sera désormais un supplice que d'être condamné à s'asseoir chaque jour à la même table que moi. Laisse-moi m'expliquer avec lui. En deux

mots, je lui ferai comprendre qui je suis, et que je ne lui veux aucun mal.

La discussion se prolongea pendant quelques minutes. Enfin Ivan céda; mais il fit ses conditions. Gilbert dut s'engager solennellement à ne pas mettre une seconde fois son bon vouloir à pareille épreuve. — Autrement, dit Ivan, si vous tentiez encore de l'entretenir secrètement, je ne le laisserais plus sortir, et il ne pourra s'en prendre qu'à vous. C'est bien alors qu'il aura le droit de vous considérer comme un ennemi.

De son côté, le serf promit que le comte ignorerait cette entrevue. — Rappelle-toi bien, frère, continua-t-il, que c'est la dernière complaisance coupable que tu obtiens de moi. Tu es un homme de cœur, mais en de certains momens on dirait que *tu as mangé de la belladone!...*

Stéphane avait quitté le banc circulaire où il était assis. Adossé contre le parapet de la terrasse, les bras pendans, la tête affaissée sur sa poitrine, sa rêverie était si profonde, que Gilbert put approcher jusqu'à dix pas sans être aperçu de lui; mais tout à coup, se réveillant, il releva vivement la tête et frappa la terre du pied. — Allez-vous-en! s'écria-t-il, allez-vous-en, ou je lâche Vorace après vous!

Vorace était le nom du bouledogue qui lui tenait compagnie la nuit, et qui pour le moment était accroupi dans le gazon, à quelques pas plus loin. De tous les chiens de garde du château, c'était le plus fort et le plus terrible. — Vous le voyez, dit Ivan en retenant Gilbert par le bras, vous n'avez rien à faire ici.

Gilbert se dégagea doucement et continua d'avancer.

— Otez-vous de devant mes yeux, reprit Stéphane. Pourquoi venez-vous troubler ma solitude? Qui vous donne le droit de me poursuivre, de me traquer? Comment osez-vous affronter mes regards après...

Il n'en put dire davantage. L'émotion et la colère lui coupèrent la voix. Pendant quelques instans, il regarda tour à tour Gilbert et le chien; puis, changeant de dessein, il fit un mouvement pour s'enfuir. Gilbert lui barra le passage. — Donnez-moi une minute d'audience, lui dit-il d'une voix douce et pénétrante; je vous apporte une bonne nouvelle.

— Vous! s'écria Stéphane, et il répéta : — Vous! vous! une bonne nouvelle!

— Moi! dit Gilbert, car je viens vous annoncer mon prochain départ.

Stéphane ouvrit de grands yeux et recula lentement jusqu'au mur, où, s'adossant de nouveau : — Quoi! vous partez! Ah! certes la nouvelle est excellente autant qu'imprévue; mais vous vous don-

nez une peine inutile, il n'était pas nécessaire de me prévenir. Votre départ, grand Dieu! j'en aurais été averti bien des heures d'avance par la légèreté de l'air, par les clartés plus vives du soleil, par je ne sais quelle joie répandue dans tout mon être. Oh! je comprends, vous n'avez pu digérer l'outrage que vous a fait par mon ordre cet excellent Fritz. La réparation vous a paru insuffisante. Vous avez raison, car, je le jure par saint George, mon cœur ne vous a point fait d'excuses. Moi, à genoux devant vous!... Horreur et miséricorde!... Je vous l'ai dit hier, je n'ai fait que céder à la contrainte... Mon Dieu! c'est comme si en cet instant je vous faisais renverser à mes pieds par mon bouledogue!

Gilbert ne répondit rien; il se contenta de tirer de son portefeuille et de présenter à Stéphane la lettre qu'il lui avait écrite la veille.

— Qu'ai-je affaire de ce papier? dit Stéphane avec un geste de dédain. Vous m'avez dit votre nouvelle, cela me suffit. Tout ce que vous m'apprendriez de plus gâterait mon bonheur.

— Lisez! dit Gilbert. Je me dispose à vous faire un si grand plaisir que vous pouvez bien m'en faire un petit.

Stéphane balança un moment; mais l'ennui habituel de sa vie était si profond que le besoin de distractions l'emporta en lui sur la haine et le mépris.

— Cette lettre n'est pas mal! disait-il tout en lisant. Le style en est éloquent, votre écriture aussi est admirable. Je la comparerais volontiers à votre nœud de cravate. L'un et l'autre sont si corrects qu'on ne les peut souffrir.

Gilbert porta en souriant la main à sa cravate, et, la dénouant, il en laissa pendre les deux bouts sur son gilet.

— Ce n'est pas la peine de vous gêner, poursuivit Stéphane. Nous avons si peu de temps à demeurer ensemble! De grâce, ne renoncez pas pour moi à vos plus chères habitudes! Aussi bien votre nœud de cravate, comme votre écriture, cadre à merveille avec toute votre personne. Je suppose que vous ne voulez pourtant pas, pour me complaire, vous refaire tout entier de la tête aux pieds. L'entreprise serait considérable...

Gilbert le laissait dire et n'avait garde de se fâcher, car il observait avec quelque satisfaction que Stéphane, après avoir lu sa lettre, venait de se mettre à la relire.

— Que ces dernières lignes sont charmantes! reprit le jeune homme après un silence. — « Je te jure que mes yeux étaient pleins de larmes! » Les avez-vous comptées, ces larmes précieuses?... Cependant je serai indulgent, car il y a dans cet éloquent billet un mot qui m'enchante. Je vois que vous avez eu l'esprit de deviner que mes prétendues excuses n'en étaient pas. Et puis, ce qui est

admirable... Mon cher monsieur, à quelle heure partez-vous? Oh! dites-moi l'heure! Je veux savoir l'heure; je veux assister en personne à cette scène émouvante et délicieuse... Ah! bénis, bénis soient dans les siècles des siècles tous ceux qui vous aideront à faire vos paquets, le commissionnaire qui les chargera sur son épaule, les six chevaux qui vous emporteront au triple galop, le cocher qui les animera de la voix et du fouet, la voiture qui cahotera votre chère personne dans toutes les ornières du chemin! Et surtout mille remercîmens, mille bénédictions, mille actions de grâces soient rendus à l'admirable tourbillon de poussière qui là-bas, au premier tournant de la route, dérobera à jamais à ma vue l'un des hommes qui m'ont le plus fait souffrir, et que je hais du plus profond de mon âme!...

— Je vous en prie, reprenez haleine, répondit tranquillement Gilbert, et laissez-moi parler. J'ai fait un petit changement à mon programme : ce n'est pas demain que je partirai. Je me suis accordé un sursis de huit jours.

Le visage de Stéphane s'assombrit, et son œil redevint farouche.

— Je vous jure ici, sur mon honneur, reprit Gilbert, que dans huit jours je partirai pour ne plus revenir, à moins que vous-même vous ne m'ayez prié de rester.

— Quelle noirceur! et comme ce petit complot est savamment ourdi! Je devine tout. A force de menaces, de violences, on espère me contraindre une seconde fois à plier le genou devant vous et à m'écrier les mains jointes : Monsieur, au nom du ciel, conservez-nous la faveur de votre précieuse présence!... Mais voilà une lâcheté que je ne ferai jamais! Plutôt mourir! plutôt mourir!...

— Je vous en conjure, ne délirez pas ainsi! Votre père, sur ma conscience, ne saura jamais le premier mot de ce que nous venons de dire, vous et moi. Je ne sais ce qu'en peut comprendre Ivan; mais il m'a juré le secret, et je me fie à sa parole. En vous demandant un délai, je veux seulement vous laisser le temps de réfléchir. Une semaine n'est pas un siècle. Dans huit jours, vous me direz à l'oreille l'un de ces deux mots : « Partez! » ou bien : « Restez! » et je me conformerai sans hésiter à votre désir. J'ajoute que, si vous persistez à me congédier, j'alléguerai de mon départ des raisons où vous n'entrerez pour rien.

Pendant que Gilbert parlait, Stéphane avait tenu ses yeux obstinément fixés sur lui. A ces derniers mots, il partit d'un éclat de rire. — Oh! pour le coup, voilà qui est trop fort! Si vous n'êtes pas un scélérat, monsieur, vous êtes un lunatique. Comment! vous êtes capable de vous imaginer...

— Si je désire que vous attendiez quelques jours avant de prendre une décision, reprit Gilbert avec calme, c'est que vous ne me con-

naissez pas encore. Qui sait s'il n'existe pas entre nous une secrète conformité d'humeurs et d'inclinations que vous ne soupçonnez pas, et d'où naîtra avec le temps une amitié parfaite?

Stéphane le toisa d'un œil de mépris. — C'est vous qui délirez, monsieur, répondit-il d'un ton glacial. Faites-moi grâce de vos fariboles; ma fierté ne me permet pas d'en entendre davantage... — Et, Gilbert cherchant à lui prendre la main, il s'éloigna vivement de quelques pas.

— Un mot seulement! reprit Gilbert sans se rebuter. Soumettez-moi à quelque épreuve. N'auriez-vous point de caprice qu'il fût en mon pouvoir de satisfaire?... — Et, lui montrant du doigt un fragment de quartz blanc qui se trouvait à quatre pieds au-dessous du parapet, à l'endroit même où commençait le précipice : — Regardez ce joli morceau de quartz, lui dit-il; voulez-vous que je vous l'aille chercher?

Stéphane ne daigna pas retourner la tête, et cependant le tour inattendu que venait de prendre l'entretien lui causait une surprise mêlée d'émotion. Il n'eut garde d'en laisser rien paraître. — Jetez-vous à mes pieds, s'écria-t-il impétueusement; traînez-vous dans la poussière, baisez la terre devant moi, demandez-moi grâce et pardon! A ce prix, je vous accorderai, non pas assurément mon affection, mais mon indulgence et ma pitié.

— Impossible! répondit Gilbert en secouant la tête. Je suis comme vous; je ne saurais m'agenouiller que si un plus fort que moi m'y contraignait par la violence. Oh! non! A ce jeu-là, je perdrais jusqu'à l'espérance d'être un jour estimé de vous. Aussi bien, dans l'épreuve à laquelle je désire que vous me soumettiez, je voudrais qu'il y eût quelque danger à braver, quelque difficulté à surmonter...

Stéphane ne pouvait plus dissimuler son étonnement. Depuis qu'il était au monde, on ne lui avait jamais tenu pareil langage. Toutefois la défiance et l'orgueil triomphèrent encore en lui de tout autre sentiment.

— Puisque vous le voulez!... dit-il en ricanant, et il tira un gant de peau de l'une de ses poches, le froissa entre ses mains, puis le jeta au bouledogue qui le reçut dans sa gueule et l'y garda. — Vorace, lui dit-il, tu tiens entre tes dents le gant de ton maître, fais-en bonne garde; tu m'en réponds... — Puis, se retournant vers Gilbert : — Monsieur, vous plairait-il de me rapporter mon gant, que cet animal m'a enlevé? Je vous en serais infiniment obligé.

— Ah! c'est enfin là l'épreuve à laquelle vous voulez me soumettre! lui répondit Gilbert le sourire aux lèvres.

Stéphane le regarda en face. Pour la première fois, il ne put s'empêcher d'être frappé de la noblesse de sa physionomie et de l'admirable limpidité de son regard. La figure de Gilbert était deve-

nue transparente, et elle eût révélé aux yeux les moins clairvoyans la fierté de son caractère mûri par les combats de la vie, la pureté de son cœur prédestiné à une éternelle jeunesse. Stéphane éprouva un trouble involontaire qu'il chercha vainement à déguiser par le ton badin dont il répliqua : — Non, monsieur, il ne s'agit pas d'une épreuve, mais d'une plaisanterie que nous ferons bien, vous et moi, de ne pas pousser plus loin. Cet animal n'est pas aimable. Si vous aviez le malheur de l'irriter, il me serait impossible, à moi son maître, de calmer sa fureur. Veuillez donc laisser mon gant où il est et retourner paisiblement dans votre cabinet pour y méditer sur quelque important problème de l'histoire byzantine. Ce sera là une épreuve moins périlleuse et mieux proportionnée à vos forces. Bonsoir, monsieur, bonne nuit.

— Oh! permettez, repartit Gilbert, je suis résolu à mener à fin l'aventure!... Et, repoussant doucement Stéphane, qui cherchait à le retenir, il marcha droit au bouledogue.

— Prenez garde! s'écria le jeune homme en frissonnant, ne vous jouez pas à cet animal, ou vous êtes un homme mort!

— Prenez garde! répéta Ivan, qui, n'ayant compris qu'à moitié ce qui s'était dit, se doutait à peine des intentions de Gilbert. Prenez garde! ce chien est une véritable bête féroce.

Cependant Gilbert, croisant ses bras sur sa poitrine, s'inclina lentement vers le bouledogue en tenant ses yeux attachés sur les siens, et au moment où il pensa que, déconcerté par la fixité de ce regard, l'animal lâcherait plus facilement prise, il lui arracha vivement le gant et l'agita dans l'air de sa main droite. Au même instant, Vorace poussa un hurlement de rage et bondit pour s'élancer à la gorge du ravisseur. Gilbert fit un saut en arrière en se couvrant de son bras gauche, et la gueule du chien ne fit qu'effleurer son épaule. Et pourtant, quand il retomba à terre, il tenait entre ses dents une longue bande de drap, un chiffon de toile et un lambeau de chair saignante. Ivre de fureur, le bouledogue se roula sur le gazon avec cette proie qu'il avait peine à dévorer, et tout à coup, comme saisi d'un accès de folie frénétique, il s'éloigna dans la direction du château en tournoyant sur lui-même; mais, arrivé au pied de la tourelle, il chercha du regard son ennemi et repartit comme un trait pour fondre de nouveau sur lui.

— Jetez le gant à terre, s'écria Ivan, et grimpez sur le frêne!

— Je ne rendrai le gant qu'à celui qui me l'a demandé! répondit Gilbert, et, le cachant dans son sein, il tira de sa poche un couteau. Il n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que le dogue, le poil hérissé, la gueule écumante, était déjà à trois pas de lui, se pelotonnant pour s'élancer; mais à peine s'enlevait-il de terre qu'il retomba la tête

fracassée. La hache qu'Ivan portait à sa ceinture venait de s'abattre sur lui comme un éclair. Le terrible animal tenta en vain de se relever, roula en se débattant dans la poussière et exhala sa vie avec un rauque et formidable rugissement.

— Merci, mon bon Ivan! dit Gilbert en serrant la main du serf. Puis, s'approchant de Stéphane, qui, immobile au milieu du boulingrin, tremblait de tout son corps et cachait sa tête dans ses mains : — Voici votre gant, lui dit-il d'une voix caressante. Rassurez-vous, je suis encore en vie. Malheureusement je suis condamné à vous faire toujours du chagrin; votre chien est mort, et je suis cause qu'Ivan l'a tué. Pourrez-vous me le pardonner?

Stéphane écarta ses mains de son visage et prit le gant en s'efforçant de sourire; mais à la vue du bras mutilé et ensanglanté de Gilbert : — Oh! l'horrible plaie! s'écria-t-il en la montrant du doigt, et il tomba subitement en syncope; ses genoux vacillans se fussent dérobés sous lui, si Ivan ne l'eût soutenu.

— Frère, dit le serf à Gilbert, tu as fait là une belle besogne! N'avais-je donc pas raison de te dire que tu mangeais quelquefois de la belladone? Regarde, l'enfant est presque évanoui; il faut que je l'emporte bien vite dans sa tour... Ta blessure saigne beaucoup, serre ton mouchoir autour de ton bras... Bien, c'est cela! Maintenant viens promptement nous ouvrir la porte de l'escalier dérobé, et puissé-je ne rencontrer personne dans le corridor! Allons, faisons vite, et aussitôt que mon jeune *père* sera revenu à lui, j'irai te rejoindre dans ta chambre pour te déshabiller et te panser.

Gilbert s'achemina rapidement vers la petite porte, et, l'ayant ouverte, il laissa passer devant lui Ivan, qui gravit en trois sauts l'escalier et s'élança dans le corridor avec son précieux fardeau.

Arrivé dans sa chambre, Gilbert voulut examiner sa blessure; mais il avait perdu tant de sang, et en essayant de détacher de la plaie son mouchoir qui s'y était collé il éprouva une si vive douleur, que lui aussi se sentit défaillir. Un nuage couvrit ses yeux, il n'eut que le temps de se jeter sur une chaise qui se trouvait au chevet de son lit, et, laissant tomber sa tête sur la couverture, il perdit connaissance.

XIV.

Le docteur Vladimir Paulitch arriva au château du Geierfels fort à point pour soigner Gilbert. La blessure était large et profonde, et par les grandes chaleurs qui régnaient alors elle eût pu facilement s'envenimer; mais c'était un habile homme que le docteur Vladimir, et par ses soins la plaie fut bientôt cicatrisée. Il employa certains spécifiques dont l'usage lui était propre, et qu'il n'eut garde de faire

connaître à son malade. Sa médecine était mystérieuse comme sa personne.

Vladimir Paulitch avait quarante ans; sa figure était frappante, mais sans attrait. Jamais on n'y surprenait la trace de quelque forte émotion de l'âme. Ses yeux avaient la couleur et l'éclat dur de l'acier; ses regards ardens, mais qui s'éteignaient à volonté, questionnaient souvent et ne se laissaient jamais interroger. Bien fait, élancé, la taille mince et dégagée, il avait dans sa démarche et dans ses mouvemens la souplesse et la lenteur de la race féline. Son parler était lent aussi, bien que facile, et ne s'animait jamais; le timbre de sa voix était sourd et voilé; quoi qu'il pût dire, il ne haussait ni ne baissait le ton; point de modulations, chacune de ses phrases se terminait par une petite cadence en mineur qui sonnait mélancoliquement à l'oreille. A vrai dire, il lui arrivait bien quelquefois de sourire en parlant, mais c'était un sourire pâle qui n'éclairait pas son visage. Ce sourire signifiait simplement : « Je ne vous dis pas ma meilleure raison, et je vous défie de la deviner... »

Doué de cette admirable facilité de perception qui se rencontre fréquemment chez les Slaves, Vladimir avait tout entrevu, tout soupçonné. Il parlait avec aisance cinq ou six langues, il connaissait toutes les littératures de l'Europe, et il n'était pas de science dont il n'eût acquis quelque teinture; mais il n'avait rien creusé, rien approfondi : de tous les livres qu'il avait feuilletés, il n'avait guère étudié que la préface, de telle sorte que, hormis l'art médical, où encore l'instinct le servait mieux que l'étude, il n'y avait dans son esprit que des commencemens, et ses pensées n'étaient que des ébauches d'erreurs ou de vérités. Il se piquait d'avoir examiné tous les systèmes philosophiques et de les mépriser; aussi n'avait-il pris de leçons ni de conseils d'aucun des illustres penseurs qui ont été les écolâtres du genre humain; il se flattait de ne rien devoir à personne; il s'était fait à lui-même de toutes pièces son *credo*, sa philosophie; il était de ces esprits qui n'ont ni père, ni mère, ni famille, ni patrie : véritables enfans trouvés de l'intelligence, *heimathloses* du royaume de la pensée, pour lesquels il n'est pas de lieu dont ils puissent dire : « Ceci est mon pays! Voilà la maison paternelle! Voilà le berceau où j'ai rêvé mes premiers rêves! Voilà l'école où se délia ma langue encore nouée!... »

Vladimir se croyait un esprit libre, et pourtant la suprême servitude pour la pensée, c'est d'être sous la dépendance des choses fortuites. Malheur aux intelligences qui tirent toutes leurs lumières des accidens et des vicissitudes de la vie et qui n'ont fréquenté d'autre école que celle de la fortune! Sans doute il est bon de mettre à profit les leçons de l'expérience, et Casanova avait raison de plaindre

les hommes dont la faculté pensante n'a jamais été éveillée par un événement extraordinaire en opposition avec leurs habitudes quotidiennes. Ils ne sont pas moins à plaindre toutefois ceux qui ne raisonnent jamais que d'après leur expérience personnelle, et qui, abandonnés aux événemens, consultent comme des oracles l'heur et le malheur de leur vie. La jeunesse de Vladimir avait été comblée des faveurs du ciel, et la prospérité, épanouissant son âme, lui avait fait prendre un noble et généreux essor; mais à trente ans il avait été frappé d'une grande infortune qui avait brisé tous les ressorts de son être et dévasté du même coup son intelligence et son cœur. Une nuit de gelée avait suffi pour détruire toutes les espérances de son printemps. De ce moment il n'avait plus regardé les choses et les hommes qu'au travers de son aventure, et, Dieu n'ayant pas opéré de miracle en sa faveur, il s'était persuadé que le monde est régi par une aveugle et implacable fatalité. Ainsi infatué, et comme idolâtre de son malheur, il répondait à tous les argumens de la philosophie et de la religion : Je sais à quoi m'en tenir; la destinée m'a révélé son secret...

Un matin qu'Ivan était venu renouveler le pansement de Gilbert, conformément aux prescriptions du docteur, notre ami le questionna sur le caractère et la vie de Vladimir Paulitch. De l'homme, Ivan ne savait rien, et il se mit à vanter le génie du médecin; il s'en exprimait sur un ton de mystère. La figure imposante de cet impénétrable personnage, la puissance extraordinaire de son regard, sa gravité impassible, les cures miraculeuses qu'il avait opérées, il n'en fallait pas davantage pour convaincre le brave serf que Vladimir Paulitch donnait dans la magie et entretenait des communications avec les esprits, et il éprouvait pour sa personne une profonde vénération mêlée d'une terreur superstitieuse. Il raconta à Gilbert que, depuis l'âge de vingt-cinq ans, Vladimir dirigeait un hôpital et une maison de santé que le comte Kostia avait fondés sur ses terres, et que, grâce à lui, ces deux établissemens n'avaient pas leurs pareils dans toute la Russie.

L'an passé, ajouta le serf, il est déjà venu soigner le *barine*, et il lui annonça que sa crise reviendrait cette année, mais plus faible, et que ce serait la dernière. Vous verrez que tout se passera comme il l'a dit. Kostia Petrovitch est déjà beaucoup mieux, et je parie que l'été prochain s'écoulera sans qu'il ait senti ses nerfs.

Comme Ivan se disposait à sortir, Gilbert le rappela pour lui demander des nouvelles de Stéphane. Le serf avait été d'une absolue discrétion, et il avait raconté à son maître l'aventure de la terrasse de manière à ne compromettre personne. Il avait eu seulement de la peine à lui persuader que ce n'était pas sur un signe de Stéphane

que le chien s'était lancé contre Gilbert. — Mais, monsieur, demanda-t-il dans son langage familier, quelle intention avais-tu donc en arrachant à ce pauvre Vorace le gant de mon jeune père?

— Il m'avait mis au défi, et je me suis piqué d'honneur. C'est une grande sottise que j'ai faite là; tu peux m'en croire, je n'ai nulle envie de recommencer.

— Vous ferez bien, reprit Ivan d'un ton de légère ironie, d'autant plus que, si vous vous flattez d'avoir regagné son cœur, vous êtes loin de compte. Voilà plusieurs jours qu'il s'est refusé à remettre les pieds sur la terrasse, de peur de vous y rencontrer.

Cette fâcheuse nouvelle rendit Gilbert soucieux, mais il cacha soigneusement sa tristesse.

— Par quel motif, se disait-il en lui-même, Stéphane cherche-t-il à éviter ma présence? Est-ce une ruse de guerre destinée à endormir les défiances de son geôlier? ou bien une fausse honte lui fait-elle appréhender de me revoir? ou bien encore n'aurais-je réussi qu'à attiser la haine qu'il m'avait vouée?...

Le lendemain, Gilbert dîna dans la grande salle du château avec M. Leminof et le père Alexis.

— Ne vous inquiétez point de ce que Stéphane ne dîne pas avec nous, lui dit le comte. Il n'est pas malade; mais il a un nouveau grief contre vous : vous avez causé la mort de son chien. Je vous demande pardon, mon cher Gilbert, des déraisons de mon fils... Je lui ai accordé trois jours de bouderie. Passé ce terme, j'entends qu'il vous fasse bonne mine et qu'il vienne sans sourciller reprendre place à cette table vis-à-vis de vous.

— Et comment se fait-il que le docteur Vladimir ne soit pas des nôtres?

— Il m'a prié de l'en dispenser pendant quelque temps. Il se trouve très fatigué des soins qu'il me donne. Un traitement magnétique, vous m'entendez?... Il faut vous dire que toutes les années, dans le courant de l'été, je suis sujet à des attaques de névralgie qui me font beaucoup souffrir. A propos, vous avez vu plusieurs fois notre admirable docteur : que pensez-vous de lui?

— Je ne sais s'il est un grand savant, mais je suis porté à croire que c'est un artiste de premier ordre.

— Vous ne pouvez faire de lui un plus bel éloge. Il est aussi homme de dévouement, et vous allez savoir comment il m'a sauvé la vie. Des étalons qui s'emportent, à vingt pas de là un précipice, le docteur sortant de derrière un buisson, s'élançant à la tête des chevaux et se suspendant à leurs naseaux, que ses mains étreignent violemment... Vous voyez d'ici toute la scène. Ce qui est plaisant, c'est que, l'ayant remercié avec l'effusion que vous pouvez croire,

lui, d'un ton tranquille et s'essuyant les genoux, car les chevaux, en s'abattant, l'avaient couché de son long dans la poussière : « C'est moi qui suis votre obligé, me répondit-il; pour la première fois je viens de me trouver suspendu entre la vie et la mort, et c'est une sensation singulière que, sans vous, je ne connaîtrais pas. » Voilà qui vous peint l'homme et son sang-froid!

— Qu'il ait l'agilité d'un chat sauvage, je n'en suis pas surpris, repartit Gilbert; mais je soupçonne que le sang-froid est de commande, et que la placidité du visage est un masque sous lequel se cache une âme très passionnée.

— Passionnée,... ce n'est pas le mot, ou du moins le docteur ne connaît que les passions de tête. Il fut un temps où il se croyait éperdument amoureux : faiblesse impardonnable chez un homme aussi distingué; mais il ne tarda pas à se détromper. Depuis lors, il n'est plus retombé dans cette funeste erreur.

— Ainsi la curiosité et la médecine sont les seules passions de Vladimir Paulitch!

— Vous dites bien. Il a consacré à l'étude et à la pratique de son art tout son temps, toutes ses pensées. On ne peut imaginer une vie plus austère : il n'a jamais rien donné à son plaisir, rien accordé à ses sens, et certes ce grand retranchement de toutes les jouissances communes ne procède pas de scrupules religieux. Le docteur ne croit qu'aux atomes; mais il est ascétique par goût. Vous savez l'admirable définition que Voltaire a donnée de l'amour, — *l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée*. Eh bien! Vladimir Paulitch est dépourvu de cette imagination qui brode au tambour, et d'autre part l'étoffe toute nue excite son mépris, je veux dire qu'il dédaigne la volupté par orgueil intellectuel. Aussi ce terrible incrédule, qui tient la morale pour une chimère, qui vit dans l'abstinence, est, à votre choix, un libertin sans vices ou un saint sans principes. Cela ne laisse pas de faire un caractère assez singulier.

— A ce compte, dit Gilbert, sa vertu n'est qu'un accident.

— Êtes-vous bien sûr que la vertu soit jamais autre chose? repartit M. Leminof.

La nuit venue, Gilbert traversa le préau dont la chapelle formait un des côtés, et, gagnant les derrières par une porte de dégagement, il se mit à la recherche du père Alexis. Il ne fut pas longtemps à le découvrir, car le pope avait laissé ses volets entr'ouverts, et il fumait paisiblement sa pipe, assis dans l'embrasure de la fenêtre. Dès qu'il aperçut Gilbert : — Oh! le brave enfant! s'écria-t-il. Qu'il entre vite! Ma chambre et mon cœur lui sont ouverts.

Gilbert lui montra son bras en bandoulière, dont il ne pouvait s'aider pour escalader la fenêtre.

— N'est-ce que cela, mon enfant? dit le père Alexis. Je vais vous hisser jusqu'ici.

Gilbert se souleva sur son bras droit, et, le père Alexis l'attirant à lui, ils se trouvèrent bientôt assis en face l'un de l'autre, mariant à l'envi les fumées bleues de leurs chibouks.

— N'avez-vous pas remarqué, dit le père Alexis, que Kostia Petrovitch était aujourd'hui d'une humeur charmante? Quand je vous disais qu'il a de bons momens! Vladimir Paulitch lui a déjà fait beaucoup de bien. Quel médecin que ce Vladimir! C'est grand dommage qu'il ne croie pas en Dieu; mais un jour peut-être la grâce touchera son cœur, et alors ce sera un homme accompli.

— A votre place, mon père, ce Vladimir me ferait peur, dit Gilbert. Ivan prétend qu'il est un peu sorcier. Ne craignez-vous pas qu'un beau jour il ne vous dérobe votre secret?

Le père Alexis haussa les épaules. — Ivan radote, dit-il. Si Vladimir Paulitch était sorcier, n'aurait-il pas pénétré depuis longtemps le mystère qu'il brûlait d'approfondir? car il fait plus que d'aimer le comte Kostia; il lui est dévoué jusqu'au fanatisme... Ce qui est certain, c'est qu'ayant découvert que la comtesse Olga était enceinte, il eut la barbarie de se faire son dénonciateur, — et cette lettre qui annonçait au comte Kostia son déshonneur, cette lettre qui le fit revenir de Paris comme un coup de foudre, cette lettre enfin qui a causé la mort d'Olga Vassilievna, c'est lui, c'est Vladimir Paulitch qui l'a écrite.

— Et Morlof, dit Gilbert, est-ce Vladimir qui l'a dénoncé aux injustes fureurs du comte?

— Au contraire, Vladimir a plaidé sa cause; mais son éloquence a échoué contre les aveugles préventions de Kostia Petrovitch. Ce Morlof était, pour son malheur, un élégant très connu par ses aventures galantes. Homme d'honneur au demeurant, incapable de trahir un ami, ce qui le perdit, ce fut cette réputation d'homme à bonnes fortunes. Et puis, quand Kostia Petrovitch interrogea sa femme, comme elle se refusait à dénoncer son séducteur, il s'avisa de nommer Morlof, et la vivacité qu'elle mit à le défendre confirma le comte dans ses soupçons. Pour le désabuser, il ne fallut rien moins que cette tragique rencontre dont je fus informé trop tard. Exhalant son dernier souffle, Morlof tendit la main à son meurtrier. « Je meurs innocent! » lui dit-il. Et dans cette dernière parole d'un mourant il y avait un tel accent de vérité que le comte Kostia n'y put résister : la lumière se fit dans son âme.

Comme la nuit s'épaississait, le père Alexis ferma les volets et alluma une bougie.

— Mon enfant, dit-il en se rasseyant et rallumant sa pipe, il faut

que je te raconte quelque chose que j'ai appris aujourd'hui, peu d'instans avant dîner, et qui me paraît bien étrange. Écoute-moi bien, je suis sûr que tu partageras mon étonnement.

Gilbert ouvrit l'oreille, car il pressentit que le père Alexis allait lui parler de Stéphane. — C'est un fait singulier, reprit le prêtre, que je ne voudrais pas raconter au premier venu, mais que je suis bien aise de te faire connaître, parce que tu es un esprit sérieux et réfléchi, bien que pour ton malheur tu ne sois pas orthodoxe. Et plût à Dieu que tu le fusses! Sache donc, mon enfant, qu'aujourd'hui samedi je me suis rendu à mon ordinaire auprès de Stéphane pour le catéchiser, et, par les raisons que tu sais, j'ai redoublé d'efforts afin de faire pénétrer dans cette tête revêche les saintes vérités de la foi. Or il paraît que sans le vouloir tu lui as causé des chagrins, et tu peux croire que, du caractère dont il est, loin de t'avoir pardonné, il s'est mis en frais pour me faire épouser ses ressentimens. Cependant lui, qui d'habitude s'emporte et bat la campagne dès qu'une mouche le pique, il avait, en me récitant ses doléances, un air de tranquillité et une modération dans le ton qui m'étonnèrent au dernier point. Comme je m'efforçais d'en découvrir la raison, il m'arriva de lever les yeux sur les images de saint George et de saint Serge qui décorent l'un des coins de sa chambre, et devant lesquelles il fait ses prières soir et matin. O surprise! ô douleur! je m'aperçois que les deux saints ont essuyé de honteux outrages : l'un n'a plus de jambes, l'autre est défiguré par une horrible balafre!... — Sainte Vierge! m'écriai-je d'une voix tremblante. Qui donc a eu l'audace de porter une main profane sur ces deux vénérables images?... — Mais lui, souriant : « Le coupable est ici, mon père, répondit-il. C'est moi qui l'autre jour, dans un accès de juste colère, ai fouetté à outrance ces deux saints pour les punir de m'être trop peu secourables. » Comment te peindre ma stupeur? Les bras me tombèrent, une sueur froide me vint au front, ma langue s'embarrassa; je ne savais que dire, que penser. Quand je fus revenu de mon saisissement, enflammé d'indignation, je ne pus trouver de paroles assez fortes pour remontrer à ce jeune impie l'énormité de son crime. Fouetter saint George! fouetter saint Serge! quel attentat! quel sacrilége!... Ah! mon enfant, c'étaient deux de mes plus beaux ouvrages!... Mais croiras-tu que Stéphane ne fit pas paraître la moindre contrition? Son impassible sang-froid m'exaspéra. La main levée au ciel, je le menaçai des foudres de Dieu; il ne s'émut pas, et, sans changer de visage, quitta son siége, vint à moi, me mit la main sur la bouche. « Mon père, écoutez-moi, me dit-il d'un ton d'assurance qui m'imposa. J'ai eu tort, si vous le voulez, et pourtant, si c'était à refaire, je recommencerais, car, depuis que

je les ai châtiés, les deux saints se sont décidés à me venir en aide, et le lendemain même de l'exécution, sans que rien fût changé dans ma vie, j'ai senti subitement mon cœur devenir plus léger; pour la première fois, je vous le jure, un rayon d'espoir céleste a pénétré dans mon âme...» Çà, mon enfant, qu'en dis-tu? Cette aventure n'est-elle pas bizarre? J'avais bien ouï conter de semblables choses, mais je n'avais garde d'en rien croire. Qu'un petit garçon, quand on le fouaille... Mais que des saints!... Ah! mon cher enfant, les voies de Dieu sont bien secrètes, et il y a de bien grands mystères dans ce monde!

Le père Alexis avait un air si pénétré en parlant de ce grand mystère, que Gilbert fut tenté de rire; mais il lui était trop reconnaissant de son obligeant récit, et il l'eût de grand cœur embrassé. — Oh! la bonne nouvelle! se disait-il en lui-même. Ce cœur devenu plus léger, ce rayon d'espoir céleste!... Ah! Dieu soit loué! je n'ai pas perdu mes peines! Saint George, saint Serge, vous me volez ma gloire! Qu'importe? je suis content!

— Et qu'avez-vous répondu à Stéphane? dit-il au pope. L'avez-vous réprimandé? l'avez-vous félicité?

— Le cas était délicat, dit le bon père de l'air d'un philosophe qui médite sur les matières les plus abstruses; mais je n'ai pas l'esprit perclus, et je me suis tiré d'affaire à mon honneur. L'invention est admirable, me suis-je écrié en le regardant avec admiration... Puis, me composant un visage sévère : Mais le péché est énorme!

Le surlendemain, à l'heure du dîner, Gilbert n'attendit pas que la cloche eût sonné pour descendre dans la grand'salle. Il ne fut pas trop surpris d'y trouver Stéphane. Debout, adossé contre le dressoir, le jeune homme, en le voyant paraître, perdit contenance, rougit et tourna la tête vers la muraille. Gilbert s'arrêta. D'une voix sourde et d'un ton à la fois doux et brusque : — Et votre bras? lui dit Stéphane.

— Il est presque guéri. Demain, je poserai mon écharpe.

Stéphane garda un instant le silence. D'une voix plus basse encore : — Que comptez-vous faire? balbutia-t-il; quels sont vos projets?

— J'attends de connaître votre bon plaisir, repartit Gilbert.

Le jeune homme couvrit ses yeux de ses deux mains, et comme Gilbert ne disait mot, il éprouva un tressaillement de dépit et d'impatience. — Son orgueil me demande grâce, pensa Gilbert. Je lui épargnerai le chagrin de me faire les avances.

— J'aimerais bien avoir un entretien avec vous, lui dit-il doucement. Ce ne peut être sur la terrasse. Ivan ne vous y laisse pas seul. Le soir, vous tient-il compagnie dans votre chambre?

— Vous plaisantez! répondit Stéphane en redressant la tête. Passé neuf heures, Ivan ne se permet pas de mettre les pieds chez moi.

— Et sa chambre, si je ne me trompe, reprit Gilbert, est séparée de la vôtre par un corridor et un escalier. Ainsi nous ne risquerions pas d'être entendus.

Stéphane se retourna vers lui, et le regardant en face : — Vous pensez à tout, lui dit-il avec un sourire ironique et triste. Apparemment, pour venir chez moi, vous vous mettrez à cheval sur une hirondelle. Lui avez-vous fait vos conditions?

— Je passerai par les toits, dit tranquillement Gilbert.

— Impossible! s'écria Stéphane. D'abord je ne veux pas que vous risquiez une seconde fois votre vie pour moi. Et puis...

— Et puis vous ne vous souciez pas de ma visite?

Stéphane ne lui répondit que par un regard.

En ce moment, des pas retentirent dans le vestibule. Quand le comte entra, Gilbert se promenait dans le fond de la salle, et Stéphane, lui tournant le dos, observait attentivement l'une des figurines sculptées de la boiserie. M. Leminof, s'arrêtant sur le seuil de la porte, les regarda tous deux d'un air narquois : — Il était temps que j'arrivasse! dit-il en riant. Voilà un tête-à-tête embarrassant.

Le jour suivant, Gilbert partit pour Francfort. Un libraire de cette ville venait d'envoyer à M. Leminof un catalogue de vieux livres parmi lesquels se trouvait le glossaire de la *grécité byzantine* de Du Cange, ouvrage capital dont le comte ne possédait qu'un exemplaire maculé et incomplet. Gilbert lui persuada de l'envoyer au plus vite faire main basse sur cette proie. Il arriva le soir à Francfort. Le lendemain, avant toutes choses, il passa chez un cordier, et lui commanda deux échelles de corde dont il indiqua la mesure. Tout le reste de sa journée fut consacré à ses achats de livres. Non-seulement il se procura le glossaire, mais comme en matière de lettre moulée il était grand dénicheur de fauvettes, à force de fureter dans la boutique d'un antiquaire, il fit des trouvailles dont il fut ravi. Il ne le fut pas moins quand on lui apporta le soir à l'hôtel les deux échelles commandées. Il les cacha dans le fond de sa malle; le jour suivant, nouvelle chasse aux bouquins. Tout en giboyant, il aperçut à la devanture d'un cordonnier une paire de souliers dont les semelles étaient de feutre, admirable chaussure pour éviter les glissades. Les souliers allaient à son pied, et il les acheta sans marchander. Il fit aussi emplette d'un ceinturon, d'un chapeau à larges ailes, d'une paire de pantalons très épais et d'une vareuse en laine rousse.

Le samedi suivant, vers midi, il était de retour au Geierfels : il espérait pouvoir, avant le dîner, échanger quelques mots avec Sté-

phane; mais le comte entra dans la salle avant son fils. Heureusement, sur la fin du repas, il se leva de table pour aller tirer d'une armoire une bouteille de Tokai dont il voulait faire fête à son secrétaire. Pendant que, le dos tourné, il cherchait la bouteille et qu'il la débouchait, Gilbert fit un geste qui attira l'attention de Stéphane, et aussitôt il traça des lettres sur la nappe avec le manche de son couteau. Ces lettres signifiaient : *A ce soir.*

Pendant le reste du repas, Stéphane eut l'air agité. A tout instant, il changeait de couleur; il sortit de table le premier, et au moment de quitter la salle, se retournant, il lança à Gilbert un regard où se peignait le tumulte de ses pensées. Dès qu'il eut disparu : — Il regrette encore son gros chien! dit le comte en ricanant. Décidément les passions de monsieur mon fils sont fort intéressantes.

XV.

Vers dix heures, Gilbert commença les apprêts de son expédition. Il n'avait pas à craindre qu'on le vînt surprendre : ses soirées lui appartenaient, c'était un point convenu entre le comte et lui. Aussi bien il venait d'entendre rouler sur ses gonds la grande porte du corridor. Du côté de la terrasse, les épaisses ramées des arbres l'abritaient contre les regards des chiens de garde, qui, s'ils se fussent doutés de l'aventure, auraient pu donner l'éveil. Rien à redouter non plus du côté du tertre : il n'était fréquenté que de la jeune chevrière, qui n'avait pas accoutumé de promener si tard ses chèvres parmi les rochers. D'ailleurs la nuit sereine, mais sans lune, était propice; nulle autre clarté que la lueur discrète des étoiles qui devaient l'aider à se guider, sans être assez vive pour le trahir ni l'inquiéter; l'air était calme; une brise presque insensible remuait par intervalles les feuilles des arbres sans agiter les branchages. Grâce à ce concours de circonstances favorables, l'entreprise de Gilbert n'était pas désespérée, mais il ne songeait pas à s'en dissimuler les périls.

L'horloge du château venait de frapper dix coups, quand il éteignit sa lampe et ouvrit sa fenêtre. Il y resta longtemps accoudé : ses regards s'accoutumèrent enfin aux ténèbres, et à la faveur du rayonnement des étoiles il commença de reconnaître sans effort la forme réelle des objets qui l'entouraient. La fenêtre était partagée en deux baies égales par un meneau de pierre, et elle était précédée d'une large tablette de basalte qu'entourait une balustrade. Gilbert assujettit fortement l'une de ses échelles de corde au meneau et à l'un des balustres du côté gauche; puis il grimpa sur le rebord de basalte et s'y tint debout pendant quelques instans, contemplant en

silence le précipice. Dans le gouffre sombre et vaporeux où plongeaient ses yeux, il distinguait une paroi de rochers blanchâtres qui semblaient l'attirer à eux et le provoquer à un voyage aérien : il n'eut garde de s'abandonner à cette attraction fatale, et, le malaise qu'elle lui causait s'affaiblissant par degrés, il avança la tête et put se pencher impunément sur l'abîme; puis il se livra au plaisir de considérer un moment une faible lumière qui paraissait à une distance de soixante pas et à quelque trente pieds au-dessous de lui. Cette lumière sortait de la chambre de Stéphane, qui avait ouvert sa fenêtre et fermé ses rideaux blancs, de telle sorte que sa lampe, placée derrière cet écran transparent, pût servir de fanal à Gilbert sans risquer de l'éblouir. — Je suis attendu! se dit Gilbert, et aussitôt, enjambant la balustrade, il descendit la tremblante échelle d'un pas ferme et leste, comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie.

Le voilà sur le toit. Là il se trouva plus empêché. Couvert moitié en zinc, moitié en ardoises, ce toit, qu'il devait traverser dans toute sa longueur, était si rapide et si glissant qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Gilbert s'assit et resta un moment immobile pour se donner le temps de se remettre et de bien fixer son itinéraire. A quelques pas de là s'élevait une énorme lucarne de charpente couverte en triangle, qui s'avançait jusqu'à deux pieds de la gouttière. Gilbert résolut de s'acheminer par cet étroit défilé, et de tuile en tuile il se poussa dans la direction de la mansarde. On croira sans peine qu'il n'avançait que lentement, d'autant plus que son bras gauche, encore endolori, demandait à être ménagé; mais à force de patience et d'industrie il dépassa la lucarne et finit par arriver sain et sauf à l'extrémité du toit, juste en face de la fenêtre de Stéphane. — Dieu soit loué! le plus difficile est fait, se dit-il en soupirant d'aise.

Il était loin de compte. A la vérité, il ne lui restait plus qu'à descendre sur le petit toit, à le traverser, et à enjamber la fenêtre, située à hauteur d'appui; mais, avant de descendre, il fallait trouver quelque support, pierre, bois ou fer, où attacher sa seconde échelle de corde, qu'il avait apportée enroulée autour de son cou, de ses épaules et de sa ceinture. Malheureusement il ne découvrit rien. Enfin, en se penchant, il aperçut à l'angle extérieur de la muraille un gros corbeau de fer qui servait à soutenir l'égout; mais à son vif chagrin il s'avisa du même coup que le grand toit dépassait de trois pieds l'alignement du petit, et que, supposé qu'il réussît à attacher son échelle au corbeau, les derniers échelons pendraient et flotteraient dans le vide. Cette réflexion lui donna le frisson, et, détournant ses yeux du précipice, il les reporta vers le faîte, où il crut apercevoir une pièce de fer faisant saillie. Il ne se trompait point : c'était une sorte d'ove fleuronné qui formait l'amortisse-

ment de l'arête. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il se hissa jusque-là, et lorsqu'il se trouva assis à califourchon sur la poutre maîtresse, il s'arrêta quelques minutes pour souffler et pour étudier l'étrange spectacle qui s'offrait à lui. Ses regards embrassaient une immense étendue de toits abrupts et irréguliers; ce n'était de toutes parts que tourelles en encorbellement coiffées de toitures en forme d'éteignoirs, pignons pointus, encoignures, pans coupés, angles rentrans ou saillans, clochetons découpés à jour, enfoncemens profonds où l'ombre s'amassait, cheminées grimaçantes, lourdes girouettes déchirant la voie lactée de leurs tiges en fer et de leurs flèches empennées. A la lueur scintillante des étoiles, les moindres accidens d'architecture affectaient des contours bizarres et des figures fantastiques; ils se profilaient sur l'horizon comme des ombres chinoises : partout un air de mystère, de curiosité, de surprise effarée. Toutes ces ombres se penchaient vers Gilbert, l'observaient, l'interrogeaient du regard. Les unes disaient : — Quel est donc ce personnage? Assurément il n'est pas des nôtres. Que vient-il faire ici? Ce ne peut être qu'un hardi voleur qui s'en va crocheter un volet et forcer un secrétaire. — Laissez donc! disaient les autres. Ne voyez-vous pas que c'est un amoureux en bonne fortune? Sa maîtresse l'attend, et si tantôt il ne se rompt le cou, l'heure du berger sonnera pour lui. — Ce n'est rien de tout cela, leur répondait Gilbert. Je ne suis qu'un pauvre avaleur d'in-folio, lequel s'est avisé tout à coup de courir les toits pour aller ressusciter un enfant qui se meurt d'ennui et de chagrin. Au surplus, croyez-m'en sur parole, je suis plus étonné que vous de mon aventure. — Après ce muet colloque, il ramena ses regards vers le précipice, se donna le plaisir de contempler les eaux blanchâtres du Rhin, qu'il entrevoyait vaguement déroulant dans la plaine ses onduleux anneaux, comme un énorme serpent aux écailles luisantes, et prêta un moment l'oreille à son bruyant et morne grondement, qui semblait reprocher leur silence aux chiens de garde, aux hiboux, aux vents et aux girouettes endormies.

Quand il eut repris haleine, Gilbert s'approcha de cet ornement de relief où il se proposait de suspendre son échelle; mais sa déception fut grande : il reconnut que cet ove en tôle, maltraité de longue main par les autans, ne tenait plus qu'à un méchant clou, et qu'il céderait infailliblement au moindre effort. — Décidément, se dit-il, il en faut passer par le corbeau de fer! — Et quoi qu'il lui en coûtât, prenant résolûment son parti, impatienté d'ailleurs de tant de pas perdus et d'un temps si précieux consumé en vains efforts, il redescendit le toit beaucoup plus lestement qu'il ne l'avait gravi. Dès qu'il fut en bas, conjurant par la puissance de sa volonté un

nouvel accès de vertige dont il se sentait menacé, il se coucha sur le ventre parallèlement à la gouttière, et, avançant sa tête et ses bras au-delà du toit, il parvint, non sans beaucoup de peine, à nouer solidement sa corde au corbeau de fer. Cela fait, il lança son échelle dans le vide, et, sans s'amuser à la regarder flotter, il pivota tout doucement sur lui-même, tournant par degrés sa tête du côté de la mansarde et ses pieds du côté de l'échelle; puis, sa volte-face terminée, il se laissa couler en dehors du toit jusqu'aux aisselles, demeurant ainsi suspendu sur les coudes. Moment critique! Qu'une latte, qu'un clou vînt à se rompre!... Il ne se donna pas le temps de faire cette sinistre réflexion; il était tout occupé d'attirer à lui avec ses pieds la corde qui se dérobait, et quand il eut enfin réussi à les poser sur un des échelons supérieurs, détachant du toit son bras gauche, il saisit fortement le corbeau, et bientôt sa main droite, se déplaçant à son tour, vint se cramponner à l'un des montans de l'échelle. — Ce que je viens de faire, pensa-t-il, n'est pas trop mal pour un débutant! — Et il se mit à descendre, en ayant soin de mesurer tous ses mouvemens avec une scrupuleuse attention; mais au moment où ses pieds se trouvaient de niveau avec l'extrémité du petit toit, ayant eu l'imprudence de se pencher pour regarder le vide au-dessous de lui, il fut pris d'un tournoiement de tête plus terrible mille fois que ceux qu'il avait déjà ressentis. La vallée tout entière commença de s'agiter autour de lui, comme tourmentée par un formidable roulis qui tour a tour la soulevait vers le ciel ou l'abîmait dans les entrailles de la terre. Et bientôt, le mouvement s'accélérant, arbres et pierres, plaines et montagnes, tout se confondit dans un noir tourbillon qui se démenait avec une furie croissante, et d'où il sortait des éclairs et des globes de feu. Soudain il lui sembla que l'air lui manquait. Il ferma les yeux, un cri étouffé sortit de sa poitrine haletante... C'en était fait, le tourbillon avait passé sur lui et venait de l'emporter dans l'espace. Il perdit connaissance pendant quelques secondes : quelle ne fut pas sa surprise, en rouvrant les yeux, de se retrouver sur son échelle! Il s'y était cramponné avec une telle force que ses ongles étaient entrés assez profondément dans la corde, et il avait saisi entre ses dents un des échelons supérieurs, où ils s'étaient si bien incrustés qu'il eut peine à les en détacher. Il abaissa ses regards sur la vallée; elle était redevenue immobile. Il les leva au firmament : les étoiles le contemplaient avec des yeux favorables. Il passa sa langue sur ses lèvres en feu, respirant à pleins poumons l'air de la nuit, qui lui parut embaumé. Des larmes de joie s'échappèrent de ses paupières, et dans un transport naïf il se prit à baiser tendrement l'échelon que tout à l'heure ses dents dévoraient. Puis, pour dissiper l'émotion

que lui causait le souvenir de son affreux cauchemar, il recourut au vieil Homère, et il récita tout d'une haleine le passage de l'*Iliade* où le divin *aëde* décrit l'allégresse d'un pâtre contemplant les astres du haut d'un rocher... Dès qu'il se sentit plus calme, il se mit en devoir d'opérer sa descente sur le petit toit, moins rapide que l'autre et couvert de tuiles creuses qui laissaient entre elles de profondes rainures; par surcroît de bonheur, la gouttière était surmontée de place en place d'ornemens de fer scellés dans le mur et enroulés en forme de volutes. Gilbert imprima un mouvement oscillatoire à l'échelle, et dès que le balancement fut devenu assez fort pour que cette escarpolette improvisée vînt affleurer la gouttière, prenant bien son temps, il dégagea son pied droit et le planta fermement à l'extrémité d'une des rainures; puis sa main droite, lâchant l'échelle, se porta vivement sur une des volutes. Un instant après, l'échelle, abandonnée à elle-même, était retournée à sa place. Minuit sonna. Gilbert fut stupéfait en découvrant qu'il avait dépensé deux heures à son aventureux voyage. Gravir le toit jusqu'à mi-hauteur, le traverser, enjamber la fenêtre, ce lui fut une affaire de rien, après quoi, écartant de sa main les rideaux : — Suis-je attendu? s'écria-t-il d'une voix douce, et il s'élança d'un bond dans la chambre.

Les genoux aux dents, la tête ensevelie dans ses mains, Stéphane était accroupi au pied des saintes images. En entendant et en apercevant Gilbert, il tressaillit, se leva brusquement et demeura immobile, les mains croisées par-dessus la tête, le cou tendu, les lèvres frémissantes et épanouies par un sourire, des éclairs et des larmes dans les yeux. Comment peindre l'étrangeté de sa physionomie? Mille sentimens divers s'y trahissaient. La surprise, la reconnaissance, la honte, l'inquiétude, une longue attente enfin remplie, un reste de superbe qui sentait sa défaite assurée, une incrédulité opiniâtre forcée de se rendre, le désordre d'une imagination ravie, éperdue, les délices de l'espérance et l'amertume des souvenirs, tout cela paraissait sur sa figure et y formait un si confus mélange qu'à le voir ainsi riant à la fois et pleurant, il semblait que ce fût sa joie qui pleurât et sa tristesse qui sourît. Son premier trouble dissipé, ce qui domina sur son visage, ce fut la gravité, l'émotion, et comme une douceur rêveuse et effarouchée. Il s'éloigna de Gilbert à reculons et se laissa tomber sur une chaise au bout de la chambre.

— Suis-je de trop? Faut-il que je m'en aille? demanda Gilbert, demeuré debout.

Stéphane ne répondit rien.

— Décidément ma figure ne vous revient point! reprit Gilbert en se tournant à moitié vers la fenêtre.

Stéphane fronça le sourcil : — De grâce, ne vous jouez point! dit-il d'une voix sourde. Ce qui se passe entre nous est bien sérieux.

— Le sérieux que je préfère, dit Gilbert, c'est celui de la joie.

Stéphane froissa vivement ses cheveux entre ses mains amaigries et effilées : — La joie? dit-il. Elle viendra peut-être à son heure. A force de m'en parler, qui sait?... Pour le moment, je crois rêver. Le désordre de mes pensées m'effraie. Ne me faites pas de questions, je ne saurais vous répondre. Et puis le son de ma voix me chagrine, m'irrite. C'est une discordance dans la musique que je crois entendre. Souffrez donc que je me taise et que je vous regarde.

Et s'approchant d'une table longue qui se trouvait au milieu de la chambre, Stéphane fit signe à Gilbert de prendre place à l'un des bouts, et s'assit à l'autre.

Après un long silence, Stéphane se prit à penser tout haut, comme s'il se fût réconcilié avec le son de sa voix : — Cet air hardi, résolu, tant de fierté dans le regard! tant de bonté dans le sourire!... C'est un autre homme. Ah! dans quelle méprise suis-je tombé! Je n'ai rien su voir, rien deviner. Je le méprisais, je le haïssais, celui que Dieu m'envoyait pour me sauver du désespoir... Ah! voilà donc ce que cachait cet air simple, uni, ce visage serein dont le calme m'irritait, cette douceur qui me semblait servile, cette sagesse que je croyais pédante, cette facilité d'humeur que je prenais pour une bassesse de chien couchant... Çà, vraiment, est-ce bien le même homme?

Il se tut un moment, puis d'une voix plus assurée : — Comment vous y êtes-vous pris pour arriver jusqu'ici? Ah! mon Dieu, ce grand toit est si rapide! D'y penser seulement, je frissonne, et la tête me tourne. En vous attendant, j'ai prié les saints pour vous. Avez-vous senti qu'ils vous fussent secourables? J'aimerais savoir à quoi m'en tenir. Ils m'ont si souvent manqué de parole!...

Nouveau silence, pendant lequel Stéphane regardait Gilbert avec une fixité qui pensa l'embarrasser.

— Vous avez donc hasardé vos jours pour moi! reprit enfin le jeune homme; mais êtes-vous bien sûr que j'en vaille la peine? Voyons, soyez franc. Quelqu'un vous a-t-il parlé de moi? Ou bien, à force d'étudier mon caractère, y avez-vous fait quelque découverte intéressante? Répondez et gardez-vous de mentir. Mes yeux sont sur vous, ils sauront bien deviner si vous êtes sincère.

— Vraiment vous m'étonnez, répondit tranquillement Gilbert, et que puis-je avoir à vous cacher? Tout mon savoir se réduit à deux points. Je sais d'abord que vous appartenez à la race, à la confrérie des âmes nobles; je sais ensuite que vous êtes très malheureux... Ah! pardon, je sais une chose encore. Je sais, à n'en pouvoir douter, que j'ai conçu pour vous une vive et tendre amitié, et que je serais, moi aussi, très malheureux, si je ne pouvais attendre de vous aucun retour.

— Vous avez de l'amitié pour moi? Comment cela se peut-il faire?

— Oh! l'étrange question! Qui a jamais pu répondre à ces questions-là? C'est le mystère des mystères. Je vous aime parce que je vous aime, je n'en sais pas d'autre explication. Assurément vous ne m'avez jamais fait d'avances bien flatteuses, je crois même avoir eu quelquefois à me plaindre de vous : eh bien! en dépit de vos mépris, de vos hauteurs, de vos injustices, je ne laissais pas de vous aimer. Demandez le secret de cette bizarrerie à celui qui a créé l'homme et qui a mis au fond de ses entrailles cette mystérieuse puissance qu'on appelle la sympathie.

— Pourquoi, dit Stéphane, cette sympathie n'était-elle pas réciproque? Moi, du premier jour que je vous ai vu, je vous ai pris en haine. Je ne sais de quels yeux je vous regardais, mais j'avais cru reconnaître en vous un ennemi. C'est qu'hélas! depuis longtemps le soupçon et la défiance avaient envahi mon cœur. Et tenez, en ce moment même, je me défie encore, je crains d'être dupe de quelque prestige, de quelque illusion; je crois et je ne crois pas, et je suis tenté de m'écrier avec un personnage des saints Évangiles : « Mon patron, mon frère, mon ami, je crois en vous; venez en aide à mon incrédulité! »

— Votre incrédulité guérira d'elle-même, et, soyez-en sûr, un jour viendra où vous vous direz avec confiance : Il est dans ce monde une âme sœur de la mienne dans laquelle je puis verser sans crainte tous mes soucis, toutes mes pensées, tous mes chagrins et toutes mes espérances. Il est un être qui s'occupe sans cesse de moi, dont mon bonheur est la grande affaire, l'intérêt suprême, un être à qui je puis tout dire, tout confesser, un être qui m'aime parce qu'il me connaît et qui me connaît parce qu'il m'aime, un être qui vit avec moi, qui vit en moi, et qui saurait, s'il le fallait, sacrifier tout, jusqu'à sa vie, sur le saint autel de l'amitié! Et alors ne vous écrierez-vous pas dans la joie de votre cœur : Dieu soit loué! je possède un ami? Dieu soit béni! j'ai appris ce que c'est que d'aimer et d'être aimé.

Stéphane se prit à pleurer : — Être aimé! disait-il; c'est un grand mot, et je l'ose à peine prononcer. Être aimé! Je ne le fus jamais. Je crois bien que ma mère m'aimait, que dis-je? j'en suis sûr; mais il y a si longtemps de cela! Ma mère... c'est pour moi une légende. Il me semble que je n'étais pas né quand je l'ai connue. Je me souviens qu'elle me prenait souvent sur ses genoux et qu'elle me couvrait de baisers. De telles délices ne sont pas de ce monde; j'ai dû les goûter dans quelque étoile lointaine où les cœurs sont moins durs qu'ici-bas, et que j'ai habitée quelque temps, séjour de paix et d'innocence... Mais un jour ma mère me laissa tomber de ses bras, et je fus précipité sur cette terre où la haine m'attendait et me reçut

dans son sein... Oh! la haine, je la connais! Cette seconde mère m'a bercé dans ses bras, elle m'a nourri de son lait, elle m'a prodigué ses précieuses leçons, elle a veillé sur moi nuit et jour. Oh! c'est une merveilleuse providence que la haine. Elle voit tout, elle songe à tout, s'avise de tout, partout présente, toujours aux aguets, ignorant la fatigue, l'ennui, le sommeil... La haine! elle est la maîtresse de ce château, elle le gouverne; ces grands corridors sont pleins d'elle, je n'y puis faire un pas sans la rencontrer; ici même, dans cette chambre solitaire, je vois flotter son image sur les lambris, sur les tapisseries, autour des rideaux de ce lit, et souvent la nuit, pendant mon sommeil, elle vient s'asseoir sur ma poitrine, et elle peuple mes rêves de terreurs et de spectres! Être haï sans savoir pourquoi, quel supplice! Et songez que dans ma première enfance ce père qui me hait a été un père pour moi. Il me caressait rarement, je le craignais, il était sévère, impérieux; mais c'était un père enfin, et il prenait dans l'occasion la peine de nous le dire. Souvent à notre vue sa gravité se déridait; je me souviens qu'il m'a quelquefois souri... Mais un jour, — jour maudit, — j'avais alors dix ans; depuis un mois, ma mère était morte... Toujours renfermé dans son appartement, une semaine s'écoula sans que je le visse. Je dis à ma gouvernante : Je veux voir mon père! J'allai frapper à sa porte, j'entrai, je courus à lui... Il me repoussa avec une telle violence que je tombai à la renverse et me blessai la tête contre le pied d'une chaise. Je me relevai tout ensanglanté; il me regarda avec mépris, se prit à rire et sortit de la chambre. Mon esprit s'égara, toutes mes idées étaient bouleversées; je crus que le soleil allait s'éteindre et le monde finir. Un père qui rit en voyant couler le sang de son enfant! Et quel rire!... Il me l'a souvent fait entendre depuis, et je n'ai pu encore m'y accoutumer!... La fièvre me prit, puis vint le délire. On me mit au lit, et je criais à ceux qui me gardaient : J'ai froid! j'ai froid! réchauffez-moi... Et dans ce corps de glace je sentais un cœur qui brûlait, qui se consumait. J'aurais juré qu'un fer rouge y avait passé.

Stéphane essuya ses larmes avec une boucle de ses cheveux, puis, accoudé sur la table, il reprit d'une voix faible : — Je ne voudrais pas que vous vous fissiez d'illusions. Vous avez de l'amitié pour moi et vous me demandez du retour; c'est tout simple, l'amitié vit d'échange. Si je n'avais rien à vous donner, vous vous lasseriez bientôt de m'aimer. Or écoutez-moi. Hier, pour la première fois de ma vie je suis rentré en moi-même, fantaisie bizarre que vous seul avez pu m'inspirer; pour la première fois je me suis examiné sérieusement, j'ai pris mon cœur à deux mains, je l'ai observé comme un médecin observe son malade, j'ai plongé mes regards jusqu'au fond, et j'y ai reconnu je ne sais quoi d'aride et de flétri qui m'a

fait peur. Il y a bien longtemps qu'il était souffrant, ce pauvre cœur; mais depuis un an il s'est fait en moi une crise terrible qui l'a tué. Et maintenant il n'y a plus dans cette poitrine qu'une poignée de cendres froides, bonnes tout au plus à jeter par la fenêtre et à disperser dans les airs.

— Eh quoi! vous êtes orthodoxe, lui dit Gilbert d'un ton d'autorité, vous croyez aux saints, bien que sous bénéfice d'inventaire, et cependant vous en êtes encore à apprendre que la mort n'est qu'un mot, ou, pour mieux dire, qu'elle est un relâche, une halte dans la vie, un temps de jachère auquel succèdent de nouvelles moissons! Vous ignorez ou vous oubliez qu'il n'est de cendres si froides que, le vent de l'esprit venant à souffler sur elles, on ne les voie tressaillir, se lever et marcher! Et vous me laissez le soin de vous enseigner que votre âme est capable de rajeunissemens, de renaissances inattendues, qu'à la seule condition de le désirer et de le vouloir vous sentirez s'éveiller dans votre sein des puissances inconnues, et que, sans sortir de votre nature, vous transformant de jour en jour, vous vous serez à vous-même une éternelle nouveauté!

Stéphane le regarda en souriant : — Ainsi vous avez traversé les toits pour venir me prêcher la conversion, comme le père Alexis!

— La conversion, je ne sais! Je ne me charge pas d'opérer des miracles; mais la métamorphose...

— Oh! oui, la métamorphose des plantes! s'écria Stéphane d'un ton d'ironie caressante, peut-être même avez-vous apporté le livre...

— Il est vraiment bien question de livres!... Un jour j'achetai chez un marchand de graines un pauvre oignon de triste apparence, une bulbe jaunâtre formée d'écailles en recouvrement qui rendait sous mes doigts un bruissement de feuilles mortes. Arrivé chez moi, je pris cet oignon dans mes mains et je lui dis : « Tu seras un lis. » Et il me répondit : — Quelle folie! Tout en moi est flétri, desséché. Regarde-moi bien, tu verras que je suis mort. — Laisse-moi faire! m'écriai-je; j'implorerai le secours des puissances élémentaires. Je dirai au ciel : Verse-lui à boire. Je dirai à la terre : Nourris-le de tes sucs. Je dirai au soleil : Échauffe-le de tes rayons. Et ainsi cette pauvre plante qui se croit morte ressuscitera, percera la pierre de son tombeau, vivra, grandira, et la gloire de sa floraison éblouira mes yeux... Je disais vrai. Cette triste racine, enfouie par moi dans le sein de la terre, se sentit travaillée comme d'une douleur de ne pas être, comme d'un confus désir d'exister, et ce désir, cette douleur, devinrent une âme, et cette âme prit vie, et cette vie entra dans le cycle divin de ses métamorphoses. Tout à la fois immuable et diverse, se ramassant en soi-même ou se dilatant au gré des pulsations d'une fièvre mystérieuse, elle apparut à la lumière sous la forme de longues feuilles frissonnantes, puis elle élança vers le ciel

une tige mince et délicate, et cette tige, s'épanouissant au sommet et se couronnant d'un diadème d'argent, étala aux regards une fleur éblouissante dont les vents aspiraient les parfums avec délices... Écoutez-moi donc, ô mon beau lis candide! Croyez aux sucs nourriciers de la terre, croyez aux rosées rafraîchissantes du ciel, croyez surtout aux splendeurs du soleil, et voyez plutôt!... Dans cette poitrine, dans ce cœur qui vous aime, je vous apporte un rayon de ce soleil tout-puissant. Ah! buvez-en à longs traits la lumière et la chaleur, et un jour, vous aussi, vous fleurirez, je vous le jure, sous les regards de l'éternelle bonté.

Stéphane se prit de nouveau à pleurer. — Je ne sais si vous dites vrai, murmura-t-il; mais votre ton, votre voix, vos regards,... vos regards surtout!... — Puis, retenant ses larmes : — Vous me parlez beaucoup de mon âme; mais ma vie, ma destinée, trouverez-vous aussi le secret de les métamorphoser?

— Ce secret, nous le chercherons ensemble. J'ai déjà des lumières là-dessus. Seulement ne nous pressons pas. Avant d'entreprendre ce grand travail, il faut que votre cœur ait recouvré ses forces et sa santé.

— Ingrat que je suis! s'écria Stéphane. Ma destinée! mais dès aujourd'hui elle a changé. Oui, dès cet instant je ne suis plus seul au monde. Vide affreux où je me dévorais, désespoirs qui de vos sombres ailes faisiez la nuit autour de l'enfant abandonné, c'en est fait, je suis délivré de vous; l'instrument du supplice est brisé. Désormais je crois, j'espère, je respire!... Mais pensez-y, mon ami, pour moi vivre, ce sera vous voir, vous entendre, vous parler. Pourrez-vous venir souvent ici?

— Aussi souvent que me le permettra la prudence, deux ou trois fois la semaine. Nous choisirons bien nos jours; nous consulterons le ciel, les vents, les étoiles. Les autres jours, aux heures propices, nous mettant tous deux à la fenêtre, nous communiquerons à l'aide de signes dont nous conviendrons, car il me semble que, comme moi, vous avez la vue très longue... Et tenez, je connais le langage des sourds-muets, je vous l'enseignerai, et si jamais vous me faisiez faire par vos doigts un message ainsi conçu : « Je suis triste, je suis malade, à tout prix venez ce soir!... » eh bien! quoi qu'en pussent dire les étoiles et les vents...

— Ah! grand Dieu! interrompit Stéphane, exposer follement vos jours!... je mourrais plutôt! Malédiction sur moi si jamais par un caprice... Ah! chassez une telle pensée! Mais, je vous prie, ce bonheur que vous me promettez, combien de temps durera-t-il? Un jour, hélas! reprenant votre liberté...

— J'ai deux ans, trois ans peut-être à passer ici; il ne tiendra même qu'à moi d'y demeurer davantage. Quoi qu'il arrive, soyez

certain qu'avant que je sorte de cette maison, votre destinée aura changé. Je vous ai dit de croire au soleil; croyez aussi à l'imprévu!

— L'imprévu! s'écria Stéphane; je crois en lui depuis que je l'ai vu entrer ici par la fenêtre!

Et tout à coup, portant la main sur son cœur, il ferma les yeux, pâlit et poussa un douloureux gémissement. Gilbert s'élança vers lui; mais le repoussant avec douceur : — Ne craignez rien, lui dit Stéphane; la joie est venue, je la sens là, elle me brûle... Laissez-moi savourer une souffrance si douce et si nouvelle pour moi.

Il resta quelques minutes les yeux fermés; puis, les rouvrant et secouant sa charmante tête bouclée : — Asseyez-vous là, dit-il d'un ton enjoué, et apprenez-moi bien vite le langage des sourds-muets.

— Impossible! répondit Gilbert; l'heure du départ a sonné.

Stéphane se fâcha, frappa du pied. — Apprenez-moi du moins les deux premières lettres; si je ne sais l'*a* et le *b*, je ne pourrai fermer l'œil jusqu'au jour... — Gilbert dut se rendre à cet impétueux caprice. Sa démonstration terminée : — Deux lettres encore! dit Stéphane, et je vous tiens quitte; mais à tout prix je veux savoir encore deux lettres. — Gilbert, le prenant par le bras, le conduisit à la fenêtre; écartant le rideau, il lui montra du doigt les étoiles déjà pâlissantes et une vague blancheur qui paraissait à l'horizon. Alors, changeant soudain de note, mais toujours emporté par son ardente nature, qui imprimait à tous les mouvemens de son âme le caractère de la passion, Stéphane entra dans une violente agitation à l'idée des dangers qu'allait braver son ami.

— Je veux vous accompagner, lui disait-il, je veux savoir quels périls vous courez en venant ici. Pour descendre du grand toit sur le petit, vous avez dû vous servir d'une échelle. Je veux la voir, cette échelle, je veux m'assurer qu'elle est solide.

— N'ayez crainte, j'y ai pourvu.

— Quand je vous dis que je veux la voir! Je n'en croirai que mes yeux et mes mains. Où est cette échelle? Il faut absolument que je la voie.

— Et moi, je vous défends d'enjamber cette fenêtre. Croyez-m'en sur parole, mon échelle de corde est toute neuve et très solide.

— Ah! mon Dieu! s'écria Stéphane, frappé d'une illumination subite. Je parierais que vous l'avez attachée à ce grand corbeau de fer qui allonge son affreux bec là-haut, à l'angle de la muraille. Et tout à l'heure vous étiez suspendu dans le vide sur cette méchante corde flottante! Triple sot qui ne m'en étais pas avisé!... Et au grand étonnement de Gilbert, il ajouta : — Vous ne m'aimez pas encore assez pour avoir le droit de courir de telles aventures!

— De grâce, un peu de calme! lui dit Gilbert. Vous faisiez pa-

raître tantôt une douceur, une sagesse qui m'enchantaient. Prenez garde; Ivan pourrait bien se réveiller et monter.

— Ces murailles sont sourdes, ces dalles sont épaisses; entre cette chambre et l'escalier, il y a une alcôve, un vestibule et deux grandes portes fermées, et entre le bas de cet escalier et la cage de mon geôlier il y a un long corridor. D'ailleurs il est capable de tout, sauf de venir rôder la nuit autour de mon appartement; mais que m'importe? Qu'il vienne nous surprendre, cet odieux Ivan! Je me résigne à tout plutôt que de vous voir remettre les pieds sur cette horrible échelle! Et à votre tour, croyez-m'en sur parole, si vous enfreignez ma défense, tout à l'heure, sous vos yeux, je me précipite tête baissée dans l'abîme!

— Votre déraison est extrême, repartit Gilbert d'un ton sévère; il faut à tout prix que je sorte d'ici. Puisque mon échelle vous déplaît, au lieu de me débiter mille folies, tâchez plutôt de découvrir...

Stéphane se frappa le front. — Ma découverte, la voici, interrompit-il : en face de cette fenêtre, de l'autre côté du toit, il y en a une autre qui, si vous réussissez à l'ouvrir, vous donnera sûrement entrée dans des greniers abandonnés. Jusqu'où ces greniers vous conduiront, je ne le sais trop, car Ivan m'a dit que, voulant y déposer de vieux meubles hors de service, il n'en avait pu retrouver l'entrée; mais vous découvrirez sans doute quelque lucarne par où vous sortirez sur le grand toit à mi-chemin de votre tourelle, et ce sera toujours beaucoup de peines et de périls épargnés. Oh! si cela était, mon ami, comme je serais fier de ma découverte!

— Vous voilà comme je vous aime! lui dit Gilbert; au lieu de vous cabrer comme un cheval qui a la bouche égarée, vous êtes calme et vous raisonnez.

— Aussi, pour me récompenser, vous allez me permettre de vous accompagner.

— Dieu m'en garde! Et si vous vous avisiez de vous passer de ma permission, je vous jure que je ne reviendrai ici de ma vie.

Et, comme Stéphane regimbait et se dépitait, Gilbert lui prit la tête entre ses deux mains, et, l'attirant sur sa poitrine, il y déposa un baiser paternel juste à la racine des cheveux. Ce baiser produisit un effet extraordinaire dont il fut effrayé; Stéphane frissonna de la tête aux pieds et laissa échapper un cri.

— Maladroit que je suis! lui dit Gilbert d'un ton inquiet; vous aurais-je blessé sans le vouloir?

— Non, balbutia-t-il, soyez sans crainte; c'était l'endroit où me baisait ma mère... Que les saints soient avec vous!... Je vous aime. Adieu!... — Et en parlant ainsi il couvrait de ses deux mains son visage en feu.

Ah! si Gilbert eût compris!... Mais il ne devina rien; il descendit sur le toit, le traversa, et découvrit en tâtonnant une fenêtre dont tous les carreaux étaient brisés; il n'eut pas de peine à l'ouvrir. Dès qu'il se fut introduit dans les greniers, il alluma la bougie qu'il avait eu la précaution d'emporter dans sa poche. La pièce où il venait de pénétrer était un méchant galetas de trois ou quatre pieds de large. En face de lui, il avisa quatre ou cinq marches, les gravit, et fit rouler sur ses gonds une vieille porte sans fermeture. Elle lui donna entrée dans un vaste corridor qui, à l'autre extrémité, n'avait point d'issue apparente; il était peuplé d'araignées et de rats et encombré de vieux meubles délabrés. Gilbert reconnut en levant les yeux qu'il se trouvait dans la mansarde qui prenait jour par la grande lucarne. Le verrou qui retenait le volet était si haut placé qu'il ne put l'atteindre de la main. Une vieille table boiteuse gisait dans un coin, ensevelie sous une triple couche de poussière. L'ayant approchée de la lucarne, Gilbert

..... En égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

Le verrou dégagé, il monta sur le toit, et, s'appuyant à l'un des poteaux saillans du fronton, il ramena dans son embrasure le contrevent qu'il assujettit de son mieux; puis il s'achemina de nouveau dans la direction du petit toit, car, avant de retourner dans son gîte, il fallait à tout prix détacher et enlever l'échelle, irrécusable témoin qui eût déposé contre lui. Tandis qu'étendu à plat ventre, il était tout entier à cette délicate opération, Stéphane, demeuré debout à sa fenêtre et tremblant comme la feuille, dévorait son mouchoir à belles dents. L'échelle retirée, Gilbert lui cria : — Vos greniers sont admirables; venir vous voir sera désormais pour moi une partie de plaisir.

Quand il se retrouva sur son balcon, l'aube commençait à poindre, et un chat-huant qui revenait de la chasse aux mulots passa devant lui, regagnant son trou. Gilbert salua de la main ce nocturne aventurier dont il se sentait le confrère, et, sautant lestement dans sa chambre, il s'endormit cinq minutes après d'un profond sommeil.

Au même instant, Stéphane, levant les yeux sur les saintes images auxquelles ses mains avaient porté de si terribles coups, s'écriait avec un geste passionné : — O saint George! ô saint Serge! m'aiderez-vous à garder mon secret?

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

DES ANIMAUX

DANS L'AGRICULTURE

II.

LES BÊTES DE RENTE. — L'ACCLIMATATION DES ESPÈCES NOUVELLES.

I. *Étude de nos races d'Animaux domestiques*, par M. J.-H. Magne, 1857.
II. *Acclimatation et Domestication des Animaux utiles*, par I. Geoffroy Saint-Hilaire, 1861.

Tout le monde connaît la distinction théorique établie par les agronomes entre les *bêtes de travail* et les *bêtes de rente*. Cette distinction, nous l'avons rappelée au début de cette étude (1), et, quoique la trouvant quelquefois peu exacte (2), nous avons cru devoir la maintenir comme plus conforme aux habitudes du langage agricole.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

(2) La même bête peut, on le sait, soit successivement, soit en même temps, être bête de travail et bête de rente : la jument qui laboure et qu'on fait pouliner, le bœuf qu'on engraisse après avoir utilisé ses forces, en sont des exemples frappans; mais c'est surtout en ce qui concerne les bêtes dites *de rente* que le nom de ces dernières ne nous semble pas rappeler avec une précision suffisante les multiples détails de la pratique agricole. Le nom de *bêtes de rente* ne convient bien, selon nous, qu'aux animaux représentant un capital immobilisé pour longtemps, et qui donnent à leur maître des revenus quelque peu réguliers : ainsi la vache avec son lait, la brebis avec sa laine, la poule avec ses œufs, etc. Quant aux animaux assimilables aux matières premières du fabricant, qui n'entrent dans une ferme que pour y acquérir, sous l'influence de certains soins de courte durée, une valeur plus grande, ils nous sembleraient mériter mieux le nom de *bêtes de profit*. Tels sont particulièrement les animaux à l'engrais et ceux qui sont achetés en bas âge pour être bientôt revendus plus cher, après avoir payé, d'une manière quelconque, une partie de l'entretien et de la nourriture qu'ils ont coûtés.

En tête du groupe qui doit nous occuper aujourd'hui se rencontre une espèce singulièrement intéressante, qui remplit à la fois dans nos fermes deux rôles très distincts. Se faisant tantôt les laborieux auxiliaires de nos labours, tantôt les tranquilles producteurs de la viande et du lait qu'exige notre alimentation, les animaux de l'espèce bovine servent de transition toute naturelle entre les deux parties de cette étude. C'est bien d'eux par conséquent qu'il convient de parler tout d'abord.

I. — L'ESPÈCE BOVINE.

Le bœuf a toujours été considéré comme l'emblème par excellence de l'agriculture. Force, viande, lait, fumier, corne, cuir, etc., l'espèce bovine nous fournit tout cela beaucoup plus abondamment qu'aucune autre espèce d'animaux. Il est donc à regretter que la population bovine de la France ne dépasse pas le chiffre de douze millions de têtes. La Bretagne et l'Auvergne, ces centres d'active reproduction, en comptent le plus grand nombre. Viennent ensuite l'Anjou, le Maine, le Poitou et la Flandre, c'est-à-dire les pays où la pratique de l'engraissement des bêtes bovines s'est le mieux développée. La Normandie elle-même, malgré l'extrême importance que l'agriculture y a donnée à la production du lait, ne figure (proportionnellement à son étendue) qu'après toutes ces provinces.

La diversité des services que rend l'espèce bovine contribue puissamment à maintenir les différences souvent profondes qui caractérisent les nombreuses races dont elle se compose. Tantôt c'est la rusticité que l'on demande en vue du travail, tantôt au contraire on se préoccupe surtout de la plus ou moins grande aptitude de l'animal à l'engraissement; dans certains pays enfin, l'industrie principale s'exerçant sur le lait, tout est sacrifié à cette production. Le même animal ne peut exceller au même degré, et surtout dans le même temps, comme bête de travail, comme bête laitière et comme bête de boucherie; mais, tout en conservant les caractères propres d'une race, il serait possible de corriger, dans une certaine mesure, les défauts qui la déprécient. M. Magne a donc pu dire avec raison : « Lorsque nos races bovines auront acquis toute la perfection qu'elles sont susceptibles d'acquérir, il suffira d'élever convenablement les veaux et les velles pour les rendre aptes, ou à donner du lait, ou à s'engraisser, ou à travailler (1). »

Une juste proportion des diverses parties du corps et un entier développement des organes essentiels à la vie étant en effet, dans

(1) *Étude de nos races d'Animaux domestiques*, t. II, p. 327.

tous les cas, également indispensables, tout animal bien conformé, quelle que soit sa destination, doit présenter un certain nombre de caractères anatomiques semblables. Qu'il s'agisse de force, de lait ou de viande, la question n'aboutit-elle pas toujours à un bon emploi par l'animal des fourrages qu'on lui donne, c'est-à-dire à une bonne constitution?

L'âge des bêtes bovines peut se reconnaître à leurs cornes; mais, ce signe pouvant s'altérer par le frottement et par d'autres causes, on consulte plutôt leurs dents (1), comme on le fait pour les chevaux. C'est à l'âge de deux ans, aussitôt que les cornes sont assez longues pour recevoir le joug, que l'on commence à faire travailler les bœufs. Pendant longtemps on ne s'était guère inquiété en France que du travail et du lait. Aujourd'hui l'importance toujours croissante de la boucherie a introduit dans l'administration des étables un troisième élément dont il faut désormais tenir compte. Il est facile de comprendre que l'entretien d'une bête très précoce, qui utilise de bonne heure à la production de la viande presque toute la nourriture qu'on lui donne, soit profitable à l'engraisseur. Cependant, comme ce dernier fait rarement naître tous les animaux sur lesquels il opère, on conçoit que les intérêts de l'éleveur interviennent ici puissamment, et ces intérêts semblent un peu trop oubliés par beaucoup d'agronomes. La valeur vénale des veaux et des bœufs restera toujours tellement inférieure à celle des poulains et des chevaux, que l'on ne peut pas consentir, dans l'éducation des premiers, aux sacrifices qu'exige l'éducation des seconds. Il n'y a d'exception à cette règle que lorsqu'il s'agit d'individus destinés à servir de reproducteurs, soit qu'appartenant à une race commune ils possèdent une beauté rare, soit qu'ils sortent d'une race encore peu répandue et vivement recherchée. D'ailleurs les bêtes d'un engraissement précoce sont toujours assez exigeantes; elles ne deviennent véritablement ce qu'elles doivent être que si l'on en a développé dès l'enfance les qualités natives par une nourriture abondante et par des soins assidus. Dans la plupart des contrées d'élève, il y a donc avantage à s'en tenir à des races quelque peu rustiques, se contentant d'une nourriture médiocre, et compensant

(1) Le bœuf n'a pas de dents à la mâchoire supérieure; elles y sont remplacées par un cartilage solide sur lequel viennent s'appuyer les dents de la mâchoire inférieure. Dans les races communes, deux dents adultes en remplacement des pinces de lait indiquent l'âge de deux ans; quatre dents adultes marquent trois ans; à quatre ans, il y a six dents de lait remplacées, il y en a huit à cinq ans. L'usure des dents devient ensuite le seul indice de l'âge, en tenant compte toutefois des variations qui peuvent résulter du régime alimentaire des animaux. Dans les races les plus précoces, les phases que nous venons de signaler s'accomplissent beaucoup plus tôt : à vingt et un mois, — à deux ans trois mois, — à deux ans neuf mois, — et à trois ans trois mois.

par plusieurs années de bon travail une moindre précocité. En analysant ainsi les conditions qui règlent l'économie de notre agriculture, on peut même dire que l'abondance et le bon marché de la viande dépendent plus encore de la quantité que de la précocité des animaux entretenus en France, car les races précoces ne sont pas admissibles partout, tandis qu'un très grand nombre d'exploitations parviendraient, avec de meilleurs procédés de culture, à nourrir une masse de bétail bien plus considérable.

L'entretien des vaches laitières constitue parfois une industrie spéciale qui est obligée, comme l'industrie de l'engraissement, de demander à d'autres contrées une grande partie des animaux dont elle s'occupe. Cela se passe du moins ainsi dans nos montagnes du nord-est; à la race du pays (race comtoise), nos fromagers adjoignent pendant l'été beaucoup de vaches tirées de la Suisse, tandis qu'ils vendent leurs propres bœufs aux cultivateurs du nord-ouest (1). Et ce n'est pas là un fait isolé. Tout en choisissant de préférence les taureaux dans la race flamande, l'Ile-de-France demande à la Normandie un grand nombre de vaches dont les qualités laitières sont également bonnes. Plusieurs parties du midi et du centre s'approvisionnent en Bretagne, parce que les bêtes de cette province n'ont pas été élevées dans des conditions qui les empêchent de réussir sur des terres peu fourragères. La race pyrénéenne de Saint-Girons et de Lourdes et la race bordelaise fournissent des vaches laitières au sud-ouest. C'est enfin dans la Bresse, le Cantal et la Franche-Comté que le sud-est opère ses achats.

Comme bête laitière, la vache cotentine doit être mise sans contredit au premier rang; puis vient la flamande, après laquelle la vache bretonne, la vache de Saint-Girons et quelques autres méritent encore d'être citées. Cependant il s'en faut que ces différentes bêtes fassent des alimens consommés un emploi également bon. Par exemple, la bretonne, si sobre dans les pays pauvres, devient dans les riches herbages une forte mangeuse, sans que le rendement en lait augmente en proportion du surcroît de nourriture. Certains caractères permettent heureusement d'apprécier par avance d'une façon assez exacte l'aptitude des vaches à devenir bonnes laitières. On doit se rappeler le bruit que fit à ce propos, il y a plusieurs années, le système Guenon. Quoi qu'il en soit de la valeur réelle de ce système ou de tout autre, on risquerait souvent de se tromper, si l'on s'en rapportait exclusivement à un signe unique Les meilleures vaches ne sont d'ailleurs pas toujours les plus belles. Leur train postérieur, développé par la puissance des organes qui

(1) Certains cantons de la Belgique et de l'Italie poussent cette industrie plus loin encore; ils n'élèvent pas de velles et achètent les bêtes déjà grandes à des producteurs d'autres localités.

sécrètent le lait, cesse d'être en équilibre avec leur avant-train, qui reste trop étroit. Amaigries en outre par l'excessive activité de leur mamelle, elles cachent souvent sous de médiocres apparences des qualités de premier ordre. De cinq à dix ans, la vache est en pleine valeur, ensuite elle commence à devenir moins généreuse. La quantité de lait qu'on en obtient après le premier vêlage est toujours beaucoup plus faible qu'après les vêlages suivans, mais elle présage un peu ce que sera l'avenir; aussi les éleveurs prudens conservent-ils pour les essayer les jeunes velles qui paraissent promettre un bon rendement. Comme les bêtes de boucherie que l'on veut engraisser de bonne heure, il est bon que les vaches laitières soient issues d'un taureau encore jeune. L'influence du taureau sur les facultés laitières de ses produits tient du reste en général aux traditions de famille, et ce genre de qualités se manifeste chez lui par des caractères extérieurs analogues à ceux que présente la vache.

On peut qualifier de bonne laitière toute vache qui fournit pendant trois cents jours une moyenne de 10 litres, soit 3,000 litres par an, et beaucoup d'étables sont loin d'atteindre un pareil chiffre. On cite bien, parmi les bêtes cotentines, quelques individus donnant par jour 40 litres de lait et 1,250 grammes de beurre; mais de tels phénomènes sont rares, et même les rendemens de 20 litres ne se présentent que très exceptionnellement pendant les premières semaines après le vêlage. Le lait qui coûte le meilleur marché n'est d'ailleurs pas toujours celui qui coule le plus abondamment; c'est celui qui provient d'une moindre proportion de nourriture, car, avant de demander beaucoup à une bête, on doit commencer par lui donner beaucoup. Certain adage vulgaire, pour exprimer cette loi physiologique, compare la vache à une armoire dont on ne peut retirer que ce que l'on a commencé par y mettre. Plusieurs propriétaires, afin de prolonger la sécrétion du lait, transforment leurs vaches en *bœuvonnes*, c'est-à-dire qu'ils les font châtrer. Ce procédé paraît avoir été essayé pour la première fois dans l'Amérique du Nord; de là il fut introduit en Suisse, et il commence à se répandre en France. L'opération, quand elle est adroitement faite, maintient la bête en lait pendant un temps assez long, et facilite ensuite l'engraissement final. Nous n'oserions prétendre qu'un semblable procédé doive être tenté par tout le monde; mais nous en connaissons d'assez heureux résultats pour ne pas nous étonner que quelques personnes en essaient l'application.

Dans les environs des villes, le lait se vend facilement en nature. A défaut de ce débouché si commode, les cultivateurs fabriquent avec les produits de leurs étables soit du fromage, soit du beurre que l'on sale pour l'expédier au loin, ou que l'on porte frais au marché de la ville voisine. La façon d'un kilogramme de beurre n'exige pas

en moyenne moins d'une vingtaine de litres de lait. Trente litres sont souvent nécessaires; mais cette proportion varie beaucoup selon la race à laquelle appartient la bête, et selon la bête elle-même. Il est du reste très rare que les vaches qui donnent le plus de lait soient en même temps celles qui fournissent le plus de beurre. Ces dernières se rencontrent dans les races normande et bretonne plus souvent que dans aucune autre; aussi la Normandie et la Bretagne font-elles un commerce de beurre extrêmement actif. Divers cantons de la Lorraine, de la Franche-Comté et du Cantal en fabriquent également beaucoup; mais dans l'est et dans le centre de la France plusieurs pays d'herbages ont adopté de préférence la fabrication des fromages, qui, comme le gruyère du Jura et la *fourme* du Cantal, peuvent voyager plus loin que le beurre et se conserver plus longtemps. Cette sorte d'industrie toutefois n'est pas avantageuse seulement pour les montagnards du Jura, des Vosges et de l'Auvergne; elle peut offrir jusque dans les plaines les plus riches une source abondante de profits (1).

Les vaches, malgré tous les exemples de migrations que nous avons cités, sortent moins souvent que les bœufs des provinces natales, et ce fait s'explique par la très grande importance que le lait a prise dans notre agriculture. Nos rapports avec l'étranger obéissent aux mêmes considérations, et les comptes des douanes en donnent la preuve irrécusable (2).

Autrefois la France avait très fréquemment recours à la race de Schwitz, la meilleure des races suisses, pour développer l'ampleur et les facultés laitières de nos bêtes indigènes, sans en altérer la rusticité. On s'adressait aussi à la race hollandaise pour accroître le rendement du lait. L'importation de ces deux races persistera toujours dans un rayon voisin des pays de provenance; mais aujourd'hui les éleveurs français négligent un peu ces croisemens. On a fini par trouver mal faites les bêtes hollandaises. On a reproché aux bêtes suisses de ne pas s'acclimater facilement partout et d'être trop osseuses. Enfin ces deux races exigent une nourriture excessivement abondante et donnent un lait moins riche que celui des vaches françaises. La faveur du public agricole a donc changé d'objet et s'est presque exclusivement portée sur les races anglaises (3). Dans la

(1) La Limagne d'Auvergne avec le senectère, la Normandie avec le neufchâtel, le calembert et le livarot, la Flandre et la Picardie avec le marolles ne se sont-elles pas acquis, comme la Brie elle-même, une juste et universelle réputat on?

(2) De 1827 à 1856, nous avons importé 1,558,600 têtes bovines, et nous en avons exporté seulement 469,880 têtes. Or ce double mouvement résulte de l'exportation de 15,160 taureaux, bouvillons et taurillons, 68,630 veaux, 12,440 génisses, 233,260 bœufs et 140,390 vaches, — et de l'importation de 127,040 taureaux, bouvillons et taurillons, 454,000 veaux, 65,240 génisses, 282,700 bœufs et 629,620 vaches.

(3) On confond ordinairement sous le nom de races anglaises toutes les races perfec-

race d'Angus, l'absence des cornes constitue aux yeux de plusieurs personnes un mérite réel; mais, si cette famille convient pour la boucherie (1), elle est fort médiocre laitière, et l'absence des cornes la rend inadmissible dans les nombreuses contrées qui soumettent au joug les bœufs de travail. Les bêtes de Devon et les bêtes d'Hereford sont aussi d'un engraissement facile, et elles se prêtent bien au labour; mais elles laissent beaucoup à désirer comme laitières, quoique le lait des vaches devon renferme une remarquable proportion de beurre. C'est donc entre les animaux perfectionnés du comté d'Ayr et du comté de Durham que doivent, en fin de cause, se décider la plupart des cultivateurs. On a dit des durham qu'elles étaient tout à la fois les plus précoces parmi les bêtes de boucherie et les meilleures laitières. On peut dire des ayr que, si leur lait et leur viande manquent un peu de qualité, ce sont du moins les bêtes de boucherie les plus précoces parmi les bonnes laitières. Ces motifs, qui les ont fait adopter déjà par une partie de l'Écosse, les recommandent surtout aux contrées d'une fertilité médiocre dont la culture est en voie de progrès. Quant aux pays plus riches qui récoltent une grande quantité de fourrages excellens, ils devront évidemment préférer les durham. Toutefois on est peut-être aujourd'hui trop enclin à oublier les mérites sérieux de nos races indigènes, et l'administration elle-même semble, dans nos concours agricoles, disposée à faire aux durham et aux croisemens qui en dérivent une bien large part de faveurs. Pour que cette tendance reste salutaire, il faut qu'elle sache se maintenir dans une juste mesure.

Quoique possédant en général une santé plus robuste que nos autres animaux domestiques, les bêtes bovines ont aussi des maladies spéciales. On n'a point à déplorer en France, comme dans certaines parties de l'Europe orientale, ces affreuses épizooties de typhus qui détruisent parfois le bétail d'une contrée entière. Ce sont l'affection aphtheuse, vulgairement connue sous le nom de *cocotte*, et les maladies de poitrine qui, chez nous, sont le plus souvent à redouter. La *cocotte* n'est pas une maladie mortelle, mais elle prive le cultivateur du lait des vaches qui en sont atteintes, et elle lui cause, sous le rapport du travail et de l'engraissement des bœufs, de regrettables mécomptes. Quant à la pleuropneumonie contagieuse, depuis un certain nombre d'années, elle occasionne d'assez graves accidens dans les étables du nord de la France. Les vaches laitières soumises, dans un lieu humide et bas, à une stabulation constante, sont plus que d'autres sujettes à contracter le germe de cette terrible maladie.

tionnées de l'Angleterre et de l'Écosse. Les angus et les ayr sont des bêtes écossaises; les devon, les hereford et les durham sont anglaises.

(1) C'est un bœuf de cette race qui vient d'obtenir à Poissy les honneurs du concours international des animaux de boucherie.

Comme les vaches sont partout exposées à une affection tuberculeuse qui devient mortelle quand, pour forcer leur rendement en lait, on les condamne à un emprisonnement continu et à une nourriture trop aqueuse, nous ne serions pas surpris que la forte proportion de pulpe de betterave dont se compose l'alimentation des bêtes bovines autour des établissemens industriels du département du Nord fût pour quelque chose dans le développement des péripneumonies contagieuses (1). La nature est en effet une puissance jalouse; elle ne permet guère qu'on viole impunément ses lois, et puisque les bêtes bovines sont, dans une agriculture savante, celles dont on transforme le plus les conditions essentielles de vie, il ne faut pas s'étonner qu'elles deviennent parfois les victimes de perfectionnemens excessifs.

II. — LE MOUTON. — LA CHÈVRE.

Ordinairement on rencontre assez peu de moutons là où les bêtes bovines abondent. Le mouton ne tarderait pas à périr dans les pâturages humides, qui conviennent si bien à nos grands ruminans, tandis que ceux-ci mourraient de faim sur les maigres gazons, les bruyères et les chaumes dont le mouton sait au besoin se contenter.

Le mouton, qui réussit à merveille sur les sols d'une fécondité moyenne, et qui peut vivre sur des terres pauvres et sèches, peut aussi passer facilement d'une contrée à une autre pour aller chercher les fourrages qui lui manquent. La transhumance remonte aux temps antiques. Cette méthode est usitée en Espagne et en Italie; en France, on la pratique aussi quelquefois. Le Béarn envoie ses moutons passer l'hiver dans la Gironde; la Provence envoie les siens passer l'été sur les Alpes, et c'est par centaines de mille qu'il faut compter les animaux soumis à un tel régime. Les moutons transhumans doivent appartenir à des races sobres, rustiques et marcheuses. Ils donnent peu de fumier, puisqu'ils restent peu de temps à la bergerie; ils ne parviennent pas à un état de graisse remarquable, car ils vivent comme des nomades toujours en quête de leur nourriture. Les propriétaires ont à compter, non pas seulement avec les maladies et avec les accidens de la route, mais encore avec la fidélité des gardiens, et cependant ces troupeaux constituent la richesse de plusieurs pays, parce qu'ils transforment en laine et en viande, aux moindres frais possibles, des pâturages qui trouveraient difficilement un autre emploi.

Malgré les nombreux mérites que présentent les bêtes dont il

(1) L'inoculation, qui est pour les bêtes ce que la vaccine est pour les hommes, semble promettre à nos agriculteurs un moyen efficace de diminuer notablement les ravages de la pleuropneumonie contagieuse.

s'agit, certains engraisseurs donnent toujours la préférence à l'espèce bovine. Entassés dans des bergeries souvent trop étroites où l'air se vicie, marchant sans cesse, ne fût-ce que pour se rendre au pâturage, sur la trace de troupeaux étrangers dont le passage seul peut laisser des germes de contagion, les moutons sont en effet, parmi nos animaux domestiques, ceux sur lesquels sévissent le plus fréquemment des maladies, soit contagieuses, soit épizootiques, assez graves. Dans les contrées sèches et humides, c'est le *sang de rate* (1); dans les contrées humides, c'est la *cachexie aqueuse* (2); partout c'est le *piétin* (3) et la *gale*, parfois la *clavelée*, qui causent aux bergeries, et principalement aux bergeries mal conduites, de cruels mécomptes. Comme le tempérament un peu débile des bêtes ovines souffre beaucoup des variations trop brusques de la température, et que les pluies fréquentes leur sont très funestes, on doit comprendre combien de soins exige la conduite d'animaux que leur nombre, leur délicatesse et leur peu d'intelligence exposent sans cesse à de sérieux accidens. Aussi, tant vaut le berger, tant vaut le troupeau. Dans une foule de fermes, on a le tort de confier à des enfans ou à d'ineptes valets le soin des moutons. Peut-être l'isolement dans lequel vit le berger et ses habitudes nomades finissent-ils par exercer sur son caractère, parfois même sur sa moralité, une fâcheuse influence : ce n'est pas toujours le domestique le plus commode à diriger; mais comme c'est celui qui doit le plus souvent agir d'après sa propre initiative, ce devrait être au moins le plus intelligent. Bien mauvaise est l'économie qui consiste à confier son troupeau à un berger incapable.

L'Alsace, la Franche-Comté et la Lorraine à l'est de la France, le Maine, l'Anjou et la Bretagne à l'ouest, ne possèdent pas de nombreuses bergeries. Au contraire l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Champagne, le Berry, l'Artois et la Picardie nourrissent beaucoup de moutons. Le sud tout entier et principalement le sud-est, enfin, dans le centre même du pays, la Marche, le Limousin et l'Auvergne entretiennent une grande quantité de bêtes ovines. Cependant on ne suppose pas qu'il existe en France plus de 35 millions de moutons. En les calculant, comme il convient de le faire, à raison de

(1) La Beauce à elle seule perdrait chaque année, lit-on dans le *Recueil de Médecine vétérinaire* (n° de février 1862), pour 3 millions de francs de bestiaux par le sang de rate.

(2) J'ai vu, dans des années humides comme celles dont l'agriculture française a tant souffert dernièrement, des troupeaux entiers disparaître en peu de mois sous les atteintes de cette cruelle maladie.

(3) Le piétin paraît être une variété de la maladie aphtheuse qui porte le nom de *cocotte* quand elle affecte nos bêtes bovines. Le *Journal d'Agriculture pratique* a donné dans les nos du 20 novembre 1861 et du 20 février 1862, relativement au piétin, deux articles que nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs.

dix bêtes en moyenne (1) pour une tête de gros bétail, notre population ovine ne représenterait donc pas les trois dixièmes de notre population bovine. Aujourd'hui en effet la grande division des propriétés tend à restreindre un peu l'importance agricole des moutons, et en ce qui concerne le commerce extérieur nous les voyons également figurer dans nos échanges avec l'étranger pour une masse moins importante que les animaux d'espèce bovine. Nous disons *pour une masse*, car lorsqu'il s'agit en même temps de ces deux sortes d'animaux, il faut tenir compte de leur poids relatif bien plutôt que de leur nombre. De 1827 à 1856 inclusivement, nous n'avons importé que 4,737,720 bêtes ovines (2), et nous en avons exporté 2,388,730 (3) seulement.

C'est dès l'âge de dix-huit mois que la brebis est apte à devenir mère. La gestation dure cinq mois, et dans certaines races, dans les races communes surtout, les agnelages doubles se rencontrent assez fréquemment. Les bêtes des environs de Cognac et les excellentes bêtes suisses à laine noire, dont l'introduction a si bien réussi dans les Vosges, offrent de nombreux exemples d'une telle fécondité; mais les brebis lauraguaises et les brebis provençales d'Istre vont plus loin encore. Il n'est pas très rare qu'elles aient deux portées par an, et que de chacune de ces portées il résulte deux agneaux. Dans les races perfectionnées, les femelles sont moins fécondes; on ne doit guère compter que sur un seul petit par an. C'est peu de semaines après l'agnelage que le troupeau présente l'aspect le plus aimable. D'ordinaire le soleil commence à raviver la campagne, car on a eu soin de faire coïncider les naissances avec le prochain retour de la végétation. Ainsi agissent la plupart des éleveurs, pour assurer aux jeunes animaux et à leurs mères le bienfait d'une nourriture fraîche. Il faut alors voir revenir les brebis qu'une courte promenade avait tenues quelque temps éloignées. Toutes les bêtes s'agitent, toutes bêlent; toutes s'appellent et s'entre-cherchent, les blancs agneaux courant de l'une à l'autre au milieu des brebis dont la toison est noircie par les ordures et la poussière. Cette inévitable confusion ne dure que peu d'instans; chaque agneau ne tarde pas à

(1) Le calcul *par têtes* du nombre d'animaux que peut entretenir une exploitation et du nombre de moutons qui correspond à l'entretien d'une bête bovine laisse toujours le lecteur dans l'incertitude. Quel est en effet le type de cette bête? S'agit-il d'une petite bretonne ou d'une grosse normande? On devrait, à la rigueur, ne parler que du poids vivant des animaux. Nous le savons; mais nous avons voulu nous servir des données habituelles, de peur d'être moins généralement compris.

(2) 4,419,560 béliers, brebis et moutons, et 318,160 agneaux. Nos importations proviennent surtout, pour les bêtes adultes, des pays allemands, de la Belgique et de la Suisse, et de la Sardaigne pour les agneaux.

(3) 1,293,350 béliers, brebis et moutons, et 95,380 agneaux. L'Angleterre et l'Espagne sont les pays qui nous en ont demandé le plus grand nombre.

reconnaître sa nourrice, chaque nourrice à reconnaître son agneau. Celui-ci s'agenouille, agitant la queue en signe de joie, comme fait un chien qui retrouve son maître; il saisit avidement la mamelle de sa mère, et à coups de tête hâte la sortie du lait. Cependant le repas se termine; les brebis rentrent, la séparation s'accomplit de nouveau. Notre bande joyeuse prend tout à coup son élan; elle court aussi vite qu'elle peut, s'arrête subitement, revient avec la même impétuosité, puis repart sans but et sans cause. Parfois au milieu de la course quelques bêtes bondissent, lançant dans l'air avec vigueur une ruade qu'explique seul le besoin de mouvement. Qui ne les a pas vues ne saurait s'imaginer combien gracieuses sont toutes ces courses, combien gais sont tous ces jeux. Mais le temps marche, le sevrage s'effectue, et bientôt le petit (1) et sa mère deviennent étrangers l'un à l'autre.

Nous avons dit que le fumier des bêtes ovines constituait aux yeux des agriculteurs les plus intelligens un de leurs meilleurs produits. Dans les provinces où les loups et l'humidité du sol ne mettent en danger ni la vie ni la santé des moutons, on utilise souvent ceux-ci à fumer directement par le *parcage* certaines terres de la ferme. Économie de litière, économie de transports résultent à la fois de cette méthode, dont l'emploi dans une sage mesure convient aux champs et aux animaux. On doit donc, dès qu'on le peut, recourir au parcage. Nous n'oserions pas en dire autant de l'habitude qui existe en plusieurs endroits de traire les brebis. L'impossibilité où se trouvent quelques habitans du midi d'entretenir des vaches laitières sur leur sol aride excuse un semblable usage. La fabrication de fromages spéciaux, qui sont devenus, comme le roquefort, une source d'abondans profits pour les fermes où ils se préparent, explique encore la préférence que les cultivateurs du Rouergue accordent au lait de leurs brebis (2); mais quand on songe à toute la main-d'œuvre exigée par la traite d'une bête aussi peu laitière que la brebis et aux inconvéniens qui résultent de cette traite pour les agneaux, on conçoit que les bêtes ovines soient bien rarement entretenues en vue du lait qu'elles peuvent fournir.

Ce qui fait le mérite spécial de ces animaux pendant leur vie, c'est, tout le monde le sait, la laine dont nous les dépouillons. Les

(1) A un an pour les races les plus précoces, quatre mois plus tard pour les races moyennes, six mois plus tard pour les races tardives commence l'émission des dents de remplacement. Celles-ci permettent, comme elles font chez les autres animaux domestiques, de préjuger l'âge du mouton. La seconde émission se fait à dix-huit mois, deux ans et deux ans six mois suivant les races. Vers deux ans trois mois, deux ans neuf mois ou trois ans six mois, on compte six dents adultes. Les huit dents de lait sont toutes remplacées à trois ans, trois ans et six mois ou quatre ans et six mois.

(2) Le Rouergue à lui seul possède peut-être un million de bêtes ovines, dont les brebis forment environ les deux tiers.

provinces qui ne produisaient autrefois qu'une laine maigre et grossière s'efforcent aujourd'hui d'en augmenter la quantité et d'en améliorer la nature par des croisemens convenables. Du reste, la force, la souplesse, la finesse, la longueur du brin, sont modifiées par plusieurs circonstances. Il existe une énorme différence entre la laine qui sert à fabriquer nos tissus les plus riches et la toison grossière, souvent entachée de poils jarreux, qui se transforme en tapis ou en simples matelas. Bien des qualités intermédiaires s'échelonnent entre ces extrêmes. Malheureusement les laines les plus fines sont fournies par des bêtes de petite taille, de formes défectueuses, de santé délicate, qui exigent par conséquent des soins fort minutieux, et qui d'ailleurs conviennent peu à la boucherie, rendent moins de viande nette et s'engraissent mal. Or le renchérissement du prix de la viande, qui ne voyage pas, comme fait la laine, exige que l'on se préoccupe davantage de la vente au boucher, et que l'on s'en tienne, pour les toisons, aux qualités moyennes. Ces sortes de laines sont en effet les plus recherchées, parce qu'elles conviennent à un plus grand nombre d'usages.

Le plus souvent nos cultivateurs vendent leurs toisons *en suint*, telles qu'elles viennent de tomber sous les ciseaux du tondeur. Le lavage est ensuite effectué, soit par les marchands de laine, soit par les fabricans eux-mêmes. Cependant en Bourgogne et dans plusieurs autres contrées on lave à dos, avant la tonte, la laine des moutons. Cette pratique ne donne qu'un lavage incomplet, et parfois elle augmente les difficultés du nettoyage définitif. Il faut bien s'y soumettre, lorsqu'elle est imposée et maintenue par les usages du commerce; mais les frais de main-d'œuvre qu'elle entraîne et les inconvéniens qui peuvent en résulter pour la santé des bêtes devraient y faire renoncer tous ceux qui peuvent s'en affranchir. Quel que soit l'état des laines que l'on livre, elles se classent en laines à cardes et en laines à peigne. Les premières sont prises sur des animaux à toison courte et frisée, comme le mérinos et le south-down, les secondes sur des animaux à toison longue et mécheuse, comme le flamand et le dishley. Quelquefois aussi on rencontre des moutons dont la laine affecte une apparence plus soyeuse. Cette particularité a même été mise à profit pour créer une famille remarquable, connue sous le nom de Mauchamp, dont les mérites spéciaux sont avantageusement utilisés dans certains croisemens.

On distingue en France de nombreuses variétés de moutons. Cependant, à bien examiner les choses au point de vue de l'industrie agricole, on peut n'établir que trois catégories principales entre lesquelles se partageraient facilement toutes nos races ovines. Il y aurait alors les moutons communs désignés dans une foule de provinces sous le nom de moutons de pays; les moutons dont la laine

a été plus ou moins perfectionnée, connus sous les dénominations d'espagnols, de mérinos ou de métis; enfin les moutons améliorés pour les soumettre à un engraissement précoce, et que dans nos campagnes l'on confond volontiers sous le nom d'anglais.

L'aspect et les mérites des races vulgaires, c'est-à-dire la taille, l'aptitude à s'engraisser, le poids, la finesse et même la couleur de la toison varient singulièrement. Ce que nos moutons *de pays* ont de commun entre eux, c'est seulement la grosseur et la rudesse de la laine qui ne convient guère qu'au peigne. Il faut toutefois reconnaître que, si la toison de ces animaux est souvent mauvaise, leur viande est savoureuse et leur rusticité extrême. Les landes de la Bretagne, les garrigues de la Lozère, les fiévreux déserts de la Sologne, les collines du Languedoc nourrissent des troupeaux qui au besoin se contentent de broussailles.

Quand, les ressources fourragères étant augmentées par la culture des prairies artificielles, on veut améliorer la laine des moutons, il faut faire intervenir des béliers de race mérine. Quelle que soit la patrie première des mérinos, l'Espagne voulut rester et resta longtemps seule à les posséder. Ils sont aujourd'hui répandus dans tous les pays, et la France, qui doit surtout à Daubenton l'acclimatation de cette race précieuse, a remplacé ou modifié par elle un grand nombre de ses bêtes indigènes, le cinquième environ. Nos moutons à laine améliorée habitent principalement l'Ile-de-France, où ils forment la majorité des troupeaux, et de là ils rayonnent dans une grande partie de la Champagne et de l'Orléanais. La Bourgogne est devenue sur plusieurs points un centre d'élevage fort actif pour les moutons de race mérine; certains cantons de la Normandie et de la Lorraine marchent également dans cette voie. Il est assez rare cependant que le sang mérinos puisse être conservé pur. L'abondance, sinon la délicatesse des alimens que consomment les animaux de cette famille, la difficulté avec laquelle ils s'engraissent, une excessive propension à contracter la pourriture, le piétin, le sang de rate, le tournis, en un mot les diverses maladies qui frappent l'espèce ovine, rendent les mérinos impossibles dans une foule de circonstances, et obligent à se contenter de métis. On comprend donc à quel point il faut se préoccuper de l'hygiène du troupeau quand il s'agit de laines superfines, comme celles fournies par la race de Naz, qui n'est qu'une tribu de mérinos à toison perfectionnée; mais, dès que la laine a été rendue par le croisement suffisamment bonne, et que l'on veut communiquer aux moutons, en vue de la boucherie, les aptitudes dont manque la race mérine, il faut recourir à un autre ordre d'améliorateurs.

Les races de boucherie les plus précoces que nous connaissions sont d'origine, nous allions dire de fabrication anglaise, et les meil-

leures parmi celles-ci sont incontestablement les dishley, les new-kent et les south-down. Les deux premières variétés conviennent plus particulièrement à nos provinces du nord et de l'ouest, ainsi qu'aux fermes où l'on peut disposer en faveur de la bergerie d'une nourriture très abondante. Le south-down, lui, est plus rustique, — si néanmoins une bête façonnée pour un engraissement précoce peut être qualifiée de rustique. Il est en somme moins exigeant, et dès lors plus convenable dans les exploitations du centre de la France (1). Le seul reproche qu'il mérite s'adresse à la laine, qui manque de suint et ne se développe jamais avec abondance. Quant au cotswold, quoiqu'il ait des formes admirables, nos cultivateurs ont sans doute eu raison de ne point l'adopter, parce qu'il passe pour racer mal, et que d'ailleurs il n'est pas supérieur au dishley, dont la laine est meilleure, et dont l'influence sur le troupeau se maintient plus active. C'est avec des béliers new-kent qu'a été obtenue la race de la Charmoise. La race d'Alfort, qui jouit maintenant d'une si grande faveur, parce qu'elle réalise à un degré fort remarquable, grâce aux soins éclairés et à la persévérance de M. Yvart, qui en est le créateur, l'alliance de la laine et de la viande, la race d'Alfort est due à l'intervention des dishley et des mauchamp. Cette nouvelle famille a perdu les cornes et le fanon qui distinguent les bêtes mérinos, tout en conservant une richesse de toison suffisante, et en empruntant au sang dishley de belles formes et de la précocité. C'est donc une race de boucherie fournissant une toison meilleure qu'aucune race anglaise. Tel est le type obtenu déjà; tels devraient être, en bonne économie rurale, la plupart des troupeaux que la France entretient.

Comme la brebis, la chèvre nous donne de la viande, une toison et du lait. Le lait de la chèvre est beaucoup plus abondant que celui de la brebis, et plusieurs départemens le transforment en fromages, parmi lesquels les produits du Mont-d'Or lyonnais conservent une grande réputation. La toison ou plutôt les poils des animaux de l'espèce caprine n'ont que peu de valeur, du moins chez la chèvre commune, et la viande ne plaît pas à beaucoup de personnes.

Pendant les trente années qui se sont écoulées de 1826 à 1857, la France n'a importé que 209,900 bêtes caprines, et elle n'en a exporté que 58,560 (2); elle n'en nourrit guère plus d'un million et

(1) Le concours de Poissy (16 avril 1862) a signalé à l'attention de nos cultivateurs une race nouvelle, la race shropshire, que la France ne connaissait pas, et qui paraît se multiplier assez rapidement en Angleterre. La sobriété, la rusticité et le rendement en viande nette de ces animaux passent pour être fort remarquables.

(2) La plupart de ces rares transactions ont été accomplies avec les états sardes et avec l'Espagne.

demi sur la surface de son territoire, et encore la Corse possède-t-elle à elle seule le dixième environ de notre population caprine tout entière. Excepté dans le Languedoc, le Dauphiné, la Provence, la Guienne et la Gascogne, notre agriculture ne laisse à la chèvre qu'une importance assez restreinte. Cela tient aux dégâts considérables que commet cet animal. Aussi la chèvre n'a-t-elle sa raison d'être que sur les rochers inaccessibles aux autres animaux, et qu'elle gravit avec agilité. Elle devient encore utile quand on l'adjoint en petit nombre aux troupeaux transhumans. Elle profite alors de ce que délaissent ou ne peuvent pas atteindre les moutons, et elle sert en même temps de bête laitière au pasteur.

L'extrême facilité avec laquelle la chèvre se nourrit de toute sorte de débris, de feuilles et de végétaux ligneux, lui a fait donner le surnom de vache du pauvre. C'est à ce titre seul que peuvent l'admettre des contrées assez fertiles pour entretenir une espèce d'animaux plus précieuse.

Afin d'augmenter la valeur des services rendus par la chèvre, on tente maintenant de substituer à la race commune des reproducteurs de la race d'Angora. La quantité de riche duvet que ces derniers fournissent dans leur pays natal diminuera-t-elle notablement en France, ainsi que cela est arrivé pour les chèvres du Thibet que l'on avait autrefois introduites? La chèvre d'Angora sera-t-elle aussi robuste et donnera-t-elle autant de lait que celle que nous possédons? Il serait sans doute imprudent de répondre par avance à ces questions, car l'expérience, déjà plusieurs fois commencée, est reprise aujourd'hui par la Société d'acclimatation. Cependant, et alors même que ces tentatives réussiraient, la nouvelle bête à toison plus précieuse ne pourra pas davantage être admise dans les contrées qui, par suite des progrès de la culture, ont dû proscrire l'ancienne. Qu'elle soit d'Angora, du Thibet ou de France, la chèvre sera toujours chèvre, c'est-à-dire toujours dangereuse pour les bois, pour les vignes, pour toutes les cultures arbustives, et comme nos fabriques de tissus ont encore plus besoin de laine que de duvet d'Angora, on peut affirmer que la vache et le mouton, partout où ils peuvent vivre, resteront bien certainement préférables.

III. — L'ESPÈCE PORCINE ET LA BASSE-COUR.

Les animaux dont il nous reste encore à parler n'occupent, dans l'économie générale de la plupart des fermes, qu'une place secondaire; ils y constituent ce qu'on nomme la basse-cour. Tels sont les cochons, les lapins et les volailles.

Dans toute exploitation rurale, le cochon est indispensable. Prompt à s'engraisser, fournissant à l'abatage une chair que l'on peut saler

et conserver longtemps, il a le grand mérite d'être omnivore, et par conséquent d'utiliser une masse de débris végétaux ou animaux qui, sans lui, seraient presque entièrement perdus. Les meuniers entretiennent beaucoup de porcs avec les déchets de leur industrie; une foule de paysans en possèdent. Cependant il ne paraît pas que l'on doive compter sept millions de bêtes porcines en France, et plus des trois quarts sont seulement des porcelets au-dessous d'un an. Un pareil chiffre ne répond évidemment ni à ce qui serait désirable pour une meilleure alimentation des classes pauvres, ni à ce que permettrait sans doute un emploi plus attentif de toutes choses. La Guienne, le Béarn, la Bretagne, la Lorraine, le Maine, l'Anjou et le Languedoc semblent être les provinces qui possèdent le plus de cochons; le Limousin, l'Artois, la Flandre, la Picardie et la Normandie en nourrissent aussi un grand nombre.

C'est en Auvergne que l'on trouve une des plus mauvaises races porcines qui existent en France; les environs de Craon et le pays d'Auge en élèvent au contraire une des meilleures. Autrefois nous ne connaissions guère que le porc, gros ou moyen, dont le type domine trop souvent dans la plupart de nos provinces. S'il donne une viande de bonne qualité, ni trop grasse ni trop maigre, il est vorace et d'un développement tardif. Aujourd'hui l'on trouve dans beaucoup de départemens des animaux perfectionnés qui présentent une prodigieuse aptitude à un prompt engraissement. Nous en avons vu (1) quelques-uns devenir tellement gras que des rats les rongeaient tout vivans, c'est-à-dire qu'ils entamaient leur peau sans que ces monstres de graisse eussent la force de remuer pour se débarrasser d'une aussi étrange agression. Les personnes qui ont assisté à nos grands concours agricoles et qui ont gardé souvenir de ces boules luisantes dont la tête et les membres disparaissent sous la graisse ne s'étonneront pas de ce que j'ai eu l'occasion de voir une fois.

Les grosses races ont été en partie améliorées par des verrats napolitains, et elles ont été si bien perfectionnées en Angleterre que les bêtes anglaises commencent à se substituer dans tous les grands concours à nos bêtes indigènes. C'est de l'Asie que sont venus les verrats à l'aide desquels nos voisins d'outre-Manche ont su façonner les familles si petites que plusieurs cultivateurs cherchent à introduire dans notre pratique agricole. Parmi ces dernières variétés, quelques-unes sont réduites à des proportions pour ainsi dire exiguës qui en rendraient l'entretien possible dans la plus humble chaumière. Néanmoins ces utiles bêtes sont encore repoussées par

(1) Au château de Randans (Puy-de-Dôme), alors qu'il appartenait à la princesse Adélaïde d'Orléans.

certaines personnes. On reconnaît leur étonnante précocité, on ne nie pas la puissance d'assimilation qui les distingue, on les accuse seulement de ne donner qu'une viande molle, trop grasse et trop fade. Nous ne prétendrons jamais que la chair d'une bête engraissée fort jeune et en très peu de temps puisse avoir autant de saveur que la chair d'un animal plus tardif; mais, en ayant soin de nourrir médiocrement et d'abattre avant un complet engraissement les porcs dont il s'agit, on remédierait en grande partie à l'excès de graisse et à la mollesse de fibre que l'on reproche aux races anglaises. Nous devons avouer cependant que ces races nouvelles ne peuvent pas convenir aux cultivateurs du centre et du midi, qui mènent aux champs ou dans les bois leurs troupeaux de cochons. Il faut, pour se plier à un tel régime, des bêtes plus marcheuses que les berkshire ou les essex. Dans plusieurs localités du centre et de l'ouest, dans le Périgord, etc., l'élève des cochons constitue une industrie spéciale. On entretient des truies que l'on fait porter, et les petits sont vendus dès l'âge de six semaines à d'autres cultivateurs qui les gardent plus ou moins longtemps et qui finissent par les revendre à des engraisseurs, ou par les engraisser pour leur propre compte.

Le commerce des cochons de lait donne lieu en France à d'importantes transactions qui ne s'effectuent pas exclusivement entre nos diverses provinces; elles s'étendent jusqu'aux pays étrangers, et principalement en Belgique, d'où nous tirons chaque année un très grand nombre de petits cochons (1).

Les truies ne sont pas d'aussi bonnes mères que les femelles de nos autres espèces domestiques. Pour peu que la faim les sollicite et qu'on les ait habituées à une nourriture animale, elles n'hésitent pas à manger leurs petits; mais leur fécondité est extrême : il n'est pas rare de compter une dizaine de gorets par portée, quelquefois on en compte jusqu'à quinze. Chacun d'eux adopte une tétine, et il est parfois amusant de voir la mère couchée sur le flanc pour allaiter sa nombreuse et vorace famille. On dirait une bande d'animaux lilliputiens acharnés sur le ventre d'une énorme bête qu'ils ne peuvent, malgré tous leurs efforts, parvenir à troubler. Vauban a calculé qu'une seule truie, dont les portées seraient aussi précoces, aussi rapprochées et aussi fécondes que possible, et dont toute la famille se reproduirait avec une égale activité, deviendrait, après une série de dix générations, la souche de six millions d'individus. On ne doit pas, dans la pratique agricole, baser ses prévisions sur une telle fécondité; mais l'élevage des gorets n'est nulle part difficile. Malheureusement le commerce des petits cochons, comme ce-

(1) Sur 4,102,440 bêtes porcines importées de 1827 à 1856, il y avait 3,775,660 cochons de lait, tandis qu'on n'en voit figurer que 431,280 dans le total de 1,026,630 bêtes exportées pendant la même période.

lui des cochons gras, subit des fluctuations singulièrement rapides. L'inconstance de ces mouvemens ne permet guère de décider lequel, de l'éleveur ou de l'engraisseur, réalise d'ordinaire les meilleurs bénéfices.

Le porc, concurremment avec certains chiens, sert d'utile auxiliaire aux chercheurs de truffes du Périgord; mais il n'est partout ailleurs qu'une bête de boucherie. Dans les pays où l'agriculture est le plus avancée, on tient le porc soigneusement renfermé. Cette claustration est nécessitée par les habitudes dévastatrices de l'animal. Fouillant la terre avec son groin puissant pour y chercher des insectes et des racines, il laboure les pâtures qu'on lui abandonne. Le bouclement (1) qu'on lui fait parfois subir ne remédie que dans une mesure imparfaite à ces graves inconvéniens. Le mieux est donc en effet de recourir au moyen radical de la stabulation permanente, mitigée par l'adjonction d'une petite cour pavée et solidement enclose dans laquelle se trouve un réservoir d'eau où le porc puisse aller prendre les bains qui lui sont si nécessaires.

Le porc n'est pas, du reste, le seul habitant de la ferme que l'on tienne ainsi prisonnier. Il en est de même d'un autre fouilleur, plus petit, mais non moins incommode : nous voulons parler du lapin. Le lapin est un mangeur insatiable, et, réduit à l'état domestique, il ne fournit plus à notre consommation qu'une viande généralement peu estimée. Aussi ne doit-on pas le considérer comme pouvant servir d'objet à une sérieuse spéculation. Nos cultivateurs conservent quelques lapins pour varier de temps à autre les mets rustiques qui paraissent sur leur table; mais ils ne donnent jamais beaucoup d'extension à un semblable élevage. Les soins et la masse de nourriture qu'exigerait une lapinerie un peu considérable ne seraient pas facilement payés par les produits que l'on en retirerait. Nous avons vu les religieux de la Grande-Trappe de Mortagne obligés de renoncer à ce genre d'industrie, quoique leur situation près des bois et les bras nombreux dont ils disposent les missent largement à même de suppléer par des végétaux sauvages à l'insuffisance des fourrages cultivés pour leur lapinerie.

Ne devrait-on pas souvent faire des réserves analogues au sujet de la volaille? Celle que l'on enferme dans des cours ou des parcs restreints coûte à nourrir plus qu'elle ne vaut. Il lui faut une certaine liberté d'allures, afin qu'elle puisse picorer et ramasser aux portes des granges et sur les fumiers de l'exploitation les grains qui tombent, les vers et les insectes qui se cachent. Et cependant cer-

(1) Le bouclement est une opération qui consiste à fixer dans le groin du cochon un anneau ou un fil de fer destiné à l'arrêter par la souffrance quand il veut fouiller la terre.

taines contrées font de la volaille l'objet d'un commerce important. La Bresse, la Brenne, le Maine, l'Anjou, etc., sont connus comme produisant des poulets et des chapons d'excellente qualité. Les Marches normandes, le Perche, l'Anjou et plus encore l'Alsace et le Languedoc fournissent à notre consommation une grande quantité d'oies. La Champagne est renommée pour ses dindons, la Normandie pour ses canards; on trouve excellens les pigeons de Picardie. Enfin on estime à 45 millions de francs environ la valeur annuelle de tout ce que donnent nos volailles. Néanmoins c'est la petite culture qui, pour la plus forte part, alimente ce genre de commerce, celui des pigeons excepté. La grande et la moyenne culture ont en effet bien autre chose à faire qu'empâter des poulardes dans leurs épinettes ou réchauffer au soleil des dindonneaux qui prennent le rouge. Pour tirer profit de nos oiseaux de basse-cour, il faut une foule de soins qui ne conviennent qu'aux femmes. Aussi voyons-nous toujours la volaille commise à la surveillance directe de la fermière et constituant son troupeau particulier. C'est la fermière qui gouverne elle-même ce monde gloussant et piaulant; presque toujours le prix de vente qu'elle en retire lui est abandonné, et ce dernier usage est pour beaucoup dans le maintien du chiffre élevé des volailles que possède la France.

La poule est, de tous nos oiseaux domestiques, le plus commun et le plus utile. Les œufs de poule sont les seuls qui donnent lieu à un commerce actif. Pendant l'année 1827, nos cultivateurs en avaient expédié à l'Angleterre 4,746,324 kilogrammes; en 1856, ces mêmes exportations atteignaient le chiffre de 8,891,167 kilogrammes. C'est pendant sa troisième année que la poule pond le plus grand nombre d'œufs, la quatrième année est encore bonne, ensuite la ponte devient insignifiante. Deux cents œufs pour ces quatre ans constituent déjà un assez beau produit. On utilise aussi, après sa mort, les plumes de la poule; mais la valeur en est minime. Nos bonnes races françaises, dont la viande est si délicate, restent comme pondeuses préférables aux diverses races asiatiques que l'on a, depuis quelques années, introduites dans nos basses-cours. Quant à ces dernières, elles sont de meilleures couveuses, et finissent par prendre un plus fort développement. Néanmoins elles méritent le reproche grave de conserver des habitudes trop sédentaires, et par conséquent de ne pas assez chercher leur nourriture dans les herbages et dans les fumiers de la ferme.

Sous le rapport de l'utilité, l'oie vient après la poule. L'oie, qui n'est pas encore domestiquée comme la poule, et qui s'envole parfois avec les bandes de camarades sauvages qu'elle rencontre, fournit à notre industrie des plumes et un duvet dont la valeur est très

grande, mais qu'il faut arracher périodiquement au corps de l'animal vivant. On soumet également ce pauvre volatile à une autre espèce de torture, celle qui a pour but de subvenir par un développement anormal, nous allions dire maladif, du foie aux cruelles délicatesses de la gastronomie. La chair et la graisse de l'oie entrent enfin pour un chiffre qui n'est pas sans importance dans notre alimentation générale.

Tout le monde connaît les mérites comestibles du dindon; mais l'éducation de ces animaux présente d'assez grandes difficultés, et ce genre d'oiseaux, d'un caractère méchant, d'un appétit vorace, conserve des habitudes sauvages et dévastatrices qu'explique sans doute le peu de temps qui s'est écoulé depuis que notre agriculture en a fait la conquête. Aussi n'en élève-t-on pas partout.

Le canard, dont la première enfance est seule délicate et qui se nourrit ensuite avec la plus grande facilité, se retrouve, lui, dans toutes les exploitations où l'on a un peu d'eau. Il anime les mares sur lesquelles il se joue, et y étale au soleil les nuances d'un plumage lustré et chatoyant. Omnivore comme le cochon, le canard met tout à profit : les débris de cuisine, les herbes aquatiques, les insectes et autres petits animaux. Il faut toutefois lui interdire l'entrée des pièces d'eau servant à élever de très jeunes poissons, qu'il saisirait entre les larges spatules de son bec sans plus de façon que s'il s'agissait de frai de grenouilles ou d'inutiles vermisseaux.

Quant au pigeon, il disparaît peu à peu de beaucoup d'exploitations agricoles. Le pigeon de volière coûte cher à nourrir, parce qu'il ne va pas marauder assez loin, et le pigeon fuyard, que l'on désigne aussi sous le nom de bizet, court partout le risque d'être impitoyablement pourchassé. Personne ne veut nourrir à ses dépens une bande d'animaux qui, bien repus des grains d'autrui, vont ensuite faire profiter un colombier voisin du produit de leurs razzias. Puis le pigeon rappelle le colombier féodal, il semble appartenir encore à l'ancien régime, dont il évoque quelques abus en prélevant sur les champs des *vilains* d'alentour une dîme indiscrète; nos mœurs démocratiques ne peuvent plus favoriser la multiplication de ce pillard emplumé.

Tels sont les oiseaux de nos basses-cours agricoles. Quelques autres s'y rencontrent encore de temps en temps, mais comme objets de fantaisie; aussi n'en parlerons-nous pas. Nous ne dirons rien non plus des animaux dont la production, utile dans certaines propriétés, ne peut se généraliser. Ici, ce sont les poissons (1) que l'on ramène dans des eaux dépeuplées; du côté de Bordeaux, ce sont

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 15 janvier 1861, la remarquable étude de M. J.-J. Baude, dont nous avons à déplorer la perte récente.

les sangsues; dans la Bretagne, l'Ile-de-France, l'Orléanais, etc., ce sont les abeilles que l'on multiplie; dans le Vivarais, ce sont les vers à soie qui filent leur précieux cocon. Néanmoins ces diverses industries, pas même la dernière, malgré l'immense importance qu'elle a pour la France, ne sauraient entrer dans le cadre de notre travail. Elles ne sont praticables qu'à la campagne; mais elles ne s'allient pas forcément, comme l'entretien de nos autres animaux domestiques, aux spéculations culturales dont nous nous sommes préoccupé avant tout dans cette étude.

IV. — L'ACCLIMATATION DES ESPÈCES NOUVELLES.

Les divers animaux dont nous venons de parler suffisent-ils réellement à notre agriculture, ou bien devons-nous, pour réaliser de plus rapides progrès, appeler à notre aide quelques espèces nouvelles? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Disons-le d'abord : il ne sera jamais sans danger d'introduire sur un domaine des bêtes qui ne sont pas admises par les usages du pays. Si certaines circonstances, malheureusement trop fréquentes en agriculture, obligent à diminuer le nombre des animaux entretenus jusqu'alors dans la ferme, comment se débarrasser de ceux que la pratique agricole n'a pas encore adoptés? Est-ce à dire qu'il faille ne se prêter à aucun essai? Loin de là. Nous voulons seulement indiquer avec quelle prudence on doit procéder quand il s'agit de choses toutes nouvelles, de véritables révolutions agricoles.

On l'avouera sans doute avec nous, ce qui manque le plus à nos exploitations rurales, c'est, non pas le nombre des espèces, mais le nombre des individus et l'excellence des races. Pour rendre meilleur un tel état de choses, il faut commencer par augmenter dans de larges proportions la masse des fourrages disponibles, plutôt que d'inviter de nouvelles catégories de convives à un festin encore insuffisant. Ramenée à ce point de vue, l'acclimatation des *espèces nouvelles*, — nous insistons avec intention sur le mot *espèces*, parce qu'il ne s'agit ici ni des races étrangères, ni de leurs croisemens, — l'acclimatation, disons-nous, ne perd-elle pas un peu de l'excessive importance qu'on lui attribue parfois? Elle devrait, selon nous, se borner aux animaux qui, sans exiger une plus forte dépense de fourrages, donnent une somme plus considérable de produits, et à ceux qui savent utiliser des ressources laissées jusqu'à ce jour sans emploi. Quant à l'élève des animaux d'ornement, il est évident, d'après ce qui précède, que ce petit détail reste pour nous entièrement réservé, et, à ne nous inquiéter que des grands intérêts du pays, nous croyons

pouvoir maintenir qu'il se trouve au fond de la plupart des questions relatives à l'acclimatation moins d'utilité pratique et d'efforts franchement agricoles que de curiosité scientifique ou d'élégante distraction. Sauf le ver à soie, et le dindon, qui date pour nous du XVIe siècle, tous les animaux dont nos cultivateurs s'occupent aujourd'hui peuplaient déjà nos campagnes dès la plus haute antiquité. Quelques nouveaux esclaves viendront peut-être augmenter le nombre des bêtes qui habitent nos fermes; mais il ne faut pas nous faire à ce sujet trop d'illusions. M. Alphonse de Candolle a eu raison d'écrire dans sa *Géographie botanique :* « Un végétal ou un animal se naturalise d'emblée dans un pays qui lui est convenable; il meurt dans celui qui lui est impropre, il ne s'y acclimate pas. » Cette difficulté de l'acclimatation proprement dite n'est cependant pas le motif principal de nos doutes. Une foule d'hommes zélés se chargeront toujours volontiers des risques de l'entreprise, et chaque fois que la solution sera possible, elle sera obtenue. Ce que nous n'admettons pas, c'est que la pratique agricole soit fort intéressée à l'adoption des animaux de toute taille et de toute forme qu'on ne cesse de lui proposer.

Ainsi, supposant sans doute que nos bêtes de travail étaient réellement défectueuses ou insuffisantes, on s'est préoccupé avec ardeur des troupeaux d'hémiones que nourrissent l'Himalaya, la Mongolie et l'Hindoustan; l'on a presque envié à l'Afrique méridionale ses élégans solipèdes, le zèbre, le dauw et le couagga. Ces sauvages animaux ont été quelquefois attelés, nous le savons; mais nous savons aussi que les hommes qui leur donnent la chasse pour en manger la chair et en utiliser la peau continuent à leur préférer pour le service domestique nos vieux auxiliaires, l'âne, le cheval et le mulet. Sont-ce leurs dangereux caprices qui font négliger par les populations près desquelles ils vivent l'hémione, le zèbre, le dauw et le couagga? Ou bien leur délaissement continu serait-il sans cause? Cette seconde hypothèse ne paraît pas probable; elle l'est d'autant moins que les essais que l'on conseille ont été faits de temps à autre sans avoir pu jamais encore modifier les préférences et les habitudes d'aucun peuple. Changer pour changer est acte de fantaisie. Il est donc fort douteux que nos éleveurs consentent à se lancer dans l'inconnu d'une domestication difficile, quand ils possèdent déjà pour le même usage des animaux de valeur égale. On a aussi parlé, — de quoi n'a-t-on pas parlé? — du chameau et du dromadaire pour nos provinces méridionales. Il existe en effet quelques chameaux en Toscane; mais ils s'y multiplient peu, et M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire reconnaissait lui-même combien sont restreintes les limites d'emploi de ces *vaisseaux du désert*. A en croire certaines

personnes, il faudrait cependant révolutionner nos étables et partout introduire du nouveau, comme si le nouveau et le progrès étaient toujours une même chose. De telles exagérations ne sont bonnes qu'à en provoquer d'autres dans un sens contraire, et c'est pour éviter le second excès qu'on ne doit pas craindre de combattre le premier.

Les animaux dont on s'occupe le plus en ce moment sont le yak et le lama avec les congénères de ce dernier, la vigogne et l'alpaga. Le yak ne vaut pas le bœuf. Il a des crins à la queue, et sur une partie du corps des poils qui rappellent la laine; mais sa force n'est pas supérieure à celle du bœuf, et ce qui décide la question, les qualités laitières de la femelle sont moindres que celles de la vache. Là où le yak pourrait être introduit chez nous, nos races montagnardes savent déjà vivre. Semblable en cela au buffle, que les contrées marécageuses acceptent faute de mieux pour le délaisser dès qu'elles sont assainies, le yak n'a jamais pu encore sortir de ses montagnes natales pour se faire adopter par des pays plus tempérés. L'industrieuse Chine, dont il est si voisin, le connaît et ne s'en occupe pas. La Suède peut-être aurait avantage à l'introduire sur quelques cimes abruptes; mais en France quelles herbes restent donc sans emploi quand descendent de la montagne nos bœufs, nos moutons et nos chèvres, chassés par les neiges de l'hiver? Quels travaux, quels transports restent donc inachevés que le yak ou toute autre bête nouvelle pourrait seule accomplir?

Nous ne trouvons pas non plus que le lama présente, relativement à nos bêtes ovines, les avantages qu'on lui attribue. On dit que dans leur pays natal le lama et ses congénères ne souffrent pas autant que le mouton des intempéries de l'atmosphère; mais en serait-il encore de même sous un climat étranger? Nous avons vu à La Haye le troupeau de lamas que le roi de Hollande s'amuse à y entretenir depuis un certain nombre d'années; or il paraît que cette expérience n'est pas en somme très concluante, car l'exemple du roi n'a été suivi par personne. D'ailleurs le plus grand mérite du lama et de l'alpaga consiste dans leur toison, et comme l'agriculture française trouve maintenant intérêt à développer, surtout en vue de la boucherie, l'aptitude et la précocité des bêtes ovines, nous ne croyons guère à l'opportunité d'une telle acclimatation. Alors que le lama réussirait, — ce qui est douteux, — sur quelques-unes de nos montagnes mieux qu'il n'a fait à l'Institut de Versailles, cette nouvelle bête resterait sans aucun doute confinée sur de très rares exploitations. Dans les Andes elles-mêmes, le lama se trouve aujourd'hui repoussé sur les hauteurs froides et arides où ne pourrait habiter le mouton, que l'on préfère multiplier sur tous les sites les plus fer-

tiles. Pour quels motifs les choses se passeraient-elles autrement en France ?

Il est également question d'une foule d'animaux que l'on voit avec surprise figurer parmi les hôtes du jardin de la Société d'acclimatation, et dont la principale destination serait, paraît-il, de fournir aux chasseurs l'attrait d'un gibier délicat. Nos champs et nos bois ne souffrent cependant déjà que trop de la voracité du lapin pour qu'on ne nous afflige pas encore de l'agouti, du kanguroo, du mara ou de tout autre rongeur. En définitive, les espèces qui se nourrissent de végétaux laissés jusqu'à ce jour sans emploi lucratif sont les seules qu'il nous paraisse désirable d'acclimater dans notre pays. C'est à ce titre qu'on doit se féliciter des succès obtenus par la persévérance de M. Guérin-Menneville dans l'éducation du ver à soie de l'ailante et des chances non moins favorables que présente l'acclimatation du ver à soie du chêne. Peut-être la limite que nous établissons semblera-t-elle bien étroite; elle est cependant à nos yeux la seule qu'admettent la vérité des faits et les intérêts agricoles.

Que faut-il conclure de la série de faits et d'observations qu'il nous a semblé utile d'exposer sur le rôle des *animaux dans l'agriculture?*

La nécessité d'augmenter autant que possible l'effectif des animaux entretenus sur la ferme, en donnant toutefois une large préférence au bétail de rente et au bétail de profit, et en réduisant au strict nécessaire la proportion des attelages, — la possibilité plus fréquente qu'on ne le croit généralement de combiner le rôle des animaux de travail avec leur modification ultérieure en bêtes de rente ou en bêtes de profit, — l'avantage qu'il y a toujours à mieux nourrir un nombre limité d'animaux plutôt qu'à en entretenir une quantité plus considérable, — enfin l'utilité des conseils que fournit l'art vétérinaire sur le choix, la multiplication, l'entretien et l'engraissement des animaux domestiques, sont, il nous semble, les conséquences logiques de tout ce qui précède.

On a pu reconnaître qu'il n'existait dans aucune des espèces d'animaux domestiqués par l'homme une race quelconque qui dût être prônée partout comme portant dans ses veines le germe de toutes les perfections. Les améliorations que l'agriculture peut faire subir au bétail dépendent en grande partie des ressources fourragères dont on dispose; mais elles résultent aussi de la sagesse avec laquelle on dirige la reproduction de ce bétail. Pour atteindre rapidement le but désiré, il faudra plus d'une fois recourir au procédé si délicat du croisement par une race supérieure. Cependant les dangers que présente cette méthode, quand on ne sait pas bien la

manier, la crainte d'altérer trop le caractère primitif d'un bétail qui n'est pas mauvais sous tous les rapports, enfin le désir d'éviter les lourdes dépenses que nécessite l'emploi des reproducteurs étrangers, nous paraissent autant de motifs de préférer dans beaucoup de fermes la voie de la sélection, ou de la reprendre dès qu'elle redevient possible.

Tout le monde a sans doute remarqué le prix excessif que coûte un bon étalon *améliorateur*. Ainsi l'on sait que, dans les familles chevalines les plus distinguées, certains animaux de choix ont dépassé le prix énorme de 50,000 francs, et que les saillies du fameux *Eclipse* se sont payées jusqu'à 1,300 francs; mais peu de personnes se doutent du chiffre élevé qu'atteint quelquefois la vente des autres reproducteurs. Un excellent baudet du Poitou peut valoir 10,000 francs. A la vente des durham de C. Colling, on a payé 26,500 francs son plus beau taureau, et 10,500 francs sa meilleure vache. Jonas Webb, le fameux éleveur de south-down, avait pu obtenir 16,000 francs (8,000 francs pour chacun d'eux) de deux béliers fournis à notre administration de l'agriculture, et lorsqu'il vendit dernièrement son troupeau de Babraham, un de ses béliers fut encore acheté 6,957 francs, en même temps que plusieurs brebis s'adjugeaient au prix fort remarquable de 900 francs par tête. Ces chiffres sont exceptionnels, nous en convenons; mais il faudra toujours s'attendre à payer cher les beaux reproducteurs, car cette cherté s'explique et par l'empressement avec lequel on recherche aujourd'hui les types de grand mérite, et par les soins considérables qu'exige l'élève des animaux destinés à jouer dans une ferme le rôle d'améliorateurs.

On a pu remarquer aussi que beaucoup des animaux dont il s'agit sont, sinon personnellement, du moins par leurs ancêtres, d'origine anglaise. Les Anglais ont en effet marché plus vite que nous dans l'art de perfectionner les qualités spéciales de leur bétail. Les conditions climatériques de leur pays, les grands capitaux dont ils disposent et leur caractère propre sont autant de causes de la supériorité réelle à laquelle sont parvenus nos voisins d'outre-Manche. Il ne faut cependant pas se faire à ce sujet des illusions trop pénibles pour notre amour-propre national. En Angleterre même, les étables modèles qui fournissent les reproducteurs les plus estimés restent toujours une exception, et les troupeaux d'où sortent ces bêtes de choix n'y sont pas soumis à un régime ordinaire; ce sont tout simplement des collections précieuses, constituant des sortes de haras qui vendent au monde entier leurs meilleurs élèves. On se tromperait donc fort, si l'on croyait trouver par exemple toutes les fermes anglaises indistinctement peuplées de bêtes bovines appartenant à la race dur-

ham. Cette race ne joue encore là, comme en France, qu'un rôle de type améliorateur, si bien qu'en juin 1861 des éleveurs américains ont pu envoyer en Angleterre, où ces animaux devenaient par trop rares, et d'où étaient cependant issus les pères des nouveaux débarqués, un certain nombre de taureaux durham qui se sont vendus fort cher (1). Du reste, notre agriculture n'a pas aussi souvent qu'on le dit besoin de réduire les animaux à une spécialité puissante qui parfois compromet chez eux d'autres qualités, et nos progrès sont depuis quelque temps assez soutenus pour que nous exportions à notre tour un grand nombre de reproducteurs.

Nos mérinos et leurs divers croisemens nous sont demandés par l'Australie, par l'Amérique, par l'Angleterre elle-même; nos meilleurs chevaux percherons sont enlevés tous les ans par des officiers de remonte étrangers, etc... Nous commençons d'ailleurs, pour le plus grand bien du pays, à renoncer un peu à nos excès d'*anglomanie* en agriculture. Après avoir beaucoup trop méprisé et par suite trop délaissé nos vieilles races françaises, nous revenons à en mieux comprendre la convenance et les mérites. Au concours international d'animaux reproducteurs de 1860, notre race charolaise avait paru si belle qu'on l'avait surnommée la race durham de la France, et certains éleveurs anglais commencent à l'introduire dans leurs croisemens. Au concours international d'animaux de boucherie qui s'est tenu à Poissy le 16 avril 1862, nos races bovines landaise, garonnaise, bazadaise et limousine, nos races porcines angeronne et normande ont étonné tout le monde. Qui aurait osé supposer chez nous, il y a dix ans, d'aussi rapides progrès?

La recherche des améliorations ne doit cependant pas se ralentir en France, car le dernier mot est encore loin d'être dit. Le sera-t-il jamais? Quoi qu'il en soit de l'avenir de notre agriculture, le véritable progrès, en ce qui concerne nos animaux domestiques, consistera toujours dans le perfectionnement de ce qui a depuis longtemps déjà sa raison d'être plutôt que dans une révolution radicale de notre système zoologique ou dans de trop aventureuses innovations. En tout cas, et de quelque bête qu'il s'agisse, l'amélioration de la terre doit précéder l'amélioration du troupeau. Ne bornons donc pas nos efforts à nous procurer de bons types reproducteurs; mais partageons également nos soins entre le sol qui nourrit nos animaux domestiques et les animaux domestiques qui fécondent notre sol. C'est de ce double travail que dépend tout succès en agriculture.

L. VILLERMÉ.

(1) Plusieurs prix de vente se sont élevés de 5 à 10,000 francs.

ENCORE UN MOT

SUR

LA FRESQUE DE S. ONOFRIO

J'hésite à soumettre au lecteur les pages qui vont suivre. C'est une polémique du genre le plus technique et le moins attrayant, une vraie discussion d'état civil sur la paternité d'une œuvre de peinture. L'œuvre n'est guère connue que de quelques voyageurs; ni la gravure ni la photographie ne l'ont encore dignement reproduite. En parler, c'est donc, pour le public, faire de l'algèbre, ou peu s'en faut. Et cependant, si quelqu'un se rappelle qu'il y a douze ans, la *Revue* raconta qu'une grande et admirable fresque, oubliée depuis plus de trois siècles et comme enterrée sous la suie, venait d'être trouvée à Florence, dans l'ancien réfectoire d'un couvent (1), si l'exposé fidèle de cette découverte, des beautés de cette *Sainte Cène,* de la noble origine qui lui fut attribuée dès son apparition et des conflits qui s'ensuivirent n'est pas effacé déjà de toutes les mémoires, peut-être voudra-t-on savoir le complément de ce récit. Ce sont des notes de voyage. Depuis ces douze années, j'ai revu l'Italie et la fresque de S. Onofrio, je l'ai revue plus à mon aise et plus à fond; j'ai donc à ajouter quelques mots à ce qu'en a dit la *Revue*, ne fût-ce que pour signaler et l'état actuel de ce mystérieux chef-d'œuvre, et les controverses nouvelles dont il est devenu l'objet.

Ce n'était pas sans curiosité et presque sans émotion qu'à peine de retour à Florence j'étais allé, rue Faenza, frapper à la porte du

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1850.

vieux couvent. En quel état allais-je retrouver notre *Cenacolo?* Quel effet, à la seconde vue, produirait-il sur moi? Le nom de Raphaël serait-il encore le seul qui s'offrirait à ma pensée? — Tout d'abord j'aperçus un changement notable. La porte et la façade de l'ex-monastère avaient pris un nouvel aspect. Ce n'était plus le délabrement d'une fabrique abandonnée, c'était un certain air de propreté et d'entretien. Le gouvernement du grand-duc avait exaucé le vœu dont, en 1850, je m'étais fait l'écho. Une destination publique avait été donnée aux bâtimens des dames de Fuligno : on venait d'y transporter la collection Rosellini, on en faisait un musée d'antiquités égyptiennes, et au centre de ce musée on avait réservé, à titre de sanctuaire, le réfectoire et sa fresque. En entrant dans ce grand vaisseau, rendu à ses proportions premières, ma surprise fut grande : plus de cloison, plus d'obstacle à la vue; je me croyais dans un lieu tout nouveau, et la fresque elle-même, ainsi vue à distance et d'un regard d'ensemble, prenait une harmonie et même une souplesse dont je n'avais nul souvenir. C'était bien la même candeur de composition, la même simplicité naïve et archaïque; mais la vie de tous ces personnages et leur action commune semblaient se révéler plus clairement, plus librement.

J'étais donc rassuré, au moins quant au premier coup d'œil. En m'approchant, je reconnus, non sans chagrin, qu'une main peut-être habile, mais trop sûre d'elle-même, s'était récemment permis quelques restaurations tout au moins inutiles. On se souvient en quel excellent état cette fresque avait été trouvée sous sa couche de suie : les têtes, les pieds, les mains n'avaient pas une égratignure. Tout au plus fallait-il reboucher çà et là, dans les draperies et dans les fonds d'architecture, quelques légers accidens. Qu'avait-on donc besoin de raviver, soit sur les vêtemens des apôtres, soit sur la bordure de la nappe, l'or de tous ces galons capricieux et délicats? Cette dorure rafraîchie sort du ton général et fait tache. Je n'oserais même pas répondre qu'on ait partout exactement suivi les dessins primitifs et qu'en plus d'un endroit où l'or était usé on n'ait pas demandé à l'imagination ce que l'œil ne pouvait plus lire. Il ne s'agit, j'en conviens, que d'accessoires sans importance; mais ce n'en est pas moins une témérité grande que de les avoir traités d'une si leste façon.

A ce détail près, il n'y a dans cette salle que des éloges à donner. L'installation en est parfaitement entendue, sans luxe et sans mesquinerie. Quelques bons siéges, bien placés, où l'on peut admirer à son aise, composent tout l'ameublement; ajoutez-y pourtant un buste de Raphaël placé au milieu de la salle et les dessins de l'ancienne collection Michellozzi, exposés sous verre comme pièces du

procès. Le meilleur de tous les dossiers, c'est la fresque elle-même, ainsi mise à son jour. Quand on a passé là quelques instans, toute intention de controverse expire; on sent dans cette salle, devant cette muraille, comme un parfum raphaélesque qui dissipe le doute. Cette impression, depuis quelques années, s'est peu à peu répandue par la ville, parmi les guides, parmi les étrangers, dans le gros de la population, si bien qu'à l'heure qu'il est toute contestation semble d'abord absolument éteinte. Il n'en est rien pourtant, et même on pourrait dire que plus le simple public, revenu de sa première surprise et de sa crainte d'être dupe, accepte maintenant avec confiance et sans réserve l'hypothèse qui répond le mieux au caractère de ce chef-d'œuvre, plus certains érudits, pour se distinguer du vulgaire, affectent de persévérer dans un doute expectant ou même de hasarder de périlleuses conjectures.

C'est la conséquence obligée d'un certain genre de critique dont l'Allemagne est idolâtre et qu'elle a depuis un quart de siècle transplanté et fait fleurir en Italie, en Toscane surtout. On lui doit, j'en conviens, d'estimables travaux. Le *Carteggio* de Gaye a rendu des services qu'on ne peut méconnaître; mais ni Gaye, ni ses imitateurs, ni les fouilleurs d'archives en général, n'ont qualité pour prononcer sur l'authenticité d'une œuvre d'art. Ils donnent des pièces à l'appui, ils éclaircissent certaines circonstances de la vie d'un artiste et fournissent par là des données sur ses œuvres, données biographiques où les problèmes de l'art lui-même sont prudemment mis de côté. Pour distinguer l'œuvre d'un maître, l'érudition pure et simple est un guide à la fois insuffisant et dangereux. Je n'en veux d'autre preuve que les pages qui concernent la fresque de S. Onofrio dans deux récentes publications, pleines d'informations savantes et de curieux documens : l'édition de Vasari imprimée à Florence, chez Felice Lemonier, par les soins et sous la direction de MM. Milanesi et Pini, et l'édition française du grand travail de M. Passavant sur la vie et les œuvres de Raphaël.

Pour ne parler d'abord que des éditeurs de Vasari, c'est presqu'à leur corps défendant qu'ils prennent part à cette controverse. J'en juge par un avant-propos placé en tête de la vie de Raphaël, où ils se déclarent résolus à ne pas dire un mot des peintures de ce divin maître dont l'authenticité n'est pas incontestable, et même à ne parler, parmi ses œuvres authentiques, que de celles dont parle Vasari. Une seule exception leur paraît nécessaire : cette fresque de S. Onofrio, retrouvée par si grand hasard et déjà en si grand renom à Florence et dans l'Europe entière, comment la passer sous silence? Il faut, bon gré, mal gré, qu'ils se hasardent à en parler. Tout d'abord, affectant une sorte de neutralité, ils reconnaissent haute-

ment l'excellence de l'œuvre, voire la compétence et le juste crédit de ceux qui du premier coup l'ont attribuée à Raphaël; mais leur penchant, bientôt ils en conviennent, les porte à l'opinion contraire. Et pourquoi? Les raisons qu'ils en donnent n'ont pas grande portée, comme tout à l'heure nous le verrons. La vraie cause de leur hésitation, c'est l'absence de documens écrits. Pour eux, ce genre de preuve ayant seul quelque poids, tant qu'on ne produira pas un texte pertinent, ils resteront dans leur incertitude. Toutes les conjectures seront pour eux comme non avenues, ou plutôt elles leur sembleront toutes également respectables, sauf une seule cependant: M. Gargani Garganetti, bien qu'il s'appuie sur une pièce écrite, ne parvient pas à les convaincre que Neri di Bicci soit l'auteur du *Cenacolo*. Donner pour père à ce chef-d'œuvre un pauvre hère comme Neri di Bicci, cela les révolte tout aussi bien que nous, et ils ont le courage de le dire nettement; mais de Neri di Bicci à Raphaël, la distance est si grande, il y a tant de degrés! Pourquoi ne pas rester à moitié route? Cela pourrait tout accommoder! Si vous leur proposiez Pinturrichio par exemple, ils n'en seraient pas troublés comme de Raphaël; cette attribution terne et modeste les laisserait en sécurité. Aussi prononcent-ils ce nom sans toutefois oser le soutenir. Ils s'abritent derrière le témoignage du docteur Burckhardt, qui, dans ses notes sur l'histoire de Kugler (1), remarque avec raison, et comme nous l'avions fait nous-même, que cette fresque semble avoir une double origine, à la fois florentine et péruginesque, et que l'auteur par conséquent ne peut être ni un Florentin pur, ni un élève du Pérugin resté docilement fidèle à ses leçons. Cette définition, j'en conviens, s'applique à Pinturrichio, mais encore mieux à Raphaël, lui qui porte au souverain degré ce double caractère d'enfant de Florence et de Pérouse. Le peintre de la librairie de Sienne a trop bien donné sa mesure, son œuvre est trop connue, il a trop laissé voir, malgré tout son talent, jusqu'à quelle hauteur il pouvait s'élever, pour qu'il y ait lieu d'admettre une sérieuse identité entre lui et le peintre inconnu de la fresque de S. Onofrio.

Mais alors pourquoi pas Raphaël? où est la difficulté? quelles sont ces objections que tout à l'heure nous annoncions? Les voici :

D'abord les têtes dans cette fresque sont, nous dit-on, trop fortes pour les corps, sorte de disproportion assurément peu familière à Raphaël; en second lieu, ces têtes n'ont pas d'analogie avec les types qu'on retrouve et dans *le Couronnement de la Vierge*, maintenant au Vatican, et dans le *Spozalizio* de Milan, et dans la fresque de San-Severo; troisièmement, l'exécution technique est trop franche, trop

(1) *Handbuch der Kunstgeschichte der Malerei;* Berlin 1847 (2e édition).

sûre, et par là trop en désaccord avec le faire timide et incertain des premières fresques du maître et notamment de celle de San-Severo. Enfin, dernier grief, peu conciliable avec celui-ci, l'archaïsme de la composition est trop complet, trop accusé, pour être sans invraisemblance imputé à ce jeune homme qui ne venait à Florence que pour se pénétrer et se nourrir des grandes nouveautés qu'alors on y voyait éclore, et en particulier des exemples de Léonard et de Michel-Ange.

Examinons ces objections, et d'abord, quant à la dernière, notre réponse est déjà faite : nous avons surabondamment constaté (1) quelle était la disposition d'esprit de Raphaël pendant son premier séjour à Florence et combien, si avide qu'il pût être d'étudier ces séduisantes nouveautés, il se montrait encore profondément fidèle, ses œuvres en font foi, aux traditions de son pays. Dès lors que signifie cette prétendue invraisemblance? Le jeune adepte de l'Ombrie devait accepter, nous l'affirmons, et accepter avec bonheur, l'obligation de maintenir dans cette sainte cène l'ordonnance et les attitudes consacrées par les anciens maîtres, sauf à traduire ces vieilles formes dans son jeune langage et à les ranimer du feu de son talent. N'est-ce pas en effet ce qui distingue cette fresque? L'archaïsme n'y règne que dans certains détails de la composition; il est exclu de tout le reste, et vous le reconnaissez vous-même, puisque l'exécution vous en paraît trop sûre, trop parfaite, trop magistrale pour provenir de ce jeune homme si novice alors, selon vous, dans l'art de peindre à fresque. Ceci, je dois le dire, est un point sur lequel nous différons encore. Je cherche vainement entre la fresque de San-Severo et celle de la rue Faenza ce notable contraste que vous nous signalez. L'exécution technique est, sur les deux murailles, la même, ou à peu près, ainsi que l'avait reconnu M. Della Porta dès 1845; s'il existe des différences, elles sont insensibles, et jamais on n'en pourrait conclure que les deux œuvres ne sont pas du même temps et du même pinceau; tout au plus serait-il permis de dire que l'une a dû précéder l'autre dans le cours de la même année. D'où il suit que pour nous deux points sont établis, et hors de contestation, savoir : que Raphaël, à vingt-deux ans, était déjà bien assez passé maître, même dans l'art de peindre à fresque, pour que le *Cenacolo* soit son œuvre, quelque perfection technique qu'on signale à bon droit dans le travail de cette fresque, et d'autre part que, même à vingt-deux ans et dans les premiers temps de sa vie florentine, il conservait encore assez de foi, de candeur et de docilité pour s'être soumis de bonne grâce à placer son Judas, à poser son

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1850, p. 595.

saint Jean selon le vieil usage, sans tenir aucun compte ni des progrès du temps ni même de l'exemple du puissant Léonard. Admettre le contraire, c'est ne pas voir, selon nous, un des traits caractéristiques, un des plus délicieux contrastes de ce charmant génie, c'est omettre à plaisir toute une phase de son histoire.

Et maintenant est-il vrai que dans cette fresque les têtes soient trop grosses et d'un tout autre type que dans certains tableaux de Raphaël peints vers la même époque et d'origine incontestée? A ces questions la réponse est facile; il ne faut que des yeux et un compas. Mesurez ces têtes et ces corps, non-seulement les proportions sont justes, elles sont plutôt sveltes que ramassées. Vous en pouvez juger surtout par ces deux apôtres placés aux deux bouts de la table, le saint Jacques et le saint Thaddée. Bien qu'assis comme les autres, ils ne sont pas comme eux cachés en partie par la nappe; on peut les voir tout entiers. Développez-les, supposez-les debout, et mesurez. Ils ont près de huit fois la hauteur de leurs têtes, ce qui donne à la tête, relativement au corps, la plus petite dimension possible. Je ne sais donc, en vérité, ce qu'on a voulu dire en parlant de la grosseur de ces têtes, et quant aux types des figures, la querelle sur ce point ne me semble pas moins étrange. Si quelque chose est évident, c'est que tous ces personnages sont plus ou moins parens, et quelques-uns très proches, de ceux que Raphaël a maintes fois reproduits dans les œuvres de sa jeunesse. Nous avons déjà dit à quel point cette figure du Christ rappelle celle de la fresque de San-Severo, combien la ressemblance est grande entre ce saint André et le David de *la Dispute du Saint-Sacrement*, comment ce saint Jacques Mineur n'est autre que Raphaël lui-même, car c'est bien ce gracieux visage si souvent répété dans les tableaux du jeune maître, et qui passe à bon droit pour sa propre figure. Nous pourrions ajouter que le saint Pierre est ici exactement le même que dans *la Déposition au tombeau* de la galerie Borghèse. Et à propos de chacun de ces apôtres rien ne serait plus facile que d'indiquer d'autres analogies non moins incontestables. C'est donc nier l'évidence que de proclamer cette soi-disant différence de types : la similitude au contraire est un fait manifeste; nous acceptons pour juge quiconque se donnera la peine de faire la moindre comparaison.

Même dans *le Couronnement de la Vierge*, si les apôtres ne rappellent pas, traits pour traits, ceux de la fresque florentine, il n'y en a pas moins entre eux un grand air de famille. Et puisqu'on parle de ce tableau, autrefois à Pérouse et maintenant au Vatican, qu'on me permette aussi d'en dire quelques mots : il est très mutilé, grâce aux restaurations, et cependant bien précieux encore par la coexistence de deux styles tout différens, la pure et simple imitation, la

reproduction servile du Pérugin, et un commencement très marqué d'inspiration personnelle. En l'étudiant avec grande attention, très peu de jours après avoir quitté Florence, et la mémoire fraîchement éveillée sur les moindres particularités de la *Cène* de S. Onofrio, je fus frappé de voir que dans ces deux peintures les draperies étaient traitées presque de la même façon, c'est-à-dire avec un peu de maladresse et de lourdeur, mêlées d'ampleur et de noblesse. Ce ne sont plus les plis cassés et tortillés du Pérugin, c'est quelque chose de plus large et qui aspire au grand style, sans l'avoir complétement atteint, quelque chose d'analogue aux draperies de Masaccio dans les compartimens de la chapelle du *Carmine* qui sont vraiment de lui, et devant lesquels Raphaël passe pour avoir si souvent médité. Cette conformité de style et d'exécution technique entre les draperies de notre fresque et celles de l'authentique tableau du Vatican n'est pas un médiocre argument, surtout après tant d'autres, pour soutenir que les deux œuvres ont eu le même auteur. Il est clair seulement que le tableau a dû précéder la fresque (et il la précède en effet de deux ans), puisque dans le tableau, à côté de ces draperies dont je parle, il y en a d'autres d'un caractère tout différent, draperies plus ou moins contournées, qu'on dirait peintes de la main du Pérugin lui-même, tandis que dans la fresque on ne trouve plus ce mélange de style, et le mode de draper est à peu près le même pour toutes les figures.

Encore un mot sur un détail de ce *Couronnement de la Vierge :* en regardant de près les draperies des apôtres, vous remarquerez sur les bordures des manteaux un certain nombre de lettres entrelacées dans des ornemens d'or. Ces lettres sont exactement du même genre et disposées de la même manière que celles qui bordent la tunique du saint Thomas dans la fresque de S. Onofrio. Il y a notamment sur le premier manteau, de couleur verte, à droite, un R et un F très lisibles. Voilà donc un nouvel exemple de ces signatures furtivement glissées dans les méandres d'un passement, exemple tiré d'une œuvre contemporaine de notre fresque à un ou deux ans près. Nous avons déjà dit que nous n'attachions pas à cet ordre de preuves une importance exagérée, mais n'est-ce pas aussi en faire trop bon marché que de se borner à dire, comme les éditeurs de Vasari, que l'inscription tracée sur la tunique du saint Thomas *è una prova incerta?*

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette inscription qu'ils traitent si cavalièrement quand il s'agit d'y voir une induction favorable à l'authenticité de la fresque, ils la tiennent pour bonne, ou du moins ils acceptent la date qu'elle indique, l'année 1505, comme une date officielle, et cela, parce qu'ils se croient en mesure d'établir qu'en

cette année le temps a dû manquer au jeune peintre pour mener à fin un aussi grand travail. Voici leur argumentation : Raphaël, arrivé à Florence en octobre 1504, ne put d'abord faire autre chose que visiter et admirer tant de chefs-d'œuvre, nouveaux pour lui, dont il était entouré. Les premiers mois de son séjour se passèrent donc en études et en recherches qui ne lui permettaient d'entreprendre aucune œuvre de longue haleine ; puis, dans l'année 1505, nous savons, disent-ils, qu'il dut se rendre à Pérouse pour exécuter au moins deux grandes compositions, la fresque de San-Severo et le tableau d'autel pour la chapelle Ansidei dans l'église de San-Fiorenzo. Enfin le 29 décembre de cette même année il s'engageait à peindre un autre tableau d'autel pour les religieuses de Monte-Luce, près Pérouse. Tels sont les faits qui, à en croire les éditeurs de Vasari, démontrent que dans l'année 1505 Raphaël ne peut pas avoir peint la fresque de S. Onofrio. Cette façon de raisonner aurait peut-être quelque valeur, s'il s'agissait d'un bon étudiant fraîchement descendu de Bâle, d'Augsbourg ou de Bamberg, encore mal dégrossi, et se débrouillant à grand'peine dans la contemplation de l'Italie. Nos savans éditeurs oublient de qui ils parlent, et ce qu'était à vingt-deux ans, même au milieu des trésors de Florence, ce merveilleux jeune homme, ardent à étudier sans doute, mais non moins ardent à produire ; ils oublient que dans sa courte vie tout est prodige et que l'emploi du temps n'en est pas le moindre miracle, que quelque chose de plus extraordinaire que la perfection même de son œuvre, c'est qu'un seul homme en soit l'auteur. Songez qu'il nous reste de lui, d'origine authentique, près de trois cents tableaux. Et s'il y a dans ce nombre des portraits, des peintures de petite dimension, combien n'y a-t-il pas aussi de fresques et de grandes toiles, sans compter l'innombrable série de ses études et de ses dessins ! Et c'est sur trente-sept ans, que dis-je, sur vingt ans seulement, que tout cela se répartit ! Quelle production moyenne ! quel contingent pour chaque année ! Et qu'on est loin de compte lorsqu'on croit faire la part à l'an 1505 avec la fresque de San-Severo, plus un tableau de maître-autel ! Ce voyage à Pérouse, qu'aura-t-il pris de cette année ? Deux ou trois mois tout au plus. Pourquoi dès lors ne pas admettre que le reste appartienne, et au *Cenacolo*, et même aussi à quelques petites toiles bien connues, que dans cette même année il a dû peindre en se jouant ? pourquoi ne pas vouloir que dès la fin de 1504, après le premier feu de sa curiosité et de ses admirations, il ait commencé son travail chez les dames de S. Onofrio ? Si l'on se bornait à prétendre qu'il n'a pas, à lui seul et de sa propre main, couvert tout ce grand mur, qu'il aura dû se faire aider, nous pourrions bien ne pas dire non ; peut-être même trouverions-nous dans l'exécution de la

fresque certaines inégalités qui pourraient au besoin justifier cette conjecture; mais soutenir que dans toute une année cette ardente et féconde nature n'aura pas su trouver le temps de concevoir et même d'exécuter, moitié par soi, moitié par d'autres, une page de peinture si grande qu'elle soit, c'est méconnaître la puissance, le privilége du génie. A ce compte, on pourrait démontrer que Raphaël n'est l'auteur ni de *l'Ecole d'Athènes*, ni du *Parnasse*, ni des douze autres fresques, grandes et petites, dont il a tapissé la chambre de *la Signature*, attendu que ces trois années, pendant lesquelles il passe pour les avoir peintes, sont pleines aussi d'autres travaux de date incontestable, qui largement suffisent à l'emploi de son temps.

On le voit donc, les objections des éditeurs de Vasari ne sont pas formidables. Ce sont des ombres qui s'évanouissent dès qu'on les voit de près. Les raisons que nous donnions, il y a douze ans, non pas pour affirmer, mais pour admettre comme sérieuse et plausible l'hypothèse de MM. Della Porta et Zotti, restent entières, et ne sont même pas discutées. Maintenant, si le lecteur n'est pas trop fatigué de ces arides détails, nous passerons aux objections de M. Passavant.

Ce n'est pas sans surprise, je dois le dire d'abord, que je rencontre ici comme contradicteur ce critique éminent dont le monde savant déplore la perte encore récente. Lorsque je vis pour la première fois la fresque de S. Onofrio en octobre 1847, M. Passavant venait de quitter Florence, et aucun de ceux qui durant son passage l'avaient vu le plus assidûment, et qui l'avaient suivi dans toutes ses recherches, ne m'avait dit qu'il eût exprimé même un doute sur l'origine de cette peinture. On m'avait au contraire rapporté son jugement comme plus décidé et plus affirmatif encore que celui de M. Cornélius. Il va sans dire qu'il n'en transpirait rien dans son savant ouvrage, publié à Leipzig en 1839, puisque l'œuvre mise en question n'avait vu le jour qu'en 1845; mais l'édition française, revue et complétée par l'auteur il y a deux ans, ne pouvait pas manquer de s'expliquer à ce sujet. Aussi, lorsque parurent ces deux volumes, je les ouvris en toute confiance, et, après avoir reconnu que M. Passavant, sans changer expressément d'avis sur le mérite de l'œuvre, paraissait incertain sur le nom de l'auteur, et repoussait la conjecture que d'abord il avait soutenue, je demeurai convaincu ou qu'un nouveau voyage, un examen sur place plus complet et plus approfondi, ou bien quelque heureuse trouvaille d'un document inattendu avait chez lui produit cette métamorphose. J'eus beau consulter pourtant, et écrire à Florence, personne, depuis 1847, n'avait revu dans cette ville le savant inspecteur du musée de Francfort, et quant à la découverte d'un document quelconque, comme il n'en disait

rien lui-même, évidemment elle n'avait pas eu lieu. C'était donc à distance, et sur la foi d'autrui, que la conversion s'était faite. C'était par correspondance que l'historien de Raphaël avait pris le parti d'enlever à l'œuvre du maître une page de cette importance, contrairement au témoignage de ses yeux et de son propre esprit. Bien qu'en lisant ces deux volumes, si pleins d'ailleurs d'excellentes recherches, il me fût survenu plus d'un doute sur la parfaite exactitude de certaines affirmations, jamais je n'aurais supposé que M. Passavant, sans plus de précautions, fît ainsi bon marché de ses jugemens personnels pour se soumettre à ceux de ses amis. C'est cependant lui qui nous le fait savoir. La clé de sa transformation est dans le passage que voici. Il s'agit de l'inscription tracée sur la bordure supérieure de l'habit du saint Thomas. « Cette inscription, ainsi conçue, dit-il : RAP. VR. ANNO MDV, donna lieu de supposer que Raphaël avait au moins participé à cette peinture... *On nous a assuré* que plus tard l'inscription s'effaça au premier nettoyage, et que dès lors on put douter de son authenticité. »

Comprend-on qu'on avance un tel fait, qu'on le publie, et qu'on lui donne une part de cette autorité si justement acquise par de longs et solides travaux, sans avoir pris la peine, sinon de le vérifier soi-même, du moins de l'avoir fait contradictoirement constater? Que la légèreté française prenne de ces licences, on le conçoit encore; mais la gravité germanique! Rien n'était pourtant plus facile que d'avoir là-dessus le cœur net. Le premier Florentin venu aurait pu rendre ce service. Tout le monde aurait répondu que telle était l'inscription le jour où elle fut découverte, telle elle est encore aujourd'hui. Ce sont les mêmes lettres et les mêmes méandres; elle n'est ni plus lisible, ni mieux formée, ni plus pâle, ni plus effacée qu'elle ne l'était alors. Ceux qui ont *assuré* le contraire au docte historien, ou se sont amusés de lui, ou sont tombés eux-mêmes dans quelque étrange erreur. Peu importe après tout : cette inscription, nous l'avons dit, n'est ici qu'une preuve surabondante et secondaire. Il est moins nécessaire de constater qu'elle existe qu'il ne l'est d'établir qu'elle n'a pas disparu, car on pourrait conclure de sa disparition qu'elle était née d'une supercherie. Or c'est là l'impression que M. Passavant, à son insu ou volontairement, communique au lecteur en accueillant cet *on-dit*. Un peu de réflexion aurait suffi pour le convaincre que l'inscription n'avait pas dû s'effacer au premier nettoyage, puisqu'au contraire c'était le premier nettoyage qui l'avait mise au jour. Pour que sa clairvoyance ait ainsi pris le change, il faut qu'il eût quelques raisons d'être infidèle à Raphaël. Et en effet nous voyons au paragraphe suivant qu'une autre idée lui tient au cœur, et qu'il propose un autre candidat à l'honneur d'avoir peint notre *Cenacolo*.

Il a vu au *British Museum* une tête de saint Joseph dessinée, dit-on, par le Spagna, cet élève du Pérugin dont Vasari dit quelques mots sans lui donner une bien haute place, et qui n'est guère connu qu'en Italie, notamment à Assise et à Spoleto, où sont encore quelques tableaux de lui. Dans ce dessin, M. Passavant croit reconnaître le même faire que dans les fragmens d'études provenant du palais Michellozzi, et maintenant exposés en face de la fresque dans le réfectoire de S. Onofrio, d'où il conclut que ces études sont de la main du Spagna et non de celle de Raphaël, quoi qu'en dise la tradition. Or, puisque les études sont incontestablement les préparations de la fresque, qui a fait les unes a dû faire l'autre, et c'est ainsi que M. Passavant est logiquement conduit à nous dire que l'auteur du *Cenacolo* n'est autre que le Spagna. Ainsi, grâce à ce dessin du *British Museum*, d'une attribution plus ou moins incertaine, voilà un grand peintre de plus! voilà le Spagna subitement élevé à l'honneur d'avoir fait un chef-d'œuvre!

Notez que, quand bien même la tradition qui attribue à Raphaël les études trouvées chez les Michellozzi ne serait pas tout à fait exacte, ce qui est très loin d'être prouvé, quand bien même ces détails préparatoires ne seraient pas de sa propre main, il ne s'ensuivrait nullement que la fresque ne fût pas de lui. Jamais Raphaël, dites-vous, dans ses dessins à la pointe rehaussés de blanc, n'a fait usage du lavis, jamais surtout il ne s'est permis cette légère coloration que vous remarquez sur un de ces fragmens : l'assertion est tout au moins douteuse et voudrait être vérifiée; mais tenons-la pour bonne. J'admets, puisqu'on le veut, que ces dessins ne sont pas l'œuvre du jeune maître d'Urbin, qu'ils proviennent d'un de ses condisciples, d'un auxiliaire, d'un Ombrien quelconque, et qui sait? du Spagna lui-même, à supposer qu'il ait jamais mis les pieds à Florence, ce que Vasari n'a pas l'air d'admettre, puisqu'il ne le fait quitter Pérouse que pour venir droit à Spoleto, s'y établir et y mourir. N'importe, je suppose qu'il se soit trouvé là tout exprès, que ces dessins soient de sa main; vous n'en avez pas moins un abîme à franchir pour nous faire accepter qu'il ait conçu, composé, dessiné cet admirable ensemble avec ce style, cette pureté, ce calme, cette grandeur, cette simplicité.

M. Passavant ne se dissimule pas ce que sa gageure a de téméraire. Il avoue qu'au premier aspect cette fresque reproduit les principaux caractères du style de Raphaël. Lui-même, en la décrivant, il retrouve son admiration première, reconnaît et professe ce qu'il avait si bien reconnu et professé avant que sa visite au *British Museum* et je ne sais quel désir de ne pas trop déplaire à ses compatriotes de Florence lui eussent suggéré l'idée de bâtir un roman. « Judas Iscariote, dit-il, assis en face du Seigneur, détourne

la tête avec une expression d'effroi et d'inquiétude. Son air de fausseté contraste avec l'air candide de Jacques le Mineur, qui, les mains croisées l'une sur l'autre, semble demander s'il est possible que quelqu'un puisse trahir son divin maître. La tête du Seigneur, qui est d'une grande beauté, exprime une douleur calme et résignée. Saint Pierre, indigné, semble menacer de son couteau le traître qu'il ne connaît pas encore. Le peintre a caractérisé de la manière la plus frappante la personnalité de chaque apôtre... Il est à remarquer que la forme de la tête de saint Pierre est tout à fait semblable à celle que Raphaël lui a donnée dans son *Couronnement de la Vierge*, qui est au Vatican. »

Après de telles paroles, vous pensez qu'il renonce au Spagna? vous le croyez rendu? Pas du tout. Il persiste à soutenir sa thèse. Cette fresque, dit-il, a l'air raphaélesque; rien de moins étonnant. Ne sait-on pas que le Spagna excellait à imiter son ancien condisciple? Cette apparence qui vous trompe ne vient que de son savoir-faire. — A ce compte, il n'y aurait pas dans les galeries d'Europe un seul tableau de maître qui ne fût mis en question, car presque tous les grands peintres ont eu des imitateurs; mais, Dieu merci, ces singeries sont plus visibles qu'on ne pense. Au lieu de raisonner, ouvrez les yeux : y a-t-il ici la moindre trace d'imitation, de parti-pris, de procédé systématique? Sentez-vous la contrefaçon? Tout ne semble-t-il pas naïf, spontané, naturel? Comment confondre deux choses aussi distinctes que l'effort d'un artiste qui cherche à en imiter un autre et l'œuvre libre d'un esprit en travail qui ne sait pas encore où il va, qui s'étudie et se cherche lui-même?

Un seul mot suffisait pour trancher la question. Le Spagna a imité Raphaël, soit, avec bonheur, je l'admets, bien qu'on pût contester; mais quand l'a-t-il imité? Lorsqu'il y avait honneur et profit à le faire, lorsque le grand artiste était déjà glorieux et puissant, lorsque Rome était à ses pieds. Quant au Raphaël de Florence, à peine arrivé de la veille, à peine connu dans la ville, encore presque écolier, vouloir qu'il y eût quelqu'un qui s'étudiât dès lors à se faire son imitateur, c'est de l'anachronisme tout pur. On ne copie pas les gens avant qu'ils soient célèbres, avant qu'ils aient au moins une physionomie à eux. Or en 1505 telle chose n'existait pas que le style de Raphaël : il y avait un jeune homme plein d'avenir qui s'essayait à devenir original; mais ce jeune homme, sur presque tous les points, n'était encore qu'imitateur lui-même.

Aussi M. Passavant se hâte-t-il d'appeler à son aide un autre peintre dont Raphaël, aussi bien que le Spagna, avait reçu les leçons. Dans cette fresque, selon lui, il ne faut faire honneur de la composition pas plus au Spagna qu'à Raphaël; elle n'est ni de l'un

ni de l'autre, « elle appartient incontestablement au Pérugin. On ne la retrouve pas seulement dans son école, mais encore deux planches gravées qui se trouvent à Gotha semblent être faites d'après l'œuvre originale du Pérugin. Elles sont absolument conformes, du moins dans la partie principale du sujet, à la fresque; mais l'architecture est plus riche dans la gravure, et l'on n'y trouve pas la scène du mont des Oliviers. »

Ainsi voilà le Pérugin directement mis en scène. Ce n'est pas seulement sa lointaine influence, le souvenir de son école, un certain reflet général de sa manière et de son style, qu'on prétend retrouver ici; — tout le monde en tomberait d'accord : — il s'agit d'autre chose. Cette fresque est son œuvre, ou du moins l'œuvre de sa pensée; la composition est de lui, incontestablement de lui. M. Passavant insiste sur ce point, et son opinion se résume dans cette triple conclusion : « L'œuvre est du Spagna, d'après une composition du Pérugin, dans la manière de Raphaël. »

Je ne sais pas, quant à moi, de plus grosse hérésie que cette cote mal taillée. Si quelque chose est plus impossible encore que d'attribuer au Spagna l'exécution de cette fresque, c'est d'admettre que le Pérugin soit l'auteur de la composition. Qu'a-t-il fait d'analogue? qu'a-t-il conçu dans cet esprit? Où l'avez-vous vu donner à ses personnages ces attitudes simples et naturelles, ce franc langage, ces regards sans manière et sans affectation? Où sont les draperies qu'il a traitées avec ce calme, cette largeur et cette fermeté? Est-ce à Pérouse, au *Cambio*, ou à San-Severo? est-ce même au Vatican ou sur les toiles du musée de Lyon? Dans ses meilleurs tableaux, quand il nous ravit par sa grâce, ou même quand il s'élève au sérieux, au pathétique, comme dans *l'Ensevelissement du Christ* au palais Pitti, ne sent-on pas toujours certaines traces de subtilité, d'afféterie scolastique ou conventionnelle? Ici, pas l'ombre de ces faux brillans. D'où vient donc que M. Passavant affirme avec tant d'assurance, comme s'il en avait la preuve, que cette composition est l'œuvre du Pérugin? Et d'abord quel sens attache-t-il au mot composition? Si ce n'est qu'une certaine distribution hiérarchique de ces treize personnages et la pose convenue de quelques-uns d'entre eux, tout est dit : ne parlons ni du Pérugin, ni de son école, ni d'aucune autre. Cette composition appartient au moyen âge tout entier; on la retrouve, depuis le XIIe siècle, chez tous les maîtres peintres et sculpteurs. Nous l'avions rencontrée à Tours, sur une verrière de la cathédrale; depuis, nous l'avons vue à Pistoïa, sculptée sur le linteau d'une porte d'église (1). C'est un motif traditionnel

(1) L'église Saint-Jean-l'Évangéliste. Non-seulement le Judas est seul d'un côté de la table, mais il est à genoux.

dont personne n'a le droit de revendiquer l'invention. Si au contraire on entend par composition l'attitude, le geste, l'individualité de chaque personnage, et la combinaison, l'arrangement de l'ensemble, la création pittoresque en un mot, alors je ne crains pas d'être aussi décidé, aussi affirmatif que M. Passavant, et je dis que jamais le Pérugin n'a mis au monde et n'a transmis à ses élèves le prototype de cette fresque. Il y a là des qualités de dessinateur et de peintre que jamais il n'a possédées. C'est infiniment plus fort, et, comme dit le docteur Burkhardt, plus florentin que tout ce qu'il a fait. Michel-Ange ne s'y serait pas trompé, et devant ce cénacle jamais il ne se fût permis les plaisanteries peu charitables dont il aimait à poursuivre le vieux peintre de Pérouse. Au lieu de la rondeur banale qu'il reprochait à ses compositions, il eût trouvé dans celle-ci un accent ferme et varié, une jeune et puissante séve, une étude délicate et profonde de la vie et du caractère. Cette personnalité de chaque apôtre, que M. Passavant, avec toute raison, trouve exprimée ici d'une manière si frappante, n'est-ce pas un infaillible indice contre la thèse qu'il soutient? Aussi, je le répète, si quelque chose est pour moi hors de doute dans toutes ces questions obscures, c'est que le maître de Raphaël et du Spagna n'a jamais mis la main pas plus à la composition qu'à l'exécution de la fresque de S. Onofrio.

Qu'est-ce donc alors que cette gravure de Gotha dont M. Passavant invoque le témoignage, et qui, selon lui, semble faite d'après l'œuvre originale du Pérugin? Il faut qu'en terminant je dise un mot de cette énigme.

Il s'agit d'une planche en deux feuilles, qui peut avoir un mètre de longueur sur près d'un demi-mètre de haut, ancienne gravure allemande d'un assez gros travail. Il en existe un exemplaire dans la collection de Gotha; un calque de cet exemplaire est au dépôt des archives de Florence. C'est une sainte cène, et la disposition générale des personnages est en effet conforme à celle de notre fresque. On peut même dire qu'il y a complète ressemblance dans les mouvemens et les gestes principaux; mais là s'arrête l'analogie : sur tout le reste, complète différence. Le fond d'architecture, la table, le couvert, les ornemens, les vêtemens, les draperies, en un mot tous les accessoires sont totalement changés. Il n'y a pas jusqu'aux noms des apôtres, écrits, comme on sait, sur la fresque, en patois du duché d'Urbin et des montagnes de l'Ombrie, qui ne soient ici traduits en latin et inscrits à une autre place. Tout cela n'a pas grande importance, mais, ce qui est plus grave, les physionomies elles-mêmes sont entièrement dénaturées; les expressions sont aussi lourdes, aussi plates, aussi communes qu'elles sont dans la fresque nobles et distinguées. Les chevelures surtout affectent une ampleur et un défaut de style

tout à fait teutoniques. Ainsi le saint Jean, couché sur son divin maître, semble affublé d'une énorme perruque; le saint Jacques n'a guère moins de cheveux, et ils sont encore plus bouclés. Quant à la tête du Sauveur, elle est sénile et débonnaire, et le saint Pierre est larmoyant. N'est-ce pas assez dire que si cette gravure reproduit les données principales du cénacle de S. Onofrio, elle n'en est, à bien prendre, que la caricature?

Qu'y a-t-il donc là qui permette de dire, comme le fait M. Passavant, que le graveur a travaillé d'après une *œuvre originale* du Pérugin? Quoi de commun entre le Pérugin, même dans ses moins bons jours, et ces lourdes figures, ces gros visages, ce désordre de draperies, ces plis cassés à l'allemande? La méprise n'est-elle pas étrange? Ce qu'il y a de péruginesque dans la fresque de S. Onofrio est précisément ce qui, dans la gravure, a complétement disparu, si bien qu'à prendre cette planche telle qu'elle est, et à juger de l'original par la copie, ce serait de quelque Allobroge, de quelque peintre italo-germanique, que le graveur aurait dû s'inspirer. Or de deux choses l'une : si vous supposez que la gravure est antérieure à la fresque et qu'elle en est le germe, l'idée première, vous devez convenir que, pour transfigurer un si grossier modèle et en tirer tant de nobles et suaves créations, ce n'était pas trop d'un Raphaël; si au contraire vous admettez que c'est la fresque qui est antérieure, alors à quel propos citez-vous la gravure, et quelle argumentation en pouvez-vous tirer? Or l'antériorité de la fresque ne peut pas faire question : elle est du commencement du XVIe siècle; la gravure est du milieu, peut-être même de la fin. Le style de l'architecture ne permet pas de s'y tromper. Au lieu des motifs délicats dans le goût du Bramante qui décorent le portique de la fresque, vous ne trouvez dans la gravure que de lourdes moulures, des pilastres contournés en forme de candélabres, des chapiteaux composites, épais et écrasés, en un mot tous les caractères de la décadence italienne doublée de lourdeur germanique. Évidemment cette gravure est l'œuvre de quelque artiste, enfant de l'Allemagne, qui avait entrevu la fresque de S. Onofrio ou en avait connu soit le carton, soit l'ébauche, et qui, ne gardant dans sa mémoire que les principaux linéamens, avait suppléé de lui-même aux détails qui lui faisaient défaut. On voit, dans tous les cas, que ce document n'est d'aucune conséquence pour la question qui nous occupe, et qu'on ne peut comprendre le bruit qu'on en a fait.

En somme, toutes les objections, toutes les conjectures, aussi bien de M. Passavant que des éditeurs de Vasari, sont de nature si légère que nous aurions bien pu les traiter moins sérieusement. Si d'autres hommes les avaient présentées, notre réfutation aurait été

sommaire. En insistant, nous avons tenu compte de la valeur des personnes, non de la force des argumens. Et puis, quand l'occasion s'en trouve, n'est-il pas bon de rappeler combien, en matière d'art, la critique a parfois d'étranges partis-pris, combien on s'évertue pour établir des choses cent fois plus difficiles à croire que celles qu'on repousse comme trop incroyables? Par peur de l'extraordinaire et du surnaturel, on se lance dans l'impossible. Ainsi c'est un fait bizarre à coup sûr qu'un grand peintre, même dans sa jeunesse, ait pu peindre dans une grande ville une œuvre considérable sans que nulle part il en soit fait mention; mais ce qui deviendrait un tout autre prodige, ce serait qu'une grande œuvre sortît d'un petit pinceau. Voilà pourtant ce qu'on veut établir comme une solution plus simple et plus naturelle! Que de gens qui n'osent pas croire à l'Évangile, et qui sans hésiter croient aux esprits frappeurs!

Le vrai moyen, nous ne saurions trop le redire, de ne pouvoir douter qu'un maître incomparable a mis la main à cette fresque, c'est de la voir, c'est de sentir au lieu de disserter. Comparez-la aux autres saintes cènes que de grands artistes aussi ont peintes sur mur à Florence, depuis Giotto jusqu'à Andrea del Sarto. Voyez même aux Offices comment Bonifazio, ce Vénitien trop peu connu et si digne de l'être, a traité sur toile ce sujet. Voyez surtout à Ogni-Santi et à San-Marco les deux saintes cènes de Ghirlandaïo. Ce sont des œuvres d'un grand prix, vous y trouvez de vraies beautés, des têtes expressives, sérieuses, recueillies, un certain aspect de grandeur et d'onction; mais que de parties communes, que de faiblesses et d'incohérences! quel dessin hésitant! comme ces mains sont lourdes et à peine indiquées! avec quel soin le peintre évite de faire paraître les pieds nus de ses apôtres! La nappe tombe assez bas pour que le bout des doigts seulement soit visible, tandis que rue Faenza tous les pieds sont à découvert et jusqu'au bas des jambes. Le maître joue franc jeu, et la difficulté est abordée de front. Quelle merveille que ces pieds! Les poses les plus diverses, les raccourcis les plus scabreux, sont exprimés avec un art, un bonheur, une audace vraiment incomparables. Ces pieds, ces mains, ces pieds surtout, ce sont autant de signatures d'une invincible autorité.

Le malheur, c'est que bien peu de gens s'en vont jusqu'à Florence. Les heureux qui voyagent, qui librement laissent là leurs foyers pendant un mois ou deux, sont en si petit nombre! Comment donner aux autres, à ceux qui restent, c'est-à-dire au public, l'idée de ces perfections de dessin et de forme, de ces trois figures juvéniles, si attrayantes et si simples, mêlées avec tant d'art à ces nobles vieillards, de ce beau regard du Christ si tendrement voilé, de ce geste charmant du saint Thomas, qui, tout en se versant à boire,

prête l'oreille aux paroles du maître et devient pensif et rêveur, de l'adorable tête du saint Jean, de ce bouillant et indigné saint Pierre, et du Judas enfin, chef-d'œuvre de bassesse sans grossière exagération? Ce n'est pas comme dans *la Cène* de Giotto une sorte de hideux Kalmouk; il y a de la beauté dans ses traits, mais le regard est trouble et l'expression est basse. Comment faire voir, faire sentir tout cela seulement par des mots? La photographie n'en a donné jusqu'ici et n'en donnera jamais qu'une imparfaite image, la clarté n'étant pas assez vive sous une voûte aussi épaisse. Il n'y aurait donc que la gravure qui pourrait divulguer ce trésor, et encore la gravure telle que la pratiquait Jesi, fidèle aux grandes traditions, interprète exacte et vivante. La mort n'a pas permis à ce vaillant artiste de terminer sa tâche; elle l'a surpris lorsqu'il venait d'achever son dessin, lorsque déjà il commençait à attaquer le cuivre. Ce beau dessin est encore à Florence; je voudrais qu'il fût à Paris. L'acquérir, le placer au Louvre, ne serait-ce pas une heureuse conquête? Qui sait même si, à la vue de ce dessin complet et terminé, de ces contours exquis, de cette composition si chastement poétique et d'un effet si neuf dans son ancienneté, l'idée de conduire à fin l'entreprise de Jesi, d'exécuter sa planche, ne naîtrait pas au cœur de quelque graveur français?

Nous ne saurions mieux terminer ce complément d'étude sur la fresque de S. Onofrio qu'en rendant un public hommage à l'homme qui la connaissait le mieux. Personne n'a jamais aimé Raphaël comme l'aimait Jesi; personne ne l'a si bien compris et étudié d'aussi près. Il avait voué sa vie à cette fresque du premier jour qu'il l'avait vue; il en sentait les beautés avec un amour que l'étude rendait plus ardent tous les jours. Je n'ai pas besoin de dire que la question d'origine n'existait pas à ses yeux. Il avait cent raisons techniques que je n'ai pas même indiquées, et qui pour lui équivalaient au plus clair des documens écrits. Parmi les œuvres de Raphaël, il n'en connaissait pas de plus incontestables que cette fresque. On l'aurait mis à la torture sans lui faire confesser qu'elle n'était pas de lui.

L. VITET.

L'ART DU MOYEN AGE

ET

LES CAUSES DE SA DÉCADENCE

Album de Villard de Honnecourt, architecte du XIIIe siècle, manuscrit publié en fac-simile, etc., par J.-B.-A. Lassus, ouvrage mis au jour après la mort de M. Lassus et conformément à ses manuscrits par M. Alfred Darcel, Paris 1858.

L'histoire de l'art chez les peuples modernes présente un phénomène qui, pour n'être pas sans exemple dans l'antiquité, n'en reste pas moins étrange : je veux parler de cette rupture singulière avec la tradition, qui, à partir de la fin du XVe siècle, nous rend dédaigneux pour notre passé et nous engage à la poursuite d'un autre idéal. Du XIe au XIVe siècle, l'Europe avait eu un art original dans le sens toujours restreint qu'il est permis de donner à ce mot quand il s'agit des choses de l'esprit. Le XIe siècle avait été témoin, en philosophie, en poésie, en architecture, d'une renaissance comme l'humanité en compte peu dans ses longs souvenirs. Le XIIe et le XIIIe siècle avaient développé ce germe fécond, le XIVe et le XVe siècle en avaient vu la décadence. Chose étrange! ces deux siècles qui, sous le rapport politique, présentent un sensible progrès, ces deux siècles qui assistent à la sécularisation de l'état par Philippe le Bel, à la première proclamation des droits de l'homme, au réveil de la vie mondaine avec les Valois, au premier règne de la bourgeoisie patriote et intelligente avec Étienne Marcel, à l'inauguration d'une royauté administrative et dévouée au bien public avec Charles V, à la grande proclamation de la sainteté de la patrie avec Jeanne d'Arc,

puis à de prodigieuses découvertes qui changèrent la face du monde, ces deux siècles, dis-je, assistèrent en même temps à la plus triste déchéance du goût, virent mourir tout ce qui avait fait l'âme du moyen âge, et semblèrent, en fait d'art, comme les paralytiques de la piscine, attendre la vie d'un souffle nouveau. Ce souffle vint de l'antiquité, qui, vers la fin du xve siècle, sortit de son tombeau, au moment juste où elle devenait nécessaire à l'éducation de l'humanité. La vieille terre d'Italie recélait tant de trésors, que les restes de l'art ancien s'y trouvaient presque à fleur du sol. De très beaux monumens d'architecture existaient encore presque intacts. Ce n'était pas la Grèce, alors totalement ignorée; c'était une antiquité de second ordre, mais c'était l'antiquité. A peine la belle ressuscitée se montra-t-elle dans sa sobre élégance et sa sévère beauté, que tous furent fascinés. Chacun renia ses pères, se fit aussi irrespectueux que possible, et, pour plaire à sa nouvelle maîtresse, se crut obligé de commettre des excès de zèle qu'elle-même eût désapprouvés.

Le commencement de notre siècle a vu la première réaction contre ce changement du goût accepté par trois siècles sans une seule protestation. Quand M. de Chateaubriand eut révélé au monde étonné et d'abord scandalisé d'un tel paradoxe qu'il y a une esthétique chrétienne, il fut permis de trouver qu'une église gothique résout à sa manière le problème de l'architecture, et que les sculptures de Saint-Gilles près d'Arles, de Chartres, d'Amiens, de Reims, ne peuvent être oubliées dans une histoire de l'art. Les hommes les plus étrangers à l'esprit de système se déclarèrent touchés. « Plus je vois les monumens gothiques, disait un homme qui avait le droit d'être juge en statuaire (1), plus j'éprouve de bonheur à lire ces belles pages religieuses si pieusement sculptées sur les murs séculaires des églises. Elles étaient les archives du peuple ignorant. Il fallait donc que cette écriture devînt si lisible que chacun pût la comprendre. Les saints sculptés par les gothiques ont une expression sereine et calme, pleine de confiance et de foi. Ce soir, au moment où j'écris, le soleil couchant dore encore la façade de la cathétrale d'Amiens; le visage calme des saints de pierre semble rayonner. »

On alla plus loin, et pour plusieurs ce mouvement, que jusque-là tout le monde avait appelé *renaissance*, devint un sujet de blâme et de regrets. Aux malédictions de Vasari contre l'art gothique succédèrent des malédictions contre cet art païen qui, selon les zélateurs du nouveau système, avait tué l'art chrétien. Une école fort sérieuse, puisqu'elle a soutenu dans leurs travaux des hommes

(1) David d'Angers.

comme Lassus, Viollet-le-Duc, inspiré un poète comme M. de Montalembert, entreprit systématiquement la réhabilitation de l'art du moyen âge, et essaya même de renouer la tradition interrompue depuis près de quatre cents ans. Ici de cruelles déceptions l'attendaient. Les systèmes d'esthétique, toujours vrais en un sens, quand ils sont conçus par des esprits élevés, ne doivent jamais chercher à se réaliser. Les seuls chefs-d'œuvre que produisit l'école néo-gothique sont de très bons livres d'archéologie. L'impuissance des idées théoriques à rien créer en fait d'art, le rang secondaire fatalement assigné à tout ce qui est pastiche et imitation furent prouvés par un exemple de plus; mais la meilleure série de travaux que la France ait produite en notre siècle sortit de cette direction, ou, si l'on veut, de cette mode. Inférieur à l'Allemagne pour les ouvrages de haute critique et de très fine analyse, notre pays prit sa revanche en ces travaux d'une méthode exacte et sobre où, par une fortune rare, le savant et l'homme de goût collaborèrent dans une juste proportion. Grâce au travail de ces trente dernières années et à l'accord des résultats obtenus, les principaux problèmes relatifs à l'art du moyen âge ont reçu une solution qu'on peut dire assurée.

I.

Comment cet art naquit-il? Au milieu de quelle société réussit-il à grandir? Comment cette société ne suffit-elle pas pour l'amener à sa perfection? Comment la grande génération qui créa le style gothique n'eut-elle pas pour élèves des artistes analogues à ceux de l'Italie du XVIe siècle? Voilà les questions que tout esprit philosophique se pose, et sur lesquelles les documens sont rares ou discrets. Les artistes français du moyen âge ont peu de personnalité; dans cette foule silencieuse de figures sans nom, l'homme de génie et l'ouvrier médiocre se coudoient, à peine différens l'un de l'autre. Il faut des recherches minutieuses pour prendre sur le fait le travail obscur et, comme nous disons aujourd'hui, inconscient d'où sont sorties tant d'œuvres étranges. Je ne connais pas à cet égard de plus précieux témoignage que celui que M. Lassus a livré il y a quelques années aux discussions du monde savant.

En 1849, M. Jules Quicherat fit connaître un manuscrit du fonds de Saint-Germain, à la Bibliothèque Impériale, contenant un livre des plus singuliers. C'était, sous une chemise de vieux cuir, une série de feuillets de parchemin contenant les dessins, les essais, toutes les notes, toutes les confidences d'un architecte du XIIIe siècle, Villard de Honnecourt. Le docte et pénétrant investigateur auquel l'histoire de France doit tant de judicieuses recherches décrivit ce

curieux document; M. Lassus en entreprit la publication intégrale et y trouva une excellente occasion pour développer ses idées favorites : la mort le surprit dans ce travail, que les soins d'un de ses élèves viennent de mettre au jour (1).

L'album de Villard est le plus curieux miroir de l'état d'esprit où vivait un artiste du temps de saint Louis. Villard était originaire de Honnecourt, village situé entre Cambrai et Vaucelles. C'est un Picard, et il écrit dans le dialecte de la Picardie. Sa vie fut celle d'un artiste du moyen âge, agitée, mobile, toujours nomade. Il voyagea, comme il nous le dit lui-même, « en beaucoup de terres. » On trouve dans son album les églises de son pays natal, Vaucelles et Cambrai, la rosace occidentale de l'église de Chartres, l'église Saint-Étienne de Meaux et la rosace de Lausanne. Sa renommée le fit appeler jusqu'en Hongrie. Au verso du dixième feuillet est une madone avec l'enfant Jésus, auprès de laquelle on lit ce texte : « J'estoie mandes en le tierre de Hongrie qant io le portrais por ço l'amai io miex (2). » Au quinzième feuillet, on trouve un croquis d'un pavé en mosaïque, avec ces mots : « J'estoie une foi en Hongrie, la u ie mes mains jor, la vi io le pavement d'une glize de si faite manière (3). » D'ingénieuses recherches ont permis, du reste, de retrouver en Hongrie même les traces du séjour de Villard (4). Le seul lieu de Hongrie où l'influence de l'architecture française se montre avec évidence est Kaschau. Le plan de l'église de Sainte-Élisabeth à Kaschau est conforme au système du gothique français tel qu'on le voit dans l'église Saint-Yved de Braine et dans l'église Saint-Étienne de Meaux. Villard travailla à cette dernière église. Il est donc tout à fait naturel de supposer que l'église de Kaschau est aussi son ouvrage. Sa part dut au reste se borner à l'indication du plan général, car l'ensemble de la construction est du XIVe siècle.

Villard avait des connaissances assez étendues en physique. Son éducation fut évidemment celle des esprits les plus cultivés de son temps. Il s'occupa du mouvement perpétuel. Ses idées sur la « portraiture » sont originales et neuves. L'étude de la nature est sensible dans les groupes des lutteurs, des joueurs de dés, et dans plusieurs figures. Il a aussi dessiné d'après nature divers animaux, lion, porc-épic, ours, cygne, perroquet, chien. Près du lion, Villard ne manque

(1) Une édition anglaise du même ouvrage a paru, avec de savantes additions de M. Robert Willis, professeur à l'université de Cambridge (Londres, 1859).

(2) « J'étais mandé en la terre de Hongrie quand je la dessinai, parce que je la préférais. »

(3) « J'étais une fois en Hongrie, là où je demeurai maints jours, et j'y vis un pavement d'église fait de cette manière. »

(4) Voyez les *Mittheilungen des k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale*, Vienne, juin 1859 (quatrième année).

pas de noter expressément : « Et bien sacies que cil lions fu contrefais al vif. » Enfin l'étude ou plutôt l'observation des monumens antiques paraît d'une manière très remarquable dans le tombeau d'un « Sarrazin » c'est-à-dire d'un païen (pl. LX), et dans un homme revêtu d'une chlamyde (pl. LVII), qui ressemble à un personnage des comédies de Térence. Il y a aussi quelques esquisses d'après des modèles byzantins. Villard, on le voit, prend de toutes mains. L'activité extrême, l'audace, l'esprit d'innovation qui caractérisent les artistes de son époque ne se sentent nulle part mieux qu'ici. On dirait par momens Léonard de Vinci ou Michel-Ange, à voir cette ébullition d'idées hardies, cette fièvre d'enchérir sur les autres, cette variété naïve dans les objets de la curiosité. On se croirait à la veille d'une renaissance, et l'on était en réalité à la veille d'une décadence. Pour s'expliquer ce phénomène singulier, il faut se rendre compte des origines de l'art gothique, de son principe, de sa tendance et du fatal principe de dissolution qu'il contenait en son sein.

Grâce aux excellentes recherches de MM. Lassus, Viollet-le-Duc, Vitet, Mérimée, Quicherat, la date de l'invention du style gothique est maintenant bien connue. Les parties de Saint-Denis bâties par Suger (1137-1140) sont encore plus romanes que gothiques. La cathédrale de Chartres, commencée de 1140 à 1145, offre au contraire très peu de style roman. Les cathédrales de Noyon, de Senlis, commencées vers 1150, sont décidément dans le style nouveau, quoique montrant encore plus d'un lien de transition avec les habitudes anciennes. Les cathédrales de Laon, de Paris, de Soissons, l'abbaye de Fécamp, postérieures de dix ou vingt ans, ne gardent plus du roman que des traces presque imperceptibles. C'est donc vers 1150 qu'il convient de placer le moment où le style nouveau apparaît avec ses caractères distinctifs. Encore de savans critiques, tels que M. Quicherat, pensent-ils que cette date est trop moderne, et que, pour trouver la véritable origine du style ogival, il faut remonter assez près de l'an 1100.

Le pays où il se produisit peut être déterminé avec non moins de précision. Ce fut sans contredit en France, puisque notre pays présente des monumens gothiques au moins cent ans avant tous les autres. Ce ne fut ni dans le midi, ni dans le centre de la France, puisque ce style n'y fut transporté que tard, et n'y prit jamais de fortes racines; ce ne fut pas en Bretagne, où l'on ne trouve aucun monument gothique antérieur au XIVe siècle, et où tous ces édifices ont été bâtis par des étrangers. Ce ne fut ni en Normandie, ni en Lorraine, ni en Flandre, où ce style fut introduit à une époque relativement moderne. Ce fut sans contredit dans l'Ile-de-France et la région environnante, le Vexin, le Valois, le Beauvoisis, une partie

de la Champagne, tout le bassin de l'Oise, dans la vraie France enfin, c'est-à-dire dans la région où la dynastie capétienne, cent cinquante ans auparavant, s'était constituée.

L'aspect archéologique de cette région de la France démontre d'une façon incontestable la proposition que nous venons d'énoncer. Les constructions qui expliquent la transition du style roman au style gothique, les cathédrales de Noyon, de Senlis, Saint-Remi de Reims, Notre-Dame de Châlons, l'église de Saint-Leu d'Esserans, y sont toutes groupées. Quand on entre dans la cathédrale de Noyon, comme l'a très bien fait observer M. Vitet, on croit au premier moment entrer dans une église purement ogivale; mais on remarque bientôt que le plein-cintre y est presque aussi souvent employé que l'ogive, et l'on arrive à se convaincre que pendant quelque temps on suivit simultanément les deux systèmes. Les arcs romans en effet se trouvent dans toutes les parties de l'église, mais principalement, chose frappante, dans les ordres les plus élevés. Presque toutes les églises de cette région présentent le même phénomène. Les deux styles s'y mêlent profondément; quand elles sont ogivales, l'aspect général de l'édifice est encore roman, et quand elles sont romanes, on y voit facilement poindre les traits qui, en se développant, formeront le caractère du style ogival. Il suffira de citer Saint-Denis, Saint-Étienne de Beauvais, Saint-Martin de Laon, Saint-Pierre de Soissons, l'église de l'abbaye d'Ourscamps, Saint-Évremont de Creil, les petites églises romanes des environs de Laon et de Beauvais, les petites églises, plutôt gothiques, d'anciens prieurés qu'on trouve dans le Valois. Partout on sent l'effort du style roman pour produire quelque chose de plus léger, ou la simplicité naïve du gothique naissant, encore pur de tout raffinement subtil. L'ogive, dans les édifices décidément gothiques, est à peine sensible, tant l'angle des deux arcs est ouvert. La hauteur est très modérée. Le style a encore une pureté et une sévérité qu'il ne gardera pas dans les pays où il sera transporté. Quand des textes formels ne nous apprendraient pas que les cathédrales de Noyon, de Senlis, de Laon, de Paris et de Chartres furent les premières églises gothiques, le style seul de ces édifices l'indiquerait. Les petites églises de Saint-Leu d'Esserans, de Longpont, d'Agnetz, sont également des chefs-d'œuvre de proportion, de justesse, de hardiesse mesurée, que l'architecture gothique n'a pu produire qu'à son début. Ajoutons que tous les architectes célèbres de l'école gothique, Robert de Luzarches, Pierre de Montereau, Eudes de Montreuil, Raoul de Coucy, Thomas de Cormont, Jean de Chelles, Pierre de Corbie, Villard de Honnecourt, sont de l'Ile-de-France, de la Picardie ou des pays voisins, et qu'aucune région ne justifie aussi bien que celle-ci l'apparition du style nou-

veau. Les matériaux y sont abondans et d'excellente qualité. La pierre, facile à travailler, semble inviter aux essais hardis, aux tâtonnemens périlleux, et explique cette fièvre d'innovation qui porta les architectes gothiques à surenchérir sans fin les uns sur les autres en fait de témérité.

Le style gothique nous apparaît ainsi comme un art purement français. Il naît avec la France, au centre même de la nationalité française, dans ce pays florissant et riche qui se dégageait le premier de la féodalité germanique, fut le berceau de la dynastie capétienne, et en recueillit avant tous les autres les bénéfices. Ce fut, comme l'a dit M. Viollet-le-Duc, l'architecture du domaine royal. Soumis à l'influence essentiellement française de la royauté et de l'abbaye de Saint-Denis, ce pays, aux XIe et XIIe siècles, fut le théâtre d'un grand éveil de l'esprit humain, d'une sorte de renaissance qui se traduisit en poésie par les chansons de geste, en philosophie par l'apparition de la scolastique, en politique par le mouvement des communes et l'administration de Suger, en religion par saint Bernard et les croisades. L'architecture gothique ou, pour mieux dire, le mouvement de construction d'où elle sortit fut le produit des mêmes causes. En ce qui concerne les communes, ce ne fut pas sans doute une circonstance fortuite qui fit coïncider leur établissement avec la rénovation architecturale. L'église, à cette époque, avait hérité du forum et de la basilique antiques; c'était le lieu des réunions civiles, et en effet ce sont des villes de communes, Noyon, Laon, Soissons, qui élèvent les premières cathédrales gothiques.

Qu'aucun élément, ni italien, ni allemand, ne se mêlât à cette première renaissance toute française du XIe et du XIIe siècle, si tristement arrêtée au XIVe, c'est ce qui, pour l'architecture, est de toute certitude. Cent ans au moins le style ogival reste la propriété exclusive de la France. Les bords du Rhin se couvraient encore de constructions romanes, quand les chefs-d'œuvre du style ogival étaient déjà élevés dans la France du nord. L'Angleterre eut des églises gothiques bâties dès le XIIe siècle, mais par des Français. En 1174, la reconstruction de la cathédrale de Cantorbéry ayant été décidée, on ouvrit un concours : ce fut Guillaume de Sens, célèbre par de grands travaux, qui fut choisi, et qui commença le chœur dans le système nouveau qui déjà régnait exclusivement en France. Au XIIIe siècle, les innombrables maîtres maçons qui portèrent ce style jusqu'aux confins de l'Europe latine étaient des Français. Le premier architecte gothique non français dont le nom nous soit connu est Erwin de Steinbach (1277). En Allemagne, jusqu'au XIVe siècle, ce style s'appelle « style français, » *opus francigenum*, et c'est là le nom qu'il aurait dû garder. Malheureusement la fatalité qui priva la

France de la gloire de ses chansons de geste se retrouve ici. L'esprit étroit qui domine à partir de saint Louis, les violences de l'inquisition, les malheurs de la guerre de cent ans, éteignent chez nous le génie. Strasbourg et Cologne deviennent les écoles du style que nous avions créé. La France voit à son tour chez elle des artistes étrangers. Le *style français* passe pour allemand; l'Italie l'appelle *tudesque*, puis, par un contre-sens des plus bizarres, fait prévaloir pour le désigner l'absurde dénomination de *gothique*. Il faut se rappeler que les Barbares furent surtout connus à l'Italie par les Goths. *Gotico* devint synonyme de *barbaro*, et une légende représenta les Goths comme des êtres fantastiques acharnés à la destruction des monumens romains, qu'ils venaient marteler pendant la nuit. Dans leur dédain pour cette architecture, qui n'était pas conforme aux ordres grecs, et qui leur était profondément antipathique, les Italiens du XVIe siècle l'appelèrent *gotica*, et ce nom fut d'autant plus facilement accepté par la France du XVIIe siècle, que le mot gothique avait pris en français, par suite de l'influence italienne, une nuance analogue (*écriture gothique, les temps gothiques*, etc.). De là à prétendre que les Goths avaient inventé ce style, il n'y avait qu'un pas : Vasari le franchit, et aujourd'hui ce non-sens historique n'est pas encore déraciné de l'Italie (1).

Comment se forma ce style extraordinaire, qui, durant près de quatre cents ans, couvrit l'Europe latine de constructions empreintes d'une si profonde originalité? Les doctes et judicieuses recherches que je rappelais tout à l'heure ont résolu la question. Les anciennes hypothèses, et d'une influence orientale, et d'une origine germanique, et d'un prétendu type xyloïdique (architecture en bois), doivent être absolument abandonnées. Le style gothique sortit du style roman par un épanouissement naturel, ou, si on l'aime mieux, par le travail d'hommes de génie tirant avec une logique inflexible les conséquences de l'art de leur temps : il fut la continuation d'un style antérieur, créé vers l'an 1000 et déduit lui-même des lois qui jusque-là avaient présidé en Occident à la construction des temples chrétiens.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les églises antérieures au XIe siècle, à l'exception de celles que l'on bâtissait sous l'influence directe de Byzance, n'étaient que de chétives imitations des anciennes basiliques du temps des empereurs chrétiens. Le toit était soutenu par une charpente qui se voyait de l'intérieur; le travail était le plus souvent défectueux et sans style. Le mouvement

(1) On le trouve développé avec une assurance surprenante dans l'opuscule de M. Troya, *Della Architettura gotica*, Naples, 1857.

extraordinaire de construction qui suivit l'an 1000 amena dans l'architecture chrétienne le plus grave changement qu'elle ait jamais subi. On n'ajouta rien d'essentiel à la vieille basilique, mais on en développa tous les élémens. A la charpente on substitua la voûte; des contre-forts sont acculés aux murs pour soutenir les poussées; les rapports de l'élévation et de l'écartement sont changés. En même temps tout prend du style, et bientôt ce style devient de l'élégance. La colonne s'applique comme décoration au lourd pilier; le chapiteau vise à copier le corinthien ou le composite, même quand il est historié. La forme de l'église est nettement déterminée : c'est une croix latine, dessinée par une nef élevée, flanquée de bas-côtés. Deux tours, d'ordinaire carrées, percées de plusieurs étages de petites fenêtres en plein-cintre, ornent l'entrée. Une rosace, au moins rudimentaire, complète la façade. Le chœur s'allonge un peu et parfois s'entoure de bas-côtés. Les fenêtres sont étroites, et souvent divisées par le milieu. Une coupole centrale s'élève à la jonction de la nef et du transept. Un progrès non moins sensible se fait sentir dans l'exécution. On se préoccupe de la durée. A l'intérieur, on vise surtout à une grande richesse; les murs et les pavés sont revêtus d'incrustations colorées, les colonnes resplendissent d'une éclatante polychromie. Il semble qu'on veuille modeler l'église sur la Jérusalem céleste, resplendissante d'or et de pierreries.

Ainsi naquit le style dit *roman*, qui, au XIe siècle et dans la première moitié du XIIe, couvrit la France d'édifices pleins d'harmonie et de majesté, Saint-Étienne de Caen, Saint-Sernin de Toulouse, Notre-Dame de Poitiers, etc. Quand on étudie bien ces églises, on voit que c'est au moment de leur apparition qu'il faut placer l'acte vraiment créateur de l'architecture du moyen âge. Ce sont déjà des églises gothiques pour la forme générale, l'aménagement intérieur, le jeu des nefs et des galeries. Le principe est posé, il n'y a plus qu'à le développer. Le midi, le Poitou, l'Auvergne, procédèrent timidement dans ce développement. La Provence et le Languedoc continuèrent à bâtir en roman jusqu'au XIVe siècle. Le nord au contraire ne s'arrêta pas. Soit que les églises romanes y fussent moins bien construites et qu'un grand nombre d'entre elles se fussent écroulées dans le commencement du XIIe siècle, soit que cette partie de la France obéît à des besoins d'imagination plus élevés, le mouvement architectural s'y continua sans relâche, et cent cinquante ans après sa naissance le style roman y subissait une profonde modification.

Le travail abstrait d'où sortit cette modification dut être quelque chose de surprenant. D'une part, les maîtres maçons du nord trouvèrent que les églises romanes avaient quelque chose de lourd et

de trapu; ils virent qu'on pouvait beaucoup les amincir et y employer bien moins de matériaux. D'un autre côté, de fréquens accidens avaient prouvé que dans les églises du XIe siècle la poussée de la voûte avait été mal calculée; on chercha à y remédier. En suivant cette double tendance, on fut conduit à substituer la voûte d'arêtes à la voûte en berceaux et à préférer l'arc aigu au plein-cintre. L'arc aigu avait l'avantage d'opérer un bien moindre écartement et de faire porter l'effort sur des points isolés et certains. Ce changement ne fut pas d'abord systématique. L'ogive (pour employer le nom très impropre qu'on donne de nos jours à l'arc aigu) fut adoptée pour les grands arcs, qui poussent beaucoup; le plein-cintre fut conservé pour les petits, qui poussent peu ou point. Une vaste compensation d'ailleurs fut cherchée dans les arcs-boutans et les contre-forts, sur lesquels toutes les poussées se réunissent. Les églises romanes en avaient, mais dissimulés et peu considérables. Ici, ils devinrent la maîtresse partie et permirent des légèretés inouies. Les vides s'augmentent dans une effrayante proportion. Les reins puissans qui soutiennent toutes ces masses branlantes sont au dehors, et l'on arriva à réaliser cette idée singulière d'un édifice soutenu par des échafaudages, et, s'il est permis de le dire, d'un animal ayant sa charpente osseuse autour de lui.

Un souffle puissant semble dès lors pénétrer la basilique romane et en dilater toutes les parties. Devenue en quelque sorte aérienne, l'église nage dans la lumière, l'éteint, la colore à son gré. Les murs arrivent au dernier degré de maigreur. Les colonnes amincies et divisées en colonnettes ont l'air de n'être là que pour l'ornement. L'église semble l'épanouissement d'un faisceau de roseaux. Le style roman, qui vise surtout à la solidité, n'affecte pas les hauteurs extraordinaires; il offre plus de pleins que de vides; ses fenêtres sont petites, ses colonnes massives. Le gothique pousse le goût de la légèreté jusqu'à la folie. Les fenêtres étroites deviennent des baies énormes qui font de l'édifice une cage à jour. Les galeries rudimentaires du style roman deviennent des églises superposées. Les lignes verticales se substituent aux lignes horizontales, les plans en saillie et en retrait aux surfaces unies. L'artiste, surtout avide de produire un sentiment d'étonnement et de terreur, ne recule pas devant des moyens d'illusion et de fantasmagorie. Il dissimule, au moins sous certains profils, ses moyens de solidité. Cette voûte semble poser sur des colonnettes, tandis qu'elle pose en réalité sur les murs latéraux. Ces murs eux-mêmes effraient par leur peu de masse; mais au dehors une forêt de béquilles, s'il est permis de s'exprimer ainsi, suppléé à leur insuffisance. Ces fenêtres sous la voûte produisent une sorte de terreur; mais cette voûte est soutenue d'ailleurs. Les frêles

étais qui ont l'air de la porter sont là pour détourner l'attention et tromper l'œil sur la direction réelle des effets de la pesanteur.

Ainsi naquit l'église dite *gothique*. Elle n'a rien de plus, rien de moins que l'église romane. C'est la vieille basilique évidée, amincie, remplie de souffle et d'âme. La basilique du moyen âge était complète avant l'adoption de l'ogive. L'ogive, en d'autres termes, n'est pas un trait de style, elle est applicable à tous les styles. Des églises purement romanes, comme Saint-Maurice d'Angers, Saint-Gilles près d'Arles, en font un emploi suivi. Souvent on pratiqua simultanément le plein-cintre et l'ogive, et assez longtemps après le triomphe de l'ogive on continua d'employer le plein-cintre dans les clochers. Enfin une foule d'églises, non-seulement dans la région qui servit de berceau à l'ogive, mais en Guienne, en Normandie, flottent entre les deux procédés et peuvent presque indifféremment s'appeler romanes ou gothiques. De la basilique romaine à la basilique chrétienne du temps de Constantin, de la basilique constantinienne aux églises du IXe et du Xe siècle, de l'église du IXe et du Xe siècle à la basilique romane, de la basilique romane à l'église gothique, il n'y a donc pas une seule solution de continuité. Quelque peu d'analogie qu'offrent au premier coup d'œil Saint-Paul-hors-les-Murs et Notre-Dame, l'une de ces constructions vient de l'autre par une série de développemens non interrompus.

On ne nie pas qu'une influence grecque assez forte ne se soit exercée en France au Xe et au XIe siècle; mais cette influence entra pour peu de chose dans le grand mouvement de notre art national. Elle produisit Saint-Front de Périgueux, quelques églises du Quercy et de l'Angoumois; mais ce n'est certes pas de ce côté qu'il faut chercher l'origine de l'art gothique. Encore moins faut-il parler des croisades et de l'influence arabe. L'architecture gothique et l'architecture arabe ont des ressemblances; mais ces ressemblances viennent de la similitude de leurs points de départ. L'une sort du roman, l'autre du byzantin; or le roman et le byzantin étaient frères, issus tous les deux par dégradation de l'art antique. Le gothique et l'arabe arrivèrent ainsi par la logique à des résultats analogues, mais ils ne se doivent rien l'un à l'autre, et représentent des tendances profondément différentes. L'ogive a existé de tout temps en Orient à l'état sporadique, l'Orient même en adopta l'usage général avant l'Occident; mais ce n'est pas de là que les grands constructeurs du XIIe siècle la prirent. Ils y arrivèrent d'eux-mêmes, et indépendamment de tout emprunt fait au dehors.

C'est donc un seul développement qui a produit les églises romanes et les églises gothiques. Tout se rattache au mouvement de construction qui part de l'an 1000, produit nos belles églises ro-

manes, arrive vers 1150 à l'ogive et vers 1200 à un type mûr, fixe, parfait à sa manière, qui ne varie plus jusqu'au XVe siècle. Une seule grande révolution, la substitution de la voûte à la charpente, a produit, par des déductions en quelque sorte nécessaires, toutes les transformations qui remplissent l'intervalle du XIe siècle au XIVe. La production du style gothique fut parfaitement logique; elle ne suppose l'introduction d'aucun élément étranger. L'ogive, employée dans des cas exceptionnels au XIe siècle, pour donner de la solidité aux arcs qui devaient avoir une grande portée, devient la règle à partir de 1150; mais on peut dire qu'elle était en germe dans les nécessités intimes de l'art antérieur. Certaines parties des basiliques nouvelles, les absides par exemple, l'appelaient presque forcément. Enfin elle arrivait à des effets qui parlaient beaucoup à l'imagination et répondaient mieux au sentiment religieux du temps. En somme, il se passa en architecture un phénomène analogue à celui qui avait lieu dans la langue et la poésie. Avec des élémens antiques, brisés, transposés, recomposés selon ses idées et ses sentimens, le moyen âge se créait un instrument tout différent de celui de Rome. Nos églises sont à l'art antique ce que la langue de Dante est à celle de Virgile, barbares et de seconde main si l'on veut, mais originales à leur manière et correspondant à un génie religieux tout nouveau.

Comme tous les grands styles, le gothique fut parfait en naissant. Trop habitués à juger ce style par les ouvrages de sa décadence, nous oublions souvent qu'il y eut pour le style ogival, avant les exagérations des derniers temps, un moment classique, où il connut la mesure et la sobriété. Les petits édifices, élevés en quelques années et d'une parfaite unité, nous renseignent bien mieux à cet égard que les grandes cathédrales, achevées presque toutes au XIVe siècle. L'église de Saint-Leu d'Esserans, dont M. Vitet a, je crois, le mérite d'avoir le premier révélé la rare élégance, celle d'Agnetz, près de Clermont, la salle d'Ourscamps, la belle église cistercienne de Longpont, ou même celle de Saint-Yved de Braine, sont d'excellens modèles, aussi purs, aussi frappans d'unité, que le plus beau temple grec. Les églises élevées par les croisés en Palestine brillent aussi par leur sévérité. On ne peut placer trop haut ces constructions simples et grandioses du premier style ogival. Les lignes verticales n'empêchent pas de fortes lignes horizontales de se dessiner. Les chapiteaux, tous semblables entre eux dans un même édifice et composés de feuilles élégantes, rappellent encore le galbe corinthien. Les bases sont rondes et ornées de moulures simples; tout l'aspect de la colonne est antique et d'une juste proportion. L'ogive, dont on exagérera plus tard l'acuité, est à peine sensible; à Saint-Leu, l'abside, à distance, paraît toute romane. On ne vise

qu'à des hauteurs modérées; le bâtiment paraît assez large; les fenêtres sont de taille moyenne, presque sans divisions intérieures. Tout l'édifice respire une droiture de jugement, un sentiment de justesse dont on ne tardera pas à se départir.

Comment, après être arrivé à une sorte de type classique, à un *ordre*, si l'on peut s'exprimer ainsi, où le caprice n'avait plus de place, l'art gothique manqua-t-il tout à coup à ses promesses? Comment ne réussit-il pas à durer et ne devint-il pas l'art des temps modernes? C'est ce qu'il faut maintenant rechercher. Les causes de ce phénomène furent de deux sortes : les unes étaient dans les principes de l'art lui-même, les autres dans les vices essentiels de la société du temps. L'âpreté de Philippe le Bel, la légèreté des Valois, le peu de sérieux de la noblesse, l'esprit étroit de la bourgeoisie, ne sont pas les seules raisons qui ont empêché la renaissance de se faire en France au XIVe siècle; c'est l'art lui-même qui était impuissant à produire pour de longs siècles une forme définitive. L'album de Villard est à cet égard le document le plus instructif.

II.

Ce que cet album nous apprend en effet, ce n'est pas comment le style gothique se forma, mais bien plutôt comment il s'altéra. L'ivresse de combinaisons hardies que chaque page révèle donne de l'inquiétude. On sent que ce beau style périra par le tour de force et l'abus des plans faits sur le papier. Le feuillet 28 nous montre Villard et Pierre de Corbie créant de compagnie, et par une sorte de concours (*inter se disputando*), des formes nouvelles, plus remarquables par leur difficulté et leur bizarrerie que par leur solide beauté. L'admiration de Villard est quelquefois un peu puérile; celle qu'il professe pour la tour de Laon, par exemple, tient à des raisons géométriques plus ingénieuses que réelles, ou à des accessoires de mauvais goût exagérés par son imagination. On sent que le but a été dépassé, sans qu'une complète maturité de jugement soit intervenue pour recueillir la tradition, la régler et la préserver de toute exagération.

Certes, ce qui faisait défaut, ce n'était ni le mouvement ni l'esprit. L'activité qui régna parmi les architectes de cette époque est quelque chose de prodigieux. Leur genre de vie, renfermée dans une sorte de collége ou de société à part, entretenait chez eux une ardente émulation. Pour que de tels hommes se soient peu souciés de la renommée, il faut qu'ils aient trouvé dans l'intérieur de leur confrérie un mobile suffisant, qui les rendait indifférens à toute autre chose qu'à l'estime de leurs pairs. Ce ne sont plus en effet ces efforts im-

personnels du XIe et du XIIe siècle, où l'individualité de l'artiste est complétement voilée : ici chaque artiste a un nom, chacun est jaloux de son église, chacun y inscrit son nom et s'y fait enterrer. L'album de Villard est un témoignage incomparable de la vie et de la jeunesse d'imagination qui distinguaient alors nos artistes, et il n'est pas en cela un document isolé. On possède, soit sur parchemin, soit sur pierre, beaucoup de plans du XIIIe et du XIVe siècle. Bien qu'ils soient tous d'une géométrie élémentaire, n'employant que les arcs du cercle, ils montrent un grand travail de réflexion. Les concours enfin étaient ordinaires. La cathédrale de Strasbourg conserve dans ses archives les dessins présentés à un concours ouvert pour sa façade. Les légendes sur les rivalités des artistes rappellent celles qui eurent cours en Italie aux époques où l'attention y fut le plus éveillée sur les choses de l'art.

Cependant les défauts qui minaient ce grand système se dévoilaient avec une effrayante fatalité. L'unité des édifices devient impossible : on n'y voit plus deux chapiteaux semblables; les fenêtres se chargent de dessins intérieurs, si légers qu'ils semblent des fantaisies de l'imagination; on touche à l'exagération et à l'impossible : on s'obstine à faire tenir en l'air l'inconcevable chœur de Beauvais et ces édifices qui, s'ils ne nous étaient connus que par des dessins, passeraient certainement pour chimériques. Le sentiment de tous est un profond étonnement; l'œuvre paraît surhumaine, et c'est grâce à un pacte avec le diable qu'on a pu la faire passer du monde des rêves à celui de la réalité.

Le XIVe siècle continua toutes ces tendances en les poussant à l'extrême. L'architecture gothique du XIIIe siècle était pleine de défauts, mais chacun de ces défauts était à sa manière une source de beautés saisissantes et étranges. Il n'en sera bientôt plus ainsi. Exagérant encore la hauteur des vides, l'architecture gothique engage une sorte de défi avec la pesanteur et l'espace. Tantôt elle le gagna, comme à Beauvais; mais souvent les justes exigences de la raison dans l'art de bâtir se vengèrent d'être traitées avec si peu de souci. Les clochers s'élancent à des hauteurs démesurées; leurs formes sveltes, leurs découpures évidées, laissent une impression douteuse entre l'imagination, qui est charmée, et le jugement, qui réprouve. L'extrême richesse des détails amène trop de formes anguleuses ou saillantes, statues surmontées de dais et de pinacles, trèfles en pignons, galeries à jour, toute une broderie de pierre, qui, comme le dit Vasari, a l'air d'être faite en carton. En général, l'unité de l'édifice est sacrifiée; on ne veut plus de surfaces unies; l'addition des chapelles latérales, qui dans presque toutes les cathédrales date de ce siècle, montre que l'attention donnée aux subdi-

visions et aux détails l'emporte sur l'effet de l'ensemble. L'aspect général tend à pyramider; tout se couronne de triangles aigus et de tabernacles. Les lignes horizontales, qui dans le premier gothique ont encore de l'ampleur, disparaissent tout à fait. L'unique souci est de monter toujours et de revêtir l'édifice sacré d'une éblouissante parure qui le fait ressembler à une fiancée. Hélas! pendant ce temps, le mal croissait à l'intérieur, et la ruine de ces beaux rêves éclos dans un moment d'enthousiasme se préparait lentement.

Le mal du style gothique en effet, c'est que, né de l'enthousiasme, il ne pouvait vivre que d'enthousiasme. L'église du XIIe et du XIIIe siècle avait été à la lettre élevée par amour. Qu'on lise les récits charmans relatifs à la construction de la cathédrale de Chartres et de la basilique de Saint-Denis. Au XIVe siècle, il s'y mêle l'idée de corvée, d'émeute, de châtiment. On élevait des églises par pénitence; on ne les entretenait qu'à force d'impositions et par des mesures administratives. La foi qui avait créé ces merveilles n'était pas diminuée : en un sens, elle trouvait dans les esprits moins de doutes et d'objections, car le XIVe siècle pense bien moins librement que le XIIIe; mais elle avait perdu sa spontanéité naïve, c'était un étroit formalisme, une routine pesante et grossière. L'architecture gothique était malade du même mal que la philosophie et la poésie, la subtilité. L'art n'était plus qu'un prodigieux tour de force, après lequel il n'y avait plus que l'impuissance. L'antiquité put se reposer durant des siècles dans le style d'architecture que la Grèce avait créé; les ordres grecs sont devenus une sorte de loi éternelle, parce que le style grec est la raison même, la logique appliquée à l'art de bâtir. Ici, au contraire, tout avenir était impossible, tant on avait poussé dès l'abord aux dernières conséquences. La décadence était en quelque sorte obligée; on se demande en vain à quel moment d'un art aussi tourmenté on eût pu trouver un point stable pour fixer le canon et fournir un point de départ à l'art de l'avenir.

Un défaut général de solidité fut, quoi qu'on en dise, la conséquence de ce système compliqué d'architecture. L'édifice grec et romain est éternel, à la seule condition qu'on ne le détruise pas. Il n'a besoin d'aucune réparation. L'édifice gothique est assujetti à des conditions si multipliées qu'il s'écroule vite, à moins de soins perpétuels. Visant à l'effet, cachant plus d'une négligence dans les parties soustraites à l'œil du spectateur, les constructions gothiques souffrent toutes de deux maladies mortelles, l'imperfection des fondemens et la poussée des voûtes. Un simple dérangement dans le système d'écoulement des eaux suffit pour tout perdre. Le Parthénon, les temples de Pœstum, ceux de Baalbek, n'aspirant qu'au solide, seraient intacts aujourd'hui, si l'espèce humaine eût disparu le lendemain de la construction. Dans ces conditions-là, une église

gothique n'eût pas vécu cent ans. Ces églises ont été perpétuellement entretenues et rebâties; elles auraient toutes disparu en notre siècle, si un zèle intelligent ne nous avait portés à les restaurer. Dans les villes où il y a des édifices romains et des édifices gothiques, les seconds comparés aux premiers paraissent des ruines. Il n'y aura plus au monde une église gothique quand les constructions grecques et romaines étonneront encore par leur solide beauté. Je sais ce que l'on peut répondre. Le Parthénon couvre 400 mètres, la cathédrale d'Amiens 7,000. Si les Grecs avaient eu à faire un édifice couvert de cette dimension, ils ne l'auraient pas fait aussi solide que le Parthénon. Nous ne blâmons pas la tentative; nous constatons seulement les conséquences inévitables qu'elle entraînait. Nulle part aussi bien qu'en architecture on ne sent les conditions limitées auxquelles sont assujetties les œuvres de l'homme, gagnant en un sens ce qu'elles perdent en un autre, condamnées à choisir entre la médiocrité sans défauts ou le sublime défectueux.

En même temps que l'architecture gothique renfermait en elle-même un principe de mort, elle eut le malheur de nuire beaucoup aux autres arts plastiques en les condamnant à un rôle subalterne. Comme la théologie tuait la science rationnelle en la réduisant au rôle de suivante, l'architecture gothique, étant tout l'art à elle seule, rendait le progrès impossible pour la peinture et la sculpture. Qu'aurait dit Phidias, s'il eût été soumis aux ordres d'architectes qui lui eussent commandé une statue destinée à être placée à deux cents pieds de haut? Les grandes beautés savantes étant de la sorte écartées, l'artiste dut se rabattre sur les détails insignifians et faciles, dont chacun a peu de valeur en lui-même, et qui, n'étant pas distribués avec mesure, produisent un effet de banalité. Sans partager la colère de Vasari contre ces maudites fabriques qui ont empoisonné le monde (*questa maledizione di fabbriche... che hanno ammorbato il mondo*), sans y voir simplement avec lui un chaos monstrueux et barbare, une folle invention des Goths, qui ne la firent réussir qu'après avoir préalablement détruit les ouvrages romains et tué tous les bons architectes, on peut trouver qu'il n'a pas tort quand il y trouve un manque général de proportion et de raison. Ce n'est pas l'architecture logique, elle sort des conditions humaines. Elle naquit d'un effort d'abstraction, d'un travail de raisonnement trop prolongé sur des coupes. Ivres de leurs épures, les architectes allaient, affaiblissant toujours les masses; leurs plans sur parchemin les aveuglaient sur les exigences de la réalité. C'est ce qui fait que le dessin d'une église gothique est, en un sens, plus beau que l'église elle-même, car les artifices qui sont nécessaires pour accommoder le plan aux conditions de la matière n'existent pas dans le dessin.

Paradoxe architectural d'un éclat sans pareil, le gothique fut une

exagération d'un moment, non un système fécond, un tour de force, un défi, non un style durable. Aussi n'a-t-il eu de continuation que grâce au goût qui porte notre siècle à copier tour à tour les différens types du passé. Arrêtée brusquement par la renaissance, cette architecture ne survécut au coup qui la frappait que par un compromis singulier, je veux parler du gothique orné de détails grecs que l'on voit à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Eustache; puis elle disparaît sans retour. On a reproché aux artistes du XVIe siècle de ne pas l'avoir développée; rien de plus injuste, c'était un style épuisé qu'il était impossible de faire revivre. Les imitations du XIXe siècle ne l'ont que trop prouvé. Les efforts pour donner de la raison à un paradoxe, pour rendre sensé un moment d'ivresse, ont prouvé par leur gaucherie que l'architecture du XIIe et du XIIIe siècle doit être classée parmi les œuvres originales qu'il est glorieux d'avoir produites et sage de ne pas imiter.

III.

Un grand fait résume donc toute l'histoire de l'art français au XIVe et au XVe siècle. L'art du moyen âge meurt avant d'avoir atteint la perfection; au lieu de tourner au progrès, il tourne à la décadence. En d'autres termes, la renaissance ne se fit pas par la France. Aux XIe et XIIe siècles, la France surpasse de beaucoup l'Italie dans toutes les directions de l'art. L'Italie, à cette époque, n'avait rien à comparer à nos basiliques romanes, aux peintures de Saint-Savin, aux sculptures des premiers portails gothiques. Au XIIIe siècle, la France égale encore sa rivale. La France n'eut pas de Giotto, mais elle eut des architectes supérieurs à ceux de toute l'Europe. Au XIVe, la France est définitivement surpassée. Les *peintres d'Avignon*, tous Italiens, sont reconnus pour des maîtres qu'on ne savait pas égaler. La France ne recule pas, mais l'Italie avance à grands pas. Ce siècle n'est chez nous ni un siècle de progrès, ni un siècle de décadence : c'est un siècle stationnaire. L'art gothique hésite, s'attarde, et finalement n'arrive pas à une forme acceptée de tous. Au XVe siècle, l'Italie s'engage seule avec un éclat sans pareil dans cette voie glorieuse où tout le monde devait essayer de la suivre. Pourquoi ce grand événement de l'histoire de l'esprit humain ne s'est-il pas accompli par la France? Pourquoi le pays où se produisit le grand éveil de l'art chrétien s'arrête-t-il ensuite dans une sorte de médiocrité routinière? Pourquoi le goût si élevé du premier style gothique fait-il place au goût plat et bourgeois qui nous blesse si souvent dans les ouvrages du XIVe et du XVe siècle? Les causes de ce grand fait sont nombreuses, et tiennent à ce qu'il y eut de plus profond

dans l'histoire morale et sociale de l'époque qui commence avec l'avénement des Valois.

On ne doit guère alléguer ici les causes politiques. Si la France peut donner pour excuse les circonstances difficiles où elle se trouva engagée, l'Italie peut répondre qu'elle en traversa de bien plus graves. La nationalité française en ce siècle ne courut que des périls; la nationalité italienne disparut sans retour, sans que le génie italien souffrît aucune éclipse. Au milieu d'une société profondément troublée, d'une anarchie sans égale, qui maintenait la terreur en permanence, les œuvres les plus délicates ne cessèrent de se produire, l'art se développa avec une liberté absolue, des villes entières furent possédées de l'émulation des belles choses. Jamais on ne vit par un plus frappant exemple combien les arts qu'on appelle de la paix s'accommodent d'une société agitée, pourvu que cette agitation ait de la grandeur et qu'elle corresponde à des passions élevées.

A y regarder de près, on reconnaît que cette société française, en apparence si menacée, n'était pas au fond dans un état défavorable au développement de l'art. Les malheurs publics pesaient de tout leur poids sur les populations sédentaires des villes et des campagnes; mais ils n'atteignaient guère la noblesse armée qui menait le train du monde et en faisait tout l'éclat. Pour cette classe de la nation, qui se battait bien plus par plaisir et par état que par le sentiment d'une cause nationale, le temps qui s'écoula de la journée de Crécy au règne réparateur de Charles V ne fut nullement une époque néfaste. Froissart, écho des sentimens de la chevalerie, présente les années dont il fait l'histoire bien plus comme des années brillantes, riches en faits d'armes et en aventures, que comme des années de désolation. Il peut paraître étrange de le dire : au milieu de ces horreurs, le siècle était gai; ni la littérature, ni l'art ne portent l'empreinte d'un profond abattement. Le roi Jean, dans sa prison, oubliait son royaume avec une facilité qui nous étonne au milieu de ses peintres et de ses musiciens (1). L'année 1400, qui, d'après les idées répandues, serait le cœur même d'une des périodes les plus calamiteuses de notre histoire, fut pendant plus de cinquante ans le point brillant vers lequel se tournèrent tous les souvenirs. Paris, à ce moment, eut un éclat sans pareil. Un curieux texte récemment publié (2) exprime avec naïveté l'admiration des provinciaux pour ce centre de tous les raffinemens. Ce n'est que dans la première moitié du xve siècle que les suites de la guerre et de l'abaissement

(1) Voyez les curieux documens publiés par M. le duc d'Aumale dans le tome II des *Miscellanies of the Philobiblon Society*, 1855-56.

(2) Guillebert de Metz, *Description de la ville de Paris*, publiée par M. Le Roux de Lincy (Paris, Aubry, 1855).

politique se firent sentir d'une manière profonde sur l'état social.

L'absence de vie municipale d'une part, et de l'autre au contraire le grand développement des institutions républicaines, ont bien plus d'importance pour expliquer le contraste que présente l'histoire de l'art en France et en Italie. Ce qui le prouve, c'est que le seul pays en-deçà des monts où nous trouvions le germe d'un mouvement d'art comparable à celui de l'Italie, la Flandre, est aussi le seul où fleurissent des petites républiques à peu près indépendantes. Ces états, concentrés en quelques milliers d'hommes, produisent une activité merveilleuse, et favorisent le développement des écoles locales. Des villes de troisième et de quatrième ordre en Italie ont une école ayant son caractère propre, n'empruntant rien aux autres, ne sortant pas des murs de la cité, donnant à celle-ci sa physionomie à part. A partir du XIVe et du XVe siècle, les écoles entendues comme des centres distincts, où l'art se développe d'une façon indépendante, s'effacent presque parmi nous. Certaines spécialités, comme celle de l'orfévrerie et des émaux de Limoges, se défendent seules avec obstination. Une sorte d'éclectisme est dès cette époque la loi de l'art français. Chaque artiste a son point de départ dans la mode générale de son temps, non dans la manière particulière du maître qui l'a précédé.

La cour constitue en France, dès le XIVe siècle, le principal foyer de la culture de l'art. Or il semble au premier coup d'œil que, sous ce rapport, la fin du moyen âge fut très bien partagée. Au commencement comme à la fin de leur long règne, au XIVe comme au XVIe siècle, les Valois se distinguèrent par leur goût délicat. L'historien de l'art n'est pas toujours amené à porter sur certains personnages les mêmes jugemens que l'historien de la politique et des mœurs. Tel tyran des villes d'Italie, souillé de crimes et digne des malédictions de la postérité, occupe dans l'histoire de l'art une place honorable. De même il faut reconnaître que cette dynastie des Valois, à laquelle l'historien politique est en droit d'adresser de si sévères reproches, créa le côté brillant de la civilisation française, et contribua puissamment à fonder la suprématie en fait d'élégance et de goût qui ne devait plus nous être enlevée. A partir de Philippe de Valois, la cour de France est le centre le plus distingué du monde. Les fêtes, les tournois, les mœurs chevaleresques et polies y attirent le monde entier. Trois ou quatre rois, les rois de Bohême, de Navarre, de Majorque, d'Écosse, une foule de princes à peu près étrangers à la France, y faisaient leur résidence habituelle. Paris réglait la mode et attirait les regards de l'Europe entière. Philippe de Valois et son fils Jean apparaissaient en quelque sorte à l'imagination de leurs contemporains comme des rois de chanson de geste, passant

leur vie en guerre et en fêtes, dans un cercle continu d'actions brillantes et de spectacles; mais l'art véritable ne va pas sans une solide culture du jugement : de joyeuses folies ne suffisent pas pour produire des œuvres durables et un mouvement vraiment fécond.

L'idéal sembla être atteint quand le hasard porta au trône celui des fils du roi Jean qui joignait aux goûts libéraux de son père et de ses frères un sérieux et un jugement qu'ils n'avaient pas. Artiste lui-même, architecte, mécanicien, entouré de ses habiles compères Raymond du Temple, Jean Saint-Romain, Charles V donna la mesure de ce que peut une dynastie amie des arts en un siècle dénué de génie. Toutes les histoires italiennes n'ont rien à comparer, pour la droiture et le bon sens, à ce prince, le plus accompli de tout le moyen âge; mais il garda toujours, en fait de goût, quelque chose de lourd, de commun, de bourgeois, s'il est permis de le dire. L'architecture civile produisit des ouvrages charmans, sans qu'il se formât un goût décidément national. L'artiste devint le favori, le commensal, souvent l'agent secret et le confident des princes. Ce n'est plus le mâle et intelligent ouvrier du XIIe et du XIIIe siècle; c'est le valet adroit, bon à toute sorte de services, cumulant la sellerie avec la peinture, les commissions secrètes avec les ouvrages d'art, prenant rang dans la domesticité du prince à côté du fou, du ménestrel et du tailleur d'habits.

L'aristocratie de princes du sang qui se forme à partir du roi Jean, et qui règne sous le nom de l'infortuné Charles VI, créa de brillantes cours féodales, assez analogues aux familles princières de l'Italie. Ces princes, si funestes à la France sous le rapport de la politique, furent tous des hommes de goût et peuvent être considérés comme les premiers grands amateurs laïques qu'aient eus les sociétés modernes. S'ils ruinaient le royaume, du moins ils l'embellissaient, et c'est à eux en particulier que la France dut ce brillant aspect féodal qu'elle perdit par les démolitions souvent inintelligentes du XVIe et du XVIIe siècle. Quel collecteur raffiné que le duc de Berri! Où trouver des goûts de luxe plus développés que dans la maison de Bourgogne? Quel prodigue se fit jamais pardonner plus facilement ses folies que Louis d'Orléans, ce séduisant abrégé des défauts et des qualités de son siècle? Mais que nous sommes loin pourtant avec ces princes des amateurs illustres qui ont fait la renaissance italienne! Les princes du sang de la maison de Valois, ne représentant pas des souverainetés territoriales bien délimitées et n'ayant pas de capitales fixes, ne pouvaient créer des régions d'art comme les Visconti, les della Scala, héritiers eux-mêmes de républiques longtemps indépendantes. La royauté ne suffit pas pour soutenir un grand mouvement d'art spontané. Il faut pour cela des républiques

municipales ou de petites cours correspondant à des divisions naturelles. La maison de Bourgogne réalisa quelques-unes de ces conditions; mais le mauvais goût flamand la maintint dans un luxe vulgaire, pesant, sans idéal. Louis d'Orléans est bien déjà un homme de la renaissance; mais une certaine faiblesse d'esprit et de caractère, qui contribua plus qu'on ne pense au charme qui s'attachait à sa personne et qui s'attache encore à son souvenir, l'empêcha d'exercer une influence bien sérieuse. Son goût est plus délicat que celui d'aucun autre prince avant lui, mais c'est bien encore le goût du moyen âge : beaucoup d'esprit et de charme, mais une absence presque complète de grand style et de noblesse. L'amour du beau touchait trop souvent chez lui aux penchans les plus frivoles, et sa piété superficielle n'aboutissait ni à des créations solides, ni à la règle des mœurs. Le grand art n'est ni le fruit d'efforts honnêtes, ni le jeu frivole d'aimables étourdis : il y faut du génie. On ne doit pas oublier que cette Italie, qui produisait la renaissance des arts, présidait en même temps à la renaissance des lettres et de la pensée philosophique, à ce grand éveil, en un mot, qui replaçait l'humanité dans la voie des grandes choses dont l'ignorance et l'abaissement des esprits l'avaient écartée.

Dans la masse de la nation, le contraste n'était pas moins sensible. La bourgeoisie française du XIVe siècle est rangée, sérieuse, pleine de justes aspirations à la vie politique. Il se forma une haute bourgeoisie de fonctionnaires enrichis par les opérations financières de la royauté, tels que les Barbette, les Montaigu, plus tard Jacques Cœur. Ces parvenus firent preuve en général d'un goût éclairé, et l'histoire doit être pour eux plus indulgente que ne le furent leurs contemporains. La jalousie des princes les écrasait; presque tous périrent de mort violente. La bonne bourgeoisie des villes, surtout de Paris, était arrivée à un haut degré de bien-être et de culture; mais elle n'avait, heureusement peut-être, aucune des qualités brillantes de la bourgeoisie italienne. Le soin extrême de la maison que nous révèle le *Ménagier de Paris* était tourné bien plus vers ce qu'on nomme maintenant le comfortable que vers le goût de l'art. L'hôtel bourgeois du XIVe siècle devait ressembler à ces vieilles demeures remplies d'une solide richesse qu'on trouve encore au fond des provinces éloignées. Ce n'était ni l'élégante maison de la renaissance ni le luxe banal de nos demeures modernes. « Et pour ce que aux hommes, dit le *Ménagier*, est la cure et le soing de besongnes de dehors, et en doivent les maris coigner, aler, venir et racourir de çà et de là, par pluies, par vents, par neges, par gresles, une fois moullié, autre fois sec, une fois suant, autre fois tremblant, mal peu, mal hébergié, mal chauffé, mal couchié. Et tout ne lui fait mal

pour ce qu'il est reconforté de l'espérance qu'il a aux cures que la femme prendra de lui à son retour, aux aises, aux joies et aux plaisirs qu'elle lui fera ou fera faire devant elle, d'être deschaux (1) à bon feu, d'être lavé les piés, avoir chausses et souliers frais, bien peu, bien abreuvé, bien servi, bien seignouri, bien couchié en blancs draps et couvre-chefs blancs, bien couvert de bonnes fourrures, et assouvi des autres joies et esbattemens, privetés, amours et secrets dont je me tais. Et lendemain, robes-linges (2) et vêtemens nouveaux. Certes, belle sœur, tels services font amer et désirer à homme le retour de son hostel et veoir sa preude femme et estre estrange des autres. Et pour ce je vous conseille à reconforter ainsi vostre autre mary (3) à toutes ses venues et demeures, et y persévérez. »

Il y avait dans ce goût délicat du *chez soi* le germe d'une solide moralité bourgeoise qui, si elle n'eût été étouffée par les élémens plus légers venus du midi au XVIe siècle, eût fait de nous une nation sérieuse à la façon anglaise. Mais que ce bon bourgeois, si heureux de trôner dans son hôtel du quartier des Tournelles, est différent d'un bourgeois de Pise ou de Florence! La naissance de l'art est accompagnée d'une certaine facilité dans les mœurs. Conduite par l'austère université, la bourgeoisie ne voyait dans le luxe, fort critiquable, il est vrai, des princes du sang, que des déréglemens et une augmentation des taxes. En Italie, tout était pardonné à celui qui embellissait la cité et créait des monumens dignes d'un peuple libre. En France, cela s'appelait des prodigalités, de l'argent perdu. Florence, dépeuplée par la peste, applaudissait à la *seigneurie* qui commandait les portes du baptistère; en France, Hugues Aubriot, le promoteur des grands travaux de Paris, était considéré comme un oppresseur : on l'accusait d'hérésie et d'incrédulité; il n'échappait au feu que par un hasard, et le peuple poursuivait ses partisans comme les ennemis de Dieu.

La religion de la France enfin, beaucoup plus profonde que celle de l'Italie, ne la portait pas autant vers les créations délicates. L'église n'avait plus l'enthousiasme qui, pendant le XIIe et le XIIIe siècle, inspira tant d'œuvres originales. Elle semble obéir en général aux tendances mondaines qui entraînent le siècle loin de la mysticité pure et élevée de saint Bernard, de saint François d'Assise, de saint Bonaventure. La foi était intacte encore, mais elle tournait à la routine, elle n'inspirait plus rien de grand. Le catholicisme français a déjà sa nuance triste et austère. Une église comme Santa-

(1) Déchaussé.

(2) Chemises.

(3) L'auteur du *Ménagier*, par une pensée délicate, suppose toujours qu'étant vieux, ses conseils ne serviront à sa femme que pour le mari qu'elle prendra après lui.

Maria-Novella, portant sur ses murs les charmantes images de la gaîté et des élégantes folies de la vie florentine, eût été un scandale à Paris. Le bon Nicolas Flamel et la grave Pernelle, son épouse, s'y fussent trouvés mal à l'aise. La France faisait sans doute plus de sacrifices que l'Italie pour ses constructions religieuses, mais elle n'y sortait pas d'une certaine sécheresse. Ces églises de Florence, de Bologne, de Milan, tristement inachevées, respirent un sentiment de l'art plus délicat que nos cathédrales de la même époque. Une pensée plus vivante les a élevées; ici ce sont des œuvres d'artistes, là des œuvres d'ouvriers : on sent que les unes sont dans la voie du progrès, et que les autres font partie d'un art condamné.

Tout contribuait ainsi à donner à l'artiste italien plus de liberté et de dignité. Au lieu d'ouvriers obscurs, anonymes aux yeux de l'histoire, chaque monument de l'Italie rappelle un nom illustre, une gloire municipale, un grand artiste, honoré durant sa vie comme un personnage politique, objet de légendes après sa mort. L'exagération même de quelques-unes de ces réputations est un fait significatif; elle atteste le haut prix que l'opinion attachait aux belles choses et le charme puissant qui attirait les imaginations vers le domaine de l'art.

Si nous considérons les circonstances extérieures au milieu desquelles l'artiste travaillait en Italie et en France, nous reconnaîtrons aussi sans peine que l'artiste italien était à meilleure école. L'étude de l'antique fit bien moins défaut à nos artistes qu'on ne l'a supposé : à Reims, elle se trahit à des signes évidens; trois figures au moins de l'album de Villard sont des études faites sur l'antique ou le byzantin; mais ici l'Italie avait de grands avantages. Les restes de l'art antique y étaient bien plus considérables que dans la France du nord. Quelques belles statues, les trois grâces du dôme de Sienne par exemple, furent connues dès le moyen âge. Les ordres de l'architecture romaine, au moins depuis Brunelleschi, attirèrent l'attention. En peinture de même, l'art byzantin avait offert aux Giunta et aux Cimabue des œuvres bien plus avancées que celles que purent étudier nos peintres du XIIIe siècle.

L'art est en grande partie le reflet de la société que l'artiste a sous les yeux. Or la société italienne offrait dans le type et les manières une élégance que la nôtre ne présentait pas. La race y était plus belle, le costume et les allures plus distingués. Quelque part que l'on fasse à l'idéal, le monde qu'on entrevoit derrière le *Sposalizio* de Raphaël, ou la *Vie d'Ænéas Sylvius* au dôme de Sienne, ou les fresques de Santa-Maria-Novella, l'emportait immensément en finesse et en grâce sur le monde de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et des Célestins. Le type général du siècle, tel que les miniatures nous le

présentent, est chez nous soucieux et laid; les poses sont vulgaires, les costumes lourds et disgracieux; nulle noblesse, nul génie. La grande infériorité de l'art moderne vis-à-vis de l'art ancien se révèle déjà. Déshérités en tout ce qui tient à la beauté des formes extérieures, les peuples modernes, pour arriver à la noblesse, seront obligés d'abdiquer leurs costumes et leurs allures nationales. Ils n'auront pas de choix entre la vulgarité bourgeoise ou la noblesse théâtrale. Leurs arts plastiques, leur statuaire surtout, seront frappés de quelque affectation et d'une certaine gaucherie.

L'exagération du style ogival ne nuisit pas moins au développement des arts du dessin. Suivant leur principe d'amincissement et de maigreur générale jusqu'aux dernières limites, nos architectes en vinrent presque à supprimer les surfaces planes. Chassée de son domaine naturel, qui est la grande composition murale, la peinture s'abaissa peu à peu au niveau de la peinture en bâtimens. On ne songe plus qu'à entourer les colonnettes de mesquines torsades; on se rejette, pour la décoration des autels, sur une imagerie en pierre, lourde et sans accent. Qu'on songe à ce que fût devenue la peinture en Italie, si les églises du temps de Giotto eussent été construites dans ce style, si le génie de ce grand homme et de ses successeurs n'eût eu pour se déployer les vastes murs des églises d'Assise ou du Campo-Santo de Pise! Notre grande supériorité en architecture nous perdit. De tours de force en tours de force, nos maîtres maçons arrivèrent à des églises sèches, abstraites, froides, exclusivement architecturales. Le vide et la nudité de ces églises, quand elles ont échappé à l'ornementation désastreuse du XVIIe et du XVIIIe siècle, est quelque chose d'attristant. Les détails y étant secondaires, le plan seul étant la partie vivante et voulue, elles sont plus belles en dessin que dans la réalité. Une fois qu'on a épuisé le grand sentiment d'infinité qui résulte de l'ensemble, on sent le défaut de cette architecture égoïste et jalouse, n'ayant pour but qu'elle-même et régnant dans le désert. Je ne connais aucun grand vaisseau du moyen âge en Italie qui puisse se comparer à nos cathédrales de la même époque. Pourquoi cependant les églises toscanes et ombriennes sont-elles d'un art plus fin que Saint-Ouen, que la cathédrale de Beauvais? Parce que l'architecte s'y est borné à son rôle, parce que chaque détail y conserve son prix. Elles sont supérieures à nos églises comme Pétrarque est supérieur aux troubadours. Elles remplissent la condition essentielle de l'art classique, un cadre fini, laissant place à toutes les délicatesses de l'exécution.

L'Italie, il est vrai, a eu deux bonnes fortunes refusées à la France, et dont il importe de tenir un grand compte : celle d'avoir conservé intactes les œuvres de ses anciens maîtres et celle d'avoir eu, grâce

à Vasari, sa *légende dorée* de l'art. Maîtres de l'opinion au XVIe et au XVIIe siècle, les Italiens dispensèrent trop souvent la renommée selon leurs préventions ou leurs dédains. Sans contredit, la France du XIIe et du XIIIe siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du XIVe siècle; mais elle n'eut pas de narrateur légendaire pour ce grand développement. Ses génies créateurs ne sont guère connus que de nom ou par les chétives images qui nous les montrent sur le pavé de leurs églises, revêtus de l'humble manteau de l'ouvrier. La façon dont leurs œuvres furent traitées a été bien plus déplorable encore. La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir. Trois ou quatre fois au moins la France a changé de face, et chaque fois elle s'est crue obligée de faire table rase du passé. La renaissance eût volontiers supprimé les édifices gothiques du moyen âge; les amateurs du style classique du XVIIe siècle crurent bien servir la cause de l'art en effaçant la trace de constructions qu'ils tenaient pour irrégulières. De nos jours enfin, il semble qu'on s'efforce, en détruisant jusqu'aux vestiges des fondations anciennes, de rendre toute image du passé impossible et de dérouter jusqu'aux souvenirs. L'Italie au contraire, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. Ses vieilles écoles lui furent toujours chères. La perfection de l'âge classique ne la rendit pas injuste pour la naïveté des époques de tâtonnement. L'attention que Vasari accorde aux anciens maîtres eût passé en France pour puérile, les essais des époques primitives y paraissant tout simplement grotesques ou barbares.

La fortune de l'art italien tient donc à des causes profondes et à la supériorité même du génie de l'Italie. Avant tout autre pays en Europe, l'Italie attacha un sens au mot de gloire et travailla pour la postérité. Le respect des origines tient chez elle au même principe. L'art étant pour l'Italie la réalisation du beau, non un caprice futile, elle n'éprouva pas le fatal besoin de sacrifier les œuvres du passé aux convenances des artistes à la mode. Toutes les couches de l'histoire de l'art sont représentées sur son sol. Chacun de ses chefs-d'œuvre a un nom, une date, une légende. Si elle eût eu nos architectes du XIIe et du XIIIe siècle, elle eût égalé leur gloire à celle des Bramante et des Michel-Ange. Même les noms obscurs des Colart de Laon, des Girard d'Orléans, seraient chez elle inscrits au livre d'or. Chez nous, ils n'ont échappé à l'oubli que par le hasard qui les a fait figurer sur d'insipides registres de dépenses, mêlés aux détails les plus vulgaires, *illacrymabiles,... carent quia vate sacro.*

En somme, si notre art du moyen âge n'a pas vécu, ce n'est pas le caprice du XVIe siècle qu'il en faut accuser; c'est qu'il manquait des conditions nécessaires pour arriver à la pleine réalisation du

beau. L'art du moyen âge tomba par ses défauts essentiels et parce qu'il ne sut pas s'élever à la perfection de la forme. L'antiquité seule pouvait révéler aux nations modernes le secret d'un art qui ne sacrifiât jamais la beauté à l'expression et s'arrêtât toujours devant la difformité. La renaissance n'est pas, comme on l'a dit souvent, coupable d'avoir étouffé l'art du moyen âge : l'art du moyen âge était mort avant qu'elle commençât à poindre. Il était mort faute d'un principe suffisant pour l'amener à un entier succès. Aussi sa décadence ne ressemble-t-elle pas à celle d'un art qui dépasse le but à force de raffinement et par l'impossibilité où est l'esprit humain de se tenir longtemps dans la limite de la perfection : ce fut une décadence avant la maturité, une sorte de jeunesse flétrie avant d'arriver à un complet développement. Ce qui manqua à l'art de la fin du XIVe siècle, ce ne fut ni le talent des artistes, ni une aristocratie brillante et spirituelle pour l'encourager; ce fut un mobile moral élevé, une noble conception de la nature humaine, et ce sentiment du grand et du beau, sans lequel les ouvrages de l'art comme ceux de la littérature ne peuvent arriver à revêtir une forme durable et achevée.

L'art du moyen âge est original, en ce sens qu'il cherche à représenter, en dehors de toute imitation d'un type classique étranger, le beau tel qu'on le concevait alors; mais que cette conception de la beauté fût très inférieure, si on la compare à la beauté antique, c'est ce qu'on ne peut nier. Un art complet ne pouvait en sortir. La condition essentielle du progrès était de renoncer à des conditions désavantageuses pour revenir à celles de l'antiquité; mais on sent combien l'art moderne tout entier, hors de l'Italie, était dès lors frappé d'infériorité. Ce n'est jamais impunément qu'on renonce à ses pères. Pour fuir la vulgarité, on tombait dans le factice. Un idéal artificiel, une statuaire forcée d'opter entre le convenu ou le laid, une architecture mensongère, voilà les dures lois que trouvèrent devant eux les transfuges qui, tournant le dos au moyen âge, se mirent à copier l'antique. Heureusement la civilisation moderne possède assez de grandes parties qui n'appartiennent qu'à elle seule pour se consoler d'être condamnée, sous le rapport de l'art, à une irréparable infériorité. Parce que les qualités de l'âge mûr excluent celles de la première jeunesse, ce n'est pas une raison pour regretter d'avoir échangé les dons brillans qui ne donnent qu'un jour contre les solides avantages de la maturité.

ERNEST RENAN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1862.

Obligés, par la discussion du corps législatif, de nous occuper de l'affaire mexicaine, nous sommes heureux du moins de pouvoir rentrer dans ce débat sous une meilleure impression : nous sommes rassurés sur la situation de notre petite armée par les favorables nouvelles que nous apporte le dernier paquebot. Depuis le regrettable accident de Guadalupe, la plus grave des préoccupations excitées par l'expédition du Mexique ne s'attachait plus au caractère et à la portée politique de l'expédition. On s'inquiétait avant tout du sort de nos soldats et des embarras auxquels ils pouvaient être exposés. Nous sommes aujourd'hui édifiés sur ce point. Nous savons que nos troupes pourront attendre dans une position excellente, tant que durera la saison des pluies, les renforts qui leur arriveront successivement de France, et qui leur permettront de reprendre l'offensive au commencement de l'automne. C'est pour nous un grand soulagement de cœur d'avoir ainsi la certitude que nos soldats n'auront point à subir les pires conséquences des fautes politiques commises dans la conception et la conduite de cette entreprise. Ce bonheur ne nous permet pas seulement d'examiner avec plus de sang-froid le caractère politique de l'expédition du Mexique, il fait à l'opinion et au gouvernement une loi d'autant plus étroite de porter dans cet examen un esprit de sévère circonspection que ce n'est point à notre prudence que nous en avons été redevables.

Résumons d'abord les principales circonstances qui, d'après les dernières nouvelles, établissent la situation de la petite armée du général Lorencez. L'incertitude dans laquelle on vivait à cet égard depuis un mois nous a fait passer par de pénibles alternatives d'anxiété ou d'espoir. On voyait la troupe du général Lorencez coupée de sa base d'opérations, traversée dans ses approvisionnemens par des guérillas, submergée dans un soulèvement national. La récente arrivée de l'amiral Jurien de La Gravière à Paris avait

un peu calmé ces alarmes. L'amiral avait quitté Orizaba le 3 mai, deux jours seulement avant l'affaire de Guadalupe. Il avait pu venir d'Orizaba à la Vera-Cruz avec une simple escorte de soldats mexicains déserteurs, sans être inquiété nulle part sur une route de plus de quarante lieues. Rien n'était donc disposé dans le pays pour une levée en masse contre la France : il était probable que les guérillas ne s'improviseraient pas contre nous au sein de populations dont les sentimens nous étaient favorables; il paraissait certain au surplus qu'aucune guérilla ne pourrait tenir contre nos colonnes mobiles le jour où nous serions assez nombreux pour en lancer quelqu'une entre la Vera-Cruz et Orizaba. On assure donc que l'amiral Jurien de La Gravière, au lieu de s'être laissé entraîner à des sentimens pessimistes par les appréciations si peu généreuses et si peu justes que *le Moniteur* avait portées sur sa politique, redressa les alarmes exagérées qui avaient suivi l'échec de Guadalupe. Cet échec ne pouvait compromettre d'une manière grave le général Lorencez. C'était un avertissement donné au général et à la France sur les précautions que nous avions à prendre. L'événement de Guadalupe venait nous montrer combien il eût été téméraire et périlleux de pousser jusqu'à Mexico avec une poignée d'hommes. Il fallait se féliciter encore de n'avoir pas couru la chance de rencontrer plus au nord la résistance qui nous avait arrêtés devant Puebla. Plus nous aurions été éloignés de notre base, et plus eût été grand le péril d'un échec. L'obstacle rencontré par nous à Guadalupe pouvait donc tourner à notre profit. Le général Lorencez pouvait, en augmentant sa sécurité et la force de son offensive future, se replier sur Orizaba. Là, il lui serait facile de rétablir les communications avec la Vera-Cruz, d'assurer le transport de ses approvisionnemens et de ses munitions, de loger ses soldats dans d'excellentes casernes durant la saison des pluies, qui ne permet pas de bivaquer, de mettre à profit cette trêve forcée des mois pluvieux pour recevoir et organiser ses renforts. Ainsi, quant à la sécurité de nos soldats, les inquiétudes ressenties en France étaient exagérées. Il n'était pas nécessaire de hâter l'expédition des renforts, d'exposer de nouvelles troupes à la cruauté du *vomito;* il suffisait que nous missions nos renforts en mesure de rejoindre le général Lorencez vers le mois de septembre, à la fin de la saison des pluies, à l'époque où les ravages de la fièvre jaune diminuent, au moment où l'on peut commencer une campagne efficace.

S'il est vrai que la situation ait été ainsi présentée par l'amiral Jurien de La Gravière, l'événement vient aujourd'hui confirmer heureusement l'opinion de cet éminent officier-général. Samedi, l'on avait reçu à Paris, par la voie de Vigo, de mauvaises nouvelles du Mexique : ces nouvelles étaient le reflet des rumeurs erronées qui couraient à la Vera-Cruz; les informations venues par le paquebot anglais les ont promptement démenties. Le corps du général Lorencez est rentré à Orizaba le 18 mai. Le même jour, le général Marquez, opposé au gouvernement de Juarez, et qui a trois mille In-

diens sous ses ordres, vint de sa personne avertir le général Lorencez qu'un détachement de l'armée de Zaragoza cherchait à empêcher la jonction de ses Indiens avec l'armée française. Le général Lorencez envoya au secours de Marquez un simple bataillon du 99e, sous les ordres du commandant Lefebvre. Cette petite colonne surprit l'ennemi, lui mit huit cents hommes hors de combat, et effectua la jonction des bandes de Marquez avec notre armée. Ce facile succès nous prouve que nos soldats sont à l'abri de toute insulte de la part des Mexicains. Nous sommes solidement et commodément cantonnés à Orizaba; nos soldats y sont logés dans de bonnes casernes et bien nourris; nos officiers, comme nous l'apprennent plusieurs lettres de l'armée, y reçoivent des habitans une hospitalité cordiale et gaie. Au-dessous d'Orizaba, Cordoba est occupée par notre infanterie de marine, qui de là rayonne jusqu'au Chiquihité, c'est-à-dire à la limite de la terre chaude. Marquez et ses Indiens sont à la Soledad, à mi-chemin entre le Chiquihité et la Vera-Cruz. A la Vera-Cruz, le général Douay organise avec son petit détachement ses convois de munitions et de vivres. Les communications entre le corps expéditionnaire et sa base sont donc rétablies. L'on peut attendre sans inquiétude la fin de la saison des pluies.

La contre-partie de ces bonnes nouvelles, ce sont les victimes que la fièvre jaune fait à la Vera-Cruz; c'est encore le mouvement qui s'opère contre nous au-delà d'Orizaba. Des lettres de Mexico annoncent que d'immenses levées sont ordonnées et s'accomplissent dans tous les états du Mexique. Il y a cependant une circonstance qui peut rendre moins redoutable pour nous la levée en masse, c'est que ce mouvement national, qu'il soit factice ou sincère, est prématuré. Comme nous l'avons dit, nous ne pouvons commencer une campagne décisive avant l'automne. Jusque-là, les pluies imposent à la guerre une suspension forcée. En appelant le peuple aux armes dès le mois de mai, le gouvernement mexicain s'impose une charge qui est au-dessus de ses ressources. Comment pourra-t-il maintenir jusqu'en septembre tant de soldats improvisés? L'argent lui fera défaut, ses soldats ne seront pas payés, et le moment de la reprise des hostilités sera justement celui où ses troupes mécontentes ne songeront probablement plus qu'à se débander. Quelque fondement que puissent avoir ces conjectures, il doit être bien entendu qu'il ne faut pas que la France s'expose au renouvellement des fautes qu'elle a commises. Si nous voulons que notre drapeau aille à Mexico, il ne nous est point permis d'ignorer qu'il faut employer dans cette expédition des forces beaucoup plus considérables que celles qu'on a jusqu'ici regardées si étourdiment comme suffisantes. Vingt mille hommes, plus peut-être, il faut s'y attendre, doivent être engagés par nous dans cette affaire. Sans fixer de chiffres, il s'agit d'une expédition bien plus grosse qu'on ne l'avait cru d'abord et qu'on ne l'avait dit à la France. Le bon sens et la prudence nous en avertissent assez aujourd'hui. C'est aussi le sentiment de notre armée mexicaine, qui s'attend à de grands renforts. C'est la conclusion à laquelle

arrivent ces conversations d'officiers qui forment l'opinion publique d'un corps expéditionnaire, ce bourdonnement militaire, cette « chronique de la mèche, » suivant la pittoresque expression de nos marins, dont les correspondances mexicaines nous transmettent l'écho.

Maintenant que nous n'avons plus à redouter de désastres pour nos troupes engagées, c'est sur l'ampleur de l'expédition devenue nécessaire que nous voudrions voir se fixer avec précision et fermeté l'attention des hommes politiques et du public. Deux conditions s'imposent à la politique française, si elle veut se préserver à l'avenir des choquantes déceptions au-devant desquelles elle est allée avec tant de légèreté et d'insouciance dans les débuts de cette entreprise mexicaine. La première, c'est de ne rien épargner quant aux moyens qui doivent rétablir l'honneur de nos armes et la renommée de la France en Amérique; la seconde, c'est d'appliquer la même prévoyance et la même énergie de volonté à limiter nos prétentions politiques envers le Mexique. Il faut que nous soyons résolus à nous montrer forts et modérés, d'autant plus modérés que nous aurons été plus forts. En d'autres termes, il est nécessaire que, par la limitation précise de nos prétentions politiques aussi bien que par l'efficacité de notre action militaire, nous enlevions pour ainsi dire au hasard toutes les chances qui pourraient faire dévier cette guerre et l'éterniser. Il n'est permis de soulever des questions comme celle-là, si excentrique, si éloignée du courant des affaires et des vocations de la France, aussi peu utile à notre gloire qu'elle risque d'être onéreuse à nos finances, que lorsque l'on est sûr d'avance que l'on en sortira promptement, et que l'on possède le moyen certain d'en sortir. Il n'est pas supportable en vérité que, dans un temps comme le nôtre, un grand pays joue ses ressources à la loterie et fasse de la politique au petit bonheur. Nous voulons donc à la fois, afin de mettre le terme le plus prochain possible à cette triste question mexicaine, et que l'on n'épargne rien pour obtenir promptement le succès militaire qui nous est indispensable, et que l'on n'affiche envers le Mexique aucune exigence qui puisse dénaturer et prolonger la lutte. Être contraint d'adresser à la politique française une telle réclamation, c'est résumer en deux mots toutes les critiques que cette politique a encourues depuis le commencement de l'affaire mexicaine, critiques que n'a point réussi à réfuter le plaidoyer prononcé l'autre jour par M. Billault devant le corps législatif.

Ce discours de M. Billault est à notre sens un des moins heureux que l'habile orateur ait fait entendre depuis qu'il est dans nos chambres l'apologiste officiel de la politique du gouvernement. Que M. Billault eût eu beau jeu, lui qui est un argumentateur politique d'une rare adresse, s'il eût eu à réfuter un système de défense tel que celui qu'il a présenté! — Quoi! aurait-il pu dire, vous vous êtes embarqués dans cette affaire en embrassant les perspectives à la fois les plus vastes et les plus flottantes, et avec les moyens d'action les plus médiocres et les plus insuffisans! Vous envisagiez

la chance d'un changement de gouvernement au Mexique, vous aviez pris la résolution d'aider au renversement du gouvernement actuel, et vous songiez à favoriser la substitution d'une monarchie à la forme républicaine; vous couriez donc de votre propre aveu au-devant d'une guerre qui, de la part de vos adversaires, pouvait devenir une guerre nationale, la guerre d'un peuple, quelque dégradé qu'il soit, qui défend contre l'étranger ses institutions et son indépendance! Et pour accomplir un tel dessein vous avez commencé par envoyer à deux mille lieues de la France, sur une côte malsaine, deux mille hommes dépourvus de moyens de transport! Mais en politique ne pas proportionner ses moyens d'action à ses vues, c'est se condamner à n'être plus maître de sa conduite future, c'est se livrer à la merci des accidens. L'événement vous l'a prouvé tout de suite, et votre première petite troupe expéditionnaire, pour avoir un campement salubre, a été obligée de l'accepter dans une stipulation d'armistice de cet ennemi même que vous ne vouliez pas reconnaître comme un gouvernement de fait, et avec qui vous ne vouliez pas traiter! Vous avez ainsi, dès le début, perdu, faute de prévoyance, votre liberté d'action. — Mais, dites-vous, nous avions des alliés sur le concours desquels nous devions compter, et qui ont trompé nos espérances. — Ici encore se sont reproduites les mêmes contradictions. L'on s'embarquait à trois dans une action commune; or chacun parmi ces trois avait une opinion différente sur l'objet le plus grave de l'expédition : la question du gouvernement mexicain à renverser ou à réformer. M. Billault l'a reconnu avec franchise : ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni la France n'avaient à ce sujet le même avis. L'Angleterre, qui ne fait pas métier de renverser ou d'établir des gouvernemens chez les peuples étrangers, l'Angleterre, qui reconnaît toujours les gouvernemens *de facto*, ne pouvait se proposer comme un but avouable la destruction de la république au Mexique et s'interdire la faculté de traiter avec Juarez. L'Espagne, dit-on, n'était pas gênée par ces scrupules; mais elle avait laissé voir clairement qu'elle ne prêterait pas les mains à l'érection d'un trône au Mexique, si ce n'est au profit d'un prince de la maison de Bourbon. La France, au dire de M. Billault, avait une opinion intermédiaire : entre l'Angleterre et l'Espagne, elle occupait le juste milieu; c'était elle qui représentait la sagesse! Soit; mais était-il sage à elle d'attendre l'unité d'action de trois intérêts différens et de trois opinions diverses? Lorsqu'on a été assez chimérique pour croire à un tel miracle, est-on bien venu à se plaindre de la défection d'alliés sur lesquels on n'avait pas raisonnablement le droit de compter, et peut-on espérer de se décharger de sa faute en essayant, avec beaucoup de ménagemens, de la faire glisser sur les épaules de l'Angleterre, et, avec une mauvaise humeur moins contenue, de la reporter sur l'Espagne? Enfin, de pareilles divergences dans les intentions existant dès l'origine, on ne s'explique pas comment on a pu laisser prendre à l'Espagne la supériorité des forces dans l'expédition active. Le général Prim disposait de sept ou huit

mille hommes, quand le commandant français n'en avait que deux mille. L'Espagne ne voulait pas ce que nous voulions, elle était odieuse aux Mexicains, parmi lesquels nous nous flattions d'être populaires, et c'était à elle que nous laissions prendre, par la supériorité numérique de ses troupes, la prépondérance dans l'alliance; nous abandonnions implicitement la conduite politique de l'entreprise à cet illustre rêveur de Vichy, parti pour être un héros, et, à notre grande confusion, revenu diplomate.

Dans une affaire ainsi conduite, nous n'avons pas plus été d'accord avec nos principes qu'avec nos intérêts. Nous ne pouvions mettre en avant dans cette guerre que nos réclamations légitimes en faveur de nos nationaux indignement spoliés depuis trente années; quant à la chute du gouvernement actuel du Mexique, elle pouvait être la conséquence de la guerre, si la nation soulevée voulait punir ce gouvernement de n'avoir pas su ou voulu détourner la calamité d'une invasion étrangère : si un tel mouvement emportait Juarez, nous devions sans doute, en respectant l'indépendance des Mexicains, prêter notre concours à l'établissement au Mexique d'un gouvernement honnête et modéré; mais la chute de Juarez ne pouvait être pour nous l'objet légitime et raisonnable de la guerre : elle ne pouvait être à nos yeux qu'une éventualité à prévoir. Tout au plus avions-nous le droit de la désirer; si nous avions l'arrière-pensée de l'accomplir, la décence et l'habileté nous prescrivaient de cacher cette arrière-pensée, et de ne la produire que lorsque nous y serions invités par la faveur de l'événement et de l'occasion. Commencer la guerre en disant que nous ne voulions pas traiter avec Juarez, c'était manquer aux principes de la France et aux conditions élémentaires de l'art politique; c'était désavouer les principes de la révolution française, car ces principes nous interdisent d'imposer aux autres peuples des gouvernemens qu'ils n'auraient pas choisis, livrés aux inspirations spontanées de leur indépendance; c'était débuter avec le Mexique comme les alliés firent envers Napoléon lorsqu'ils refusèrent de traiter avec lui. La formalité du suffrage universel agitée comme une promesse, et dont M. Billault fait tant d'ostentation, ne change rien à l'injustice et à la brutalité du fait; elle ajouterait l'hypocrisie à l'usurpation, et, quant à nous, nous remercions les alliés de n'avoir pas eu en 1814 et 1815 la pensée d'accroître les humiliations de la France en présentant à la consécration d'un suffrage universel déshonoré par la présence et la pression des baïonnettes les œuvres de la force et les jeux de la fortune. Ouvrir la guerre en annonçant la résolution de ne pas traiter avec Juarez, c'était manquer également aux premières notions de la prudence pratique. On ne fait la guerre que pour arriver à la paix, et, à moins d'être insensé, pour arriver à la paix la plus prompte et la mieux garantie. La première condition pour que la guerre soit courte, c'est qu'il y ait à la tête du pays que l'on combat un gouvernement avec qui l'on puisse traiter; pour que la paix soit sérieuse, il faût que le gouvernement avec qui l'on traitera conserve autant que pos-

sible la réalité, ou tout au moins l'apparence de l'indépendance nationale. C'est pour cela que, sans parler des principes, au point de vue des convenances pratiques, une politique prudente et avisée s'abstiendra toujours de mettre directement en question l'existence des gouvernemens à qui elle déclarera la guerre, et se ménagera toujours la commodité de traiter avec les gouvernemens de fait sans s'inquiéter de la légitimité de leur origine. Quand on fait la guerre, la première préoccupation que l'on doive avoir, si l'on ne veut pas se jeter dans une entreprise sans limite et sans issue pratique, c'est de conserver en face de soi un gouvernement avec qui l'on puisse traiter. Que si au contraire l'on se donne pour mission première de renverser le gouvernement existant du pays que l'on est obligé de combattre, au lieu d'une guerre positive ayant son terme dans son objet même, on entreprend une guerre de propagande et de conquête; les charges de cette guerre ne s'arrêteront point au moment où l'on fera la paix avec le gouvernement que l'on aura substitué à celui que l'on aura renversé. Pour s'assurer les résultats de cette paix précaire, il faudra continuer longtemps à protéger et à défendre le gouvernement dont on aura favorisé la création. L'on se sera ainsi engagé dans une affaire d'où l'on ne pourra plus sortir à volonté, et pour un résultat incertain l'on assumera les lourdes charges d'une entreprise indéfinie.

L'oubli de ces considérations, la disproportion que nous avons laissée entre nos moyens et notre objet, nous ont forcés, dès le début de l'expédition, à faire paraître au premier plan cette intention hostile au gouvernement de Juarez, à laquelle nous aurions pu renoncer sans disgrâce, si nous avions su la conserver comme une pensée de derrière la tête. La convention de la Soledad, conséquence de l'insuffisance de nos prévisions, nous irrite au point de nous arracher notre secret. On désavoue cette convention, on retire à l'amiral Jurien la conduite diplomatique de l'affaire. La modération de l'amiral, sa prudence, son esprit élevé de conciliation et sa droiture connue et appréciée de tous les partis mexicains faisaient de lui un agent unique, celui qui pouvait faire pénétrer le plus efficacement, sous la forme la plus honorable pour eux, l'influence persuasive de la France parmi ces partis, celui en un mot qui pouvait le mieux empêcher la résistance du gouvernement de Juarez de se confondre dans un mouvement d'indépendance nationale. Et à quel moment un dépit irréfléchi nous prive-t-il des services de l'amiral? C'est quand l'action commune des trois puissances vient de cesser au premier effort tenté pour la faire fonctionner, lorsque les émigrés reçus dans notre camp divulguent avec intempérance le moins avouable de nos desseins, lorsque M. de Saligny a déclaré qu'il ne voulait pas traiter avec Juarez, lorsque les commissaires anglais et espagnols, en se séparant de nous, nous ont découverts devant les Mexicains comme irréconciliablement hostiles à leur gouvernement et décidés à ne reconnaître leur indépendance qu'après le renversement du pouvoir actuel! Et toute cette

série de desseins mal digérés, de fausses mesures et de contre-temps est venue aboutir à l'insuccès de Guadalupe, à la retraite de notre armée sur Orizaba, à la levée des Mexicains, c'est-à-dire à une guerre toute différente de celle qu'on nous annonçait lorsqu'on se contentait d'envoyer au Mexique d'abord deux mille hommes, puis quatre ou cinq mille, toute différente de celle à laquelle nos ministres s'attendaient encore il y a un mois, lorsqu'ils disaient à la commission des finances qu'il n'y avait pas à en prévoir les charges sur le budget de 1863, car, selon toute apparence, elle serait terminée avant la fin de l'année!

Voilà certes des critiques qui survivent tout entières au discours de M. Billault, et si nous les répétons, ce n'est point pour nous complaire en des récriminations dénigrantes. La guerre du Mexique se présente aujourd'hui à la France sous un aspect tout nouveau. Ce n'est point la petite expédition à l'idée de laquelle l'opinion s'était d'abord accoutumée. Nous ne faisons plus cette guerre avec le concours des deux autres puissances : nous la faisons seuls. Nous n'y employons plus un petit corps de troupes, nous devrons y occuper, soit dans les opérations actives, soit dans les réserves, quinze mille hommes, peut-être vingt mille, peut-être plus encore. Ce n'est plus une entreprise qui devait à peine laisser trace dans nos budgets, c'est par millions que nous en porterons les charges. Si nous voulons empêcher que cette affaire ne s'aggrave encore, ne s'amplifie, ne dégénère comme le premier dessein dont elle est une déviation, il importe de bien voir où sont les fautes commises jusqu'à présent et de prendre la résolution de ne plus retomber dans les erremens dont l'expérience nous a montré les fâcheux résultats. Or les apologies mêmes que M. Billault a présentées des actes passés nous laissent dans l'inquiétude touchant l'avenir. Si nous voulons poser un terme précis et prochain à cette guerre, bornons et définissons notre objet : ne parlons plus que de nos réclamations, et mêlons-y le moins possible des créances Jecker; mais alors aussi ne nous laissons pas aller, comme l'a fait M. Billault, à des invectives qui donneraient à croire que nous poursuivons la destruction du gouvernement actuel du Mexique, et n'essayons pas de justifier le projet de renverser ce gouvernement en faisant intervenir sur ses ruines, et sous la protection de nos baïonnettes, la promesse d'un suffrage universel libre, impartial et sincère; n'essayons pas surtout d'assimiler ce suffrage universel, que nous tournerions contre un gouvernement que ses ennemis intérieurs n'ont pu abattre, aux acclamations par lesquelles l'Italie affranchie d'un joug étranger a pris possession de son indépendance et de son avenir.

Nous aimons à croire que les portions du discours de M. Billault qui donneraient à penser que la politique future de la France sera semblable à celle du passé dans les affaires mexicaines n'expriment pas avec une justesse suffisante les intentions présentes du gouvernement. Le ministre-orateur aura été emporté trop loin par le courant apologétique de son discours. La

vraie pensée actuelle du gouvernement est dans la dépêche de M. Thouvenel du 31 mai et dans la lettre de l'empereur au général Lorencez, écrite sans doute vers la même époque : « Si le Mexique doit sortir transformé de la crise actuelle, dit très nettement notre ministre des affaires étrangères, ce n'est pas du camp des Français que doit partir l'initiative de sa régénération. » — « Il est contraire à mes intérêts, à mon origine et à mes principes, dit l'empereur, d'imposer un gouvernement quelconque au peuple mexicain; qu'il choisisse en toute liberté la forme qui lui convient : je ne lui demande que la sincérité de ses relations extérieures, et je ne désire qu'une chose, c'est le bonheur et l'indépendance de ce beau pays sous un gouvernement stable et régulier. » Certes de telles assurances excluent toute proscription inconditionnelle du gouvernement de Juarez. Cette proscription, disons-le en passant, n'eût été, même au point de vue des causes qui ont amené la guerre, qu'une inconséquence nouvelle ajoutée aux premières erreurs de notre politique. Le gouvernement de Juarez est sans doute un mauvais gouvernement; mais c'est à peu près le seul parmi ceux qui ont dévasté le Mexique depuis vingt ans qui puisse attacher à son origine un titre légal. Ce n'est pas tout : nous demandons à ce gouvernement la réparation des spoliations depuis longtemps commises sur nos nationaux; or la plupart de ces spoliations sont le fait de gouvernemens antérieurs à Juarez, d'hommes et de partis que nous semblons considérer comme nos amis actuels, tandis que nous allons punir sur Juarez les méfaits dont ils ont été eux-mêmes coupables. Quoi qu'il en soit, nous devons respecter l'indépendance du Mexique, et comme l'indépendance des peuples dans la formation de leurs gouvernemens ne souffre pas d'exception, nous ne devons rien retrancher à l'indépendance du Mexique, pas même la faculté de conserver son présent gouvernement. La déclaration solennelle de l'empereur confirme cet engagement, par lequel la guerre peut être restreinte et abrégée. Mieux eût valu sans doute que ce principe eût été plus tôt exprimé avec cette vigueur. Si à la conférence d'Orizaba le général Prim, qui a connu, lui aussi, la faveur des correspondances impériales, eût pu opposer au commissaire français, qui prétendait ne pas vouloir traiter avec Juarez, une lettre semblable à celle qui a été récemment écrite au général Lorencez, il eût embarrassé singulièrement notre commissaire; mais bien des difficultés eussent été épargnées à notre politique.

L'occasion est d'autant plus favorable au reste pour diminuer nos prétentions à l'égard du Mexique qu'un certain ensemble de circonstances meilleures nous permet d'être modérés sans que nous ayons à faire aucun sacrifice pénible à notre dignité. L'Espagne n'a pas traité avec le Mexique; le ministre anglais s'était hâté de conclure un traité à Mexico, mais le cabinet anglais n'a point ratifié cette convention, ne voulant point subordonner les satisfactions qu'il exige aux conditions d'un arrangement particulier récemment intervenu entre le Mexique et les États-Unis. Enfin le président

Lincoln n'a pas ratifié le traité américain, et nous avons le droit d'espérer qu'il ne sera point donné suite à cet arrangement. Ces circonstances sont heureuses pour nous, car elles laissent le gouvernement mexicain sous le coup des justes réclamations de plusieurs grandes puissances. Nos griefs ne demeurent pas isolés; une habile diplomatie peut tirer parti de la situation respective des États-Unis, de l'Angleterre et de l'Espagne pour arriver, sinon à un règlement en commun des difficultés pendantes, du moins à une certaine simultanéité dans les accords devenus nécessaires. Cette situation diplomatique nous permettra, si nous en savons profiter, d'en combiner les incidens avec notre action militaire de telle façon que nous puissions arrêter honorablement celle-ci sans que nous nous exposions à encourir des responsabilités extrêmes. Parmi les raisons qui nous commandent de restreindre nos exigences à l'égard du Mexique à la stricte limite du nécessaire, une des plus importantes est la situation financière. Les difficultés pour nos finances sont surtout provenues, dans ces derniers temps, de l'abus des expéditions lointaines. Ces expéditions ont été la cause de nos découverts exagérés; ceux-ci ont rendu nécessaire la promesse de réforme financière que M. Fould a été chargé de réaliser. On se souvient de la fermeté avec laquelle, dans le rapport de M. Fould, était signalé le danger financier des expéditions lointaines. On avait espéré que cet abus, dont les effets étaient si vivement ressentis, serait désormais évité, et l'opinion éprouva une déception réelle lorsqu'elle vit se préparer une expédition au Mexique au moment même où l'on décidait de lever de nouveaux impôts et où l'on demandait aux rentiers convertis le sacrifice de la fameuse soulte. Jamais, on en doit convenir, capitalistes et rentiers n'ont fait à aucun gouvernement un cadeau plus bénévole et plus splendide que l'abandon auquel les porteurs de 4 1/2 ont consenti en faveur du trésor de plus d'une année de leurs arrérages. La condition sous-entendue de cette offrande héroïque déposée sur l'autel de la patrie était que les rentiers regagneraient sur le capital ce qu'ils perdaient en revenu, en d'autres termes que, grâce à l'extinction des découverts et à la prudence de la politique extérieure, le 3 pour 100 arriverait à des cours élevés et y serait maintenu. Il nous semble que, dans l'arrangement passé entre le ministre des finances et les porteurs de rentes, il y a implicitement cette obligation pour le gouvernement de veiller sévèrement à ses dépenses, et par suite de mettre un frein à son penchant pour les expéditions lointaines. C'est un engagement moral qui ne doit point être traité légèrement, et qui ne pourrait être méconnu sans dommage pour le crédit public. Que l'on prenne donc garde que les charges de l'entreprise mexicaine ne viennent à une année de distance donner un démenti au programme si favorablement accueilli de M. Fould.

La discussion du budget a bien été contenue dans les courtes limites de temps qui lui avaient été assignées. M. de Morny, en adressant ses adieux à ses collègues, a parlé de cette session comme si elle eût été extrêmement

laborieuse. En vérité, le président du corps législatif a étonné le public par une révélation si imprévue. Le public n'a rien connu des travaux de la chambre, car il n'a pas pu considérer comme d'extraordinaires labeurs la joute oratoire de l'adresse et les huit ou dix jours consacrés au budget de la réforme financière. Que la commission des finances ait travaillé longuement, soit; mais elle comprenait moins de vingt membres de la chambre, et nous ne nous sommes pas aperçus que l'on ait rien donné à faire aux autres députés. Aucune loi de quelque importance n'a été votée. Il est vrai qu'un projet sérieux avait été présenté, le projet concernant les sociétés de commerce : il s'agissait d'une réforme attendue et réclamée par l'industrie française, et qui peut lui procurer par les conditions libérales de l'association les capitaux dont elle a besoin; mais le travail de la confection des lois est chez nous plus imparfaitement organisé qu'on n'a l'air de le croire. Notre machine se compose de trop de rouages, et ces rouages, ne s'engrenant pas, tournent à vide. Ce qui est arrivé pour la loi sur les sociétés de commerce en est la preuve. L'initiative d'une telle loi doit appartenir à l'homme d'état économiste, car ce sont surtout de grands et heureux effets économiques qu'on en doit attendre. Le projet, tel qu'il était sorti du ministère du commerce, avait donc surtout le caractère commercial; mais du ministère du commerce il a dû passer au conseil d'état. Là, le point de vue a changé : c'est dans un esprit juriste et réglementateur que le conseil d'état a compris la loi et l'a remaniée. Le projet tel qu'il a été présenté à la chambre en sortant du conseil d'état était hérissé de tant de restrictions et de pénalités, que la valeur économique en était altérée. La chambre, qui a tant fait, suivant son spirituel président, et qui en effet aurait eu tant à faire, ne fût-ce que pour tuer le temps, a reçu le projet des sociétés trop tard pour pouvoir le convertir en loi. Nous ne doutons pas qu'au corps législatif ce projet n'eût subi une nouvelle transformation, qui l'eût mieux accommodé aux besoins pratiques de l'industrie française; mais il nous faut attendre une année pour voir se vérifier à cet égard la bonne opinion que nous avons du corps législatif. Ainsi, trois ans après la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre, nous n'aurons pas encore placé notre législation sur les associations industrielles à la hauteur de la législation anglaise. Le remaniement du budget opéré par la commission des finances, la confusion bizarre qui a régné dans la discussion de l'impôt des chevaux et des voitures, sont d'autres exemples du peu d'harmonie qui règne dans notre travail législatif. On en arrive, par suite de ce défaut d'harmonie, ou à laisser ajourner par nonchalance des lois importantes d'année en année, ou à improviser une loi d'impôt au sein d'un débat incohérent. Pourquoi le gouvernement prend-il l'habitude de lancer dans chaque session quelque projet de loi qui excite la curiosité et l'attente, une fois le drainage, une autre fois le crédit agricole, aujourd'hui les sociétés à responsabilité limitée, sans plus pousser à l'exécution que s'il n'avait besoin que d'écrire des

noms alléchans sur un prospectus? Un honorable député, M. L. Javal, si nous ne nous trompons, adressait naguère avec une bonhomie narquoise cette question au gouvernement. M. Javal ne partage pas l'opinion de son président sur la fécondité laborieuse du corps législatif; aussi, dès qu'il se lève pour parler, M. de Morny l'invite-t-il à s'asseoir, invitation à laquelle l'infortuné législateur répond par ce malicieux écho des temps anciens : Je suis satisfait. Pour le coup, le corps législatif doit être satisfait en ce moment, car les bruits qui avaient récemment couru sur une prochaine dissolution ne paraissent pas devoir se vérifier, et M. de Morny aurait pu dire à ses collègues non-seulement adieu, mais au revoir!

Quoique l'adresse des évêques au pape ne fût point publiée encore, nous en avions exactement pressenti, il y a quinze jours, l'argumentation et la portée. Les évêques de la catholicité ont en effet revendiqué, au nom du droit supérieur, du droit divin des intérêts de leur foi, la souveraineté temporelle, une souveraineté indépendante et des intérêts, et des volontés, et des droits politiques et civils de ceux sur lesquels on prétend qu'elle s'exerce. Cette grande manifestation épiscopale ne nous cause aucun trouble, si nous nous plaçons au point de vue de la société moderne, dont la cause est unie dans cette circonstance à la cause italienne; elle nous fait éprouver de sincères regrets, quand nous nous plaçons au point de vue des vrais intérêts du catholicisme. La protestation des évêques n'entravera pas le triomphe inévitable de l'Italie sur la souveraineté pontificale, elle ne fera plutôt que l'accélérer; elle pose en effet une contradiction absolue et radicale entre les principes de la société moderne et le principe théocratique. On voit par la propre déclaration des évêques que la question qui s'agite autour de Rome est exactement la même qui s'est posée partout à propos des priviléges politiques ou civils de l'église, et que partout jusqu'à présent la société moderne a résolue contre l'église. Une seule exception survivait à cette victoire de la société laïque sur la théocratie, c'était l'exception de Rome. Que, faisant appel à la logique, les évêques, pour défendre le privilége expirant du pontificat romain, heurtent de front les principes de la civilisation moderne, et leur lancent d'impuissantes menaces, la logique inexorable se retourne contre eux, et prescrit à Rome cette séparation du spirituel et du temporel, qui s'est partout ailleurs accomplie. Que d'autres admirent cette passivité indomptable de l'église ne se relâchant, même au terme d'une lutte désespérée, d'aucune de ses prétentions; quant à nous, cette obstination, lorsque nous nous préoccupons de l'avenir de la religion catholique, nous inspire une affliction profonde. Le terrain sur lequel l'église catholique sera forcée de se placer le jour prochain où aura cessé le pouvoir temporel des papes est parfaitement connu : c'est le terrain où se sont placés les catholiques en Angleterre, en Irlande, en Amérique, en Hollande; c'est le terrain de la liberté. Les catholiques vont être forcés de chercher dans l'invocation du droit commun et dans les garanties de la liberté poli-

tique la sécurité de leur liberté religieuse. Plus ils seront sincères et fervens dans leur foi, et plus ils seront contraints de se recommander de la liberté politique et de s'en servir. Nous ne pouvons donc qu'être attristés de l'aveuglement et de l'inutile opiniâtreté de l'épiscopat. Nous déplorons qu'il ne comprenne pas qu'il lui importe de se ménager une transition vers l'ordre de choses où il va entrer. Il va avoir besoin de la liberté; croit-il pouvoir, sans danger pour son honneur et sans scandale pour les consciences, maudire la liberté jusqu'au moment même où il sera contraint de l'invoquer?

Les vieillards qui vont répétant tristement depuis si longtemps que le monde est malade ont sans contredit raison aujourd'hui. Le monde aujourd'hui est une grande maladrerie de peuples; les malades vont-ils mieux ou plus mal? L'épidémie a-t-elle fait quelque nouvelle victime? C'est à ces questions que répondent les bulletins sanitaires de la politique. Il est bien rare qu'ils fassent mention d'une guérison. Cette fois nous ne nous occuperons point des malades; nous laisserons la sombre Russie en proie au fléau des incendies, l'Autriche éprouvée essayer de bonne foi le gouvernement parlementaire en dépit de l'opposition rétrograde de sa chambre haute, de la résistance passive des Hongrois, et de cette étrange ovation populaire que deux mille Hongrois ont reçue à Trieste sans que les journaux en aient rien su. Nous laisserons l'inerte Turquie se quereller avec ses populations chrétiennes du Danube, qu'elle pourrait cependant se rattacher plus facilement que ne le feront jamais ni la Russie ni l'Autriche. Nous ne parlerons pas du grand drame américain. Nous nous contenterons d'annoncer l'heureuse guérison politique du petit état de Genève. Genève, on le sait, était depuis bien des années dominée par le radicalisme; elle a eu à sa tête pendant cette période un dictateur spirituel et hardi, M. Fazy, qui, il est juste de le reconnaître, n'a jamais songé à se protéger par la suppression de la presse et l'intimidation des élections. M. Fazy et sa constitution ont duré ce que durent en moyenne les gouvernemens en France depuis 1789, c'est-à-dire une quinzaine d'années. M. Fazy éprouva, il y a quelque temps, un sérieux échec électoral, et voici que la révision de sa constitution vient d'être votée. Dimanche 15 juin, les Genevois ont élu la constituante qui doit accomplir cette œuvre de régénération. Les libéraux paraissent avoir obtenu dans cette élection un éclatant succès, car, sur 104 membres dont se compose l'assemblée constituante, les partisans de l'ancien dictateur ne figurent qu'au nombre de 18, et encore grâce à l'appui que leur ont donné les voix catholiques. Un sentiment d'honnête moralité, non une pensée réactionnaire, paraît avoir inspiré cet intéressant mouvement de l'opinion genevoise. C'est le début d'une ère nouvelle, et l'on cite le mot du président du collége de Genève. Il était quatre heures du matin. le dépouillement était assez avancé pour faire prévoir le résultat; le président, s'adressant au concierge du bâtiment électoral, lui dit : « Monsieur

P..., un nouveau jour se lève, éteignez le gaz, et commençons les économies. » Manifeste de bon augure, car, dans les petites républiques où les pompes de l'éloquence administrative sont inconnues, les programmes, pour être bons, n'ont pas besoin d'occuper plusieurs colonnes du *Moniteur*.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES ROMANS NOUVEAUX.

Un des plus curieux, peut-être un des plus profonds problèmes du monde moral et littéraire de notre temps serait le simple problème de la nature et des destinées du roman. Le roman est partout aujourd'hui en effet, il court le monde et n'est point à l'abri des aventures. C'est le cadre libre et facile de toutes les inventions, de tous les caprices, de toutes les humeurs de l'imagination vagabonde et créatrice. Il a cet avantage, qu'il se prête à tout et qu'il est à la portée de tous les goûts, de toutes les curiosités irritées ou paresseuses. C'est vraiment l'épopée d'un temps qui n'a point d'épopée, ou qui du moins n'a point eu encore la fortune de voir se fixer dans une poésie souveraine tout ce qu'il contient de puissant et de dramatique, et qui, en attendant, au courant d'une vie affairée, aime à s'entendre raconter sa propre histoire, à se voir peint avec ses passions, ses mœurs, ses vices, ses contrastes, ses luttes intimes et ses excitations violentes. De là cette multitude de récits, de fictions, qui, à côté de l'histoire et de la réalité, sont comme le journal romanesque de la vie contemporaine. Et comme le nombre de ceux qui lisent s'est prodigieusement accru dans une société élargie, transformée par le nivellement des rangs, des mœurs et des goûts, la légion des conteurs s'est aussi prodigieusement multipliée. Tout a changé, et alors on a vu se produire ce phénomène étrange d'une littérature romanesque périssant par le morcellement et la dispersion, se subdivisant en mille courans diminués, allant parler à une foule de publics divers et spéciaux, aux goûts contradictoires et équivoques, au lieu de parler à ce grand public qui est tout le monde, se préoccupant infiniment moins, dans ses peintures de l'humanité, de la société véritable que de certaines régions distinctes, de certaines excentricités, de certaines nuances qui ont la saveur de l'inconnu, et en définitive s'atténuant ou s'égarant dans la confusion immense de cette nouvelle carrière ouverte devant elle. Littérature singulière par ses mœurs, par la nature de ses procédés, par les sujets qu'elle préfère, par la facilité avec laquelle elle vit et meurt! On a imaginé autrefois ce mot de *littérature facile* pour caractériser tout un ordre d'œuvres légères et sans durée : que dirait-on aujourd'hui, où chaque heure presque voit naître un roman, et où toutes

les inventions courent les rues sous des formes qui semblent combinées uniquement pour propager la banalité et la vulgarité? Voilà le dernier mot, à vrai dire, de l'alliance du génie de la fiction et du génie de la spéculation.

C'est dommage pourtant, car un roman, un vrai roman, est une œuvre pleine d'attrait, la plus séduisante peut-être de toutes les œuvres de l'esprit. Il peut avoir la vérité de l'histoire sans s'asservir à la tyrannie de l'exactitude officielle. Il a sa philosophie quelquefois profonde sans se perdre dans les froides abstractions. Il touche à la poésie sans se confondre avec un lyrisme souvent factice. C'est le poème libre et familier de la vie humaine surprise dans ce qu'elle a de varié, de complexe et de saisissant. Dans ce cadre flexible, tout a sa place, la passion et la satire, l'observation des mœurs et l'analyse psychologique, la description des phénomènes sociaux et les exaltations d'un cœur solitaire, l'étude des caractères et la peinture du monde extérieur, de la nature locale, du paysage. Un vrai roman est souvent le témoin d'une époque et d'une société pour lesquelles il parle, dont il exprime l'essence morale et l'esprit. C'est ainsi que, sous des rapports bien différens et dans une mesure bien diverse, *Don Quichotte* est la plus éloquente histoire de l'Espagne, et *la Princesse de Clèves* l'exquise peinture d'une grande société. *René* et *Adolphe* sont le résumé brûlant de tout un ordre de luttes intimes qui ont agité l'âme d'une génération. Il est telle œuvre de Mme Sand où, à travers la fiction, à travers la grâce énergique d'un récit tout d'imagination, se dessinent quelques-uns des phénomènes, quelques-uns des chocs intérieurs d'une société où tout se transforme, où tout est en fusion. Sans atteindre enfin à l'idéal un peu ambitieux d'une *comédie humaine,* les romans de Balzac, quelques-uns du moins, révèlent assurément certains côtés du monde contemporain; ils fouillent dans les mœurs modernes et en font surgir des types frappans, bien que souvent ressaisis avec la confusion d'un talent inégal. Je ne sais si je me trompe, mais il est, ce me semble, des êtres une fois créés, vivant uniquement par la puissance de l'imagination, qui sont aussi vrais que des personnages réels, qu'on reconnaît à leur allure, à leur physionomie, qu'on est tenté de saluer comme si on les avait vus la veille, et la plus belle œuvre romanesque est celle où la conception est si naturelle, où l'observation est condensée avec tant d'art, qu'on ne sait plus bien où finit la réalité, où commence la fiction; c'est ce qu'on nomme la vraisemblance, non cette vraisemblance vulgaire qui est comme la photographie terne et équivoque de la vie, mais cette vraisemblance lumineuse et saisissante qui résulte d'une juste combinaison de tous les élémens humains, qui se retrouve là même où la fantaisie semble avoir le plus grand rôle. C'est là justement le charme d'un vrai roman; il repose de la réalité, il la continue sous une forme nouvelle, et il y supplée quelquefois.

C'est le charme du vrai roman, dis-je, et c'est justement aussi l'attrait qui manque à tant d'œuvres éphémères qui n'ont du roman que le nom,

qui ne sont qu'un artifice violent ou frivole. Elles passent et se succèdent, ces œuvres, comme une moisson nécessaire de tous les pays dans un temps où il faut un aliment à toutes les curiosités inassouvies. Le malheur du roman d'aujourd'hui, c'est de secouer toutes ces conditions d'un art supérieur, toutes ces lois de la création intellectuelle, pour se créer à lui-même un art nouveau, qui consiste dans des combinaisons de hasard, dans des jeux futiles ou dans des reproductions effrénées, systématiquement brutales, de la réalité, et qui, en fin de compte, n'arrive qu'à défigurer l'histoire quand il y touche, la vie, la société, les caractères, les mœurs. La tendance prédominante est bien visiblement un certain matérialisme d'observation, d'expression, allant jusqu'à la crudité, jusqu'à la licence, quand il ne reste pas simplement vulgaire. Sous des noms divers, dans une mesure et avec des nuances diverses, il s'est formé une sorte d'inspiration monotone qui se retrouve dans une multitude d'œuvres. Quoi de plus rare, dit-on quelquefois, qu'un bon et vrai roman, intéressant par la nouveauté de la conception, par la vérité des portraits, par la justesse du sentiment ou de l'observation, par le naturel du récit et des peintures, un roman vrai, humain, qui n'ait point d'autre ambition que de retracer une image nouvelle de l'âme et de la vie! Il est pourtant des exceptions éclatantes, et M. Victor Hugo achève en ce moment même ce vaste récit des *Misérables*, qui dans sa pensée est assurément plus qu'un roman, qui vise à être la comédie infernale de ce siècle.

Certes ce n'est ni la puissance de l'inspiration ni la vigueur de la touche qui manquent dans cette œuvre énergique. Tout s'y presse, tout s'y concentre et prend ce relief étrangement saillant que le poète donne à toutes ses inventions. Dans ces volumes mêmes qui ont paru, il y a quelque temps, sous les titres de *Cosette* et de *Marius*, avant ceux qui paraissent aujourd'hui et terminent l'œuvre, les marques de l'imagination supérieure sont partout. Quoique toutes les scènes n'aient pas un intérêt égal et que toutes les figures ne soient pas également heureuses, il en est certainement qui saisissent et révèlent la puissance du peintre. Rien n'est plus dramatique, à un certain point de vue, que cette inquiétante chasse stratégique à travers les rues du vieux Paris, où le forçat Jean Valjean, traînant sa petite-fille Cosette comme un avare son trésor, fuit devant l'agent de police Javert, et finit par lui échapper en disparaissant dans le couvent du Petit-Picpus. Rien n'est plus gracieux et n'a plus de charme émouvant que ce drame de l'amour naissant entre le jeune Marius et Cosette dans les allées du Luxembourg. Bien qu'il y ait peut-être quelque exagération et que le portrait touche parfois à la caricature, rien n'est aussi plus vivant et plus original que ce bourgeois du Marais du XVIIIe siècle qui, dans une société transformée par la démocratie, se trouve presque être un aristocrate, se révolte contre les parvenus de l'empire, devient un personnage du royalisme dans les salons de la restauration, et à travers tout garde l'esprit de son temps,

l'humeur licencieuse et graveleuse. Ce ne sont donc pas les scènes émouvantes ou les figures originales qui manquent dans cette vaste action des *Misérables*, déroulée d'une main puissante, combinée de façon à tout comprendre, à embrasser tous les contrastes, le bagne et le couvent, la prière et le blasphème, les plus purs types d'honnêteté et l'écume des rues de Paris, la prostitution et la candeur de l'âme. Et cependant n'est-il point certain que ce livre d'un talent incontestablement supérieur, d'un génie qui se retrouve tout entier, est moins un vrai roman que la gageure presque héroïque d'une grande volonté et d'une grande imagination? A la place d'une juste et humaine conception, ne sent-on pas l'artifice d'une nature supérieure d'artiste jouant avec une multitude d'élémens laborieusement rassemblés, faisant mouvoir des personnages qui en de certains instans laissent voir tout à coup ce qu'ils ont de factice, le ressort de leurs mouvemens et de leurs gestes? Enfin l'intérêt même qu'excite ce livre dans les scènes les plus dramatiques n'est-il pas d'un ordre particulier et inquiétant? C'est moins une émotion morale qu'une sensation en quelque sorte toute matérielle, ébranlant les nerfs, échauffant le sang, comprimant l'haleine et laissant l'impression pénible et confuse d'un vrai cauchemar.

Je n'entre point évidemment dans les détails. Ce n'est pas à moi de chercher à résumer cette œuvre aux immenses proportions, à en caractériser le fond et la forme. Elle arrive à son terme maintenant. Quel sera le dernier mot de M. Victor Hugo? Quelle est la pensée qui se cache dans cette fable aux épisodes multipliés? Quel est en un mot le sens définitif des *Misérables?* Je ne sais encore. Une chose est certaine, c'est qu'on s'était trop hâté d'avance de donner à cette œuvre longuement méditée le caractère d'une sorte d'épopée démocratique et socialiste. L'impression que laissent quelques-unes des scènes les plus caractéristiques des *Misérables* serait plutôt d'un autre ordre, et je ne sais en définitive si dans la pensée de M. Hugo le socialisme est destiné à soulager bien des misères; pour le moment du moins, ce n'est pas là ce que son œuvre met en lumière. Son œuvre serait plutôt, en un certain sens, la démonstration de la supériorité de la religion, et même de la religion catholique. Lorsque le forçat Jean Valjean, traqué de toutes parts, abandonné des hommes, ne trouve pas même une pierre pour appuyer sa tête dans la petite ville de Digne, où rencontre-t-il un refuge, un secours, une sympathie? Auprès de l'évêque Myriel, qui l'accueille, l'aide à se relever de son abaissement, et met en lui par sa parole le germe de la rédemption morale. Lorsque le forçat, un moment transformé et devenu le maire d'une ville du nord, est trahi tout à coup dans ses efforts et sent retomber sur lui la mauvaise fortune, où trouve-t-il une âme compatissante, héroïque jusqu'à mentir pour lui? Chez une sœur de charité qui vient à son secours. Et enfin, lorsque Jean Valjean, retombé dans l'obscurité, réduit à vivre d'une vie clandestine et toujours menacé d'être repris comme un forçat évadé qu'il est, se sent un jour près de désespérer et de succomber

aux tentations du mal, d'où lui vient le salut, je dirai même le salut matériel en même temps que le salut moral? C'est l'écho de la prière nocturne de Picpus qui le raffermit, et c'est le couvent qui lui fait une sécurité. Cet homme chassé comme une bête fauve à travers les rues, par la nuit noire, se trouve étrangement conduit au pied de ce mur, au-delà duquel est un abri nouveau contre toutes les poursuites. N'est-ce point là une coïncidence singulière, et cet ensemble de choses ne dénote-t-il pas qu'il y a dans cette œuvre des *Misérables* comme un tumulte d'idées ou d'instincts contradictoires, d'impressions anciennes de l'auteur se réveillant et venant se mêler à des préoccupations nouvelles? C'est l'homme d'autrefois en M. Hugo qui a tracé le portrait de l'évêque Myriel, qui a écrit certaines pages sur le couvent de Picpus ou à propos de ce couvent; c'est l'homme d'aujourd'hui ou de ces dernières années qui a esquissé cette figure de conventionnel devant laquelle s'abaisse l'évêque. Et au fond, à travers toutes les inégalités, les hors-d'œuvre qui se succèdent, les épisodes qui ne sont pas toujours d'une remarquable nouveauté, les scènes d'un comique équivoque, c'est assurément un grand artiste qui a écrit ce livre des *Misérables,* où l'imagination du poète de *Notre-Dame de Paris* se retrouve encore rentrant avec sa puissance dans le domaine du roman.

C'est l'événement littéraire et le succès de l'heure actuelle, bien que le bruit et l'intérêt aient semblé s'affaiblir un peu à mesure que s'est étendu ce récit, trop prolongé pour ne pas finir par être empreint de quelque monotonie de couleurs, de procédés et de coups de théâtre. Quoi qu'il en soit, c'est une œuvre exceptionnelle, l'acte de vie d'une des plus puissantes individualités poétiques dans un domaine livré à tant d'explorateurs vulgaires, et où pousse la moisson quotidienne des inventions contemporaines. Connaissez-vous ces têtes d'épis qui sont vides et qui ne se dressent que plus superbes sur le sillon? Le jour de la moisson venu, elles retombent et ne sont plus qu'une paille légère et stérile. C'est l'image de beaucoup de ces livres nouveaux qui meurent pour renaître sans cesse d'eux-mêmes, et ne sont pas plus durables parce qu'ils reparaissent sous des noms divers. Combien en est-il de ces livres, de ces romans où l'on découvre une idée, la marque d'une fécondité créatrice, d'une originalité vraie? Certes, je le répète, s'il ne fallait que le nombre et la fécondité apparente, l'inspiration romanesque serait florissante aujourd'hui. Les œuvres se succèdent à rangs pressés; elles procèdent de systèmes divers. Il y a des écoles ou des ombres d'écoles qui s'agitent : réalisme, fantaisie, analyse intime, tout se mêle. Où est cependant un vrai et bon roman sortant de la foule, révélant un inventeur, un observateur de la vie sociale, un peintre de l'âme humaine? Est-ce donc le livre de M. Ch. Bataille, *Antoine Quérard,* qui paraissait tout récemment, et autour duquel s'est fait d'abord quelque bruit? Y a-t-il là réellement la séve de l'invention et de l'observation? Y a-t-il surtout dans *Antoine Quérard* la marque d'une inspiration sérieusement originale? Sans

doute l'auteur entre délibérément dans la carrière, puisque le récit qu'il publie aujourd'hui n'est que le premier d'une série d'épisodes qu'il semble se proposer d'écrire sous le titre de *drames de village*. De plus, on ne peut le méconnaître, il y a dans ces pages par lesquelles le romancier nouveau commence son œuvre un art de dissection et d'analyse qui n'est pas sans une certaine vigueur inexorable, une couleur chaude d'expression, de la sagacité et des intentions sérieuses. Pour tout dire, *Antoine Quérard* est un roman qui inquiète, qui trouble par ce qu'il a de violent, par ce qu'il contient de scènes dangereusement scabreuses, mais qu'on lit, et ce n'est point déjà le signe d'une médiocrité banale. N'y a-t-il pas cependant quelque chose de factice dans le genre d'intérêt qu'excite le livre, dans ces personnages qui se mêlent? L'impression d'une lecture rapide évanouie, que reste-t-il?

Et d'abord, il faut bien l'avouer, *Antoine Quérard* est une de ces histoires telles que semblent les affectionner beaucoup d'écrivains nouveaux, une histoire prise au plus vif des mœurs intimes de la société ordinaire, une histoire tragique dans des conditions vulgaires. Il y a peu ou point d'événemens extérieurs. Tout est analyse, anatomie, peinture de toutes les nuances d'une situation où la passion conduit au crime, un crime qui dévore celui qui le commet en restant le secret de la conscience du criminel. L'auteur, il est vrai, a mêlé au tissu de son drame quelques personnages qui représentent l'élément comique, quelques types de provinciaux; mais ces personnages ont le défaut d'être tout artificiels, de n'avoir d'autre originalité que celle d'une habitude, d'un vêtement, d'une locution familière qui les fait reconnaître; ils ressemblent un peu à des hommes dont toute l'originalité consisterait dans une infirmité physique. Ces honnêtes et ridicules habitans d'un village du Perche, le Bourguy, n'ont d'autre valeur que d'être placés là pour égayer la scène sans y réussir toujours. Au fond, tout l'intérêt est dans le personnage principal et dans la situation qu'il se crée, dans le drame lugubre dont il devient le héros, si l'on peut se servir d'un tel mot ici. Quel est donc ce personnage, cet Antoine Quérard dont M. Charles Bataille raconte l'histoire? C'est un jeune homme né d'un père honnête et pauvre qu'il a perdu, et recueilli par un oncle opulent, un gros Limousin, hanté de quelques velléités aristocratiques, mais possédé surtout du démon de la propriété, qui veut marier son neveu avec la fille d'un propriétaire du voisinage, afin de fonder par l'alliance des fortunes une riche maison. Le malheur est qu'Antoine Quérard, quoique déjà médecin et ayant passé quelques années à Paris, a d'étranges chimères dans l'esprit et a l'idée, au moins imprévue, d'aller s'éprendre d'un amour singulier pour une jeune fille qu'il découvre dans un café borgne d'une petite ville voisine. La jeune Clémentine lui apparaît comme l'incarnation humaine de son rêve, et il fait si bien que, n'ayant pas d'autre moyen de la posséder, il veut l'épouser. Là éclate la rupture entre l'oncle et le neveu, et Antoine Quérard, sans res-

sources, abandonnant la ferme qui lui était réservée, accablé des malédictions du bonhomme d'oncle, va s'établir comme médecin au Bourguy avec celle dont il a fait sa femme. L'histoire, jusque-là, ne laisse pas d'être vulgaire. Ce n'est, à tout prendre, que le prologue.

Antoine Quérard va-t-il du moins être heureux dans cette situation nouvelle de son choix? Bien au contraire, l'enfer commence pour lui. En apparence, tout lui sourit sans doute. Il prospère comme médecin, il est entouré de la considération de tous. Sa femme est une honnête personne, une placide ménagère qui se renferme dans son foyer, dans sa maison et qui s'occupe à peine de ce qui se passe autour d'elle. Voilà le ver rongeur pour Antoine Quérard! Ni le succès, ni le bien-être matériel, ni la considération ne lui suffisent. Le calme vulgaire de sa femme semble une ironie à son âme toujours ardente, et il se livre au tourment intérieur; il devient sombre, il s'oublie à errer dans la campagne en allant voir ses malades, et il promène partout des désirs inassouvis. Il s'épuise dans des luttes obscures, lorsqu'un jour il fait une terrible découverte : c'est que la réalisation humaine de son rêve, ce n'est pas sa femme, c'est la sœur de sa femme, Rosette, une jeune fille à la beauté ardente, au corps plein de dangereuses séductions. Rosette aime-t-elle son beau-frère de son côté? Elle n'y songe guère; seulement elle a des curiosités de femme, des hardiesses de jeune fille élevée fort librement, l'instinct d'une nature débordant de vie. Je ne sais si elle se livre par passion et volontairement; elle ne se défend pas, et un jour le lien se trouve formé. Un moment de fièvre des sens a fait de la jeune fille la maîtresse d'Antoine Quérard. Ce n'est pas tout : bientôt Rosette se sent mère, ou plutôt c'est le médecin qui surprend dans une défaillance de la jeune fille ce terrible secret. Alors se déroule pour Antoine Quérard une effroyable situation. Il veut étouffer ce redoutable secret, et il n'a d'autre moyen que de recourir à son art pour détruire le germe d'un être que Rosette porte dans son sein. Il est emporté par une inexorable logique. Ce qu'il fait une première fois, il est conduit à le faire une seconde fois; il épuise toutes les ressources de sa profession sur cet être souffrant, auquel il s'attache encore plus par le crime. Cela même n'est rien. Rosette lui a donné son corps, elle a donné son cœur à un autre, à un jeune homme qui l'aime, qui est prêt à demander sa main, et Antoine Quérard, sans redouter ce rival auquel il se sent supérieur, n'est pas moins mordu en certains instans par la jalousie. Il vit dans les angoisses, tantôt ramené au crime, tantôt sentant dans une hallucination fiévreuse la main de la justice s'abattre sur lui, et ce drame s'accomplit sans que personne ait un soupçon; il s'accomplit jusqu'au bout : il se dénoue par la mort de la jeune fille. Quant à Antoine Quérard, il vit quelque temps encore, morne, l'âme troublée, pleine de remords et de défiances, et un jour on le trouve dans son cabinet, devant sa table, immobile, inerte, frappé d'une apoplexie foudroyante, et ayant devant lui un papier où il a écrit : « Ceci est ma con-

fession;... » puis plus rien. La mort a fait justice, emportant le sombre secret, que le romancier a pourtant connu.

Certes c'est là une effroyable histoire. Ce qu'il y a de vulgaire, l'auteur le dissimule par un talent assez habile, par des scènes dramatiques, par des analyses poignantes de la conscience d'un homme qui s'agite dans le crime. Au fond, ce qui lie ces deux êtres, ce qui les conduit par de si redoutables chemins jusqu'à la mort, ne reste pas moins vulgaire, car le médecin Antoine Quérard a beau parler de rêves, d'aspirations indéfinies, il n'est agité après tout que par l'ardeur des sens, et cette jeune fille elle-même, Rosette, est une malheureuse créature sans innocence, sans candeur, qui a tout ce qu'il faut pour devenir une courtisane, et dont l'âme n'est pour rien dans la sombre destinée qu'elle subit. Ce sont les sens qui nouent ce drame; c'est une intrigue peu relevée qui finit par le crime et la mort après avoir passé par des péripéties où il n'y a d'intérêt véritable que dans les agitations de la conscience de Quérard. Que reste-t-il donc? Une œuvre de plus dans la littérature réaliste, dans cette littérature qui a produit, à des points de vue différens, *Madame Bovary* et *Fanny*, une œuvre procédant toujours de cette idée, que l'unique objet de l'art est de prendre indifféremment toutes les réalités quelles qu'elles soient, de mettre en lumière les replis les plus grossiers, souvent les plus vulgaires, de la nature humaine. On est conduit ainsi à des conceptions toutes matérialistes, à la suppression de tout un côté de la nature humaine et de l'art, et, sous prétexte d'exactitude, à une altération systématique de la vérité. Le talent de M. Charles Bataille est sans doute de ceux qui s'élèveraient en évitant de tomber dans ces piéges, en observant le monde, la société, la nature morale sous leurs aspects divers, en se pénétrant de cette pensée que l'art n'est pas un simple procédé de reproduction photographique, et qu'il n'est justement une création que parce qu'il transforme les élémens humains en les combinant dans la mesure d'une vérité plus générale et plus pure.

C'est malheureusement le propre du roman réaliste, et *Antoine Quérard* n'échappe pas à la loi commune, d'offrir le plus souvent le spectacle de toutes les misères humaines, de représenter les passions, les caractères dans ce qu'ils ont de plus criant ou de plus banal. Plus il met de crudité dans ses peintures, plus il croit avoir réussi. La vérité est qu'il y a un charme indéfinissable dans une certaine lumière de l'idéal répandue sur la réalité, dans l'élévation morale d'une œuvre romanesque. Je ne veux pas dire qu'il suffise pour intéresser d'ouvrir son esprit à d'autres idées que celles d'où est sorti le réalisme contemporain, et c'est peut-être surtout dans la littérature, dans le roman, que les bonnes intentions n'égalent pas une bonne œuvre; mais elles peuvent la préparer et la rendre possible, quand elles ont le talent pour complément. Ces bonnes intentions, M. Charles Gouraud les a évidemment; il les montre dans son roman de *Cornélie*, qui n'est la glorification ni des instincts matérialistes ni des passions gros-

sières, qui est au contraire un drame d'immolation et de sacrifice s'accomplissant au sein de la plus riante nature, en Italie, à Rome, à Naples, devant l'éclat du ciel et la majesté des monumens. *Cornélie* est l'histoire des amours épurées, inavouées, touchantes et impossibles d'une fière Anglaise, lady Salmere, et du jeune peintre Wilfrid; amours impossibles, dis-je, non-seulement parce que la fierté de lady Salmere ne se prêterait pas à une liaison vulgaire, mais encore par suite de cette mystérieuse fatalité qui fait que Wilfrid se trouve, en fin de compte, être l'enfant de lord Salmere lui-même et d'une noble Italienne morte depuis longtemps. Lady Salmere est une Phèdre chrétienne qui, en s'occupant sans cesse du jeune peintre qu'elle protége, met la main sur son cœur pour en comprimer les battemens. Wilfrid est un autre Hippolyte qui sent avec effroi la passion grandir dans son âme, et qui cache son secret. Il meurt à la peine, tandis que lady Salmere finit par se faire catholique et sœur de charité. Il y a plus d'une scène délicate dans *Cornélie;* malheureusement la main qui a ourdi le tissu est accoutumée à remuer des questions d'histoire, d'économie politique, et il en résulte une certaine confusion de tons, certains procédés de narration, une tension, qui embarrassent un peu la marche du récit. On sent un peu trop l'économiste et l'érudit.

Et puis, quand on se mêle de politique, on en met partout, même dans un roman. La politique dans *Cornélie* est bien représentée par quelques conspirateurs, mais elle se personnifie surtout dans lord Salmere, le type de l'Anglais dominateur et magnifique, faisant partout où il passe les affaires de son pays. En Italie, lord Salmere sert l'Angleterre en servant la révolution, et si la péninsule est aujourd'hui ce qu'elle est, c'est le grand Anglais qui a tout fait par haine de la France et de la papauté, dont les causes sont politiquement communes. C'est lui qui pendant quelques années a tout fait par sa diplomatie habile pour préparer les événemens qui sont survenus, si bien qu'avant de mourir, après la guerre d'Italie, nous dit l'auteur, « il put voir poindre toutes les conséquences de la politique qu'il avait si habilement travaillé à faire prévaloir: le monde latin divisé, la France en train de perdre au profit de l'Autriche le prestige de gardienne du catholicisme, l'Italie dans l'anarchie et sur les bras de la France, la couronne de Naples vacante et l'Angleterre profitant de toutes ces divisions... » Lord Salmere a vu là bien des choses avant de mourir, et il est dommage qu'il n'ait pas vécu pour en voir bien d'autres encore. Ce sont là évidemment de bien grosses questions pour un roman. J'aime mieux les nobles et délicates amours de la fière lady Salmere et du jeune peintre Wilfrid.

Il est donc vrai que le roman est placé entre tous les écueils : s'il n'est pas réaliste, s'il ne sert pas la doctrine de l'art pour l'art, il se perd dans l'idéalité ou se mêle à la politique. Entre ces deux extrêmes, il y a heureusement la vie humaine à observer, l'âme à interroger, les caractères à peindre, les mœurs, les ridicules à représenter. Et c'est là certes une

source assez abondante pour que le roman, dans ses incessantes métamorphoses, puisse s'y retremper et s'y rajeunir. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

DEUX POÈMES POPULAIRES DE LA FINLANDE.

Peut-être n'a-t-on pas oublié ce que plusieurs fois déjà nous avons dit et cité du poète populaire de la Finlande, Runeberg (1). Nous avons montré ses récits épiques prenant leur origine et puisant leur inspiration première dans le sentiment national, excité parmi les Finlandais jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'à l'héroïsme pendant la guerre de 1809, à la suite de laquelle les Russes s'emparèrent définitivement de la Finlande. Toutefois ces récits ne font pas entièrement connaître le poète; ils ont été précédés de quelques poèmes qui auraient pu leur servir d'introduction fort naturelle. Quelques morceaux traduits d'après le texte suédois prouveront que ces premiers poèmes ont un double mérite : ils montrent les mœurs, la religion simple, naïve, sincère, du peuple finlandais, avant de montrer ce même peuple aux prises avec un ennemi auquel il dispute pied à pied le sol de la patrie. Ces petits tableaux de Runeberg, où l'habileté de l'artiste intervient si heureusement à côté de l'inspiration du poète, reproduisent avec une remarquable fidélité les plus beaux traits de la nature et de la vie finlandaises. On trouvera ici les mêmes qualités que dans *la Journée de Doebeln, la Fille du Hameau* et *le Frère des Nuages,* par-dessus tout une rare noblesse de sentiment et une énergique simplicité d'expression.

L'ÉGLISE.

« De dures vicissitudes, d'amères épreuves ont chassé de son pauvre *hemman* (2) et précipité dans la misère profonde le paysan Onni. Ce que la destinée avait épargné, le poids des années l'a ravagé; soixante-quinze hivers ont couvert sa tête de cette neige qui ne fond à aucun été; une seule chose lui est restée de ce qui jadis a fait toute sa joie, une seule, la confiance dans le Dieu qui envoie le secours à l'adversité. Onni habite maintenant sur le *hemman* d'autrui, relégué vers la porte, dédaigné, nourri par charité.

« C'est le jour de la mi-été (3). De bon matin tout s'éveille; jeunes et vieux revêtent les habits de fête; tous vont partir pour aller à l'église louer

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1854 et celle du 1er septembre 1857.
(2) Coin de terre.
(3) *Midsommars dag,* le grand jour de fête dans le Nord.

le Seigneur. Onni va trouver le maître : « Frère, dit-il, permets-moi de te suivre aujourd'hui à l'église; je suis resté tout le printemps perclus et courbé dans l'ombre, et il y a une demi-année que je n'ai entendu la parole divine. »

« Le maître d'un geste lui montre le lac. Un brouillard épais le couvrait encore; on n'apercevait ni les eaux, ni la rive, ni les îles : « Cherche là ton chemin, si tu le veux; personne que toi n'ira en bateau; à pied, par la côte, la route est longue; tous les chevaux sont retenus. »

« Onni entendit la dure parole. Il s'achemina, morne et silencieux, vers le rivage, détacha un bateau et se mit à ramer dans le brouillard épais : « Celui qui conduit le poisson dans l'océan et l'oiseau dans les airs et qui les mène où sa loi les appelle saura bien me montrer aujourd'hui le chemin de sa sainte église! »

« Onni rame déjà depuis une heure, mais il n'aperçoit toujours que l'eau et le brouillard; ses forces commencent à le trahir; la rame devient lourde à ses mains engourdies... Tout à coup, à travers le silence matinal, il entend les tintemens de la cloche qui retentit dans le lointain; il est épuisé de fatigue, et pourtant il est plus loin de l'église, hélas! qu'au moment où il se séparait du rivage. La cloche retentit une seconde, puis une troisième fois; c'est toujours de bien loin que vient le son. Sans force, sans direction, sans espérance, Onni lève les yeux vers l'épais nuage comme pour l'interroger.

« Au même instant, interrompue dans sa marche lente, la barque touche, et dans le brouillard se dessine un rivage qui semble inviter le vieillard au repos. Il descend sur la plage, regarde autour de lui, et reconnaît la plage où cent fois, jeune homme, il aborda. Il s'assied pensif sur la rive rocheuse, et son âme, comme la terre et le ciel, est enveloppée d'un sombre nuage.

« La cloche retentit encore. Au Dieu puissant le vieillard s'est-il donc fié en vain? Il lève au ciel un regard sans espoir... Tout à coup le nuage se déchire; entre ses plis apparaît un pur fragment bleu, présage de la lumière. Sans doute les chants commencent dans l'église; sur l'île solitaire, un doux frémissement glisse au milieu du feuillage; l'alouette éveillée s'élance vers le ciel; la nature engourdie secoue son sommeil. A chaque murmure succède un murmure; dans la vallée, sur les hauteurs, des voix s'éveillent; elles tournent autour du vieillard; elles s'emparent de lui, ces voix joyeuses; la fatigue et le chagrin sont oubliés, et le psaume, le psaume sublime de la mi-été : « Il est venu le temps des fleurs... » s'échappe de ses lèvres tremblantes.

« Quand il achève, un air pur régne autour de lui; le soleil sort lentement de son lit de nuages pour inonder la terre de ses rayons; l'atmosphère est redevenue muette, le souffle du vent se tait, la nature ne chante plus, elle contemple... Le vieillard, recueilli d'abord dans sa prière, suit involon-

tairement ensuite le spectacle qui se développe devant lui. Chacune de ces formes vagues subitement éclairée, un rocher, puis un autre, une île après une île, sort lentement de l'obscur horizon vers le monde de la beauté.

« La matinée était depuis longtemps écoulée quand Onni se leva, l'œil limpide, le front sans nuage, ému et reconnaissant. Il retourna vers sa barque; mais, avant de quitter ce rivage, son regard et ses lèvres lui adressèrent tout bas un dernier adieu : « Que la paix soit avec vous, fleurs, arbres, oiseaux, mes jeunes frères et sœurs, assemblée sainte qui aujourd'hui avec moi, dans la même église, avez béni le Seigneur et chanté sa louange! Merci, lac brillant, soleil qui nous parles de Dieu! Avec nos corps échauffe nos cœurs, et, pour que nous connaissions toute sa bonté, déploie son œuvre devant nos yeux! »

LA TOMBE DE PERRHO.

« Où est la tombe qui dans le désert, depuis bientôt un siècle, verdit oubliée, sans pourtant mériter l'oubli? — Ne le demande pas, étranger! Vois-tu là-bas le long lac boisé se courber en se rétrécissant vers la vallée de pins et de bruyères? Là est la place. Les bouleaux agitent au-dessus leurs verdoyantes couronnes; parmi leurs racines, la terre recouvrit un jour cette tombe. En quel lieu précis, nul ne le sait.

« Toi dont le souvenir est plus constant que celui des hommes, muse sainte, fille de la Finlande, réponds : Est-ce un roi puissant qui est caché dans cette tombe, ou bien l'égal d'un roi? — Non, ce n'est pas un roi, ce n'est pas son égal; c'est le vieux paysan Sven, et avec lui ses six nobles fils. — Sieds-toi sur le bord de ce rivage élevé; je veux te raconter leur belle histoire pendant que la rosée scintille encore sur la bruyère, et que les pins de la falaise nous abritent des rayons du soleil...

« ... La paix dorée s'était enfuie; le meurtre et le ravage désolaient les campagnes de Finlande; les hommes succombaient, et les femmes prenaient la fuite. De Lintulax et de Saarijärvi, de Storkyro et de Lappo arrivaient coup sur coup des messages, de tristes et menaçans messages.

« Le vieux Sven était assis dans sa cabane, devant la longue table, dînant avec ses fils, quand un fugitif, un garçon de douze ans à peine, accourt tout haletant, et du seuil s'écrie : « Que Dieu soit avec vous, vieux père Sven! Vingt cavaliers aux longues lances viennent de brûler notre maison cette nuit. Ils font halte en ce moment dans le village où est l'église, sur le chemin de Perrho. Ils seront ici avant ce soir. »

« Sven se lève irrité : « Dieu m'a donné heureusement six fils, garçons nerveux et aux larges épaules. Si j'en avais douze, n'iraient-ils pas tous joyeux à la mort pour sauver leur patrie et le foyer paternel? » Il dit, et détache tranquillement de la muraille son fusil rouillé.

« Rudolf, l'aîné des fils, se lève fièrement, sourit, et dit : « Les armes ne siéent pas aux mains d'un vieillard, pas plus que la lâcheté à de jeunes cœurs. Re-

mets ton arme à sa place accoutumée, mon père. Mes frères et moi, allons éprouver nos forces! »

« Sven se réjouit de ces paroles, et il obéit. Chacun des frères s'en va prendre résolûment son bon fusil, le tire de sa gaîne, le met sur son épaule, pendant que de l'autre main il saisit son court et redoutable épieu. Ainsi armés, ils s'en vont silencieux, mais résolus dans leur âme, quelque part qu'ils rencontrent la troupe ennemie, à la détruire ou à mourir sous ses coups.

« Ils avaient à peine marché dix minutes et avaient atteint le chemin étroit qui conduit à l'église. Rudolf dit à ses frères : « Suivez le chemin jusqu'à ce que vous ayez atteint la courbure du lac, à l'entrée de la vallée, un peu plus loin encore, parmi les pins et la bruyère;... c'est là que nous attendrons l'ennemi. Il ne viendra sans doute pas avant le soir, si d'abord il veut s'occuper de ravager et de piller; moi, je vais m'arrêter un instant dans ce hameau sombre, ici près du chemin, où ma fiancée m'attend. »

« Les cinq frères, marchant lentement, atteignent le lieu désigné, sur les bords du lac, où les sapins s'élèvent et dominent le chemin de la vallée. Cachés adroitement dans les replis du bois, ils examinent la route au loin. En aussi peu de temps qu'il en faut au chasseur, quand, de sa hutte de sapin, il épie dès l'aurore, un jour de printemps, les jeux amoureux du coq de bruyère, pour voir s'abaisser sur terre le fier animal, qui fait retentir de son cri le lac et ses bords, aussi promptement les cinq frères voient arriver en hâte la troupe des ennemis détestés, qui s'élancent en avant, les lances au poing.

« Otto, le frère jumeau de Rudolf, les a le premier aperçus : « Aux armes! mes frères, tirez vos fusils des fourreaux, et, aussitôt que l'ennemi aura atteint l'extrémité du ruisseau, de l'autre côté de la vallée, que celui qui aura une balle toute prête commence le feu! »

« Il dit; au même instant que la petite troupe ennemie a franchi au trot de ses chevaux le revers de la colline, et au premier pas qu'elle fait pour la descendre, retentissent en même temps les coups de feu des cinq frères. Leurs balles vont se refroidir dans quatre têtes; une tête en a reçu deux. Quatre chevaux s'échappent sans cavaliers, les seize autres sont retenus par leurs maîtres surpris. « Frères, chargez! » crie alors Otto, qui sort hardiment de sa retraite. Mais déjà la troupe ennemie est prête et s'élance à l'attaque. A peine les assaillans ont-ils pu charger leurs armes et se préparer à faire feu pour la seconde fois que les ennemis dépassent le ruisseau, et, se répandant sur la plaine, se précipitent les lances en avant; avec leurs épieux, maniés de leurs mains fermes, les cinq frères marchent courageusement sur eux.

« Le combat commence avec cris et fracas, personne ne fléchit ni ne gagne du terrain; mais un coup de pistolet renverse Eric le premier; Ulrik le venge d'un coup d'épieu. Le combat s'échauffe, les blessures s'échangent; six des

ennemis sont gisans, mais les quatre frères sont blessés. Otto résiste le dernier. Déjà blessé à la jambe et à l'épaule, il frappe autour de lui avec un sabre qu'il a pris à ses adversaires, jusqu'à ce que, la poitrine percée à mort, mais redoutable encore dans son dernier soupir, il tombe abattu. Sa tête, séparée du corps, est fixée par le chef de la troupe ennemie sur la pique pointue; tout hors d'haleine, ce chef s'éloigne avec sa troupe; de vingt ils restent six, et l'un d'eux est blessé.

« Sur le pont étroit jeté dans le bois épais, voici le vieux père. Il n'a pu rester, après le départ de ses fils, dans sa pauvre cabane; sans armes, il arrive pour leur donner de sûrs conseils, s'ils ont un combat. Il aperçoit au loin l'ennemi quittant le champ de bataille, et il reconnaît au haut de la pique la tête de son fils Otto. Frémissant d'horreur dans ses vieux membres, il précipite sa marche et parvient au lieu où les corps de ses fils gisent noblement parmi ceux des ennemis. Il écarte vivement les larmes qui troublent ses yeux, et, regardant avec fierté, il compte les morts, amis et ennemis. Il trouve tous ses fils, excepté Rudolf. « Où est Rudolf? Survit-il seul, et n'est-il donc pas ici gisant avec ses frères? »

« Assez loin de là, dans le hameau sombre, le noble Rudolf s'était assis auprès de sa fiancée; tout à coup il retire sa main d'entre les siennes. « Qu'est-ce que cela? dit-il épouvanté; ne vois-je pas mes frères morts! » Il dit, saisit brusquement son épieu, son fusil, et sort en hâte de la cabane. La route est souillée de sang; parvenu au rendez-vous fixé tout à l'heure par lui-même, il aperçoit parmi les arbres les corps de ses frères, et au milieu d'eux le vieux Sven. Il s'arrête; immobile, il regarde et entend. Son père s'écrie : « Malheur à mes cheveux blancs! Où est Rudolf? où est Rudolf? Il a fui seul, lui naguère le plus cher de mes fils! il a fui et trahi ses frères! Malédiction sur le traître! malédiction sur le lâche! Puisse-t-il errer, farouche comme Caïn, à travers les bois, épouvanté par la feuille du tremble qui frissonne, épouvanté par la gelinotte qui fuit, en déployant ses ailes bruyantes, loin de la passerelle dont il approche! O Dieu qui résides dans les cieux, si tu es juste, déteste-le autant que je l'ai aimé, et, là où il se réveillera, dans la mort, refuse-lui une patrie et refuse-lui un frère! »

« Glacé d'horreur, Rudolf entend ces paroles, et il détourne les yeux. Comme le chien qui poursuit l'ours avec ardeur, suivant sa piste parmi les bois sauvages, il se remet en marche : à ses marques sanglantes, il remonte le chemin; il ne dit pas un mot, mais le désir du meurtre a crié dans son cœur. Il passe devant la demeure de son père : le feu y éclatait déjà, et la fumée tourbillonnait en sortant du toit; mais il ne voit pas, il n'entend pas, son œil est irrésistiblement fixé sur les rouges traces du chemin.

« Le soleil était déjà couché derrière le bois quand il atteint un village abandonné. Près de la route, caché derrière une meule de blé dans un champ, un enfant lui fait signe avec précaution et lui dit à voix basse : « N'avancez pas, ou vous êtes perdu. Les ennemis font halte là-bas dans cette maison. Il y en a six, armés de longues piques, et le plus grand d'entre

eux, le plus farouche aussi, porte au bout de sa lance une tête sanglante! »

« Rudolf en marche plus vite. A la porte de la cabane où sont les ennemis, il aperçoit la chère tête de son frère. En rugissant, il arme son fusil et s'élance. Le premier qu'il rencontre, il lui enfonce son épieu dans la poitrine; puis, dédaignant dans sa rage armes ou défense, il s'élance ici et là comme l'aigle, et de ses seuls bras répand la mort et la terreur. Les coups qu'il reçoit, il ne les sent pas; l'un après l'autre, il égorge quatre ennemis et les jette expirans à terre.

« Le chef restait seul. Rudolf le saisit au milieu du corps et lui brise en même temps la poitrine et le dos. Quand il l'a renversé, il lui coupe la tête, prend à la porte celle de son frère avec douleur, et blessé, épuisé, sanglant, mais le cœur allégé, il retourne au village.

« Il était minuit quand, tout couvert de sang, il atteint la place où avait été la demeure de son père. Il y aperçoit cendres et fumée; une seule grange, près de là, est restée intacte; il y va, il cherche un toit et du repos. Comme il franchissait le seuil, il entend au dedans la voix de son père: « Qui pourra me répondre? s'écrie le vieillard. Rudolf a-t-il trahi? Peut-être, peut-être n'a-t-il pas été lâche. Fais, ô Seigneur, qu'il soit innocent! Envoie-le ici avec la tête de cet homme, de celui qui portait celle de mon autre fils, afin que mon regard puisse voir Rudolf resté fidèle, et ensuite cette malédiction que j'implorais de toi contre lui, fais-la descendre sur ma vieille tête! Alors, sur la cendre de ma maison qu'ils ont brûlée, sur les corps de mes fils qu'ils ont tués, je te louerai, ô Seigneur, de m'avoir laissé survivre. »

« Rudolf entra en entendant ces mots. « Paix à tes cheveux blancs, mon père! dit-il. Au moment où je reparais devant toi, les meurtriers de tes fils n'existent plus. » Et il jeta sur le sol la tête de son cruel ennemi.

« Le vieux père s'élança aussitôt, il entoura son fils de ses bras; mais déjà celui-ci s'affaissait vers la terre, et dans sa chute dernière Sven le suivit. Rudolf mourait de ses blessures en perdant tout son sang, et c'était de joie qu'expirait son vieux père. »

Les morceaux qu'on vient de lire, devenus populaires dans le Nord, marquent bien le point de départ de cette poésie profondément nationale de la Finlande, dont Runeberg est aujourd'hui le représentant le plus fidèle. L'auteur des *Récits de l'Enseigne Stal* a publié il y a peu de temps une seconde partie de sa série épique, et ces nouveaux essais de la poésie finlandaise mériteront une étude spéciale. En attendant, *l'Église* et *la Tombe de Perrho* nous offrent les premiers et peut-être les plus éloquens témoignages de cette protestation énergique de tout un peuple à laquelle le talent d'un grand poète a prêté de si nobles accens.

A. GEFFROY.

V. DE MARS.